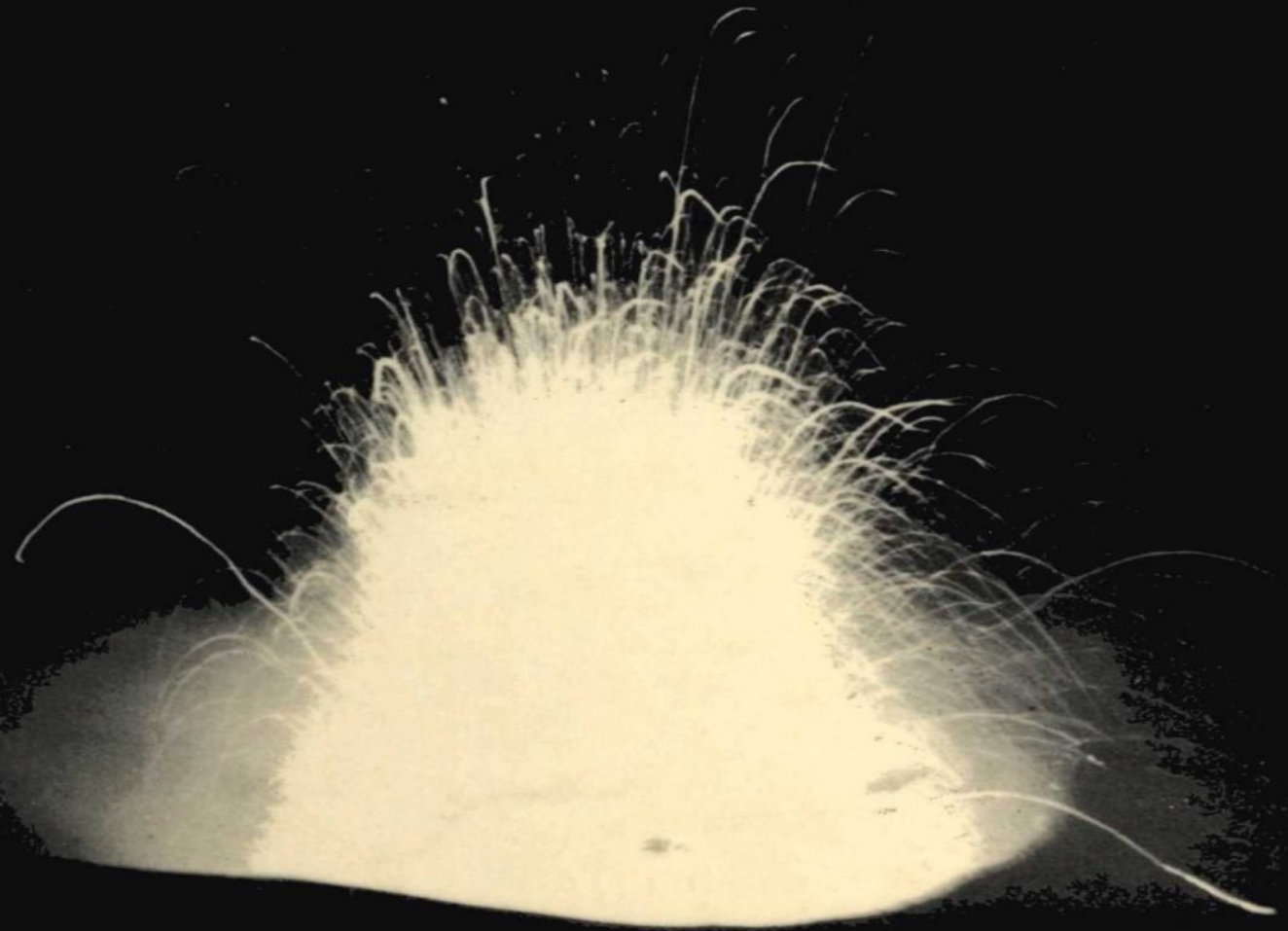


GUY TARADE

les portes DE l'Atlantide



les énigmes de l'univers

ROBERT LAFFONT

Platon n'a pas menti. Les " colonnes d'Hercule " étaient bien autrefois " les portes de l'Atlantide ". En plein océan, au large des côtes africaines et européennes existait, il y a 12 000 ans, une série d'îles fabuleuses que la Tradition considère comme le royaume de Poséidon. Pour Guy Tarade, il ne fait aucun doute que les Atlantes avaient des liens étroits avec des civilisations cosmiques : le continent englouti était le dernier pont reliant l'humanité déchue à ses Ancêtres Supérieurs.

Après une longue série de voyages d'études, aux Canaries, aux Açores, en Afrique, dans la Vallée du Nil et sur les antiques terres celtiques, Guy Tarade a retrouvé les traces des derniers Atlantes. Il assure qu'une gigantesque migration a précédé la disparition de l'Île Infortunée et qu'il est possible de découvrir, un peu partout dans le monde, les vestiges d'une Autre science, détenue jadis par des hommes que l'Histoire assimila à des demi-dieux.

Les portes de l'Atlantide s'ouvrent sur des horizons fantastiques mais réels, que des preuves archéologiques viennent concrétiser. Cet ouvrage serait cependant incomplet s'il ne tentait pas de percer l'énigme de ces cosmonefs interplanétaires inconnus, dont la présence est signalée très souvent sur les terres de l'Ancien Monde.

L'Eternel retour n'est pas un mythe, l'Atlantide c'était hier, l'Age d'or est peut-être pour demain.

GUY TARADE

**LES PORTES DE
L'ATLANTIDE**

ÉDITIONS ROBERT LAFFONT
PARIS

Ce livre est dédié à Paul Le Cour

IN MEMORIAM

*Où les Historiens s'arrêtent ne sachant plus rien, les
poètes apparaissent et devinent.
Ils voient encore quand les Historiens ne voient plus.*

Barbey d'AUREVILLY.

CHAPITRE PREMIER

A LA RECHERCHE D'UN MONDE ENGLOUTI

Un unique berceau a donné naissance à la civilisation ; il git aujourd'hui sous les vagues séparant l'Ancien Monde du Nouveau. Ce berceau, c'est l'Atlantide, continent mystérieux aux plaines luxuriantes et fertiles, qui depuis des siècles hante l'imagination des hommes.

Cette Atlantide, Platon l'a décrite, non en quelques mots, comme on l'a dit parfois, mais avec un grand luxe de détails et de commentaires. C'est lui qui a donné le départ des recherches en localisant le pays des Atlantes à l'ouest des Colonnes d'Hercule.

Ses textes du *Timée* et du *Critias* sont si clairs qu'il paraît inutile de tenter de localiser l'Ile Infortunée ailleurs que dans les portions géographiques révélées par le disciple de Socrate.

L'Atlantide était une île, ou si l'on veut, une série d'îles formant un continent.

L'Anglais Egerton Sykes a le premier défini les limites géographiques de ces terres disparues, en faisant des Açores, du Cap Vert, de Sainte-Hélène et des Antilles, les sommets encore émergés du Royaume de Poséidon.

Quand ses détracteurs objectèrent qu'aucune trace de civilisation ancienne n'apparaissait en ces lieux, il rétorqua, non sans raison : « Imaginez que l'Europe soit à son tour recouverte par les eaux et que seul le Mont Blanc subsiste au-dessus des flots. Quel témoignage de notre civilisation découvrirait à son sommet une génération future ? »

Des découvertes océanographiques récentes ne démentent pas la thèse de Sykes. En effet, en 1949, le professeur Ewing décela, lors d'une croisière scientifique au milieu de l'Océan Atlantique du sable de grève, qu'il remonta à la surface à l'aide d'une drague. C'était la preuve qu'un rivage avait existé à l'endroit où se trouve actuellement un abîme sous-marin.

N'a-t-on pas trouvé d'ailleurs, au nord des Açores, à 3 100 mètres de profondeur, une roche volcanique qui ne peut se former qu'au contact de l'air ?

Pourquoi serait-il inadmissible qu'un continent se soit effondré, d'un seul coup, ou progressivement, alors qu'il y a moins de deux siècles, les hommes ont vu disparaître brusquement sous les flots la moitié de l'île de Santornin et la mer recouvrir le delta de l'Indus ?

Il existe un fabuleux mystère des villes et des mondes engloutis qui peut accréditer le mythe atlantéen. Ainsi de la cité d'Ys, par exemple, qui est plus qu'une légende. On le sait, la ville repose sous les flots de l'Atlantique. Dans la baie des Trépassés, les marins remontent parfois au bout de leurs ancres, jusqu'à la surface des coffrets de métal et des morceaux de statues.

Tout le monde connaît la légende du roi Grallon et de sa volage fille. L'histoire nous a rapporté mille détails sur cette beauté, qui, une nuit de fête, futa avec un invité du château. Pour lui permettre de sortir de la ville fortifiée, elle déroba à son père la clef d'une petite porte secrète. Hélas, cette issue avait été encastrée dans la digue qui protégeait la ville d'Ys contre les flots de l'Océan. Quand les deux coupables firent pivoter l'huis, les représailles divines firent s'engouffrer la mer qui submergea la cité !

LES DÉCOUVERTES DE LA DOCTORESSE ASHER

Ys fut sans doute une réalité que des contes et chroniques locales déformèrent poétiquement. L'Atlantide a connu le même sort.

En 1960, le cinéaste George Pal tourna un film qui évoquait l'étrange disparition du continent. Pal et son secrétaire et scénariste Daniel Mainwarring consultèrent près de cinq mille volumes, pour donner à leur production une dimension historique. A l'aide des hypothèses formulées dans ces ouvrages, ils imaginèrent un monde cruel, peuplé d'êtres raffinés possédant des connaissances scientifiques très en avance sur le reste de l'humanité.

Anthony Hall et Joyce Taylor les deux principaux interprètes de cette superproduction utilisaient des vaisseaux sous-marins et évoluaient au milieu d'un monde de savants qui avaient décidé de transformer leurs prisonniers en véritables bêtes de somme pour remplir des tâches ingrates et des travaux difficiles.

La fiction dépassant parfois la réalité. Pal imagina aussi que les Atlantes disposaient d'un bloc de cristal miraculeux, capable de capter les rayons solaires et de réfléchir ensuite l'énergie accumulée pour éclairer, chauffer et

même détruire le reste de l'univers. Or, à l'instant précis où son film *Atlantis, terre engloutie* était projeté à New York, une information en provenance de la Hughes Aircraft annonçait que le professeur Théodore H. Mai-man venait d'inventer un rubis synthétique susceptible d'absorber les forces énergétiques d'une puissante source lumineuse et de les irradier ensuite sur une gamme de basse fréquence ! Il s'agissait du laser, dont l'emploi militaire est aujourd'hui acquis, et qui constitue dans l'arsenal moderne, une arme au potentiel destructeur énorme.

Sur le plan occulte les astrologues assurent, quant à eux, que la race atlante était gouvernée par la Lune et par Saturne et que sa magie était fondée sur l'emploi de « rayons obscurs » émis par l'astre des nuits. Saturne, hermétiquement, fut la cause de son énorme développement et de l'esprit concret et pratique des êtres qui la composaient.

Par cognition, Pal a sans doute vu juste, en faisant des Atlantes un peuple détenteur d'armes énergétiques puissantes. Le cataclysme qui détruisit l'Atlantide a modifié la physionomie du globe. C'est aujourd'hui un lieu commun de dire que l'aspect et la surface de notre planète ont changé au cours des âges, fréquemment et profondément. La plus grande partie des terres émergées, par exemple, se trouve actuellement dans l'hémisphère nord. Il y a 500 millions d'années, en revanche c'était la situation inverse qui existait : la plus grande partie des continents se trouvait dans l'hémisphère sud.

Ces modifications sont vraisemblablement dues à des phénomènes naturels, mais on ne doit cependant pas exclure a priori la possibilité d'une action humaine dirigée, qui aurait visé à la transformation du globe.

Actuellement, les savants soviétiques et américains envisagent de détourner des fleuves et des rivières. Des bombes « A » et « H » pourraient être utilisées comme de gigantesques et titanesques « charrues ». On parle de mettre en orbite autour de la Terre un ou plusieurs soleils artificiels, qui changeraient totalement le visage du globe.

Dans un très lointain passé, des hommes différents de nous ont détenu des moyens techniques égaux ou supérieurs aux nôtres. Ils pouvaient modifier à leur guise la topographie de certaines régions. Une ultime expérience dans ce sens a pu provoquer un cataclysme apocalyptique, qui avait entraîné des millions d'êtres humains dans la mort par submersion.

Le géomètre Léon Mayou prétendait que, dans la nuit des temps, l'Égypte était un désert et le Sahara un Eden. Autrefois, les eaux qui

alimentaient le Nil, roulaient vers l'Atlantique selon un axe est-nord-nord-ouest, au lieu de suivre la direction nord-sud qu'elles empruntent actuellement.

Pour Mayou, leur détournement fut provoqué artificiellement. La relation de ce gigantesque travail serait rapportée sur une inscription hiéroglyphique trouvée dans le tombeau d'Amenis, dans le village de Beni-Hassan.

L'hypothèse d'un Sahara paradisiaque est d'ailleurs confirmée par les conteurs indigènes et les poètes arabes, qui parlent couramment de ces contrées florissantes, couvertes de palmeraies et d'abondantes cultures, où se dressaient d'orgueilleuses cités.

Léon Mayou était-il un rêveur, envoûté par le charme d'un monde irréel ? Ce n'est pas certain, car si l'on examine le cours inférieur du Nil, son étroitesse, l'exiguïté de ses berges et le manque absolu de proportion frappent l'observateur le moins averti.

Le Nil a près de 6 400 kilomètres de parcours et sa largeur varie de un à trois kilomètres seulement. Cela est anormal. Des photographies à l'infrarouge réalisées depuis les laboratoires cosmiques prouvent que le géomètre visionnaire n'était pas un rêveur, et que le plus grand fleuve d'Afrique a été dévié par l'action de l'homme.

Jacolliot et Edward Bulwer-Lytton, initiés de la Golden Dawn, nous parlent dans leurs écrits d'une énergie redoutable : le *Vril*, puissance manipulée par une ancienne race réfugiée dans les entrailles de la planète.

Cette force colossale ne constitue pas une extrapolation née dans deux cerveaux pleins d'imagination. Elle fut détenue, nous en sommes persuadés par les « mages » d'un monde antédiluvien, et provoqua le Déluge que relatent toutes les Traditions. C'est elle qui occasionna la dernière « fin du monde ».

Peu à peu, les vestiges de ce monde frappé d'anathème réapparaissent. C'est ainsi qu'au mois de juillet 1973, un groupe d'explorateurs sous-marins découvrait, au large de Marseille, à une trentaine de kilomètres de la côte, une véritable cité submergée. A la même époque, la doctoresse Maxime Asher qui dirigeait un groupe de l'université californienne de « Pepperdine », localisait, au large de Cadix, les vestiges d'une culture atlantidienne pré-égyptienne.

Au cours d'une conférence de presse Mrs. Asher révéla : « Les seules plongées réalisées par mon groupe ont eu lieu dans les eaux internationales, à 16 milles de la côte, au large de Cadix, à environ 29 mètres de profondeur.

Sur une plate-forme datant de 1 000 à 7 000 ans avant Jésus-Christ et qui, à l'époque, se trouvait au niveau de la mer, l'équipe de l'A.M.R.A. (Association méditerranéenne de recherche) a découvert des morceaux de colonnes, des blocs de pierre et ce qui semble être des routes. »

La doctoresse Asher réfute les hypothèses selon lesquelles, il s'agirait de vestiges d'une colonie romaine ou phénicienne, car les photographies des ruines immergées établissent d'une manière formelle qu'on se trouve devant une architecture totalement inconnue.

ZONE INTERDITE

Cette découverte des membres de l'A.M.R.A. déclencha à l'époque, et on ne sait pourquoi, une véritable conspiration internationale, qui tenta de faire obstacle à la poursuite des travaux entrepris. Des enseignants et des cinéastes firent pression sur Mrs. Asher pour qu'elle abandonne ses recherches.

L'amiral José Moscoco refusa, en tant que responsable du détroit de Gibraltar, les autorisations nécessaires pour effectuer les plongées dans les eaux territoriales espagnoles.

On peut difficilement suspecter l'amiral Moscoco de parti pris, et les vestiges de l'Atlantide n'ont sûrement rien à voir avec ses décisions. Il faut se rappeler que cette zone maritime est interdite depuis le 17 janvier 1966, date à laquelle un bombardier géant du Stratégic Air Command (B. 52) et son avion ravitailleur, un C.K. 154, s'étaient accrochés en plein vol à la verticale de la petite ville andalouse de Cuelvas de Almasor. On prétendit alors que plusieurs bombes atomiques qui se trouvaient à bord du B. 52 avaient été perdues.

Dès le lendemain de la catastrophe, une véritable armada de la Sixième Flotte arrivait sur les lieux. Pendant plusieurs semaines, une activité fébrile régna sur cette zone.

Très rapidement, les quatre bombes « H » de 25 mégatonnes furent localisées et, paraît-il, récupérées. Rien n'est moins sûr... car les recherches continuèrent très longtemps et les autorités maritimes déclarèrent qu'elles désiraient récupérer la « boîte noire » du bombardier, un équipement précieux qui aurait permis d'établir les causes précises de l'accident.

En plongeant sur les vestiges de l'Atlantide, les universitaires américains de « Pepperdine » ont indisposé les services secrets U.S. qui contrôlent le sud de l'Espagne et qui savent parfaitement qu'il reste dans les profondeurs marines une bombe « H », non remontée par les plongeurs de la Sixième Flotte. A moins que ce ne soit les restes d'un gigantesque OVNI ! Au moment de la collision, des témoins constatèrent que ce n'était pas deux appareils qui s'étaient télescopés, mais *trois*. Le troisième avait une forme ovoïde...

Dépitée par les entraves qui lui ont été imposées dans la région de Cadix, la doctoresse Maxime Asher a décidé de poursuivre ses prospections en Irlande.

Nous ne serions pas surpris de la voir sonder les défenses du Fort de Dhun Aonghus, dans l'Île d'Inishmore (l'une des trois îles d'Aran). L'énormité de ses défenses couvre plusieurs hectares, et les archéologues pensent qu'il a été construit 3 500 ans avant Jésus-Christ.

Personne ne sait qui a édifié cette Babylone irlandaise, aussi imprenable par terre que du côté de la mer, qu'elle surplombe de plus de 100 mètres. Vieille de plus de 5 000 ans, les outrages du temps ne l'ont pas épargnée. Par certains aspects, ces ruines cyclopéennes rappellent les constructions *guanches* des Îles Canaries.

L'Atlantide décrite par Platon s'étendait sur une très longue latitude, très certainement du 25^e au 50^e parallèle. Ce qui expliquerait l'identité d'architecture existant entre deux points de l'Atlantique fort éloignés l'un de l'autre.

L'ATLANTIDE, UNE SÉRIE DE TERRES NÉES DU GONDWANA ET DU LAURASIA

La Terre est une vieille dame mystérieuse, et l'homme connaît très mal son histoire intime.

Sans galanterie, la science cherche à percer son âge.

Au siècle dernier, Kelvin, en se basant sur l'énergie fournie par le soleil et sur l'évaluation du refroidissement terrestre, lui assigna 27 millions d'années.

Cinquante ans plus tard, d'autres, considérant la salinité des océans et le temps nécessaire pour extraire de la croûte terrestre tout ce sel, avancèrent

le chiffre de 300 millions d'années.

L'examen morphologique des roches de Carélie, prouva, lui, que la Terre Gaéa avait un milliard d'années.

En 1941, la méthode de recherche isotopique de Holmès, lui accorda 2 milliards 300 millions d'années.

En 1952, on atteignit l'estimation de 4 milliards d'années, et maintenant, tous les savants sont presque d'accord pour porter sur la carte d'identité du globe, l'âge respectable de 5 milliards 600 millions d'années.

Pendant un laps de temps aussi long, bien des drames et des tragédies se sont joués sur la grandiose scène du monde. L'homme est un nouveau venu sur le plateau de l'évolution et il ignore totalement qui pouvaient être les premiers habitants de son domaine.

Des races extérieures à la planète ont pu la coloniser et y implanter les premières humanités. Au cours des 5 milliards 600 millions d'années qui se sont écoulées, la forme des continents s'est transformée et le climat de la Terre a dû changer des milliers de fois.

De grands cataclysmes ont effacé des civilisations dont personne ne sait plus rien. Le drame de l'Atlantide tel que Platon le rapporte, est un accident récent, puisque nous pouvons le situer entre 9 000 et 10 000 ans avant notre ère. La terre de Mû et la Lémurie évoquées par la Tradition sont également des continents jeunes, qui, si on les situe par rapport à l'âge de la Terre, sont nés hier !

Parmi les continents très anciens, celui qui a retenu le plus l'attention des géologues, est le Gondwana, qui a laissé des vestiges vastes et nombreux. Il s'étendait des Andes actuelles au centre de l'Australie.

Au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, des savants anglais furent frappés par des analogies qu'ils relevèrent entre les plateaux des Karroos, au sud de l'Afrique australe, et les plateaux boisés du Gondwana au centre de l'Inde : grands lits de grès primaire non plissé, fossiles dénotant une quasi-identité de faune et de flore. Il était donc probable qu'une liaison avait existé par les terres entre l'Afrique du sud et l'Inde.

A Madagascar, aux îles Seychelles, aux îles Maldives et Laquedives, l'étude de la géologie et des fossiles prouva qu'autrefois ces terres étaient toutes rattachées.

LA DÉRIVE DES CONTINENTS

Alfred Wegener, un savant autrichien, prétendait, au siècle dernier, que les continents flottaient comme des radeaux à la surface des couches du sous-sol rendu plastique par la chaleur du feu central. En un mot, ils dérivaien. Cette thèse fut combattue, puis elle rallia à nouveau la majorité des savants du monde entier, après la découverte de grandes chaînes sous-marines s'étendant au milieu des océans. Lors d'un récent congrès qui s'est tenu à Moscou, les océanographes américains, soviétiques, français et britanniques ont apporté des preuves nouvelles étayant cette théorie.

Seul le professeur Vladimir Beloussov, chef du département de géodynamique de l'Institut physique de la Terre de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S., a contredit cette thèse. Selon lui, l'histoire du développement des continents montre la permanence d'un très grand équilibre des structures. D'après ce savant, les mers et les océans se sont formés à la suite de l'affaissement des socles continentaux. D'autre part, le basalte sur lequel flotteraient les continents est 5 000 fois trop rigide pour que la force motrice née de la rotation de la Terre puisse provoquer le déplacement, même infime, des continents.

Dans un esprit manichéen et poétique, d'autres ont imaginé que toutes les révolutions de la planète étaient engendrées par la lutte entre deux continents fondamentaux : le Gondwana et le Laurasia. Le Gondwana représentant les terres du sud — Amérique du Sud, Afrique, Inde, Australie — le Laurasia engloberait celles du Nord : l'Amérique septentrionale, l'Europe et la masse de l'Asie. L'Atlantide aurait été constituée par des éléments appartenant à l'un et à l'autre de ces continents, après une première rupture.

Tour à tour, Laurasia et Gondwana se rapprochent et s'éloignent, provoquant des variations importantes sur le plan géologique. Ce corps à corps titanesque verrait dans les temps présents l'offensive du Gondwana ; c'est sa poussée qui aurait provoqué voici 12000 ans la destruction de l'Atlantide.

Au mois de juin 1974, trois sous-marins de poche, *l'Archimède*, le *Cyana* et *l'Alvin* sont descendus à trois mille mètres sous l'Atlantique pour étudier l'épine dorsale de la croûte terrestre. L'opération s'est déroulée à 200 milles au large des Açores. Les trois submersibles, français et américains, ont été chargés de mener à bien la mission « Famous » sigle signifiant *French american mid oceanic undersea survey*.

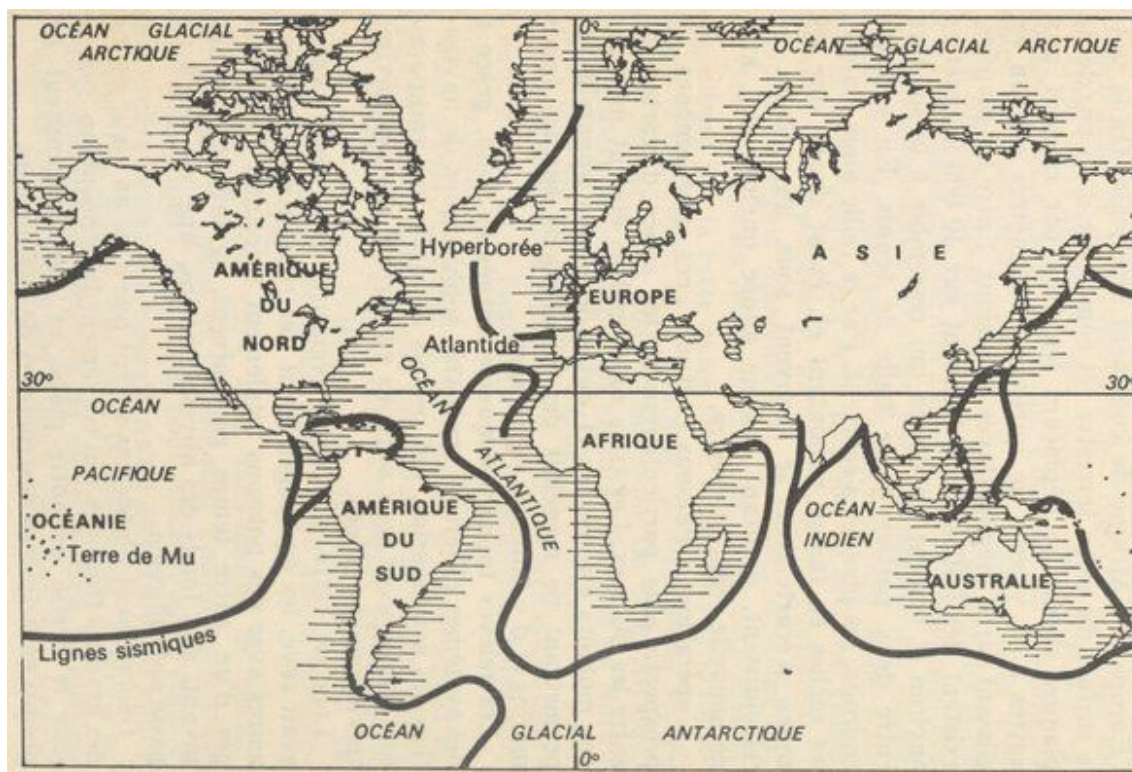
Les « aquanautes » étudièrent la dorsale océanique qui court au milieu de l'Atlantique, dorsale sur laquelle se forme la nouvelle croûte terrestre et qui aboutit à écarter l'Europe et l'Afrique du continent américain. On le sait, la surface du globe terrestre est constituée d'un puzzle de plaques rigides se déplaçant les unes par rapport aux autres à la vitesse de quelques centimètres par an en glissant sur le magma (laves en fusion). Entre les plaques, existent des failles qui s'étendent sur 40 000 kilomètres environ et tracent un dessin qui ressemble à la soudure entre deux parties d'une balle de tennis. En certains endroits, les plaques s'écartent. Par la faille ainsi élargie, les roches en fusion remontent et, étant donné que les zones d'écartement se trouvent sous les océans, se refroidissent, ajoutant chaque année quelque 2,6 km² de nouvelle croûte terrestre.

L'opération « Famous » étudia ces phénomènes et prospecta plus particulièrement les zones d'écartement entre les plaques. Les trois submersibles étaient mus par des moteurs électriques et dotés de divers appareillages permettant de recueillir des échantillons sur les fonds marins et d'y faire des carottages.

Les relevés topographiques effectués au fond, grâce à des systèmes différents mais très sophistiqués de navigation des sous-marins, ont permis d'établir une comparaison précise avec ceux obtenus en surface par des navires spécialement équipés.

Lors de cette exaltante aventure dont Jules Verne avait rêvé, les équipages firent des rencontres extraordinaires avec des poissons totalement inconnus. Ces rescapés d'un autre temps poursuivent, ignorés du monde savant, aux fonds des abysses marins, une vie liée à un passé antédiluvien.

Géologues et physiciens savent que c'est au cœur même des grandes fractures qui traversent la lithosphère, que se joue le destin de notre globe, et que s'engendrent les grands cataclysmes destructeurs de civilisations.



HISTOIRE DU GÉON

Pour comprendre la nature et l'histoire de notre globe, nous devons savoir avant tout que la planète est une sorte d'énorme satellite évoluant dans l'espace cosmique. Née avec le système solaire, la Terre dépend intimement de lui. Au sujet de la formation du système solaire, la théorie originale de E. Belot mérite qu'on s'y attarde.

Pour Belot, un « tube tourbillon de matière cosmique » aurait rencontré « une nébuleuse amorphe », peut-être obscure, animée d'un mouvement de translation faible par rapport à la sienne. Remarquons la prudence de ce chercheur, qui vécut au début de notre siècle, quant à la portée des mots. Il utilise les qualificatifs « amorphe et obscur », qui font penser aux expressions bibliques « informe » et « ténèbres », caractérisant la Terre originelle. De même, le « tube tourbillon de matière cosmique » venant rencontrer la nébuleuse obscure nous rappelle la création de la lumière qui marque le premier jour. Belot remarque également que les satellites à révolution directe et rétrograde de Jupiter et de Saturne évoquent l'idée des différentiels employés en mécanique.

Dans une monographie intitulée *Par la Porte étroite*, l'ingénieur R.-J. Mouton écrivait :

En lisant ce mot différentiel employé par E. Belot, j'ai pensé automobile, et automobile m'a fait songer aux boîtes de vitesses automatiques à entraînement fluide. Une sorte de système analogue paraît être à l'origine, au cours des âges, d'une accélération de la rotation de la Terre.

On sait que notre planète a la forme d'un œuf, elle en possède la structure. Sa fécondation par les « spermatozoïdes » du rayonnement solaire apparaît donc « anthropomorphique », c'est-à-dire « théomorphique ». Notre « mère » comporte les parties suivantes :

1° Au centre, une « graine » ou « amande » de 1 900 km de rayon, dont la science ignore la nature exacte.

2° Ensuite un « noyau » de 3 400 km de rayon constitué par un plasma métallique très dense où règnent des températures et des pressions fantastiques.

3° Puis un « manteau » ou « corps » de 2 900 km d'épaisseur formé de roches basiques (basaltes) sous fortes pressions.

4° Enfin une « croûte » ou « écorce » de 6 à 60 km d'épaisseur comportant des roches acides (granit).

Or, entre le noyau et le manteau, existe une discontinuité dite de « Gutenberg ». Et nous connaissons depuis peu l'existence d'une différence entre les vitesses de rotation du noyau et du manteau, phénomène à l'origine du champ magnétique terrestre.

Dès lors, reprenant l'hypothèse de Belot, on peut imaginer que la terre fut constituée d'une énergie solaire tourbillonnante autour de laquelle vint se former une sphère creuse de particules matérielles froides. Cette hypothèse de la Terre sphère creuse fut déjà émise par un des plus grands astronomes de tous les temps, Edmond Halley (1656-1742).

Donc, à l'origine, cette sphère creuse tournait sur elle même en un temps très légèrement inférieur à son temps de révolution autour du soleil. Il fallait alors 240 millions d'années pour que notre globe effectue une rotation complète sur lui-même par rapport au soleil. Mais ensuite, la croûte terrestre s'est contractée tout en s'échauffant par le noyau. La rotation de ce dernier s'est alors communiquée par stades successifs au manteau. Actuellement l'écart des vitesses de rotation manteau-noyau est devenu très faible, quelques mètres par an.

Ce processus d'accélération de la rotation du manteau par le noyau ne s'est pas toujours fait avec progressivité. Il y eut des accélérations brutales dont les conséquences furent terrifiantes.

On comprend très facilement qu'il y ait eu des glaces à l'équateur et des palmiers aux pôles, dès l'instant où un point quelconque de notre globe se trouvait exposé pendant des millions d'années au soleil pour être ensuite privé pendant des millions d'années de chaleur. Sous un tel régime climatique, l'eau devait s'évaporer massivement du côté soleil pour aller ensuite se déposer sous forme de neige du côté ténèbre, ceci sous l'effet des vents de convection. On remarquera que cette conception est confirmée par les durées et les intervalles comparables des quatre périodes glaciaires.

Les travaux les plus récents des grands glaciologues, tels que S. Jelgersma, V. Romanowsky et André Cailleux, confirment les données de la Tradition, qui situent le dernier grand cataclysme à 12 000 ans avant notre ère.

La dernière fonte des glaces s'est produite il y a environ 12 000 ans. Elle fut extrêmement brutale et vraisemblablement, comme le pense Robert Charroux, causée par le choc contre notre planète d'un bolide cosmique, ou par le passage d'une comète. La débâcle eut un caractère universel, tous les glaciers des pôles fondant en même temps. Le globe terrestre fut balayé, raboté par un gigantesque raz de marée.

Des forces incroyablement puissantes ont disloqué l'unique continent du Gondwana, il y a des millions d'années, et des énergies identiques ont causé la disparition brutale du monde atlante. Cuvier resta stupéfait en découvrant des mammoths, dont l'estomac contenait des végétaux tropicaux, prisonniers d'une carapace de glace.

PAR LE FEU ET L'EAU : DEMAIN UNE NOUVELLE ATLANTIDE ?

Les destructions diluviennes sont toujours très brutales, et la fin de l'Atlantide telle que nous l'a rapportée Platon est identique au martyre du pays de Mû, décrit dans un codex maya (collection Le Plongeon, Manuscrit Troano) conservé au British Museum.

Ce document affirme :

En l'an 6 Khan, le 11 muluk, dans le mois Zak, commencèrent d'effroyables tremblements de terre qui durèrent sans interruption jusqu'au 13 chuen. Les pays de montagne de limon au pays de Mû en furent les victimes.

Après avoir été soulevé deux fois, Mû fut englouti la nuit, après avoir été sapé en dessous, d'une façon ininterrompue, par les volcans souterrains.

Le continent fut soulevé et reposé plusieurs fois. Enfin, le globe céda et dix nations se trouvèrent arrachées et démantelées. Elles s'effondrèrent, avec leurs 64 millions d'habitants, 8 000 ans avant l'époque où ce document fut rédigé.

On remarque combien l'expression « après avoir été sapé en dessous » correspond bien à l'effet de cisaillement de la croûte terrestre que provoquerait une accélération de la rotation de notre planète. Mais nous devons convenir également que le narrateur inconnu du manuscrit Troano évoque d'effroyables tremblements de terre. Or, deux universitaires américains, John Gribbin et Stéphane Plageman, viennent de faire paraître aux États-Unis, un ouvrage intitulé *L'Effet Jupiter*, dans lequel, ils mettent en relief le rôle prépondérant de cette gigantesque planète dans les catastrophes d'origine tellurique.

Ces jeunes savants qu'on ne peut suspecter de mysticisme et qu'il est impossible d'assimiler à des visionnaires, confirment les remarquables découvertes faites par les chercheurs de « Hin Heilaga Normanniska Kirkja » (La Sainte Église Normande), qui depuis plus de dix ans, mettent le monde occidental en garde contre les grands bouleversements susceptibles de se produire en Europe, entre les années 1975 et 1979.

Pendant quatre ans, toutes les planètes de notre système solaire seront en conjonction avec le soleil, ou pour nous exprimer plus simplement, toutes les planètes se situeront sur une ligne droite passant par le soleil.

Cette situation se répète tous les 179 ans, et depuis septembre 1974, des scientifiques comme Patrick Brighton et Fred Hoyle tirent le signal d'alarme. Ils sont appuyés par des historiens comme Maurice Guignard, ou Jean Touche, qui détiennent les antiques archives des Loges odiniques de Seez et de Chartres et qui savent que cette situation astronomique risque d'avoir de graves conséquences.

Beaucoup de géologues, d'astronomes et de vulcanologues disent qu'il est impossible d'extrapoler, car le phénomène qui a déjà eu lieu entre 1799

et 1800 n'a pas engendré de séismes graves. On sait cependant que l'enregistrement des tremblements de terre à cette époque était pratiquement inexistant !

Les Peaux-Rouges de la Californie rapportent cependant que la terre trembla fortement dans le Far West américain et en Californie.

Pour sa part, Maurice Guignard, puisant dans les annales islandaises, tenues à jour depuis l'an 890, trouve dans ces archives, une source de comparaisons fort instructives. Il note que les années de conjonction de toutes les planètes, sont celles qui coïncident avec les éruptions volcaniques les plus fantastiques.

1721-1725 : Terribles éruptions de presque tous les volcans islandais.

1639-1642 : Éruptions continuelles de l'Hecla, le plus puissant des volcans.

1510-1553 : Réveil de tous les volcans.

1416-1436 : Nouveaux désastres plutoniens.

Aux yeux des spécialistes, il se passe des faits excessivement troublants depuis octobre 1974.

L'Etna est entré en violente éruption, et cette colère du volcan sicilien coïncide avec le réveil brutal de l'Erebus dans l'Antarctique. Ce volcan découvert en 1841 par l'explorateur Ross a un frère jumeau, le Terror, qui semble lui aussi reprendre de l'activité.

Les scientifiques de l'« Hin Heilaga Normanniska Kirkja » ont remarqué qu'il y a souvent concomitance entre les volcans polaires ou subpolaires et ceux de la zone tempérée : lorsque les premiers entrent en éruption, les autres les suivent.

En 1755-1756, lorsque le volcan islandais Kötluga se mit en forte activité, la terre trembla certes en Norvège, en Suède, en France et en Allemagne, mais ce furent l'Espagne et le Portugal qui furent le plus mal traité.

Haroun Tazief, le plus grand vulcanologue de notre temps, voudrait percer les mystères de l'Erebus, mais le monstre de feu refuse d'être violé. Un autre spécialiste, le Dr. Kile, considère ce volcan comme le plus redoutable de tous.

Les membres de l'H.H.N.K. expliquent la nouvelle colère des volcans islandais et antarctiques de la manière suivante : « La Terre tourne autour du Soleil sur une ellipse dont l'astre du jour occupe un des foyers, mais son

axe de rotation a une inclinaison de $23^{\circ}27'$ sur le plan de l'écliptique. C'est là que réside le danger car on comprend facilement que les régions de la planète qui subissent les forces de sens contraire, d'une part du Soleil, de Mercure et de Vénus, et d'autre part, de toutes les autres planètes, placées en ligne, sont les régions des cercles polaires, boréal et austral. C'est dans ces régions que l'écorce terrestre éprouve des distorsions et des elongations constantes depuis 1970. Ces forces doivent croître jusqu'en 1980 et, au cours des prochaines années, c'est en Méditerranée que les effets tectoniques les plus importants devraient avoir lieu¹.

CHAPITRE II

CANARIES, PORTES DE L'ATLANTIDE

Platon peut se vanter d'avoir laissé à ses descendants l'énigme la plus irritante de tous les temps : celle de l'Atlantide, ce continent disparu, qu'il décrit dans le *Timée* et le *Critias*. Pour sonder le mystère de l'Atlantide, il importe de s'en tenir rigoureusement à son texte. Lors d'un voyage en Égypte, affirme-t-il, Solon fit un séjour à Saïs et apprit avec étonnement de la bouche des prêtres l'histoire oubliée du monde.

Nous lisons dans le *Timée* (25-26), la révélation que lui fit un initié.

« A cette époque, on pouvait naviguer sur cette mer. Devant le détroit des Colonnes d'Hercule, se trouvait une île. Cette île était plus grande que la Lybie et l'Asie prises ensemble. Les voyageurs de ce temps pouvaient atteindre les autres îles en passant par cette île et, en partant de ces autres îles, tout le continent sur l'autre rive de la mer, qui mérite vraiment le nom d'Atlantique.

« D'un côté, à l'intérieur du détroit dont nous parlons, il ne semble y avoir qu'un seul port avec un goulet étroit. De l'autre côté, à l'extérieur, s'étend la mer véritable. La terre qui l'entoure doit être appelée, au sens propre du terme, un continent.

« Sur cette île d'Atlantide, des rois avaient installé un royaume immense et merveilleux. Il domina toute l'île et beaucoup d'autres îles, ainsi que des parties du continent. Il posséda en plus, de notre côté, la Lybie et l'Europe jusqu'en Tyrrhénie.

« Plus tard, l'Atlantide fut dévastée par de terribles tremblements de terre et des inondations. Au cours d'une seule journée et d'une seule nuit, l'île d'Atlantide fut engloutie par les flots et disparut. En raison des fonds limoneux et des débris de l'île submergée, l'océan y est de nos jours encore difficile à traverser, et à explorer. »

Dans son *Critias* (114), le disciple de Socrate explique que le roi le plus ancien de l'île s'appelait Atlas et qu'il avait donné son nom à l'océan et à

l'île qu'il gouvernait. Son frère jumeau obtint le bord extrême de l'île, près des Colonnes d'Hercule, en face de la région de Gadire. Il s'appelait, dans la langue du pays, Gadiros.

Il ressort de ce récit qu'il faut rechercher l'Atlantide devant les Colonnes d'Hercule, donc à l'ouest de Gibraltar, tout autour de l'actuelle Cadix.

Les poètes de l'Antiquité n'ont jamais trompé leurs lecteurs, et les indications géographiques qu'ils donnaient dans leurs récits se sont toujours révélées justes et précises.

La civilisation tartésienne, du nom de la ville de Tartessos, près de l'embouchure du Guadalquivir, a apporté aux archéologues, le début d'une piste qui pourrait bien les conduire sur les traces du continent légendaire.

De son côté, le professeur Charles Rivollier, du lycée Moulay Sliman, à Fès, estime que l'autre rive de la Méditerranée, qui fait face à Gibraltar, mérite de retenir l'attention de tous ceux qui se passionnent pour le mystère de l'Atlantide. En effet, selon Charles Rivollier, Tanger serait la plus vieille ville d'Afrique !

Voici la thèse qu'il expose :

Comme il n'y a pas de fumée sans feu, il n'y a pas de légende sans base : la meilleure preuve en a été fournie par la découverte de la ville de Troie, qui passait pour une ville mythique, décrite par Homère dans l'Iliade, qui passait également pour un roman mythique : c'est cependant en suivant les indications de l'Iliade, que l'illustre archéologue Schliemann parvint à découvrir l'emplacement de Troie.

Passons à la légende d'Hercule et Antée : le onzième des douze travaux d'Hercule (en grec Herakles) consistait pour celui-ci à s'emparer des pommes d'or du Jardin des Hespérides : or la Tradition situe effectivement ce « Jardin des Hespérides », près de l'antique Lixus, là où se trouve présentement la ville de Larache.

Hercule, à la tête d'une armée, partit de sa lointaine Argolide et, après avoir suivi les côtes de France et d'Espagne, parvint, par voie de terre à l'emplacement actuel des « Grottes d'Hercule », où il établit son camp : je dis bien « par voie de terre », car, à cette époque, le détroit de Gibraltar n'existait pas encore et n'était qu'un isthme.

Pour arriver au « Jardin des Hespérides », Hercule se trouva donc obligé de traverser le royaume du géant Antée, fils de Poséidon (nom donné à la capitale de l'Atlantide) — c'est-à-dire de Neptune, dieu de la mer, et de Gaïa, déesse de la terre et gardienne de l'isthme de Tingis.

Or, Pindare relate dans sa Quatrième isthmique qu'Antée faisait défense aux étrangers de pénétrer dans son royaume sous peine d'être mis à mort et décapité : leur crâne allait alors orner le temple de Poséidon érigé dans sa citadelle : c'est sans doute le sort qu'il désirait faire subir à Hercule et le combat fut inévitable.

Ce combat légendaire, on le contait ainsi : les deux adversaires s'étant affrontés, Hercule fut le plus fort et terrassa le géant, mais quand Antée fut plaqué sur le sol, comme il était « fils de la terre », il retrouva au contact de celle-ci, de nouvelles forces et reprit l'assaut. Trois fois, Antée fut ainsi vaincu et couché sur le sol et trois fois la terre lui redonna des forces nouvelles, qui lui permirent de reprendre la bataille...

Alors, Hercule le sépara de sa source d'énergie, le souleva du sol et l'étouffa dans ses bras.

Mais maintenant, venons-en à Tanger. Plutarque, l'écrivain grec du I^{er} siècle après J.-C., dans sa Vie des Hommes illustres, au chapitre consacré à Sertorius, général romain qui souleva l'Espagne contre Rome et Sylla en 90 avant notre ère, défit Métellus et Pompée, avant de traverser le détroit à la poursuite d'Ascanius, réfugié à Tingis, relate des données très intéressantes au paragraphe XIII.

Laissons lui la parole :

« Les Lybiens (africains) assurent qu'Antée est enterré en ce lieu ; mais Sertorius ne pouvant croire ce qu'en contaient les Barbares du pays, pour la grandeur de la sépulture qu'ils en montraient, la fit découvrir tout à l'entour, et ouvrir, et ayant découvert un corps d'homme de soixante coudées² de long à ce que l'on dit en demeura grandement émerveillé et après avoir immolé dessus un taureau, fit recouvrir et refermer le tombeau ; en quoi faisant, il augmenta fort l'honneur que la ville portait à la mémoire d'Antée, et confirma ce que l'on contait en ce pays-là, car ceux de la ville de Tingis rapportent qu'après la mort d'Antée, sa femme qui se nommait Tinga, coucha avec Hercule, duquel elle eut un beau fils, qui fut nommé Sophax, et fut roi de cette contrée, et il fonda cette ville qu'il appela du nom de sa mère. Ils disent encore que Sophax eut un fils nommé Diodore, lequel conquit et soumit la plus grande partie de l'Afrique avec une armée de Grecs olbianiens et mycéniens, qu'Hercule y avait menés, et qui s'étaient installés dans ce royaume. Nous avons bien voulu saisir l'occasion qui se présentait de dire cela en passant, pour l'honneur de Juba, le plus aimable

historien qui fut de sang royal, parce que l'on tient que ses ancêtres sont descendus de ce Sophax et de ce Diodore. »

Poursuivant son exposé, le professeur Rivollier précise :

Après avoir fait valoir ses droits de guerrier sur la veuve d'Antée, Tinga, fille d'Atlas, Hercule pour parvenir au Jardin des Hespérides dut se battre contre le dragon Ladon, fils d'Echidna, dragon aux multiples têtes qui en gardait l'accès.

Quant aux Hespérides, elles étaient trois, filles d'Atlas et sœurs de Tinga : une noire, Hespéréthousa, une rouge, Erythérie, et une blanche, Aiglé. La légende ne nous dit pas ce qui leur advint !

Hercule retourna alors vers l'Europe et, séparant Calpé d'Abyla, ouvrit le détroit de Gibraltar.

Les auteurs que nous avons cités, sans compter d'autres de la même époque tels que le « Pseudo Scylax », etc., ne considèrent pas la légende du combat d'Hercule comme un simple conte, mais comme le récit plus ou moins enjolivé d'une réalité historique. Il semble que Tingis fut fondé à l'époque du cataclysme qui sépara la cordillère bétique de la chaîne du Rif et il serait intéressant de connaître l'avis d'éminents géologues à ce sujet. En effet, jusqu'à maintenant nous n'avons pas eu connaissance d'une date sur cet effondrement, mais d'après les Anciens, le détroit était bien moins large qu'actuellement. Un premier chiffre, fort sujet à caution, aurait été donné 500 ans avant J.-C. ; c'est une valeur grecque qui ne saurait être retenue, les Puniques ne permettant pas aux étrangers d'approcher de ce lieu. La largeur aurait été alors d'un mille (1 609 mètres).

Pithéas de Marseille, qui fut un des premiers navigateurs, sinon le premier à franchir ce passage, ne semble pas avoir laissé aucune précision à son sujet, mais en son temps, Euton l'estimait à quatre milles.

Vers le début du I^{er} siècle de notre ère, Tite Live lui attribuait une largeur de sept milles (11 200 mètres), quatre cents ans plus tard, on lui accordait douze milles (19 300 mètres). Actuellement, cette largeur est de quinze milles (24 000 mètres). Voilà de quoi intéresser les théoriciens de la dérive des continents.

Quant au préhistorien que nous sommes, nous constatons dans ce récit qu'il n'est pas question de glaives ni de boucliers d'airain, si chers aux auteurs grecs ; c'est donc avant l'ère des métaux qu'il faut situer l'ère hérakléenne, c'est-à-dire à l'époque néolithique : certains indices trouvés près des grottes d'Hercule en apportent une confirmation et l'on peut

estimer à environ 7 000 ans avant le Christ l'épopée d'Hercule et la fondation de Tingis, l'ancienne Tanger.

D'autres références semblent situer l'oppidum d'Antée sur la colline de Tanja-Balia et le tombeau d'Antée sur la colline du Charf.

UNE ÉTRANGE DÉCOUVERTE

Avant de rejoindre les « Portes de l'Atlantide », il nous faut évoquer une découverte faite en mai 1973 par le professeur Charles Rivollier. Sa trouvaille retiendra l'attention de tous ceux, qui rêvèrent un jour du fabuleux métal des Anciens, l'orichalque.

C'est dans une grotte en cours de fouilles, située à une quinzaine de kilomètres à l'ouest de Fès, au Maroc, que deux réglettes d'un métal inconnu furent mises à jour.

Les fouilles effectuées dans cette grotte révélèrent une industrie chalcolithique importante fournissant des pointes de flèches et outils en silex, ainsi que beaucoup de céramiques à dessins. Des bijoux et aiguilles en os voisinaient avec une pointe de javelot très oxydée en cuivre.

C'est à environ trois mètres de profondeur, au milieu des pièces citées ci-dessus que le préhistorien remarqua deux réglettes posées côte à côte. Ces pièces métalliques étaient enfouies sous terre depuis l'époque chalcolithique, c'est-à-dire vingt-cinq siècles avant notre ère.

Elles avaient la couleur du cuivre rouge avec un reflet or, mais elles pesaient plus lourd que le cuivre ordinaire. Le métal de ces réglettes était d'une dureté exceptionnelle et il n'avait subi aucune trace d'oxydation depuis environ 4 500 ans ! Ces pièces avaient été martelées sur trois faces. La plus petite des deux réglettes, envoyée du Maroc à Paris pour être analysée, disparut au cours d'un accident de voiture en Espagne. Celle qui reste mesure 9,5 cm de long sur 7 mm de large et 4 mm d'épaisseur. Pour Charles Rivollier, il est à supposer que ce métal est bien plus ancien que la date du gisement et que, trouvé par les hommes du chalcolithique, ils l'utilisèrent en raison de son extrême résistance.

CANARIES, PORTES DE L'ATLANTIDE, ILES OUBLIÉES

Depuis la plus haute antiquité, les îles Canaries, derniers vestiges de l'Atlantide furent fréquentées par les aventuriers de la mer.

Les marins de Cadix s'y rendaient couramment, et de hardis navigateurs romains vinrent y faire escale.

Situées entre 27 et 30 degrés de latitude nord, ce qui correspond à la hauteur de la Basse-Égypte et de la Floride, et entre 13 et 18 degrés de longitude ouest, ces terres sont celles de « l'Éternel Printemps ». Ce vocable n'est nullement usurpé, même s'il est galvaudé par les agences de voyages, car un climat tempéré met en valeur la splendeur des sites naturels.

L'archipel couvre une superficie de 7 500 km² soit les 9/10 de la Corse. Il se compose de sept grandes îles et de quelques petits îlots déserts.

Les îles principales sont :

Tenerife	2 053 km ²
Fuerteventura	1 722 km ²
Gran Canaria	1 532 km ²
Lanzarote	795 km ²
La Palma	728 km ²
Gomera	378 km ²
Hierro	278 km ²

Longtemps, le nom des îles Fortunées revint sur les lèvres des premiers navigateurs qui se hasardèrent au delà des Colonnes d'Hercule. Plutarque, racontant la vie de Sertorius, ne manqua pas de rapporter ce qu'un marin espagnol racontait au sujet de ces terres lointaines, ces îles à proximité de l'Afrique, où les vents sont paisibles, et où les pluies modérées tombent du ciel comme une divine bénédiction.

En relisant Hérodote, beaucoup se demandent, si le Père de l'Histoire n'a pas décrit le Pic de Teide, qui dresse ses 3 716 mètres au-dessus de l'Atlantique, comme l'Atlas des Anciens. Les Grecs furent des tard venus dans les eaux canariennes. En effet sept siècles avant J.-C., Néchao I^{er},

prince saïte de la XXIV^e dynastie égyptienne, fit le tour de l'Afrique et aborda dans ces terres enchantées.

Cent ans plus tard, le navigateur carthaginois Hannon longea les côtes africaines et installa six postes logistiques sur le littoral, dont un au cap Juby.

Les Iles Fortunées accueillirent ses navires et des contacts s'établirent avec les Guanches, les véritables indigènes de l'archipel.

On admet aujourd'hui que les Phéniciens traversèrent l'Atlantique et prirent pied sur le continent américain quinze siècles avant Christophe Colomb. Nous devons certainement, un jour prochain, réviser tous nos jugements sur la navigation à très longue distance, qui se pratiquait dans ces temps reculés. Des marins audacieux, connaissant le régime des alizés soufflant sur l'Atlantique, purent, il y a plus de deux mille ans, effectuer le voyage dans les deux sens.

Les Guanches, rescapés de l'Atlantide engloutie, appartiennent à différents types de races.

Le géographe et historien grec Pausanias décrit avec beaucoup de poésie les « sauvages » qui peuplaient les Canaries et, en le lisant, nous pouvons nous demander si des Indiens d'Amérique n'avaient pas atteint au début de notre ère les côtes africaines !

Comme je désirais en savoir plus long sur les Satyres, écrit Pausanias (I, chap. 23, 5 et 6), je parlais d'eux avec de nombreuses personnes. Le Carien Euphenos me raconta qu'en se rendant en Italie, il avait été pris par la tempête et rejeté dans la mer extérieure où l'on ne va pas, d'habitude. Là, il y a de nombreuses îles désertes, et, sur d'autres îles, des peuples sauvages. Ils ne voulaient pas y débarquer, parce qu'ils s'y étaient déjà rendus auparavant et en connaissaient donc les habitants. Mais cette fois-ci, ils furent obligés d'y aborder. Les marins appellent ces îles les « Satyrides ». Les habitants en seraient rouges comme le feu, ils auraient des queues à l'arrière-train, longues comme des queues de cheval. Ils s'approchèrent du bateau quand ils l'eurent aperçu, mais sans dire un mot ; en revanche, ils essayèrent de s'emparer des femmes du bord. Intimidés, les marins finirent par leur remettre une femme barbare. Les Satyres se jetèrent sur elle pour satisfaire leur lubricité.

L'auteur de *l'Itinéraire de la Grèce*, source où les archéologues puisent encore pour retrouver les monuments anciens, n'était pas considéré comme

un plaisantin par ses contemporains. Pausanias prétendait pourtant qu'il existait en plein océan un groupe d'îles habitées par des hommes à la peau foncée. Avait-il entendu parler des habitants de l'Amérique ? On ne peut l'affirmer, cependant un de ses confrères, le chroniqueur Pomponius Mela, qui vivait à l'époque de César, rapporte des éléments troublants. De toute évidence, les sages de son époque savaient que la terre était ronde, et que des terres existaient loin vers l'ouest.

Et Pomponius Mela écrit :

En plus des savants et d'Homère, Cornelius Nepos, historien moderne digne de foi, affirme lui aussi que la Terre est entièrement entourée par la mer. Pour prouver cette assertion, il invoque le témoignage de Q. Metellus Celer. Celui-ci aurait raconté ce qui suit : lorsqu'il était proconsul en Gaule (62 avant J.-C.), le roi des Botes lui offrit en guise de cadeaux plusieurs Indiens. Comme Metellus Celer demandait d'où ces hommes pouvaient venir, on lui répondit que, marins de la mer des Indes, ils avaient été chassés par la tempête à travers les mers intermédiaires pour échouer finalement sur la côte de Germanie...

LES MARINS DE LA MER DES INDES

Les Indiens d'Amérique avaient-ils les moyens appropriés pour s'élancer sur l'Atlantique, c'est-à-dire des engins leur permettant de naviguer en toute sécurité en haute mer ?

Oui ! Le capitaine espagnol Bartolome Ruiz nous l'affirme. Ce dernier participa à l'une des expéditions préliminaires de Pizarre, et il consigna dans son livre de bord l'étrange aventure qui le plongea dans la stupeur, en 1525.

Alors qu'il naviguait très loin des côtes de l'Équateur, un énorme navire sous pleines voiles croisa sa route !

Bartolome Ruiz pensa qu'il s'agissait d'un navire espagnol, armé par quelque riche caballero, et son sang ne fit qu'un tour, en imaginant qu'il avait pu être devancé par un de ses compatriotes plus chanceux.

Il poussa un profond soupir de soulagement en constatant qu'il ne se trouvait pas devant une caravelle, mais devant un radeau indien de haute mer, déplaçant une trentaine de tonnes et monté par une vingtaine d'hommes...

LES PHÉNICIENS AUX CANARIES

Sur le plan commercial, trois spécialités ont établi la renommée des Phéniciens. La fabrication du verre, la manufacture de merveilleux objets d'orfèvrerie et surtout la célèbre pourpre de Tyr, à l'éclat chaud et lumineux.

Les chimistes de Tyr, à l'instar de leurs confrères grecs, utilisaient du suc extrait d'un coquillage pour teindre leur tissus. Cette méthode était longue, compliquée et fort coûteuse, chaque coquillage ne fournissant qu'une infime quantité de suc. Exposé au soleil, le précieux liquide subissait une lente altération permettant de doser la couleur à obtenir.

Trois siècles après notre ère, le kilo de soie pourpre revenait à 150 000 de nos francs lourds !

Aux Canaries, les Phéniciens firent deux découvertes qui devaient bouleverser toutes les données traditionnelles du traitement des étoffes : celle, d'abord, de la *rocella tintoria*, lichen dont on tire l'orseille et le dragonnier, dont la résine d'un rouge intense fournit une excellente teinture. Ces géants du règne végétal subsistent encore sur les îles. Un spécimen magnifique peut être vu dans la cour de l'Hôtel de Ville de Galdar, sur l'île de Gran Canaria, et un autre à Icod de los Vinos, à Tenerife. Ces arbres sont toujours très nombreux sur les îles, mais ceux que nous venons de citer, sont, d'après les populations locales, vieux de près de dix siècles ! En 1868, dans la riche vallée de la Orotava, mourut l'ancêtre de la race, il avait six mille ans.

Avant l'arrivée des Phéniciens, les Guanches utilisaient la sève du dragonnier pour momifier leurs morts. L'analogie existant entre ce précieux liquide et le sang humain est évidente. Les prêtres canariens accordaient un symbolisme magique à la momification, et le fait d'utiliser dans les différentes phases de celle-ci le liquide carmin du dragonnier, nous induit à penser que cet arbre possédait un caractère sacré.

Maîtres des océans, les Phéniciens interdirent à quiconque de franchir les colonnes d'Hercule et protégèrent rigoureusement les voies maritimes qui donnaient accès aux Iles Fortunées. L'orseille et la sève du dragonnier devinrent pour eux d'étonnantes sources de revenus.

Ne pouvant franchir le détroit de Gibraltar, les autres marins finirent par oublier ces terres lointaines, qui bientôt disparurent totalement de la mémoire des navigateurs.

Pour qui étudie avec un peu d'attention l'histoire religieuse de la Phénicie, il semble que l'interdit jeté sur les Canaries ait eu également un motif qui n'avait rien à voir avec les intérêts commerciaux de l'époque.

LES PHÉNICIENS ET LE CULTE D'ASTARTÉ

C'est à Sidon, en Phénicie, que naquit et se développa le culte d'Astarté, condamné à maintes reprises dans l'Ancien Testament, notamment dans le 1^{er} Livre des Rois (11-4-5-6) : « A l'époque de la vieillesse de Salomon, ses femmes inclinèrent son cœur vers d'autres dieux ; et son cœur ne fut point tout entier à l'Éternel, son Dieu, comme l'avait été le cœur de David, son père. Salomon alla après Astarté, divinité des Sidoniens, et après Milcom, l'abomination des Ammonites. »

Astarté, déesse de la mer et de la rosée du matin, devait symboliser, comme on l'admet en général, le principe féminin de la fécondité. Salomon le Sage, qui eut sept cents princesses pour femmes et trois cents concubines (Bible-Rois 1-2-3) se devait bien de rendre hommage à cette divinité qui, de l'aveu même des Phéniciens, s'identifiait avec l'Aphrodite des Grecs.

Les statues d'Astarté représentent presque toujours une femme nue se tenant les seins. Elles étaient exposées le plus souvent sous des arbres, dans des bosquets sacrés. La déesse était censée se manifester sous l'aspect de boules de feu.

L'arbre et le végétal, manifestations tangibles des puissances vivantes de la terre, étaient également les sujets d'un culte. Les colons de Sidon débarqués aux Canaries découvrirent sur ces îles paradisiaques, une flore variée et exubérante. Pour eux, il s'agissait sans aucun doute d'une manifestation divine poussée à son paroxysme. Cette première constatation nous induirait à penser que l'interdit jeté sur ces terres avait une motivation religieuse.

Les Phéniciens adoraient les forces de la nature qu'ils avaient divinisées sous des noms différents. Comme chez beaucoup de Sémites, les lieux saints étaient des « hauts lieux », placés au sommet des collines ou des montagnes.

La masse puissante du Teide qui dresse ses 3716 mètres au-dessus de l'île de Tenerife dut fortement frapper leur imagination, d'autant qu'à cette

lointaine époque, le Géant subissait encore une activité volcanique importante, preuve de sa « vie » occulte.

Le blocus des îles Canaries, opéré à rebours, cache, nous en sommes persuadés, un fantastique secret. Les Phéniciens avaient été frappés par le caractère magique des lieux. Nul ne peut en effet se lancer à l'ascension du Pic de Teide sans ressentir toute l'inhumaine beauté des puissances chtoniennes.

Que l'on vienne de La Orotava ou de Santa-Cruz, on est obligé d'emprunter une route qui remonte en grands lacets les pentes de la montagne. Cette portion de parcours s'effectue au milieu des forêts de châtaigniers et de pins. L'altitude variant, la nature change et les essences d'arbres se diversifient. Partout où le regard se porte, il découvre des ravins et des abîmes silencieux sur lesquels flottent des nuages. Des cratères béants et des chaînes brisées attestent des bouleversements titanesques qui ont modelé sauvagement le sol basaltique. Les yeux, cependant, ne peuvent se détacher du sommet du Teide qui, hiératique, paraît écraser le monde qui l'entoure.

On atteint enfin Las Canadas, la partie sud d'un ancien cratère dont il subsiste un segment d'environ 15 km de diamètre, et dont la circonférence sur la crête mesure près de 80 km ; il s'agirait du plus grand cratère du monde. Le dépaysement est total. La fièvre tellurique a fait surgir de nouveaux volcans et des sites impressionnants, dantesques, évoquent une autre planète. Dans l'air vif et dans un silence absolu, des roches de toutes les tonalités, jaunes, rouges, brunes, grises, dressent leurs formes bizarres vers un ciel trop bleu. Sur de nombreux morceaux de pierre on découvre les reflets sombres de l'obsidienne. Ici, toute végétation a disparu, seuls quelques pieds de violette du Teide surgissent par endroits. Un seul oiseau vit dans cette zone, le *Fringilla Teyda*, il chante pour une terre que la lave a fait éclater.

Au sommet du Pic de Teide, qui s'élève à peu près au centre d'un ancien cratère de proportions gigantesques, des vapeurs sulfureuses s'échappent du sol brûlant. L'enfer et le ciel se conjuguent, émergeant de l'océan, les autres îles semblent des cailloux perdus, noyés dans l'immensité des flots.

Ce volcan est certainement l'Atlas décrit par Hérodote, qui affirmait : il est très haut et de forme presque cônica. On dit qu'il est si haut, qu'on ne saurait apercevoir son sommet, qui reste toujours enveloppé de nuages, l'hiver comme l'été. On l'appelle la « Colonne du Ciel ».

Le Teide pose un mystère aux géologues. Leurs opinions à son propos restent fortement divisées. Certains prétendent que le cratère où se trouve le Teide est le résultat d'une grande explosion ; d'autres estiment que c'est la conséquence d'un effondrement de proportions extraordinaires. Cette deuxième hypothèse est également la nôtre. On peut soutenir cette théorie en observant les parois du cratère et les matériaux accumulés sur ses bords. Les spécialistes assurent qu'à l'endroit occupé actuellement par Las Cañadas s'élevait autrefois un grand massif montagneux, plus haut encore que le Pic de Teide lui-même. Par suite d'un cataclysme, qui est certainement celui qui détruisit totalement l'Atlantide, ce massif, aussi large qu'élevé, s'effondra d'abord dans sa moitié orientale, et ensuite dans sa moitié occidentale. On aperçoit encore nettement ces deux dépressions des rocs de Los Azulejos.

Les Phéniciens, hommes primitifs, durent recevoir un choc terrible en accédant au sommet du Teide, car ils n'ignoraient sans doute pas le tragique destin du continent disparu. Il faut avoir vu les parages du volcan et principalement Las Cañadas pour comprendre ce que dut être, pour eux, la découverte de ce site grandiose, témoin de la fin d'un monde.

Les Phéniciens eurent des contacts avec les derniers Atlantes. L'historien J. Mazel le pense, lorsqu'il écrit dans son remarquable livre, *Les Phéniciens*³ :

Enfin, à mi-chemin entre le mythe et la réalité, les Phéniciens ont-ils été confrontés, il y a 3 000 ans, avec les Atlantes ?

Les témoins de l'ancienne civilisation atlantique (ou atlante) jalonnent la frange occidentale du continent eurafricain.

Du nord au sud : les temples de Stonehenge, les « tumuli » des Cornouailles et des Iles de Scilly, les alignements de Carnac, et les stèles gravées de Gavr'inis, les dolmens de Calice, les stèles de N'Keila (Maroc) et de Zonzamas (Canaries) ; la Pierre-Lyre de Kaffrine (Sénégal), des milliers de sites mégalithiques reconnus sont l'évidence d'une spiritualité et d'une civilisation propres au bassin de l'Atlantique Nord, mais dont le déclin devait être déjà presque consommé à l'arrivée des Phéniciens. Il est toutefois probable que ces derniers ont atteint ces monuments fantastiques quand le message de leur signification était encore connu.

A ce titre, et dans ces limites, il est possible de croire à une rencontre des Phéniciens avec les derniers initiés d'un univers qui nous échappe aujourd'hui complètement.

LES CIVILISATIONS DU CHIEN

Il est très difficile de dire par qui, et quand, les Iles Fortunées furent rebaptisées Iles Canaries, c'est-à-dire Iles du Chien. Un fait est certain, le symbole de ce canidé fut universellement adopté par les hommes, il y a des millénaires. Les hermétistes assurent que les entrées secrètes des royaumes souterrains sont indiquées par des figures de chien. Les archéologues qui fouillèrent le sol de l'archipel canarien furent frappés de constater que les rites funéraires des Guanches impliquaient un recours à cet animal sacré. En effet, dans de très nombreuses tombes, ils découvrirent des chiens inhumés avec leurs maîtres. Cette coutume troublante ne paraît pas être originaire des îles, mais bien au contraire, on peut supposer qu'elle était pratiquée de manière courante dans d'autres points du monde très éloignés les uns des autres. Elle aurait été appliquée aux Canaries, alors que ces terres étaient encore reliées au continent atlante.

Les îles ont eu une naissance, mais cet enfantement, par certains côtés, reste totalement obscur ! Leur origine même, en tant qu'îles est une énigme. Malgré la proximité du continent africain, elles ne dépendent pas de lui, jamais elles ne furent reliées au Haut Atlas marocain. Du point de vue géologique, il n'y a pas d'identité entre ces deux terres. Dans la magnifique forêt de Las Mercedes, sur l'île de Tenerife, les restes fossiles de tortues terrestres, de lézards et de rats géants ont été mis au jour. L'hypothèse selon laquelle ce sont des cratères sous-marins qui ont formé lentement, le long des millénaires, par des éruptions continuelles l'archipel des Canaries, n'a plus beaucoup de défenseurs. Des théories récentes supposent que les îles reposent sur une plateforme continentale.

Les botanistes dans leur ensemble ne réfutent pas l'idée audacieuse qui affirme que la flore des îles, constituerait un héritage légué par des terres englouties.

Deux spécialistes, MM. Pitard et Proust écrivent à ce propos :

Elle (la flore) nous présente bien cette population végétale si curieuse, suspendue aux flancs des récifs canariens, les derniers représentants d'une flore colossale, épandue sur une aire immense et réduite peu à peu à l'expression simple de ces falaises basaltiques. Ce ne sont pas des hôtes de venue récente qui les habitent, mais des types empreints d'un archaïsme profond, exprimant l'antiquité de leur origine par leur stature, leurs inflorescences inaccoutumées ou leurs corolles taillées sur des patrons

antiques, émanant la douceur ou l'âcreté de leurs derniers parfums, les mêmes qu'épandaient aux temps pliocènes, sur des collines françaises, les viornes et les lauriers désormais canariens.

Si, comme nous en sommes persuadés, les Canaries constituent les derniers lambeaux de l'infortunée Atlantide, il ne faut pas nous étonner de découvrir dans leur histoire des rites magiques ou religieux en rapport avec le chien symbolique.

Comme nous l'avons vu, les Guanches se faisaient accompagner par cet animal dans leur dernier voyage. Comment, devant ce rite, ne pas penser à l'Anubis égyptien. Anubis, le dieu à tête de chacal, était spécialisé dans les rites funéraires. Il jouait avec Thot et Horus un rôle de premier plan dans la résurrection d'Osiris. Anubis est souvent représenté comme fils d'Osiris ; à ce titre, il apparaissait à la résurrection de tout défunt et prenait part à la psychostasie.

Le caractère lunaire de ce dieu de la mort ne fait aucun doute. Pour symboliser le rajeunissement perpétuel du pharaon, il roule le disque de la pleine lune dans le mystère de la Naissance divine.

Le *xoloizcuintle*, le chien nu mexicain, ressemble comme un frère à l'Anubis égyptien. Cet animal étrange et original est totalement dépourvu de pelage à l'exception de quelques poils ou crins à la moustache et au sommet du crâne. Sous l'action des rayons solaires, son épiderme se pigmente. Fier et hiératique comme Anubis, Xoloizcuintle était vénéré comme le représentant du dieu Xolotl. En mexicain, *Xolotl* signifie le serviteur. L'archétype qui préside à son rôle divin est identique à celui d'Anubis. C'est un « agent » de résurrection, non pas lié à l'homme, mais au soleil. Il était censé accompagner le soleil à son coucher et ensuite dans son voyage à travers le monde souterrain. Il incarnait en outre la planète Vénus en tant qu'étoile du soir.

Outre son rôle cosmique, Xolotl était également considéré comme dieu des éclairs, et là nous pouvons l'identifier sans erreur avec Anubis, son frère de la vallée du Nil. Xolotl fendait en deux la terre, frayait la route du monde souterrain pour y jouer son rôle de compagnon des morts. Dans ce monde des ténèbres, lui ou son jumeau Quetzacoatl, allait chercher les os des morts avec lesquels étaient créés les hommes.



Une statue de Xolotl exposée au musée de Stuttgart le représente sous la forme d'un squelette.

Dans l'ésotérisme égyptien, Anubis joue un rôle identique à Xolotl. Le chien-chacal (la nature même d'Anubis, est très mal définie) dévore les os et transforme en matière vivante la substance putride. La digestion de la semence tue et décompose pour former et mettre en gestation un nouvel être.

Il est à noter que, dans l'iconographie chrétienne primitive, Saint-Christophe était parfois représenté avec une tête de chien. On le découvre ainsi sur un tableau byzantin exposé au Musée byzantin d'Athènes.

PROCYOS, LE CHIEN DU COSMOS

De nombreux historiens, spécialistes des civilisations précolombiennes, voient dans Xolotl un représentant de ces dieux occultes et peu populaires,

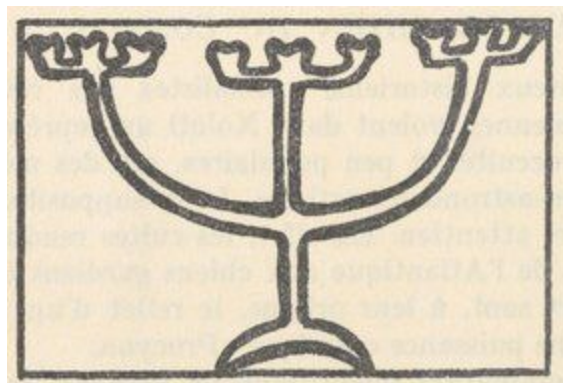
nés des méditations des prêtres-astronomes-artistes. Leur supposition mérite toute notre attention. En effet, les cultes rendus de part et d'autre de l'Atlantique aux chiens gardiens du monde de la mort sont, à leur origine, le reflet d'un hommage rendu à une puissance cosmique : Procyon.

La dénomination scientifique de Procyon est : Alpha Canis Minor c'est-à-dire Alpha du Petit Chien. Cette étoile n'est située qu'à onze années lumière de notre planète.

Au siècle dernier, les observations méridiennes mettaient en évidence une oscillation périodique de cette étoile de part et d'autre de sa trajectoire moyenne.

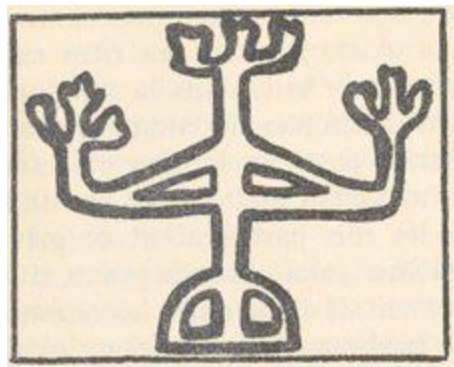
En 1862, Auwers expliquait ces anomalies par l'existence d'un compagnon invisible tournant en 40 ans autour de Procyon. Ce petit astre a été identifié de façon certaine en 1896 par Schaeberle au télescope de 91 cm de Lick. On sait maintenant qu'il s'agit d'une naine blanche de magnitude visuelle 10, 8, qui accomplit sa révolution en 40, 65 ans. Donc Procyon est une étoile double. Dernier point technique : la magnitude visuelle de Procyon est de 0,5 et son type spectral est F5.

Les caractéristiques magiques de Procyon ont été mises en évidence par Cornelius Agrippa sous le symbole que voici : c'est-à-dire le chandelier à trois branches terminé par le trident de Neptune à chaque bout, le tout soutenu par un croissant de Lune à l'envers. Il nous faut noter toutefois qu'il n'est pas fait mention de Procyon dans le grimoire de Cornelius Agrippa, mais seulement de la constellation dans laquelle se trouve l'étoile de Procyon : Canis Minor, qui signifie « le Petit Chien ». La constellation du « Grand Chien », dont la principale étoile est Sirius, est également mentionné par Cornelius sous le nom de Canis Major.



Sirius, nommé Sothis par les prêtres de l'ancienne Égypte, indiquait lors de son lever héliaque l'année nouvelle.

Ces deux constellations du « Petit Chien » et du « Grand Chien » ont joué un rôle très important dans l'astronomie des Anciens. Le symbole magique représentant « Canis Minor » est d'origine hébraïque. Ce schéma, curieux à plus d'un titre, semble avoir été composé à l'aide de la contraction de plusieurs lettres de l'alphabet juif. Constatation plus que troublante, l'impossible chandelier des Andes, qui a été tracé dans la Baie de Pisco par une civilisation inconnue, et qui constitue une première balise en direction des pistes de la plaine de Nazca, reproduit de manière fidèle l'image de la signature hébraïque de l'étoile de Procyon !



ÉNIGMES AUX CANARIES

Comme en Égypte, les Guanches pratiquaient un culte des morts. Les cadavres n'étaient pas enterrés, mais conservés au fond de grottes d'accès très difficile, après avoir été séchés au soleil ou traités avec des herbes, de la résine ou, le plus souvent, avec la sève du dragonnier.

Les proches du disparu venaient offrir de la nourriture et laissaient parfois auprès de la momie des outils d'un usage courant. Il existe donc bien une analogie entre cette coutume et celle, identique, pratiquée par les anciens Égyptiens.

La ressemblance dans les usages sacrés ne s'arrête d'ailleurs pas là. Le chef de clan ou de tribu qui gouvernait un groupe humain plus ou moins important installé sur une contrée plus ou moins étendue, s'appelait *Mencey* à Tenerife et *Guanarteme* à Gran Canaria. C'était un roi dans le sens exact du terme. Il commandait à une hiérarchie sociale parfaitement

compartimentée : les *achimencey*, ou nobles ; les *achicaxna*, ou roturiers, les *chiciquitzo* ou *cichiciquitzan*, qui étaient serviteurs, ouvriers ou, tout simplement, guerriers.

Seul le *Mencey* ou le *Guanarteme* avait le droit de porter les cheveux et la barbe !

Le port de la barbe constituait une distinction d'essence divine et, une fois encore, nous sommes frappés par la concordance existant entre les rites canariens et les rites égyptiens. On le sait, dans la religion pharaonique, les dieux furent distingués du commun des mortels par le port d'une barbe postiche longue et mince. Elle était tressée, et on l'attachait aux oreilles par un fil passant sur la joue. Seuls les rois partageaient ce privilège avec les dieux. La célèbre reine Hatchepsout, fille de Thoutmosis I^{er}, se présentait dans toutes les cérémonies officielles affublée d'une barbe postiche ! Curieux attribut pour une femme, il faut en convenir.

Sur de nombreux bas-reliefs des temples d'Égypte, les Pharaons sont représentés tenant à la main le bâton à tête de chacal. Le Nouvel Empire considéra cet objet comme un instrument magique réservé à une élite sacerdotale. Il représentait la clé de l'éternité.

Chez les Guanches, seul le roi avait le droit de posséder et d'utiliser un bâton.

Sur le plan religieux, les Canariens croyaient à l'immortalité de l'âme et vénéraient un être suprême et invisible qu'ils nommaient *Achaman* à Tenerife, *Acoran* à Gran Canaria, *Eraoranhan* à Hierre et *Abora* à La Palma. Ils rendaient également un hommage particulier au soleil, appelé par eux Mancey.

Les habitants de Tenerife craignaient les esprits, et ils avaient fait de l'écrasante montagne du Teide la demeure d'un diable-lutin : Guayota.

« *SILBO* », *LE LANGAGE DES OISEAUX*

Les bergers de Gomera utilisent pour communiquer entre eux sur des distances de plusieurs kilomètres, un langage sifflé, le *silbo*. En sifflant sur deux doigts de la main droite, ils utilisent la main gauche pour moduler le son. Chaque syllabe de la phrase à transmettre est traduite par la longueur, la hauteur et l'intensité de la résonance obtenue.

Les historiens et les ethnologues font remonter cet usage aux Guanches. Leur point de vue ne peut être retenu sans certaines réserves, car en France, à plusieurs milliers de kilomètres de Gomera, les bergers pyrénéens de la vallée d'Ossau, usent d'un même procédé lorsqu'ils veulent correspondre entre eux.

Les « siffleurs » de Gomera et leurs homologues de la montagne d'Aas sont, selon nous, les derniers détenteurs d'une connaissance perdue, nous venant en droite ligne de l'Atlantide. Il serait intéressant d'organiser une confrontation entre Basques et Canariens pour voir si, par-delà l'océan, le langage sifflé est compréhensible par les deux ethnies, malgré un parler différent. Cette expérience n'a jamais été tentée ; ses résultats nous réserveraient très certainement des surprises.

UNE PISTE POUR RETROUVER LES DERNIERS ATLANTES : L'HÉMATOLOGIE GÉOGRAPHIQUE

En 1952, B.E. Gilbey et M. Lubran, du British Museum, décidèrent d'analyser le sang de cinq momies de rois incas conservées dans une de leurs galeries. Les résultats furent présentés à l'Institut Royal d'Anthropologie. Aucun n'était Rh négatif. Des substances « C » — « E » et « c » avec absence de « D » furent trouvées dans ces analyses. Le sang des rois incas était unique, sans aucun équivalent sur la planète.

Ces résultats, convenons-en, durent surprendre les spécialistes de l'hématologie géographique, cette science qui, grâce à une simple goutte de sang, permet de raconter l'histoire d'un peuple et l'identité d'un homme.

A l'heure actuelle, on connaît plusieurs centaines de milliers de combinaisons de groupes sanguins, mais l'anatomie, la physiologie, la pathologie du sang dépendent pour une large part des peuples et des races, du sol, de l'air, des climats, des coutumes alimentaires, des infections, des parasitoses particulières à certaines régions — ce qui permet de les compartimenter et de les classer de façon bien précise.

Le professeur Jean Bernard, en analysant un groupe sanguin appelé Diego, qui est particulier aux Indiens du Venezuela et que l'on a retrouvé en Mongolie, en Asie orientale et septentrionale, a pu suivre des populations le long du détroit de Behring, de la côte occidentale de l'Amérique du Nord et du Mexique. Ce qui permet de conclure que, dans des âges très reculés, les

populations mongoles avaient traversé toutes ces contrées avant d'arriver enfin au Venezuela.

D'autre part, dans leur livre *L'Hématologie géographique*, les professeurs Jean Bernard et Jacques Ruffier nous disent que le facteur sanguin 0 se retrouve en Islande, en Irlande, en Écosse, au Pays de Galles, de même qu'en Amérique Centrale et en Amérique du Sud. Mais alors que dans ces pays, les populations, même représentées à l'état pur par quelques groupes, d'ailleurs en voie de disparition, offrent des caractères physiques qui les rattachent à une race connue, SEULS LES GUANCHES (qui ont la plus haute fréquence du groupe 0) NE SE RATTACHENT A AUCUNE RACE VIVANTE !

LES CANARIES ET LA REVALORISATION GÉNÉTIQUE

En dépit des millénaires, des migrations, des métissages, les Guanches de l'archipel canarien gardent encore dans leurs veines le sang de leurs ancêtres.

Trois types raciaux, aux caractères bien différenciés ont occupé ces terres bénies des dieux.

1° Les Benahoaritas, des individus de petite taille brachycéphales, très certainement d'origine levantine, qui s'étaient établis dans les îles occidentales à l'époque des échanges commerciaux organisés par les Phéniciens.

2° Les Majos, des êtres de taille moyenne, bruns, au crâne un peu plus court, dont le lieu de résidence habituelle se trouvait sur les îles orientales.

3° Les Guanches, très grands, aux yeux clairs, à la chevelure blonde ou châtain clair, le visage bas ou moyen, avec des orbites basses, et un nez fin ou moyen.

De très nombreuses momies appartenant à cette dernière race sont conservées au Museo Canario de Las Palmas.

Les Guanches dénotent par leur morphologie une origine nordique. Ce sont eux, très certainement, qui tracèrent les pétroglyphes de la Cueva de Belmaco à Maze, sur l'île de La Palma, et qui peignirent les dessins géométriques de la « Grotte des rois » située près de l'église de Gàldar, à une cinquantaine de kilomètres de Las Palmas. Ces symboles, en effet, sont

identiques à ceux que l'on peut relever sur les pierres levées du Morbihan, principalement à Locmariaquer, et sur l'île de Gavr'inis.

La civilisation des mégalithes est une civilisation muette, que l'archéologue Colin Renfrew vient de faire parler récemment. C'est en utilisant les travaux de l'Américain Willard F. Libby sur le carbone 14 et le carbone 12, que Renfrew a réussi à dater certains vestiges conservés sous les mégalithes. Pour cet archéologue, qui enseigne à l'université de Southampton, les menhirs et les dolmens ont été érigés vingt siècles avant les pyramides d'Égypte par une civilisation qui venait du nord, c'est-à-dire du nord. Comment ne pas penser alors à la fabuleuse Thulé, l'île septentrionale du royaume atlante, contemporaine de Poséidon.

Les Guanches aux cheveux blonds et aux yeux clairs venaient du nord. Ils se fixèrent sur les îles canariennes épargnées par le cataclysme qui détruisit l'Atlantide bien avant ce drame. Au cours des siècles, leur race prospéra et nous pouvons les considérer comme les représentants types des paysans atlantes. De par sa position géographique, l'archipel canarien constituait le verger du continent englouti. Tout au long des siècles, des métissages bouleversèrent les facteurs génétiques de cette race pure. Actuellement, par un jeu de la nature qui nous échappe encore, les gènes originaux reviennent dans les îles. Depuis plusieurs années déjà, des Suédois et des Suédoises, des Danois et des Danoises se marient aux Canaries. Des couples illégitimes se forment également, et de nombreux enfants naissent dans les deux cas. Dans quel but la Grande Intelligence de la Nature a-t-elle organisé cette revalorisation hématologique ? Bien malin serait celui qui répondrait dès maintenant à cette question !

CHAPITRE III

DIEUX BLANCS ET CONTINENT PERDU

LES AVENTURIERS DE L'ATLANTIDE

Une petite ville de 1 000 habitants, Bétancuria, perpétue au centre de l'île de Fuerteventura le souvenir de Jean de Béthencourt, un gentilhomme normand, dont l'histoire de France hésite à vanter les mérites.

Originaire du pays de Caux, né au sein d'une famille considérée comme une des plus anciennes du royaume, ce jeune seigneur fut Chambellan de Charles VI, le souverain fou.

Comme tous les Normands de son époque, très tôt, Béthencourt rêva de partir sur l'océan à la conquête de terres nouvelles. L'atmosphère de luxe et de débauche qui régnait à la Cour pesait lourdement sur le moral du Chambellan. Il décida de briser les barrières de ce monde sans consistance qui l'étouffait.

Contre 7 000 livres tournois, il remit à son oncle Robert de Braquemont sa seigneurie de Granville-la-Tainturière. Avec cet argent, il finança sa première expédition.

Robert de Braquemont était un puissant personnage, qui avait rendu d'énormes services au roi de Castille. Son épouse, la très belle Inès de Mondoza, était une riche héritière espagnole.

Grâce à ce couple, Béthencourt eut accès à des cartes marines et des portulans détaillés que détenaient les Espagnols. Ces documents précieux lui permirent de préparer son voyage avec minutie.

Personne ne sait quand et où, l'ancien Chambellan rencontra Gadifer de la Salle, un autre Normand, avec lequel il allait tenter la grande aventure.

Leur chemin semble se recouper à la Rochelle. Là, les deux compères font l'acquisition d'un robuste voilier et recrutent un équipage.

Lorsque le 1^{er} mai 1402, le bateau quitte le port, quelques moines sont à son bord. Toutes les conditions sont alors requises pour entreprendre la

colonisation d'un monde nouveau. Après une brève escale à Séville, la Caravelle glisse lentement sur le Guadalquivir avant de s'élancer vers le grand large. De longs jours s'écoulent entre ciel et eau, la mer est clémente et, un beau matin, une terre apparaît : c'est Centuria Lanzarote, l'île de feu au cœur volcanique.

Béthencourt débarque avec une partie de son équipage. L'accueil des indigènes est froid et méfiant. Les Guanches n'ont pas oublié les exactions commises en 1310 par les hommes de Lanzaretto Malocello et encore moins les atrocités qu'ils durent subir en 1390 du fait des Espagnols, qui massacrèrent à coup de flèches un grand nombre des leurs et s'emparèrent du roi Guanarême et de son épouse Tinguafaya.

Béthencourt est un homme calme et pondéré ; il fait preuve d'une grande diplomatie, ce qui lui vaut, quelques jours plus tard, d'être reçu par le roi Guadarfia dans son imposante citadelle cyclopéenne.

Les deux hommes ne parlent pas la même langue et aucun interprète n'est là pour favoriser les échanges d'idées. Un fait demeure certain, le souverain guanche autorise les Français à s'installer dans l'île.

Quelques semaines plus tard, les moines participant au voyage en feront un chrétien !

Le Normand explore cette terre nouvelle et constate que, par temps clair, une autre île apparaît au sud de Lanzarote. C'est Capraria : Fuerteventura.

LE DIEU BLANC DE CAPRARIA

Lanzarote est désormais rattachée à la couronne de France. Béthencourt connaît le processus à suivre pour devenir un habile conquérant. Il va précipiter son destin ; Fuerteventura sera son second objectif.

Capraria est en pleine guerre civile, lorsque les Français s'y présentent. Des luttes intestines déchirent les Guanches. Pour ramener la paix, les Sages ont fait dresser une longue muraille qui constitue une frontière entre les deux parties. Effort inutile, faut-il le préciser.

Un étrange événement survint alors. Une prêtresse harangua les chefs des deux troupes et annonça d'une voix ferme qu'un « dieu blanc », libérateur et justicier, allait arriver, venant du large... Sur ces entrefaites, l'ancien Chambellan et ses marins débarquent !

La prophétie s'est accomplie Béthencourt « est » le sauveur annoncé. Les indigènes hurlent de joie...

L'ORACLE DE LA DÉESSE IONE

Jean de Béthencourt, voyant ses entreprises couronnées de succès, ne s'arrête plus. Ses voiles le porteront à Théode, l'actuelle île de Gomera.

Mais, les Espagnols sont implantés solidement sur ce morceau de terre de 383 kilomètres carrés. La place est prise. En effet, dès 1384, Don Mernando Ormel de Castro avait décidé de conquérir l'île. Les Guanches, on s'en doute, n'étaient pas particulièrement favorables à son projet, et ils le lui prouvèrent.

Les insulaires, entraînés au combat et possédant une connaissance parfaite du terrain, encerclèrent ses troupes. Après avoir battu en retraite, Don Mernando demanda grâce. Quand Béthencourt débarqua, Guanches et Espagnols vivaient en parfaite intelligence depuis plus de quinze ans. Tous les enfants de l'île portaient des noms du calendrier romain, et le missionnaire espagnol qui avait poussé la collaboration raciale à son point le plus élevé, avait pris une femme canarienne...

Le Normand ne perdra cependant pas la face et réussira même à installer sur l'île un protectorat.

Pendant ce temps, son compagnon, Gadifer de la Salle, bien décidé, lui aussi, à tenter sa chance, met le cap sur l'île de Palma. Un violent orage se lève et les vents soumis aux caprices des dieux le poussent vers l'île de Hierro.

Quand il jette l'ancre, un peuple bienveillant lui réserve une extraordinaire réception. Là également, une prophétie annonçant la venue d'un homme blanc considéré comme un dieu, avait précédé le Français.

L'oracle de la déesse Ione se réalisait. Les Guanches adorèrent Gadifer de la Salle et s'opposèrent à son départ. Sans scrupules, beaucoup plus aventurier que conquérant, le faux dieu proposa d'emmener avec lui un petit nombre d'élus. Ces derniers devaient servir d'esclaves à Fuerteventura !

LE RETOUR DES DIEUX À LA PEAU CLAIRE

Au XVI^e siècle, lorsque les conquistadores de Cortès débarquèrent au Mexique, les prêtres aztèques avaient également annoncé le retour du « Dieu Blanc ». Il est curieux de constater que la prophétie concernant cette divinité a pris naissance chez des peuples qui, dans un passé très reculé, semblent avoir été en rapport avec les initiateurs atlantes. Avertis du cataclysme qui allait frapper la Terre et dévaster leurs îles, les Atlantes cherchèrent un ou plusieurs refuges sûrs, soit à l'intérieur de la planète, soit dans des contrées qui nous paraissent aujourd'hui totalement hostiles (le Sahara), soit sur une autre planète, située dans un autre système solaire.

Il n'est pas aventureux d'imaginer que les Atlantes possédaient des techniques supérieures aux nôtres et qu'ayant mis au point des engins spatiaux utilisant des principes de propulsion que nous ignorons encore, ils aient exploré l'univers et entretenu des relations suivies avec des peuples extra-terrestres.

Les textes sacrés sont formels, tous nous enseignent que des êtres venus d'une planète sœur de la Terre ont été en rapport avec les hommes saints du judaïsme.

Dans son remarquable livre, *Les Clefs secrètes d'Israël*⁴, notre ami le kabbaliste A.D. Grad en apporte la preuve formelle, en faisant l'exégèse de Jérémie X-11.

Suivons-le dans sa démonstration ; voici ce qu'écrit A. D. Grad :

Ce Verset dit :

« Vous leur parlerez ainsi : les dieux qui n'ont créé ni le Ciel ni la Terre disparaîtront de la Terre et de dessous ces Cieux. »

Ce verset insolite est rédigé, dans l'Écriture, non en hébreu, mais *en langue chaldaïque*.

Ce verset en chaldaïque se termine pourtant sur un *mot hébreu*.

Ce verset est numéroté comme tous les versets bibliques.

Il est numéroté comme le verset qui le précède et le verset qui le suit.

Les versets qui précèdent et suivent ce verset sont tous rédigés en hébreu.

Pourtant, une note des rabbins français qui ont traduit ce verset nous informe que ce « texte chaldéen paraît provenir d'une *note marginale* ».

Une note marginale incorporée dans la Bible ?

Une note marginale, prise pour un verset, quoique en langue chaldaïque ?

Une note marginale *numérotée* ?

Cela paraît bien vite dit.

Et les kabbalistes sont des gens minutieux.

Où se trouve donc ce verset insolite en chaldaïque, et que dit-il précisément, tout au moins dans la traduction faite par les membres du Rabbinate français, traduction qui correspond d'ailleurs à celles de toutes les principales Bibles en français ?

Dans les paroles de Jérémie, nous dit A.D. Grad, il manque un mot dans la traduction : le dernier ; le mot hébreu *Elleh* — *Cela* — n'est pas traduit. Il est pourtant d'importance.

Mais surtout, il n'est pas écrit exactement ce que donne cette traduction un peu hâtive à notre goût. La Bible est un texte sacré qu'on ne saurait dénaturer. Ce qui est écrit est écrit, et malheur à qui prend des libertés exégétiques que la Sainte Science réprouve. La Bible permet toutes les audaces, et notre lecture kabbalistique du Livre de la Genèse en sera, par la suite, la preuve irrécusable, mais il n'est pas permis de modifier les données immuables que commente toute exégèse rigoureuse. La loi est la Loi.

Il faut donc se reporter à l'original chaldéen.

Et l'original chaldéen dit :

« Les Elâyâ (Elohim) qui n'ont créé ni dî-Chemayâ (le Ciel) we'Arqâ (et Arqâ) seront exterminés de Area (Terre)... »

On remarquera immédiatement qu'il y a deux mots qui se ressemblent : ARQA et AREA.

ARQA est le nom chaldaïque d'une autre « Terre ». Il s'écrit avec un Qôf.

AREA est le nom chaldaïque de notre Terre. Il s'écrit avec un Ayînn.

On ne peut donc pas traduire : « Les Elohim qui n'ont point fait le Ciel ni la Terre seront exterminés de la Terre... » mais : « Les Elohim qui n'ont point fait le Ciel ni Arqâ seront exterminés de AREA »

A.D. Grad écrit :

La traduction littérale du verset donne donc :

« Vous leur parlerez ainsi : les Elohim qui n'ont point fait le Ciel ni Arqâ seront exterminés de la Terre et périront sous le Ciel. Cela. »

Et voici posé en quatre lettres par le verset de Jérémie le mystère d'Arqâ.

Car Arqâ existe.

Arqâ est une planète.

Une planète habitée.

Une planète habitée selon le Zohar, puisque l'un de ses habitants a eu autrefois un entretien sur la Terre avec Rabbi Yossé, un témoin prestigieux et peu suspect.

Cet entretien eut lieu en hébreu.

LE CONTINENT PERDU

Pendant de longs siècles, une sorte de tabou régna sur l'Atlantique ; les marins affirmaient que des monstres hantaient ses eaux et que la navigation y était impossible. La disparition de l'Atlantide avait marqué cette partie du monde d'un signe néfaste et les hommes semblaient conserver, de manière inconsciente, le souvenir du drame gigantesque qui s'était déroulé en quelques heures et qui avait détruit des millions de vies humaines.

Des navigateurs intrépides s'élancèrent pourtant sur l'océan à la découverte de terres inconnues, mais également, et surtout, dans l'espoir de redécouvrir la légendaire Atlantide, ou du moins ces derniers vestiges.

Cette idée poursuivait-elle Béthencourt ? Nous ne le pensons pas. L'œuvre du Normand aux Canaries fut imposante. Il organisa des villages, construisit des maisons et enseigna les travaux de la terre aux indigènes. Cent cinquante Normands vinrent le rejoindre avec leurs femmes. Ce sont eux qui fondèrent la première colonie française de Fuerteventura.

Le pape lui apporta son appui et délégua à ses côtés l'évêque Las Casas, pour évangéliser les Canariens.

Le 15 décembre 1405, croyant sa tâche accomplie, il investit son neveu Maciot de son pouvoir et quitta Fuerteventura. Les Espagnols et les Portugais poussèrent les indigènes à la révolte, et Maciot constata bien vite, que malgré le mariage qu'il avait contracté avec la fille du roi Guarfadia, son autorité s'affaiblissait de jour en jour.

Oublié par le roi de France, Maciot dut abandonner les îles en 1418.

Les voyages de Jean de Béthencourt ont marqué une date importante dans l'histoire de la navigation maritime. Il ouvrit la route des îles et permit à la navigation de faire, en très peu de temps, des progrès considérables.

Moins d'un siècle plus tard, un homme au nom légendaire viendra relâcher avec ses trois caravelles dans les ports canariens. Christophe Colomb tournera alors une page de l'histoire du monde.

CHRISTOPHE COLOMB : DES POLÉMIQUES ET UNE GRANDE ÉNIGME

Le Professeur Cyrus Gordon, spécialiste des études méditerranéennes à l'université Brandeis de New York, est certain que des Juifs ont découvert l'Amérique 2000 ans avant Christophe Colomb. Il donne comme preuve une superbe inscription mise au jour en 1855 dans un champ funéraire du Tennessee. Celle-ci se trouvait sur une pierre enfouie au milieu de neuf squelettes enterrés dans le champ.

C'est en 1894 qu'un membre du Smithsonian Institute la photographia et la transporta dans une salle de cet institution, à Washington.

Par malchance, le négatif de la photographie fut inversé et le texte resta incompréhensible !

En 1969, Le Dr. Joseph Mahan, du Musée des Arts et Métiers de Colombus, en Géorgie, se pencha sur le document et le communiqua au Pr. Gordon.

Le Dr. Mahan est en effet convaincu qu'il existe des liens entre les Indiens des États du Sud-Est et les peuples de l'ancienne Palestine. Fait surprenant, M. Gordon constata que les cinq lettres de l'archaïque inscription étaient des caractères employés dans la région de Canaan, « la Terre Promise » des Israélites entre la Méditerranée et le Jourdain.

Une de ces lettres figure même sur les pièces hébraïques de l'époque romaine, ce qui lui a permis de traduire l'inscription : *Pour la terre de Judée.*

Le savant est persuadé que l'inscription atteste une migration des Juifs, probablement pour échapper à l'emprise de Rome après les défaites qu'ils subirent en 135 et 70 avant Jésus-Christ.

LES INVESTIGATIONS DE SIMON WIESENTHAL

Simon Wiesenthal, l'ancien chasseur de criminels de guerre nazis, s'est reconverti dans l'étude des énigmes de l'Histoire. Dans un ouvrage publié il y a quelques années à Vienne, l'auteur affirme que Christophe Colomb aurait découvert l'Amérique en cherchant la Terre Promise.

Selon Wiesenthal, Colomb aurait bénéficié pour ses voyages de subventions octroyées par des financiers juifs.

Si l'on sait qu'il existe dans l'Est du Tennessee, une communauté connue sous le nom de « Malugeons », composée d'individus, qui ne sont ni des Indiens, ni des Noirs, et qui ne sont pas non plus d'origine anglo-saxonne, mais des Blancs, on peut penser que le Pr. Gordon ne commet pas d'erreur, lorsqu'il assure que cette ethnie est juive, composée d'êtres venus dans le Nouveau Monde deux mille ans avant Colomb.

Une route maritime était donc ouverte entre les deux continents, voie qui, par la suite, fut totalement oubliée, ou volontairement effacée de la mémoire des hommes.

Le Livre des Rois fait plusieurs fois allusion à un vaste centre commercial baptisé Ezéon Gaber, où les navires du Roi Salomon qui régna sur Israël mille ans avant notre ère, venaient relâcher. De nos jours, plus personne ne sait exactement où se situait cet antique port.

Salomon était un initié, et toutes les merveilles de la terre s'étaient dans son Temple. Il ne faut pas être grand clerc, pour deviner que ce Maître de la Sagesse détenait des secrets bien gardés sur les sources de richesse des différents continents.

Rappelons pour mémoire que c'est dans les souterrains du Temple de Jérusalem que les Templiers découvrirent les archives du Roi Salomon, qui devaient leur ouvrir les chemins de l'Amérique du Sud, contrées de l'or et de l'argent, bases de leur colossale fortune.

Le peuple élu possédait en héritage les secrets d'un monde disparu. David, roi poète et prophète, nous a sans doute communiqué dans ses magnifiques écrits, des logogripes, que Salomon, son fils, fut le premier à percer.

Dans ses notes, Christophe Colomb se réfère souvent aux prophètes de l'Ancien Testament, Isaïe et Esdras, auprès desquels il cherche son inspiration autant que dans ses cartes et sextants.

Pour Colomb, la Bible était un document chiffré qui devait lui livrer ses mystères.

L'histoire de l'Atlantide y figure sans doute sous la forme imagée de l'homme chassé du Paradis Terrestre et sous celle du déluge.

COLOMB CONTESTÉ

Tous les ans au mois d'octobre, on fête aux États-Unis la journée de Colomb. A cette occasion, la vieille controverse sur le véritable découvreur de l'Amérique rejaillit et apporte des précisions intéressantes suivant les thèses présentées.

Un avocat-historien, Legrand Clegg, assure que ce sont des explorateurs africains, qui les premiers ont mis le pied sur le Nouveau Monde. Il estime que cette théorie trouve une confirmation dans les écrits mêmes de Christophe Colomb. Colomb relate notamment que les Indiens Arawaks, à Haïti, lui parlèrent de négociants noirs, venant du sud et du sud-est, armés de lances, dont la pointe était en « guanine ». Selon le Professeur Léon Wiener, de l'université de Harvard, la guanine était un alliage d'or fabriqué en Afrique Occidentale.

Clegg s'appuie également, comme plusieurs autres chercheurs, sur d'anciennes sculptures mexicaines possédant des caractéristiques africaines. Il est soutenu dans ses idées par Mrs Sharon Me. Kern, écrivain et anthropologue américain, qui déclare : « Je crois que les Africains ont débarqué en Amérique. Mais il se peut également qu'ils aient voyagé avec les Phéniciens. Je crois également que les Égyptiens, que nous pouvons classer comme Africains, ont débarqué ici. Thor Heyerdahl a montré que c'était possible, mais nous ne pourrons le prouver seulement de manière irréfutable que lorsque nous aurons découvert d'autres preuves. »

L'historien britannique Basil Davidson expose, lui, une autre théorie. Il prétend qu'au XIV^e siècle, l'empereur malien Mansa Kankan Musa relata la disparition de son prédécesseur au cours d'une expédition transatlantique de 2 000 bateaux.

La plupart des historiens européens ont accusé Musa d'exagération. Mais le Mali de l'époque possédait, sans aucun doute, de grosses embarcations à voile pour le Niger et on ne voit pas pourquoi ces bateaux n'auraient pas pu également tenter de naviguer sur l'Atlantique.

LES VIKINGS

Il est à peu près établi aujourd'hui de manière certaine que, cinq siècles avant Christophe Colomb, les Vikings découvrirent l'Amérique. Certains assurent même que les voyages lointains des Vikings ne furent pas ignorés de l'Europe. Colomb aurait fait un voyage en Islande peu avant 1492, où il

aurait entendu parler de ces terres explorées par les Scandinaves, et il aurait emmené lors de sa grande aventure, un marin irlandais de Galway, qui connaissait les mers du Nord-Ouest.

La célèbre « pierre de Kensington » dont les Américains font grand cas est contestée par les Scandinaves, qui la considèrent comme une grossière tromperie. L'authenticité de ce monument historique autant qu'archéologique ne prouve rien. Plus sérieux sont les vestiges qui ont été révélés dernièrement par des photos aériennes, réalisées sur film Kodak-Aviation, au-dessus du Dakota du Sud.

Ces photographies font apparaître les restes d'une forteresse viking édifée entre 1000 et 1300 après Jésus-Christ. Une ancienne chronique rapporte que plusieurs centaines de Vikings auraient mystérieusement disparu du Groenland à l'époque où la peste ravageait l'Europe.

Les ethnologues ont déterminé que c'est à peu près à la même époque que la culture des diverses tribus indiennes de l'Amérique du Nord a subi de profonds changements et des modifications marquantes.

En 1732, un Français qui traversait le Dakota du Sud eut la surprise d'apercevoir des Américaines blondes aux yeux bleus !

ENQUÊTE SUR CHRISTOPHE COLOMB

Trois villes revendiquent l'honneur d'avoir vu naître Colomb dans leurs murs : Gênes, Barcelone et Calvi. Reconnaissons que c'est beaucoup pour un seul homme...

Peu de personnages posent davantage d'énigmes que lui. Son fils, Fernando, prétend cependant que le célèbre navigateur aurait vu le jour dans l'État de Gênes, à la fin de 1450 ou 1451, dans une famille de tisserands.

A l'âge de quatorze ans, il prend la mer comme mousse. Pendant vingt ans, il bourlingue sur toutes les mers d'Europe. A trente ans, il convole en justes noces avec la fille du navigateur portugais Prestrello.

Admirateur passionné de Marco Polo, son maître, Colomb était arrivé à la conviction que la Terre, au lieu d'être plate comme on l'enseignait alors, était ronde, et qu'en naviguant vers l'ouest, on devait arriver aux « Indes », mot aux valeurs multiples qui servait à désigner alors toutes régions chimériques.

Cette idée lui était venue alors qu'à l'âge de seize ans, il avait été fait prisonnier, avec tout son équipage, par les Portugais, et interné à Lisbonne avant d'être autorisé à reprendre son voyage.

Pour gagner son pain, le jeune Christophe s'était mis à fabriquer des estampes et des cartes marines, qui lui inspirèrent ses théories les plus hardies.

C'est au Portugal on le sait, que les Templiers mirent à l'abri leurs biens les plus précieux, notamment les cartes qui leur servirent à se rendre en Amérique du sud, ce qui explique le voyage que fit à Tomar le grand amiral d'Isabelle de Castille, avant d'entreprendre son aventure américaine. Là, il consulta les documents les plus secrets de l'Ordre.

En 1480, sa rencontre avec l'astronome florentin Toscanelli paraît avoir renforcé ses convictions sur la sphéricité de la Terre.

Fort des documents des uns et des enseignements de l'autre, Colomb entreprit coup sur coup un voyage en Islande et un autre en Guinée, les deux points géographiques extrêmes où l'on peut situer les survivants de l'Atlantide.

Wiesenthal soutient que l'intrépide navigateur était d'origine juive, et qu'il partait à l'aventure pour trouver une terre d'asile pour les Juifs espagnols menacés d'expulsion par Isabelle la Catholique.

Il cite à l'appui de ses affirmations la connaissance que Christophe Colomb avait du calendrier et de l'histoire d'Israël, et la présence dans l'une de ses lettres, d'un curieux signe cabalistique.

D'autre part, Colomb emmenait avec lui sur sa caravelle, Luis de Torrès, qui parlait l'hébreu et, qui devait lui servir d'interprète auprès des Juifs rencontrés sur son chemin. C'est en hébreu que Luis de Torrès s'adressa aux Indiens d'Amérique, ce qui prouve bien que ce kabbaliste ignoré savait que des terres oubliées avaient autrefois accueilli ses frères de race.

Le Professeur Yigael Yadin, premier chef d'état-major de l'armée israélienne, qui mit au jour la fameuse forteresse de Massada et qui joua un grand rôle en déchiffrant les manuscrits de la Mer Morte désire actuellement retrouver la fabuleuse cité du roi David. Elle se situerait auprès du mur méridional de la Ville Sainte, sous l'emplacement aujourd'hui recouvert de maisons en pierre, habitées par des centaines de familles arabes. Comme on le conçoit, l'opération de fouilles engendrerait des problèmes humains et financiers considérables. Pourtant le Pr. Yadin est certain que la cité du Roi David abrite d'importants trésors archéologiques.

Dissimulés depuis plus de trois mille ans, ils sont aussi importants que les célèbres manuscrits de la Mer Morte et leur traduction éclairerait d'un jour nouveau l'histoire de l'Ancien Monde. Ces documents permettraient peut-être de retrouver les derniers vestiges de l'Atlantide, l'antique berceau de la race juive.

COLOMB ET L'ORDRE DES « CHRISTOPHORES »

La « découverte » de l'Amérique peut être considérée comme une opération commerciale heureuse, doublée d'une opération de prestige.

Louis Charpentier a émis l'hypothèse que l'Ordre du Temple exploitait en secret les mines d'or et d'argent américaines. Les conquistadores qui précédèrent Colomb remplirent de ces métaux précieux les soutes de leurs navires, rapportant aux rois catholiques une colossale fortune.

C'est Jean II, roi du Portugal, qui aurait dû bénéficier de tous ces trésors, car Colomb lui avait demandé de commanditer son expédition avant de s'adresser à Isabelle la Catholique. Jean II refusa, et le Portugal, ce pays épris d'aventures maritimes, laissa là échapper la plus belle occasion de son histoire.

Ferdinand et Isabelle la Catholique, ayant chassé les Maures qui, depuis 711, occupaient une grande partie de leurs terres, eurent la joie de recevoir de Boabdil le Jeune, les clefs du riche royaume de Grenade, ce qui leur permit de prêter une oreille attentive aux déclarations du Génois aventureux.

La reine reçut Colomb avec ferveur, pendant que Hernando del Pulgar plaidait avec fougue auprès du roi la cause du navigateur.

Les souverains étaient favorables à ses projets les plus fous, mais les pères de l'Église opposèrent aux raisons de l'Illuminé la haute autorité de Saint-Augustin et de Saint-Thomas, dans lesquels l'on ne trouvait aucune trace des assertions du futur Grand d'Espagne.

C'est alors qu'intervint un prélat dont l'histoire a presque oublié le nom, Géraldini, qui devait devenir le confesseur de Catherine d'Aragon.

Le prêtre mit en doute l'infailibilité des grands saints en tant que géographes et les adversaires de l'entreprise durent s'incliner.

Colomb fut autorisé à se faire appeler « Don », et il fut promu grand-amiral, titre jusqu'alors réservé aux princes de sang. La vice-royauté des

terres qu'il s'engageait à découvrir lui fut accordée.

Après tant de siècles, on comprend encore mal les motivations profondes qui poussèrent la Couronne d'Espagne à élever à une aussi haute dignité un marin totalement inconnu, mû par des idées rocambolesques pour son temps.

Il semble que le grand-amiral ait conquis son titre à l'aide de preuves irréfutables, présentées aux souverains et à l'autorité ecclésiastique.

Une auréole de mystère nimbe Colomb, personnage dans lequel certains veulent voir un initié de l'Ordre des « Christophores ».

MESSAGER DE LA LUMIÈRE : LE PORTEUR DU CHRIST

Aux termes d'une réforme annoncée par le pape Paul VI dans une lettre apostolique du 9 mai 1969, une trentaine de saints considérés comme « douteux » ont été limogés du calendrier catholique romain.

La suppression de Saint-Christophe de la théorie des Bienheureux fut jugée avec beaucoup de dureté par les tenants de l'hermétisme.

En effet, malgré les déclarations du R.P. Pierre Jounel, professeur à l'Institut des hautes études liturgiques de Paris, qui, répondant à la question de savoir si les fidèles pourraient continuer à donner à leurs enfants des prénoms de saints limogés, répondit : « Cela ne pose pas de problème, mais il serait cependant bon de donner aux enfants le nom de quelqu'un qui puisse leur servir d'exemple et de refuge », il n'en demeure cependant pas moins vrai que le fait d'exclure, de radier un nom du calendrier des Bienheureux constitue un acte magique d'une portée occulte profonde. Les anciens Égyptiens n'effaçaient-ils pas des bas-reliefs de leurs monuments les noms de ceux qui étaient bannis à jamais, dans le but de les tuer magiquement !

Depuis longtemps déjà, Saint-Christophe était suspect aux yeux des pères de l'Église. Le bon protecteur des automobilistes ayant, pour les hermétistes, un sens symbolique qui irrite les fidèles de la foi du charbonnier...

Fulcanelli nous en donne l'explication dans son livre *Le Mystère des Cathédrales* :

... Vers 1748, le chapitre de Notre-Dame reçut l'ordre de supprimer la statue de Saint-Christophe. Le colosse peint en gris s'adossait au premier

pilier de droite, en entrant dans la nef. Il avait été érigé en 1413 par Antoine des Essarts, Chambellan du roi Charles VI. On voulut l'enlever en 1772, mais Christophe de Beaumont, alors archevêque de Paris, s'y opposa formellement. Ce ne fut qu'à sa mort, en 1781, qu'il fut traîné hors de la métropole et brisé. Notre-Dame d'Amiens possède encore le bon géant chrétien porteur de l'Enfant-Jésus, mais il ne doit d'avoir échappé à la destruction que parce qu'il fait corps avec la muraille : c'est une sculpture en bas-relief. La cathédrale de Séville conserve aussi un Saint-Christophe colossal peint en fresque. Celui de Saint-Jacques de la Boucherie périt avec l'édifice, et la belle statue d'Auxerre, qui datait de 1539, fut détruite par ordre, en 1765, quelques années seulement avant celle de Paris.

Pour motiver de tels actes, il est évident qu'il fallait de puissantes raisons. Bien qu'elles nous paraissent injustifiées, nous en trouvons cependant la cause dans l'expression symbolique tirée de la légende et condensée trop clairement sans doute, par l'image. Saint-Christophe, dont Jacques de Veragine nous révèle le nom primitif : Offerus, signifie, pour la masse, celui qui porte le Christ ; mais la cabale phonétique découvre un autre sens, adéquat et conforme à la doctrine hermétique. Christophe est mis pour Chrisophe : qui porte l'or. Dès lors on comprend mieux la haute importance du symbole, si parlant, de Saint-Christophe.

SUR LES TRACES DE COLOMB AUX ILES CANARIES

Des témoignages que nous ont laissés les contemporains de Colomb, trois traits essentiels ressortent : le mystère qui l'entourait, l'orgueil qui le faisait se cabrer et le sentiment qui était le sien d'avoir été élu pour accomplir une mission sacrée.

Comme l'a écrit l'évêque Las Casas, le grand navigateur entendait que son nom ne fût ni Colomb, ni Colombo, mais bien Colon, mû peut-être par la volonté divine qui semblait l'avoir choisi pour réaliser ce que son nom signifiait. Cristobal, c'était *Christum ferens*, « porteur de Jésus-Christ », mais aussi porteur de la Lumière. Colon voulait dire repeupleur.

Aujourd'hui, on est obligé de reconnaître que Colomb n'a pas découvert l'Amérique comme nous le montrent les images d'Épinal de nos manuels d'Histoire. Il l'a désoccultée !

Plusieurs indices permettent de dire qu'il avait reçu mission de le faire.

Derrière le grand amiral d'Isabelle de Castille se profilait l'ombre de Geraldini, l'éminence grise de la Cour d'Espagne, érudit et initié.

Au Portugal, Colomb avait longuement compulsé les cartes templières de Tomar ; mais comment les Templiers eux-mêmes avaient-ils été mis au courant de ce fantastique secret, qui affirmait qu'un autre continent existait de l'autre côté de l'Atlantique ?

Nous avons le choix entre deux réponses.

Premièrement, il nous est facile de supposer que les neuf Chevaliers du Temple qui « prospectèrent » l'ancien temple de Salomon pendant près de dix ans, avaient découvert dans ses souterrains d'anciens documents révélant la présence de terres oubliées au-delà de l'Atlantique.

En second lieu, nous devons nous souvenir que Bertrand de Blanquefort qui, après la mort d'André de Montbar, devint Grand Maître du Temple en 1156, était descendant d'un Viking : Wilhem Furt, compagnon d'Eric le Rouge, de Leif Ericson et de Bjorn Herjulf, découvreurs des provinces du Markland, Helluand, Ries-land et Vinland.

Furt était venu s'établir près de Bordeaux et avait pris le nom de la localité qui l'accueillit ; Blanquefort. Après deux siècles, la transmission du secret américain était assurée.

Bertrand de Blanquefort était un « Christophore ». Outre sa charge de Grand Maître du Temple, il était également Grand Maître de la Maçonnerie anglaise « Fils de la Lumière ».

Les « Christophores » constituent une élite de la Maçonnerie Templière. Ils ont laissé leur sceau à l'intérieur de tous les monuments sacrés ou initiatiques. C'est pour cette raison que, malgré la regrettable décision du pape Paul VI de mettre Christophe à l'index du calendrier et hors de la liste des Bienheureux, sa statue trône toujours dans de très nombreuses églises.

A Las Palmas, dans la cathédrale, une fresque qui atteint près de dix mètres de hauteur représente le saint portant le Christ et s'appuyant sur un palmier, symbole du temps qui s'écoule.

Sur l'île de Tenerife, dans la cathédrale de la Laguna, une très belle statue de Saint-Christophe, due à Fernando Estevez, se dresse à côté du tombeau d'Alonso Fernández de Lugo, le conquérant.

On peut s'expliquer la présence de ces images symboliques si l'on sait l'importance qu'ont eue les îles canariennes dans l'expédition de Colomb outre-atlantique, Las Palmas de Gran Canaria principalement.

La ville fut fondée en 1478, lors de la conquête espagnole. Au cours de ses quatre voyages (1492, 1493, 1502) Christophe Colomb y séjourna chaque fois quelques semaines. Un buste de bronze, sur la Plaza de San Francisco, à Las Palmas, commémore ces différents passages du célèbre navigateur.

A cette époque, le port principal se trouvait dans la baie de Gando, près de l'actuel aéroport.

C'est dans ses eaux abritées que le futur vice-roi faisait radoub ses voiliers. Il était alors l'hôte d'Antonio de Torres, le gouverneur militaire de l'île et homme de confiance des rois d'Espagne.

La maison d'Antonio Torres se dresse toujours à quelques pas de la cathédrale, marquée du symbole des « Christophores ». Des milliers de touristes visitent chaque année ce sanctuaire du passé transformé en musée ; très peu découvrent les grands signes ésotériques qui en ornent les murs. Sous le bâtiment, se trouve une vaste crypte aménagée, où durent se dérouler autrefois des cérémonies très fermées et des tenues de « Loge ».

L'Histoire atteste que le grand-amiral séjourna à trois reprises dans ce curieux palais, baptisé aujourd'hui un peu hâtivement « Casa de Colon ».

Le 8 septembre 1492, il fit réparer le timon de sa principale caravelle, la *Santa-Maria* et les voiles de la *Nina* à Gando. Il renouvela les provisions de bord et remonta le moral de ses équipages avant de partir à la conquête des NOUVELLES ILES CANARIES AN-DIENNES, nom donné au Nouveau Monde avant qu'il soit appelé Amérique.

En 1493, Antonio de Torres, investi d'une mission que nous ignorons, accompagne Colomb dans son second voyage.

A Las Palmas, l'amiral d'Isabelle la Catholique avait des obligations logistiques à accomplir, mais également des rites magiques à réaliser. Colomb était plus qu'un mystique, il possédait la foi qui soulève les montagnes et la connaissance qui dynamise l'esprit.

Sur la petite église San Antonio Abad, une plaque commémorative rappelle que l'intrépide marin vint prier là, avant de s'embarquer pour son premier voyage. Au-dessus de cette plaque, sculpté dans la pierre, trône un « aigle bicéphale », symbole que l'on retrouve dans un haut grade maçonnique.

Mais Colomb l'aventurier, Colomb l'initié, n'était qu'un homme, avec tout ce que ce mot comprend de grand et de plus modeste. Lorsque le 2 octobre 1493, il arriva à Gomera toutes voiles dehors, ce n'était pas pour la

gloire de la couronne d'Espagne qu'il faisait son entrée dans le port, mais pour saluer sa très belle maîtresse, Doña Beatriz de Bobadilla, qui l'attendait dans l'île.

COLOMB FRANC-MAÇON ?

C'est au cours de son troisième voyage, que Colomb, disgracié, devait revenir chargé de chaînes.

Un acte d'amour et de fraternité avait été son crime ! La guerre avait éclaté dans les nouveaux territoires conquis par les Espagnols. Le grand-amiral, qui croisait au large de la Trinité, n'écoulant que sa conscience, prit la défense des Indigènes. Il fut destitué par le roi Ferdinand.

Ne peut-on pas voir dans cette conduite, une sorte de code d'honneur et d'humanisme propre aux Francs-Maçons ?

Ceux-ci disent en effet : « Sois le père des pauvres ; chaque soupir que ta dureté leur arrachera augmentera le nombre des malédictions qui tomberont sur ta tête. »

Un fait est certain, peu de personnages ont modifié le destin de l'humanité comme l'a fait Colomb. Son œuvre ne fut pas, dans doute, celle d'un seul homme, mais d'un ensemble d'individus travaillant en coordination parfaite : le travail d'une Loge.

Au xve siècle, l'Europe sut que ses frontières avaient éclaté et que le monde ne se limitait pas aux terres connues jusqu'alors. C'est à tous les Terriens, que le 21 juillet 1969, à 3 h 37 (MET) une révélation identique fut faite ; lorsque Neil A. Armstrong foula le sol de la Lune. Le cosmonaute déclara alors : « Un petit pas seulement pour l'homme, mais un bond de géant pour l'humanité. »

Des millions de téléspectateurs le virent, au même instant, faisant le salut maçonnique !

Ces paroles auraient pu être prononcées le 12 octobre 1492 par Christophe Colomb, quand il atteignit pour la première fois les îles Bahamas, là où autrefois vivaient les Atlantes.

CHAPITRE IV

LE TEMPS DES AMAZONES

Le mythe des Amazones se retrouve chez de nombreux peuples du monde entier. Mythe qu'on a souvent interprété comme le souvenir d'un ordre social basé sur le matriarcat.

Diodore de Sicile, historien grec du siècle d'Auguste à qui nous devons une *Histoire Universelle des temps les plus reculés*, nous rapporte les faits et méfaits de ces guerrières intrépides. Il écrit notamment dans son Livre III :

Les Amazones parcoururent plusieurs parties du monde. Les premiers hommes qu'elles attaquèrent furent les Atlantes. C'était le peuple le plus civilisé de ces contrées et habitant un pays riche et contenant de grandes villes. C'est chez les Atlantes et dans les pays voisins de l'océan que, dit-on, les dieux ont pris naissance, et cela s'accorde avec ce que les mythologues grecs racontent dans leurs récits.

Myrina, reine des Amazones, rassembla une armée de trente mille femmes d'infanterie et de vingt mille de cavalerie ; elles s'appliquaient plus particulièrement à l'exercice à cheval à cause de son utilité dans la guerre. Elles portaient pour armes défensives des peaux de serpents, car la Lybie produit des reptiles énormes.

Après avoir envahi le territoire des Atlantes, poursuit Diodore, elles défirent en bataille rangée les habitants de Cerné et poursuivirent les fuyards jusqu'en dedans des murs. Elles s'emparèrent de la ville et maltraitèrent les captifs afin de répandre la terreur chez les peuples voisins. Elles passèrent au fil de l'épée tous les hommes au-dessus de l'âge d'enfant.

Le bruit de ce désastre des Cernéens s'étant répandu dans tout le pays, le reste des Atlantes en fut si épouvanté que tous, d'un commun accord, rendirent leurs villes et promirent de faire ce que leur ordonnerait la reine Myrina. Celle-ci les traita avec douceur et, à la place de la ville détruite, elle fonda une autre ville à laquelle elle donna son nom. Elle la peupla des

prisonniers qu'elle avait faits et de tous ceux qui voulurent y demeurer. Après cela, les Atlantes lui donnèrent des présents magnifiques. Comme les Atlantes étaient souvent attaqués par les Gorgones, établies dans leur voisinage, et qui, de tous les temps étaient leurs ennemies, la reine Myrina alla combattre les Gorgones dans leur pays à la prière des Atlantes.

Si nous prenons à la lettre le récit de Diodore, nous devons admettre que la civilisation patriarcale de l'Atlantide fut, à un moment de son évolution, totalement supplantée par une culture gynocratique. Les femmes régnèrent sur le royaume de Poséidon et elles y firent éclore le culte sacré de la Mère.

Les vestiges des sanctuaires où l'on vénérât la Grande Déesse ont été retrouvés un peu partout dans le monde. Si notre hypothèse, selon laquelle les îles Canaries constituent les dernières terres émergées de l'Atlantide, s'accorde avec la vérité historique, nous devons, malgré les siècles écoulés, retrouver là, des preuves irréfutables qui accréditent notre supposition.

Nous demanderons donc au Cénobio de Valéron de nous rendre témoignage.

LES HARI MAGUADAS

Lorsque l'on quitte Las Palmas pour Galdar et Punta Sardina, la route côtière C. 810 traverse une des régions les plus riches de l'île de Gran Canaria.

A Banaderos, par exemple, le touriste reste interdit devant les millions de bananiers qui frissonnent sous la brise légère venue du large.

Après Pagador, le paysage se transforme progressivement et devient plus sauvage, sans toutefois perdre de son pittoresque. La C. 810 s'accroche à la montagne en serpentant capricieusement, comme pour retarder notre arrivée au sanctuaire sacré de Valéron.

Le « couvent des Amazones », les Hari Maguadas, les vestales prêtresses, apparaît soudain au détour d'un virage, comme une profonde matrice s'ouvrant au cœur du minéral.

Jadis, son « toit » s'avancait très en avant, protégeant l'immense grotte des pluies annuelles.

Aujourd'hui, il s'est écroulé et, à plusieurs centaines de mètres de distance, on découvre les 350 cellules creusées dans la lave, au sein

desquelles vivaient les officiantes d'un culte archaïque oublié.

La *cuevas* s'enfonce d'une cinquantaine de mètres dans la montagne, et il faut escalader près de 250 marches qui viennent d'être aménagées dans le roc, pour atteindre les premières alvéoles qui composent cette étrange ruche humaine. Des femmes, servantes et prêtresses d'une religion gynocratique vécurent jadis dans ces cellules de lave, qu'elles creusèrent à l'aide d'outils rudimentaires.

Il est pratiquement impossible de se tenir debout dans ces minuscules cavités, et les occupantes devaient obligatoirement adopter la position fœtale à l'intérieur de leur « œuf », lorsqu'elles invoquaient la Déesse Mère.

Ces antiques vierges sacrées vivaient totalement coupées du reste de la communauté, se ravitaillant dans les profondes fosses à grain, ouvertes à même le sol, qu'elles remplissaient une fois par an.

Au cœur de la Terre fécondante, elles psalmodiaient des chants rituels que l'acoustique naturelle de la caverne amplifiait et répercutait vers le ciel, face au nord, en direction de l'étoile polaire qui indique l'axe du monde.

L'empreinte psychique laissée par ce collège féminin d'initiates est encore perceptible, et une ambiance magique flotte comme une vapeur d'encens sur le Cénobio de Valéron.

Les historiens ignorent totalement les modalités du culte qui était pratiqué par les Amazones de Gran Canaria. Un fait cependant est absolument certain, ce culte déborda largement le périmètre réduit de l'île. En effet, il existe à Ben Bulbin, en Irlande, une montagne sainte, identique à celle de Gran Canaria. Également percée d'alvéoles, elle est célèbre dans le monde entier.

L'Américain Walter Yveling Ewans Wentz, qui, en 1909, écrivit une thèse sur la tradition celtique en Bretagne, et qui consacra beaucoup de temps à rassembler des récits de gens du peuple au sujet d'êtres surnaturels et de leurs contacts avec les humains, recueillit le témoignage d'un Irlandais qui lui affirma que ces curieuses cavernes étaient habitées par une race humaine qui diffère de la nôtre : une race de fées !

Nous voici bien près des prêtresses matriarcales et, sans doute, des royaumes souterrains à l'intérieur desquels vivaient des êtres de l'ancien monde, rescapés du déluge. L'érudit Diodore de Sicile, dont les sources d'informations n'étaient pas trop mauvaises, a décrit les îles qui formaient l'Atlantide, situées au delà des Colonnes d'Hercule. « Les Atlantes, assure-

t-il, habitent le littoral de l'Océan et un pays très fertile... Ils prétendent que leur pays est le berceau des dieux... Le premier roi fut Uranus... *Son empire s'étendait sur toute la terre, mais principalement du côté de l'occident et du nord.* »

Les Canaries et l'Irlande peuvent donc très bien être des îles ayant appartenu au royaume de Poséidon.

MATRIARCAT ET VIERGES NOIRES

En 1860, Brück publia des ouvrages sur le magnétisme et son influence sur la marche de l'humanité.

Le système de Brück peut être résumé en trois propositions :

1° Le soleil développe une influence magnétique à l'endroit de la surface terrestre où passe la ligne des centres des deux astres, d'où naît une circulation magnétique autour de la Terre.

2° Cette circulation magnétique exerce une influence prépondérante sur les êtres vivants.

3° Elle subit une périodicité que l'astronomie permet de calculer et amène une périodicité semblable dans l'activité des êtres vivants et, par conséquent, dans la marche de la civilisation.

Brück détermina que cette périodicité était de 516 ans. Et appliquant à l'histoire cette loi quinquaséculaire, il calcula qu'un système magnétique était parti de l'Inde, avait passé successivement par Babylone et Jérusalem, Athènes, Rome et Paris.

Tous les cinq cents ans, un de ces peuples était devenu dominant et, grâce à sa situation magnétique, s'était trouvé à la tête de la civilisation. Et tous les cinq cents ans, à partir de dates différentes, chaque peuple passait par des phases brillantes.

Le mathématicien Lagrange établit que la chronologie littérale de la Bible concordait de manière parfaite avec la loi quinquaséculaire trouvée par Brück.

Pour de très nombreux chercheurs qui se sont intéressés à l'influence magnétique sur la marche de l'humanité, il existerait d'autres grands cycles cosmiques qui influenceraient la marche des civilisations et modèleraient leur avenir. Il n'y a aucun mystère dans ces manifestations, mais seulement une action physique du Géon qui agit sur le psychisme humain. Les

radiations telluriques ont une influence marquante sur la santé et le comportement des individus. Nous vivons à la surface d'une énorme masse de matière inorganique : la Terre. Celle-ci nous polarise physiquement et spirituellement. De cette façon, on peut expliquer la succession des différents types de religions qui, tour à tour ont été inspirés aux prophètes et acceptés par les grandes organisations humaines.

Dans son essence, la pensée est manichéenne et, suivant l'impulsion du moment, le patriarcat fait place au matriarcat et inversement. Des forces invisibles subtiles venues du cosmos déterminent au cœur du globe des réactions électro-magnétiques qui « agissent » et possèdent les cerveaux !

Les races anciennes n'ignoraient rien de ce jeu subtil de la création. Elles savaient canaliser les effluves telluriques et utiliser à des fins scientifiques ces ondes naturelles ; nous aurons l'occasion d'en reparler.

On attribue aux Celtes l'érection des pierres levées, dolmens et menhirs. C'est aller un peu vite en besogne, si l'on sait que ces étranges monuments se dressent sur tous les continents et intriguent bien des archéologues de la nouvelle école.

Les menhirs captaient le magnétisme terrestre et, agissant comme de véritables antennes, ils le répartissaient sur le milieu ambiant, fécondant ainsi la nature et l'esprit des populations qui vivaient dans leur zone d'action.

Les anciennes ethnies se fixaient, se déplaçaient ou émigraient d'une région à l'autre, en fonction de la loi mise en évidence, voici un siècle, par Brück.

Lorsque les datations temporelles deviendront beaucoup plus précises, nos savants constateront certainement que l'implantation des pierres mégalithiques à travers le temps et l'espace, correspond à des décalages de cinq siècles.

Depuis longtemps déjà, les radiesthésistes prouvent qu'il leur est possible de détecter à la baguette ou au pendule les courants telluriques qui parcourent le sol. Le professeur André Bouguenec assure :

Il existe des lieux magiques. On doit considérer le globe terrestre comme un être vivant, organisé, avec une physiologie aussi complexe que la nôtre.

Sa matrice a fécondé plusieurs « ombilics » à cordon nourricier, dont les hommes ont perdu la trace.

Ces zones sont « érogènes » en ce sens qu'elles engendrent des effluves d'amour.

L'homme doit donc rechercher ses affinités avec sa mère, la Terre, et c'est en les trouvant qu'il accorde les plans intellectuels et physiques.

Si nous devions parler par image, nous dirions que la planète, pour ce qui concerne les radiations, ressemble à un énorme oursin, dont chaque piquant correspondrait à un jaillissement riche en forces vivifiantes propres à fournir à l'homme une énergie tonifiante.

Ces ondes chthoniennes sont liées au feu interne et à l'idée de la vie en gestation.

Les civilisations matriarcales attribuèrent un symbole à ces sources de jouvence : celui de la Vierge Noire. C'est-à-dire de la Mère : de la Terre-Mère, de la Grande Déesse.

Dans le n° 205 (janvier-février 1961) de la revue *Atlantis*, créée par Paul Le Cour, Marcel Moreau, qui a parfaitement saisi le sens de ces divinités à la carnation brune, écrivait : « Il est évident que le culte de la Mère, car nos Vierges Noires sont avant tout des mères, a existé à toutes les époques. Nous trouvons dans le sol de la préhistoire des mères taillées grossièrement dans la pierre. Elles représentent toutes des femmes nues aux proportions énormes, avec des seins démesurés et un état de grossesse avancé. Glotz disait que leur modèle indique avec une puissance qui va jusqu'à l'horrible la divinisation de la maternité. Beaucoup ont été trouvées en France. La Vénus de Laussel reste le type classique le plus représentatif. »

Déeses de la terre et de la source, elles sont également déesses de la fécondité et des morts.

Notre ami Robert Carras, un spécialiste de l'hermétisme, nous confiait récemment dans une lettre :

Aujourd'hui, j'ai approfondi certains côtés du symbolisme des Vierges Noires. Par exemple, devant les très anciennes Mater ou Vénus, du genre « Très Énorme », je suis persuadé que leurs bourrelets gras, des hanches notamment, avaient pour fonction de retenir l'eau. Tout comme les bosses du chameau ! Dans les temps de guerre ou de disette, il fallait bien que le corps de la femme puisse traverser sans dommage les déserts de faim et de soif qui pouvaient se présenter, pour conduire à bien les maternités, sans doute vitales pour la perpétuation de la race, en ces périodes de grande mortalité. D'où ces « magasins » à provisions en quelque sorte ! Bien sûr, nous devons nous situer là après la Chute, quand l'homme dut recommencer à zéro, dans une nature devenue hostile et sans ressource.

Mais il existe un aspect beaucoup plus obscur qui s'attache à la vénération des matrones fécondes. L'archéologie a permis de mettre à jour des pièces très édifiantes à ce sujet. Il s'agit de statuettes féminines portant des marques de scarification, comme la statuette de Willendorf ou de Kostienki, découvertes en Europe centrale. Ces images de la Mère portent des blessures rituelles faites sur les seins et sur les hanches. Ces incisions magiques visaient à faire écouler l'eau et le lait.

Souvent, ces petites sculptures étaient enfouies dans le sol, pour féconder les zones de culture. Elles étaient « chargées » par les prêtresses, et leur mission était d'apporter à la Nature l'élément vital qui donnerait naissance aux plantes. De telles dagydes ont été retrouvées dans la vallée de Mexico. Elles proviennent de l'époque archaïque et elles manifestent les essais d'une jeune civilisation d'agriculteurs pour obtenir par des forces surnaturelles de bonnes et riches moissons. »

Il y a quelques années, nous avons vu en Guinée, des paysans « engraisser » leurs terres avec des figures magiques.

Le rôle de l'élément féminin dans la fécondation de la nature était considéré comme essentiel dans le paganisme, c'est-à-dire dans la religion et le culte de la terre.

De nombreuses danses folkloriques ont transmis jusqu'à nous les pratiques secrètes des païens.

Yves Canossi, responsable du groupe folklorique Lou-Ceri, d'Orange (Vaucluse), qui a fait des études très poussées sur le symbolisme, nous a expliqué le sens exact de la danse des « Arquets » (arcs-en-ciel) que de jeunes vierges exécutaient dans les temps anciens, autour des champs. Cette cérémonie avait pour but de féconder la nature et de fertiliser le sol. Les jeunes femmes frappaient du talon et communiquaient à leur Mère Nourricière leur propre énergie. Elles réveillaient les « puissances » plongées dans le long sommeil de l'hiver.

Il faudra bien que les esprits les plus bornés fassent un jour des concessions, et qu'ils admettent la réalité d'une très ancienne civilisation gynocratique, qui commanda au monde.

Des preuves archéologiques indiscutables nous confirment le fait.

A Catal-Hüyük, en Turquie, l'archéologue James Mellaart a mis à jour une antique cité vieille de 9 000 ans.

Mellaart est persuadé que les femmes commandaient à Catal-Hüyük. Sur les murs de la ville, dont une certaine partie est actuellement dégagée, on voit des mains peintes, se tendre vers des seins de femmes en relief, probablement des symboles de fécondité.

La plus belle statuette qui ait été découverte dans cette ville en ruines, considérée comme la plus vieille du monde, est une déesse obèse, image du pouvoir matriarcal.

La matrone est assise sur un trône porté par deux léopards. ELLE ACCOUCHE D'UN ENFANT MALE.

Cette représentation, nous devrions écrire : cet archétype, qui a donné naissance à toutes les formes du culte de la « Grande Mère » possède trois sœurs jumelles, à notre connaissance. Une a été trouvée par l'explorateur Francis Mazière dans l'Ile de Pâques. Il s'agit d'une statuette en basalte, d'une hauteur de 27 cm, représentant une femme accroupie, en train d'accoucher. L'autre est la déesse mère Tlazolteotl accouchant du dieu du maïs Centéotl, divinité à laquelle les Toltèques rendaient un hommage tout particulier.

Tlazolteotl était considérée comme la mère des dieux et portait également le nom de Ixcuīnan, « La Maîtresse du coton ». Elle avait beaucoup d'autres noms, entre autres « Le cœur de la terre », ce qui indique son rôle de déesse du Géon. Elle était également, comme nos vierges noires, une divinité de la mort, car la Tradition lui accordait le pouvoir de se charger des péchés des hommes pour les anéantir.

Une statue identique a été retrouvée sur la côte du Pacifique ; elle représente une femme accouchant. Elle est agenouillée, légèrement arc-boutée, les mains posées sur le ventre. Des cercles concentriques sont peints en brun noir sur ses hanches et son pubis.

NUESTRA SEÑORA DEL PINO ET LA VIRGEN DE CANDALERIA

Deux Vierges Noires veillent sur les Iles Canaries : Nuestra Señora del Pino et la Virgen de Candaleria.

La première est vénérée à Teror (Gran Canaria) et la seconde à Candaleria (Tenerife).

Teror est située à 21 kilomètres de Las Palmas, et sa basilique constitue le centre religieux de l'île. Des inscriptions sur la façade du monument rappellent que la Vierge y apparut en 1481 au milieu des branches d'un pin.

Les amateurs d'hermétisme savent quelle signification il est possible de donner à cette manifestation céleste. Le pin fournit en effet une pomme dont le symbole est lié à la fécondité et à la connaissance.

Pour voir cette Vierge Noire couverte de bijoux et de médailles, on monte quelques marches au fond du sanctuaire.

La madone repose sous un dais soutenu par quatre colonnes d'argent. Elle domine un croissant de lune en or, derrière lequel se dressent deux angelots. Nuestra Señora del Pino est une maîtresse du monde sublunaire.

Cette vierge est vénérée le 8 septembre. A cette date, elle est alors l'objet de touchantes dévotions. Cette fête donne lieu au plus célèbre pèlerinage de l'île, la « Fiesta Mayor ». *Il est curieux de remarquer que les Mayas célébraient ce même jour, la naissance de la mère du dieu blanc. Ce qui tenterait à prouver qu'il existait, jadis, un lien culturel et spirituel entre l'Atlantide et le Mexique.*

Candaleria est un haut lieu de l'histoire de la dévotion sur lequel plane un relent de légendes. La Virgen de Candaleria est une idole préchrétienne. En effet, c'est en 1390, plus d'un siècle avant la conquête espagnole qu'un Guanche la découvrit sur la plage de Chimisay.

Le Mencey de Güimar la recueillit et la déposa dans sa grotte, où elle resta plus de cinquante ans. Plus tard, un autre Guanche, baptisé Antoine, choisit la grotte d'Achbinico pour garder l'image sainte et l'honorer. C'est cette grotte que l'on appelle aujourd'hui San Blas et qu'on peut visiter. Là s'éleva le premier autel de l'île.

Les tenants de la tradition atlantéenne ne manquent pas de faire remarquer la surprenante vénération dont fit preuve la population autochtone vis-à-vis de cette « Virgen Morena ». Selon eux, les Guanches, descendants directs des Atlantes, pratiquaient une dévotion toute particulière aux Vierges Noires, sources de vie et maîtresses de la mort.

Les flots de l'Atlantique avaient déposé la miraculeuse madone sur le rivage. En 1826, les puissances invisibles qui avaient accompli ce prodige décidèrent de reprendre leur bien ! Lors d'une inondation, la Virgen de Candaleria disparut. Elle retourna à la mer dont elle était issue.

Depuis, une copie, due à Fernando Estevez, est exposée dans la nouvelle basilique, œuvre de l'architecte E. Marrero Rogalado.

Chaque année, le 14 et le 15 août, veille et jour de l'Assomption, des dizaines de milliers de fidèles viennent des quatre coins de l'archipel, rendre un vibrant hommage à leur Mère protectrice.

MATRIARCAT AUX CANARIES

Sur les îles canariennes, la femme était considérée comme sacrée. Il est vrai que l'on retrouve dans l'ethnologie insulaire, certains indices prouvant que le matriarcat était pratiqué autrefois sur ces terres.

Il était interdit de parler ou d'approcher une femme seule, ou loin des endroits habités. On punissait sévèrement, parfois même de la peine de mort, ceux qui violaient ce tabou. Le condamné était alors lapidé ou précipité du haut d'un rocher.

Par contre, une femme pouvait avoir trois maris, ce qui est un signe évident d'absolutisme gynocratique.

Les marins affirmaient que les femmes guanches étaient d'une beauté éclatante. Il est vrai qu'après quinze jours passés en mer toutes les filles devaient être désirables ! Pendant la colonisation, les femmes et les filles des indigènes se faisaient souvent les maîtresses des conquérants. Les Espagnoles et les Portugaises qui, plus tard, vinrent vivre aux Canaries, prirent pour époux des hommes guanches. Sur le plan génétique, ce brassage de sang fut bénéfique. Aujourd'hui encore, certains Espagnols portent sur leur visage les marques de la race éteinte, et qui, à plus ou moins longue échéance, aurait totalement dégénéré sans cet apport extérieur. On a été surpris de découvrir qu'à Hierro le *mariage entre un frère et une sœur n'était pas seulement permis, mais de pratique courante, tout comme dans les familles royales égyptiennes.*

Les conquérants espagnols rapportent que les Guanches étaient des hommes de haute stature, que certains hommes et que certaines femmes avaient les yeux bleus et les cheveux blonds. A leur venue sur les îles, les populations locales qu'ils asservirent étaient déjà en pleine décadence, ayant presque totalement oublié qu'elles avaient appartenu, dans un passé lointain, à une civilisation éclatante.

Les Guanches, coupés de leurs racines primitives et portant inconsciemment enfoui au fond de leurs âmes le souvenir du cataclysme qui brisa leur continent, ces derniers Atlantes vivaient dans une perpétuelle

tristesse, comme s'ils pressentaient leur fin prochaine. Ils aimaient la musique et leurs chansons plaintives s'en allaient au loin, sur les vagues de l'océan, vers les rivages d'Afrique, que leurs pères avaient conquis de haute lutte, cette Afrique patrie de Tin-Hinan, la reine légendaire des Touaregs du Hoggar.

L'ÉNIGME DE TIN-HINAN

Les Touaregs, les aristocrates du désert, ces seigneurs du « Pays de la Peur » s'attribuent une ancêtre commune, la légendaire reine Tin-Hinan.

Le soir, à la veillée, dans les palmeraies, les Anciens racontent son histoire.

Montée sur une chamelle blanche et accompagnée de sa fidèle servante Takamat, elle serait venue autrefois du Tafilalet, dans le Sahara marocain. Elle se fixa dans le Hoggar avec une modeste suite d'esclaves et eut plusieurs descendants. Les « Hommes Bleus » assurent que Tin-Hinan eut trois filles. C'est d'elles que sont issues les trois familles nobles du Hoggar.

Longtemps, les Touaregs prétendirent que Tin-Hinan était inhumée dans un mausolée, non loin d'Abalossa, petit centre culturel situé au sud-ouest de Tamanrasset.

Les archéologues qui sont des gens sérieux se méfient des légendes. Ils ne prirent pas celle-ci au sérieux. Un inconnu un peu roublard, faux comte de surcroît, mais doué d'une imagination débordante et d'un sens inné de la publicité, décida de vérifier la chose. Bien lui en prit !

En 1926, le « comte » Byron de Porok, de son vrai nom Francis Kuhn, se disant entrepreneur en archéologie, monta une expédition visant à percer le mystère du tombeau de la reine du désert. Il faut se souvenir que Pierre Benoit ayant, quelques années plus tôt, publié son célèbre roman *L'Atlantide*, les esprits étaient polarisés sur le Sahara et ses secrets. Le monde attendait la découverte du tombeau de la fabuleuse Antinéa ; Kuhn allait la réaliser !

Lorsque la « mission Porok » arriva devant le mausolée d'Abalessa, après avoir traversé le désert dans des conditions atroces, ses membres furent lourdement déçus de découvrir un modeste et vulgaire monument composé d'une large enceinte de 25 mètres de diamètre environ et mesurant

entre 1,50 m et 4 mètres d'épaisseur, dans lequel on pénétrait par une porte unique.

Kuhn, plein de confiance, commença les fouilles au hasard. Et le hasard le servit. Après quelques coups de pioches, une salle fut dégagée. Sur le sol de cette pièce reposaient des dalles plates de grandes dimensions. Elles recouvraient une autre salle, qui n'avait pas plus de 2,50 m de longueur sur 1,40 m de largeur et dont la hauteur n'excédait pas 1,50 m. C'était le tombeau de Tin-Hinan, la reine des Touaregs. La souveraine dormait de son sommeil éternel, couchée sur le dos, la tête tournée vers le soleil levant. Elle était encore vêtue d'une robe de cuir. Ses jambes et ses bras étaient légèrement repliés, comme dans la position fœtale.

NOTA

Maurice Reygasse, un administrateur du gouvernement général d'Algérie, homme d'une grande culture, passionné de préhistoire, entreprit en 1933 de poursuivre les fouilles de Kuhn à Abalessa. Il explora quatre petits monuments qui, aux dires des Touaregs, étaient les tombeaux des suivantes de Tin-Hinan.

Dans chacun d'eux, il découvrit un squelette en parfait état de conservation. Ces squelettes étaient si bien repliés sur eux-mêmes que le préhistorien émit l'hypothèse que les corps avaient dû être repliés et ligotés avant l'inhumation pour qu'ils reprennent l'attitude du fœtus dans le ventre de sa mère.

Tin-Hinan portait des bijoux d'apparat en rapport avec le symbolisme sacré. Sept lourds bracelets d'or étaient enfilés par son avant-bras gauche, alors que sept bracelets identiques, mais en argent, enserraient son avant-bras droit.

Les restes d'un collier, quelques perles et des fragments de verre jonchaient le sol.

Les spécialistes constatèrent immédiatement que le rite d'ensevelissement était antérieur à la période islamique. Le professeur Leblanc, doyen de la Faculté d'Alger, qui examina le squelette, constata qu'il était celui d'une femme blanche. Elle mesurait environ 1,75 m de haut. Il ne s'agissait donc pas d'une femme touareg, car ces dernières sont toujours de taille moyenne.

Pour le professeur Leblanc, Tin-Hinan ressemblait aux princesses égyptiennes de la vallée du Nil. Grande, taille élancée, les épaules larges, le bassin étroit et les jambes minces, c'était le type même de la femme que l'on découvre sur les bas-reliefs égyptiens.

A quelle race appartenait la reine du Hoggar ? Il paraît bien difficile de répondre à cette question ! Les dernières Amazones, rescapées de l'Atlantide, s'implantèrent au Sahara, qui à l'époque était une contrée florissante. Elles étaient nombreuses et puissantes et imprimèrent aux sociétés primitives des marques que l'on retrouve encore dans les ethnies patriarcales les plus solides. Actuellement, chez les Touaregs, la monogamie est de règle. La femme jouit d'une très grande indépendance. Sa place est prépondérante dans sa tribu, où elle est considérée comme la gardienne des traditions.

Chez les « Hommes Bleus », l'héritage suit toujours une voie matrilineaire. La noblesse et les charges se transmettent par les femmes. Est noble l'enfant d'une femme noble et d'un serf. L'inverse n'est pas vrai.

On retrouve cette conception dans la race juive. Là encore, c'est la mère qui marque l'enfant des caractéristiques propres à son ascendance. N'est juif que celui dont la mère est juive.

La femme a tenu une très grande place dans le monde saharien ; des milliers de dessins rupestres évoquent ses charmes et sa beauté. Et à ce propos, il est bon de reprendre la communication faite, en décembre 1935, par le capitaine Coche, alors chargé de mission au Hoggar, à l'Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres.

Cet officier avait découvert à Mertoutek, dans le Sahara central, à 2000 mètres d'altitude, des gravures rupestres et des dessins en ocre et blanc, représentant des troupeaux de bœufs gardés par des femmes.

Ces peintures, comparables aux plus belles mises au jour en Égypte, confirmeraient l'hypothèse du repli vers la vallée du Nil, d'une civilisation répandue il y a plusieurs millénaires en Afrique centrale, et permettraient de croire que le berceau de la civilisation égyptienne fut, en partie, le Hoggar. Le Hoggar, terre d'asile sur laquelle se fixèrent les Atlantes, après la brutale disparition de leur continent.

TIN-HINAN DANS LA MYTHOLOGIE ET LA TRADITION

La fille de Poséidon, Athéna, fut sacrée déesse de Nit à Saïs, titre qu'on décernait aux déesses de sang royal. Elle aida Héphestes, fils de Zeus, dans le gouvernement d'Athènes, et se retira dans le Hoggar où elle avait une mission civilisatrice à remplir. Le nom de la déesse se dit encore « Athou » ou encore « Tin-Hinan », ce qui signifie Tina du pays de Hinan, ou la Grèce. Ce nom se retrouve au Japon sous le nom de Ten-Si ou Tina la Noble. En France, dans les Alpes-Maritimes, la Vallée de la Tinée paraît avoir emprunté son patronyme à la fille de Poséidon. De nos jours, en Allemagne, le nom de Tina est encore sacré. Les Grecs choisissent ce nom de préférence à tout autre. Les Touaregs sont fiers de descendre de cette déesse, et ils l'appellent avec beaucoup d'amour « notre mère Tina ou Imma-Choua ».

Selon la Tradition, elle se fixa longtemps dans le nord de l'Afrique avant de se retirer dans le Hoggar. Les régions de la Kroumirie et de l'Aurès se souviennent de son passage. Elle fonda la ville de Constantine qui porte le nom sacré de Xanthéna ou Tina la Blonde (Xanthos).

Xanthéna marqua de son empreinte la religion et la civilisation du nord de l'Afrique. Souveraine d'une civilisation matriarcale, elle portait également le titre d'Athénaï, c'est-à-dire : « Disque Solaire ». Les noirs des régions les plus reculées connaissent sa légende, que les *griots* chantent le soir à la veillée. La ville d'Agadès, dans le Hoggar, est marquée comme ville porte-bonheur et la croix d'Agadès, première image du *Ankh* égyptien, constitue le symbole de la chance. Son tracé est le reflet de l'appareil génital féminin, l'emblème de la maternité fécondante.

CHAPITRE V

LES ATLANTES EN ÉGYPTÉ

An ignoras, o Asclepi, quod Aegyplus... ignores-tu, ó Asclépios. que l'Égypte est l'image du ciel et qu'elle est la projection ici-bas de toute l'ordonnance des choses célestes ? Cependant, il faut que lu saches : un temps viendra où il semblera que les Égyptiens ont en vain observé le culte des dieux avec tant de piété et que toutes leurs saintes évocations ont été stériles et inexaucées.

La divinité quittera la Terre et remontera au ciel. abandonnant l'Égypte, son antique séjour, et laissant veuf de religion, privé de la présence des dieux tout son peuple...

Corpus Hermetieum

C'est du latin *Aegyptus* et du Grec *Aiguptos* qu'a pris naissance le nom Égypte. Il semble provenir de l'une des anciennes appellations de Memphis : *Het-Ka-Ptah*, signifiant « Temple du Ka » ou « Double de Ptah ».

Les indigènes nommaient leur pays *Qem* ou *Qemt*, c'est-à-dire « Terre Noire », par allusion au limon brunâtre qui couvre le sol des rives du Nil. Un autre nom couramment employé est *Ta-Mera*, la « Terre de l'inondation ». Ce dernier vocable identifie ce pays aux crues du fleuve nourricier, mais il cache peut-être également le souvenir atavique d'une patrie disparue, engloutie par les eaux.

Grâce aux travaux des prêtres qui avaient préparé et préservé des listes contenant les noms des rois, il est aisé de remonter 6 000 ans en arrière dans l'histoire de l'Égypte. Le plus célèbre d'entre eux, Manéthon, qui vécut trois siècles avant notre ère, divisa les règnes en trente et une dynasties, depuis Menès jusqu'à Alexandre le Grand. Ce système est encore suivi dans ses grandes lignes par les égyptologues.

Sur le plan historique, il existe un « cas égyptien », qui a été commenté de façon magistrale par Robert Charroux, dans son *Livre des Maîtres du*

Monde⁵.

Voici ce qu'écrit ce chantre du Mystérieux Inconnu :

Une autre énigme relative à l'humanité, sollicite notre curiosité : ce fut le cas égyptien.

Jusqu'à l'an — 4000 (4 000 ans avant notre ère), aucune civilisation notable ne se développa dans le monde, sauf en Égypte. Plus loin dans le temps, il semble impossible de retrouver des traces architecturales, sauf dans les cavernes, le déluge ayant rasé une partie de la surface de la Terre, et en premier lieu, les vallées où se situaient les villes et les témoignages de l'activité humaine.

Le cataclysme, cité abondamment par les Hindous, les Babyloniens, les Chaldéens, les Hébreux, les Nordiques et les Amérindiens, est quasiment passé sous silence par les Egyptiens, ce qui incita peut-être les préhistoriens à en réfuter l'existence.

Tout semble s'être passé comme si les populations du Nil n'avaient jamais connu le déluge. En effet, elles ne le connurent pas, car la vallée du Nil n'a que 12 000 ans ; auparavant, le fleuve ne se jetait pas dans la Méditerranée !

C'est donc dans un pays tout neuf que naquit, il y a environ 8 000 ans, la plus ancienne civilisation historique que nous connaissons, ce qui permet d'affirmer que peu après le déluge, des Hyperboréens ou des Atlantes, s'établirent dans les hautes vallées du Nil.

L'HYPOTHÈSE DE WALTER BRYON EMERY

Au début du mois de mars 1971, l'égyptologue britannique de réputation mondiale, Walter Bryon Emery mourait à l'hôpital anglo-américain du Caire des suites d'une crise cardiaque. Il était âgé de 68 ans.

Emery avait été terrassé par une attaque cardiaque alors qu'il effectuait des fouilles à Saqqarah, petit village qui a donné son nom à la partie la plus importante de la nécropole de Memphis, entre Abousir, au nord, et Dachour, au sud.

Ce savant était sur le point de retrouver le tombeau d'Imhotep, sage égyptien divinisé comme dieu de la Médecine, lorsque le malaise le frappa. Il tenait alors dans ses mains, dit-on, une statuette du dieu de la Mort de l'ancienne Égypte, sa plus récente découverte archéologique.

Walter Bryon Emery qui avait passé plus de trente années de sa vie en fouilles et études sur les lieux qui virent apparaître le premier pharaon, déclara un jour devant un parterre de savants réunis au Metropolitan Museum de New York : « Aucune trace d'hommes civilisés n'existait en Égypte il y a six mille ans. Puis, sans transition d'aucune sorte, l'ancien habitant des cavernes s'est mis à construire des palais d'un art et d'une architecture remarquable. Tout à coup, il s'est trouvé en possession d'une technique et d'outils perfectionnés. D'où lui est venue cette extraordinaire science ? »

L'égyptologue émit alors l'hypothèse suivante :

« Tout s'est passé comme si, un jour, les sauvages habitants du Nil avaient reçu la visite de quelques instructeurs surnaturels venus en soucoupe volante ! »

Si l'on prend en considération les révélations du *Critias*, nous pouvons tout aussi bien imaginer que les contemporains d'Imothep étaient des savants émigrés de l'Atlantide peu de temps avant sa fin catastrophique. Tous les grands événements, toutes les transformations de la nature se manifestent par leur ombre ; des signes avant-coureurs avaient, nous en sommes persuadés, mis en garde une élite initiée, sur les cataclysmes qui se préparaient.

Les scientifiques estiment que la disparition de vastes régions situées autrefois au milieu de l'Atlantique et du Pacifique eut lieu il y a 10000 à 12000 ans.

Le géologue autrichien Otto H. Much a établi avec précision, grâce à des renseignements donnés par l'astronomie, le jour et l'heure de cet apocalypse et il a indiqué le 4 juin — 8496, à 20 heures précises (heure de l'Amérique du Sud).

LES ARABES ET LE SECRET DU DÉLUGE

Le Livre des Morts de l'ancienne Égypte, nous apporte certaines lumières sur la destruction de l'ancien monde et des précisions sur le dernier déluge. Les textes précis sur ce cataclysme, que notre ami Robert Charroux s'étonne de ne pas voir figurer dans les récits des prêtres, tient une place importante dans *Le Livre des Choses qui sont dans la Douat* (Livre des Morts).

Ce passeport pour l'autre monde assure que lorsque le défunt pénétrera dans l'autre dimension, il verra partout les traces des « cataclysmes d'autrefois ». Il est souvent question, dans le Livre des Morts, des « guerres dans le ciel », qui ont précédé « l'écroulement des mondes ». Comme on le constate, cette affirmation s'harmonise avec celles du récit babylonien du déluge et celles de l'épopée de Gilgamesh.

L'enseignement ésotérique perpétue dans le symbolisme égyptien le souvenir de la catastrophe cosmique, qui marqua la victoire provisoire des forces d'involution sur les forces évolutives, représentée dans de nombreux temples sur les bas-reliefs illustrant le meurtre d'Osiris par Seth et le triomphe final d'Osiris.

A la Basse Époque, des prêtres pouvaient affirmer à Hérodote qu'au cours d'une période de 11 340 ans, aucun dieu n'était apparu dans le monde sous forme humaine, mais que, par contre, *le soleil à quatre reprises s'était levé en un point du ciel qui n'était pas le sien, et que, deux fois, il s'était couché là où il se levait.*

En termes clairs, les prêtres signifièrent à Hérodote que la planète avait, en moins de 12000 ans, changé deux fois d'axe de rotation.

Le bouleversement des pôles provoque un déferlement des eaux océaniques. Des vagues titanesques d'une hauteur de 2000 à 4000 mètres, fonçant à une vitesse de 500 mètres à la seconde, détruisent tout sur leur passage, seuls les hauts sommets, généralement inhabités, échappent aux flots destructeurs.

Les rescapés d'un tel désastre, rapportent toujours dans leurs textes religieux les faits marquants de la catastrophe dont ils ont été les témoins. C'est dans la pierre que les initiés atlantes sculptèrent leur apocalyptique révélation. Les monuments choisis pour recevoir ce legs furent, sans aucun doute, les pyramides, ces mystérieux édifices construits pour affronter l'éternité. « L'univers redoute le temps, mais le temps redoute les pyramides ! », prétend un proverbe arabe.

En 820 après J.-C., si l'on en croit les conteurs arabes, la Grande Pyramide possédait encore son revêtement de maçonnerie calcaire, lequel portait à sa surface de nombreux symboles de couleurs diverses, véritables chefs-d'œuvre d'assemblage. Nul ne savait alors de quel côté se trouvait l'entrée. Les savants arabes savaient, eux, que le monument abritait sous sa masse imposante des chambres secrètes qui renfermaient un savoir

surhumain : les Archives sacrées de l'homme antédiluvien, déposées là par les derniers Atlantes, les architectes des « LUMIÈRES ».

NOTE : Certains morceaux du revêtement calcaire de la Grande Pyramide se découvrent encore, inclus dans les murs de la magnifique mosquée de Mohammed Ali. Des hiéroglyphes figurent sur ces pierres ; personne jusqu'à ce jour n'a eu la curiosité de les déchiffrer.

La Citadelle bâtie sur une colline dominant Le Caire en 1176 a emprunté à deux petites pyramides les matériaux qui la composent.

Lorsque le successeur d'Aroum-el-Rachid, El-Mamoun, arriva au pouvoir, les Grands Maîtres de la pensée arabe l'initèrent à leur doctrine. Ces derniers savaient à quoi s'en tenir quant à la destination première de la grande pyramide. Ils confièrent à El-Mamoun, la mission de pénétrer à l'intérieur du monument. A cette époque, de nombreux textes écrits concernant la structure de Chéops devaient encore exister, faute de quoi on s'expliquerait mal comment les ouvriers du calife, qui firent sauter le revêtement de maçonnerie sur la face nord, tombèrent si près de l'entrée réelle que rien ne pouvait révéler. Le calcaire, le grès, le granit, furent éventrés au niveau de la septième assise, à moins de dix mètres de la véritable entrée, ce qui prouve que l'entreprise s'appuyait sur une connaissance profonde des plans du monument.

En 1196, Malik-al-Aziz tenta, avec des dizaines de milliers d'hommes, de détruire la « Pyramide Rouge ». Après plusieurs mois d'effort, l'édifice inviolable ne semblait même pas entamé !

UNE DÉCOUVERTE FORTUITE D'UN ÉGYPTOLOGUE AMATEUR

Les Sages qui mandatèrent El-Mamoun pour explorer la Grande Pyramide connaissaient l'architecture sacrée et la loi du nombre d'or, qui constituaient la clef secrète des anciens sanctuaires. Sans aucun doute, ils appliquèrent leur science à Chéops ; mais on ne sait pour quelle raison, ils manquèrent de peu la vraie « porte » de la montagne de pierre.

Au début du XIX^e siècle, un égyptologue amateur, travaillant pour le British Museum parvint à pénétrer dans l'une des deux pyramides encore « vierges », et que l'on croyait vide. Il se nommait Belzoni.

Le portique d'un temple émergeait près de la construction. Belzoni estima qu'il existait un rapport entre cet édifice et la pyramide. Il médita et calcula.

Il relate ainsi sa découverte : « Je repérai exactement la situation de l'entrée de la première pyramide, et constatai qu'elle n'était pas au milieu de la façade. Le couloir suivait un parcours rectiligne de l'extérieur au côté EST de la chambre royale, qui se trouvait approximativement au centre du monument. L'entrée, par conséquent, devait se situer à un endroit aussi distant du milieu de la façade que le centre de la chambre funéraire l'était du côté EST. »

Le 2 mars 1818, l'entrée de la pyramide cédait devant les ouvriers de l'archéologue amateur, mais clairvoyant !

LA NEW-RACE EN ÉGYPTÉ

A l'origine, il y avait en Égypte des clans ayant chacun son totem constitué par un animal, une plante ou un objet, totems qui sont devenus avec le temps les dieux des divers *nomes*, les provinces de l'ancienne Égypte.

C'est ainsi que le faucon, le taureau et le crocodile désignent, avec l'ibis, le sistre ou la flèche, les territoires des *nomes*. On comptait 42 *nomes* dans le pays ; 22 pour la Haute-Égypte, 20 pour le Delta. Chacun d'eux avait un caractère symbolique nettement déterminé, spécifique, en rapport étroit avec l'image qui le représentait.

A cette époque reculée de l'histoire, le panthéon égyptien abondait en divinités, vénérées par diverses ethnies.

Une révolution religieuse éclata en Égypte, 4000 ans avant le Christ, avec l'arrivée d'une puissance unificatrice et tolérante.

Cette mutation spirituelle s'accomplit en souplesse, les dieux vaincus ne furent pas absorbés par les dieux conquérants, mais, grâce à un habile syncrétisme, ils s'adaptèrent facilement à la conception d'une universalité divine.

C'est à l'arrivée d'une race nouvelle dans la vallée du Nil que cette importante transformation fut mise en œuvre.

L'égyptologue H. Junker affirme que l'un des plus anciens dieux universels vénérés en Égypte, serait le dieu Our, dont l'érudit pense avoir

établi l'existence d'après certaines allusions ou éléments relevés dans les textes religieux et dans les titres sacerdotaux.

Our était le « seigneur du ciel », ses fidèles le nommaient « Le Grand ». Il est encore très mal connu, mais on a la certitude qu'il fut vénéré à l'âge préhistorique le plus lointain.

Ce dieu, dont l'existence n'est pas encore acceptée par tous les égyptologues, avait une telle puissance, que les démiurges des différents collèges sacerdotaux, au premier rang desquels il faut reconnaître Atoum, Seigneur d'Héliopolis, n'auraient pu s'imposer à l'origine qu'en acceptant d'être considérés comme une de ces manifestations !

On en retrouve la trace dans les appellations : Ptah-Our, Horus-Our, Amon-Our, etc...

Un sanctuaire archaïque connu sous le nom de Per-Our : « Grande-Demeure », est sans doute l'habitat primitif de cette très ancienne divinité : « Demeure du dieu Our. » De même, il existait à Héliopolis un temple de Rê nommé Het-Our, ce terme était traduit improprement par « Château du Prince ». Le symbolique disque ailé que l'on trouve dans la plupart des temples paraît être l'image sacrée de ce dieu. Cet emblème daterait de 5 000 ans, et nous lui attribuons une double signification, que nous expliquerons dans ce chapitre.

Il convient de remarquer pour l'instant qu'il existe un rapport étroit entre le nom « Per-Our », qui signifie comme nous l'avons vu « La Grande Demeure », et le mot égyptien, *per âa* voulant dire pharaon, mais également « Grande Maison ».

Le dieu Our était celui de la Nouvelle Race qui vint se fixer en Égypte en — 5000. Les « arrivants » apportèrent avec eux leurs principes religieux, mais également leurs sciences, qu'ils firent éclore de manière formelle sur toute l'Égypte.

Cette migration fut provoquée par un cataclysme ou par une transformation brutale de la nature, sur les lieux qu'occupaient à l'origine les nouveaux civilisateurs de la vallée du Nil.

Les prêtres affirmèrent à Hérodote qu'au cours des âges historiques, le soleil s'était levé quatre fois ailleurs qu'à son habitude. Cette déclaration a été l'objet d'inépuisables commentaires, où l'on s'est évertué à proposer toutes les explications possibles au phénomène.

Certains pensèrent même que le « Père de l'histoire » avait mélangé dans ses récits les événements légendaires et véridiques. Les étranges levers du

soleil rapportés par les prêtres pouvaient être classés dans le domaine des rêveries.

Or, un auteur latin du 1^{er} siècle, Pomponius Mela écrivait : « Les Égyptiens se targuent d'être le peuple le plus antique de la Terre. Dans leurs annales authentiques, on lit que, depuis la formation de leur royaume, les étoiles ont par quatre fois changé de direction et que, deux fois, le soleil s'est couché dans la partie du ciel où il se lève aujourd'hui. »

Mela avait donc, de son temps, eu accès à des documents historiques égyptiens qui mentionnaient un lever du soleil à l'Ouest !

Les vieilles sources littéraires de l'Égypte, accessibles aujourd'hui confirment les écrits de l'auteur latin. Le *Papyrus magique Harris* décrit un bouleversement cosmique par le feu et par l'eau, au cours duquel le Sud devient le Nord et la terre se retourne. Le *Papyrus Ipuwer* indique de même que le monde fut tourné à l'envers comme la roue d'un potier et que la terre chavira. Dans le *Papyrus Ermitage*, il est fait allusion à un cataclysme qui retourna le monde.

Immanuel Velikovsky, l'auteur de *Mondes en Collision*⁶ rapporte que, dans la tombe de Senmout, architecte de la reine Hatshepsout, un panneau de plafond représente la sphère céleste, les signes du Zodiaque, et les autres constellations, avec une fausse orientation du panneau Sud.

Le centre de ce panneau est occupé par le groupe Orion-Sirius, dans lequel Orion apparaît à l'ouest de Sirius, au lieu de se trouver à l'est, et paraît se déplacer dans le mauvais sens. La véritable interprétation de « l'orientation irrationnelle » du panneau Sud et de la position inversée d'Orion semble être celle-ci : le panneau Sud représente le ciel tel qu'il était avant que le nord et le sud, l'est et l'ouest, n'intervertissent leur position dans la sphère céleste.

Le panneau nord nous offre donc une image du ciel d'Égypte tel qu'on eût pu le voir, par une nuit de l'époque de Senmout, en Égypte, ou sur une autre terre se trouvant sur la même latitude.

DISQUE AILÉ ET GÉOGRAPHIE SACRÉE

Depuis quelques années, des chercheurs érudits et clairvoyants ont mis en évidence l'existence d'une géographie sacrée imaginée par les initiés de l'Ancien Monde. C'est ainsi que Jean Richer révèle la présence de trois

roues zodiacales irradiant autour de Delphes, Délos et Sardes, toutes trois centrées aux sommets d'un triangle isocèle parfait aux directions strictement solaires. Il prouve que les lieux de culte sont disposés en lignes droites, souvent perpendiculaires entre elles, et qu'il y a presque toujours un temple à l'endroit où ces lignes traversent la côte.

Sur des cartes d'état-major, les frères Brou se sont livrés à l'étude précise des alignements mégalithiques. Leurs travaux font ressortir d'une manière certaine l'importance pour les cultes antiques des directions équinoxiales et solsticiales.

Un ingénieur universitaire, spécialiste de l'automatisme, Alfred Weysen, a découvert dans le Var, un site extraordinaire, recouvrant près de deux cent cinquante kilomètres carrés, qui n'est visible que sur des photos aériennes, et où l'on repère tout un ensemble de configurations gigantesques, anthropomorphes et zoomorphes, qui donnent à cette région l'aspect d'une carte ancienne figurative des constellations célestes.

Dans un ouvrage important et fort bien documenté, *L'Ile des Veilleurs*, Weysen décrit sa quête du Savoir Perdu, et il prouve que ces fantastiques représentations constituent un message exceptionnel que nous a légué une civilisation supérieure à la nôtre, anéantie il y a des milliers d'années. Cette civilisation serait celle des Atlantes, dont on peut retrouver les vestiges dans l'hémisphère boréal de notre planète.

Les découvertes de Jean Richer, des frères Brou et d'Alfred Weysen constituent une démarche sérieuse vers la mise au jour d'importants secrets se rapportant à l'histoire inconnue de l'humanité.

La Géographie Sacrée nous donne le canevas d'un Grand Œuvre réalisé par des initiés, qui avaient atteint les plus hauts sommets de la connaissance transcendante et dont les réalisations architecturales sont les dernières traces que nous puissions retrouver de leur science qui unissait dans une symbiose admirable le Cosmos, la Terre et l'Homme.

L'étude de cette troublante géographie, nous conduit directement à la notion de centrales énergétiques réparties à la surface du globe et agissant sur l'évolution de l'humanité. Les repères zodiacaux édifiés voici des milliers d'années par des savants inconnus, sont des *condensateurs d'énergie*, susceptibles de féconder et d'agir sur les zones où ils furent implantés.

Il ne faut pas attribuer au « pur hasard » le fait que toutes les grandes religions humaines non révélées ont pris naissance, près du 30^e parallèle,

situé au-dessus de l'équateur.

En nous plaçant sur cette latitude, la démonstration se fait immédiatement, et il nous est facile de saisir l'importance occulte de ce cercle imaginaire, tout au long duquel, les « prophètes » (nous sommes obligés de les nommer ainsi, faute de mieux) apportèrent aux hommes la notion du divin.

On constate, en effet, que la première dynastie chinoise des Chang, ou Yin, qui a atteint son apogée à l'âge du bronze avait pour berceau le Honan.

Mais se dressent également sur cette ligne :

Le Tibet, haut-lieu de la religion Bon et des initiations les plus secrètes.

Le Pendjab, où l'on trouve les origines des religions de l'Inde (culture Harappa 2 500 à 1 200 av. J.-C.).

Jérusalem (32° de latitude nord) : berceau du judaïsme et cité dans laquelle le ministère de Jésus s'affirma et prit fin.

L'Égypte (Le Caire), héritière de l'Atlantide, où naquit la première grande civilisation après le déluge.

Le Maroc (Agadir), patrie des Gétules (III^e siècle av. J.-C.), qui furent les ancêtres des Berbères.

D'après nos recherches l'Atlantide se situait au milieu de l'Atlantique, et Poséidonis, sa capitale, avait pour coordonnées géographiques 30° de longitude Ouest et 30° de latitude Nord. C'est également sur ce parallèle que se situe La Nouvelle-Orléans, où la religion moderne du jazz vit le jour.

Le but des centrales d'énergies réparties tout autour de la planète était de canaliser les forces telluriques et d'équilibrer les forces cosmiques, principalement les forces solaires, dont l'importance est capitale pour la nature et l'homme.

Les repères zodiacaux n'étaient pas seulement des bornes destinées à fixer les fêtes religieuses, mais des sortes d'antennes réceptrices, captant le « souffle » du cosmos.

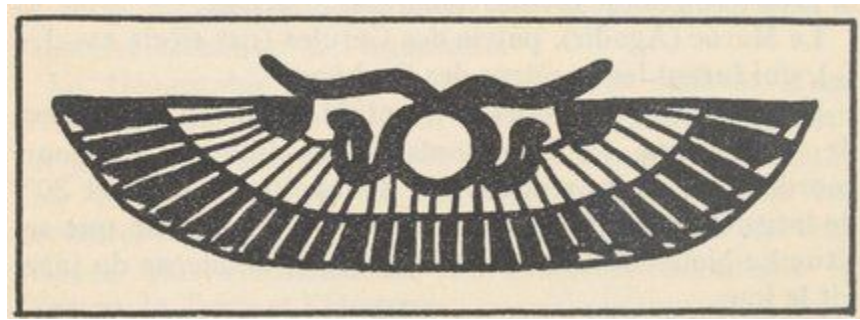
De grands cycles cosmiques déterminent et agissent sur l'évolution des civilisations. Ils modèlent leur avenir, en interférant sur le magnétisme terrestre.

Certains continents subissent tour à tour les effets féconds et néfastes des puissances subtiles de l'univers. Les Mages du passé connaissaient cette loi, et des collègues d'initiés se déplacèrent autrefois sur toute la terre, pour

exploiter, à des périodes bien déterminées, les énergies bienfaisantes du cosmos, qui se répandaient sur certaines zones.

Ce fluide vital engendré par l'astre du jour se manifeste selon des rythmes bien particuliers. Dans leurs symboles, les Anciens ont matérialisé cette vérité.

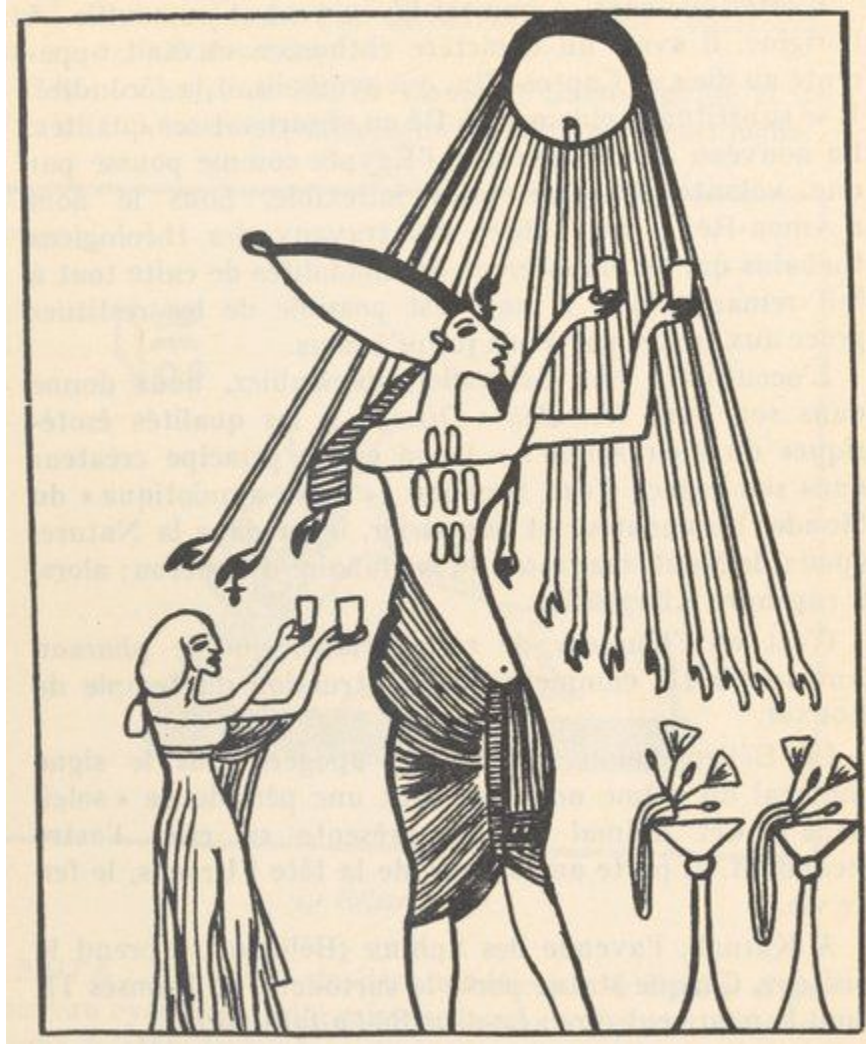
Le disque ailé, appelé « Soleil d'Edfou », était déjà adoré par les Assyro-Babyloniens, et il représente Rê dans toute sa puissance. Comme nous l'avons montré dans notre livre *Les Archives du Savoir Perdu*⁷, l'astre du jour comme tout ce qui se manifeste dans la création, est soumis à la loi inéluctable du temps. Il existe des périodes de « soleil riche et des époques de soleil pauvre ».



L'action du « soleil riche » se lit dans l'ancien symbole égyptien. Le disque de Rê est porté par deux ailes, de chaque côté de l'astre, deux cobras, image du feu en puissance (venin), indiquent son caractère igné.

Aménophis IV-Akhenaton, roi hérétique de la XVIII^e dynastie, qui abolit le culte d'Amon pour des raisons mystiques et politiques, tout en donnant la précellence au culte d'Aton, a été représenté sur un fragment de balustrade de temple amarnien, en calcaire dur, dans une scène d'offrande royale.

Aton est représenté par un disque solaire émettant des rayons terminés par des mains. Celles qui arrivent au nez du roi et de la reine Nefertiti, *donnent la vie et présentent ankh. la croix ansée.*



L'offrande royale à Aton.

Comme on le voit, les sculpteurs de l'époque ont su introduire dans leur œuvre les éléments symboliques de la science solaire. Le « Bélier » Amen, dieu local de la ville de Thèbes, apparut dans la cité alors que celle-ci était insignifiante. Il fut promu au rang de divinité impériale lorsque Ammenémès I^{er} prit le pouvoir et fonda la XII^e dynastie.

Exotériquement, Amon est lié au vent et au souffle. A l'origine, il avait un caractère chthonien et était apparenté au dieu de Coptos-Min, qui symbolisait la fécondité. Il se substitua rapidement à Rê en absorbant ses qualités. Le nouveau dieu s'imposa à l'Égypte comme poussé par une volonté invisible mais inflexible. Sous le nom d'Amon-Rê, il fut l'objet des travaux des théologiens thébains qui lui élaborèrent des modalités de culte

tout à fait remarquables. Il nous est possible de les restituer grâce aux textes parvenus jusqu'à nous.

L'occultiste, Isha Schwaller, de Lubicz, nous donne dans son livre *Her-Bak « Disciple »*, les qualités ésotériques du dieu Amon : « Amon est le principe créateur dans son aspect d'eau aérienne — « eau amniotique » du Monde. Fécondateur et nourricier, il est dans la Nature, époux de Mout, maîtresse du lac lunaire d'Acherou ; alors, il engendre Khonsou. »

C'est en l'honneur de cette triade, que le pharaon Aménophis III commença la construction du temple de Louxor.

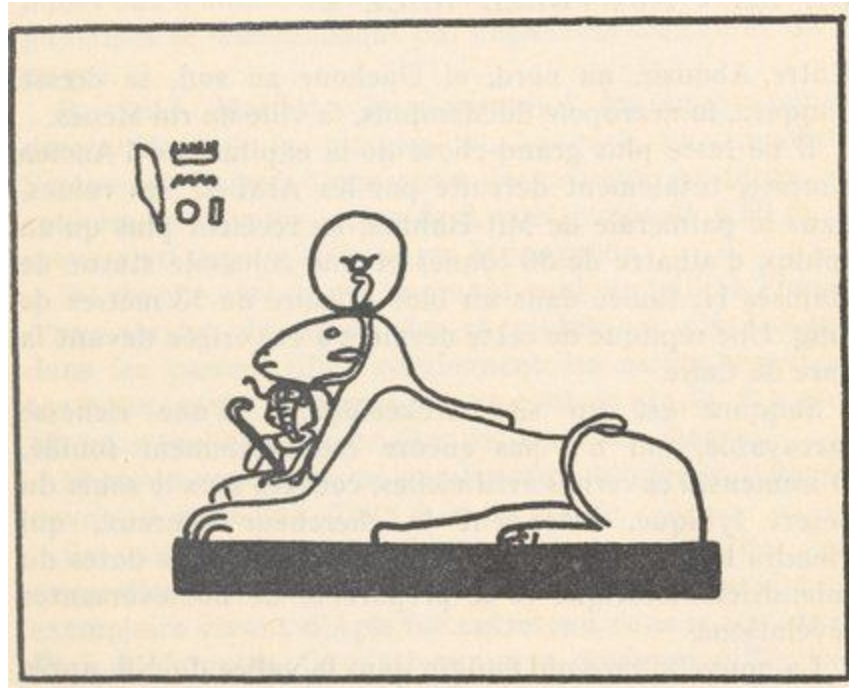
Le Bélier Amon connut son apogée, sous le signe zodiacal du même nom, pendant une période de « soleil riche ». Cet animal sacré représente en effet l'astre fécondant. Il porte au sommet de la tête l'Uraeus, le feu de vie.

A Karnak, l'avenue des Sphinx (Béliers), surprend le visiteur. Chaque statue porte le cartouche de Ramsès II, dont le nom veut dire : *Le-dieu-Rê-l'a-fait-naître*.

Ce pharaon qui régna soixante-six ans sur l'Égypte, est le type même de l'homme soutenu par les puissances cosmiques. Roi guerrier et constructeur, il marqua l'histoire de son pays d'une profonde empreinte.

NOTA : Le cartouche des pharaons avait un caractère magique et solaire. Il enserrait le nom royal et le protégeait. C'était un pentacle ; sa forme rappelait celle du voyage du soleil dans le cosmos. Souvent le fond en était peint en jaune. Les cartouches étaient confectionnés en or, métal solaire.

Seuls les noms de Roi de Haute et Basse-Égypte et de Fils de Rê étaient normalement entourés d'un cartouche.



Le Bélier Amon

NOTA : Au début de l'ère chrétienne, à l'aube d'un nouveau cycle d'activité solaire, l'agneau apparaît dans la crèche à côté de l'enfant-dieu. Ce sont des bergers qui l'offrent, c'est-à-dire des « Veilleurs ».

Au Moyen Age, le mouton portant la bannière vient s'inscrire dans l'iconographie religieuse et, au XVII^e siècle, la France donne à son souverain, Louis XIV, le titre de « Roi Soleil ». La vie et le règne de ce souverain de droit divin comportent bien des analogies avec la vie et le règne de Ramsès II, le pharaon « fils d'Amon ».

Fulcanelli, l'alchimiste bien connu, prétend que le déclin de l'astre du jour a commencé à la mort de Louis XIV.

SAQQARA ET LES ÉNIGMES DE LA « NOUVELLE RACE ».

Entre Abousir, au nord, et Dachour au sud, se dresse Saqqara, la nécropole de Memphis, la ville du roi Ménès.

Il ne reste plus grand-chose de la capitale de l'Ancien Empire, totalement détruite par les Arabes. Ses ruines, dans la palmeraie de Mit-Rahina, ne recèlent plus qu'un sphinx d'albâtre de 80 tonnes et une colossale statue de

Ramsès II, taillée dans un bloc calcaire de 13 mètres de long. Une réplique de cette dernière a été érigée devant la gare du Caire.

Saqqara est un site archéologique d'une richesse incroyable, qui n'a pas encore été totalement fouillé. D'immenses cavernes artificielles, cachées sous le sable du désert lybique, attendent le chercheur heureux, qui viendra les découvrir. Il faudra alors reculer les dates du calendrier historique et se préparer à de bouleversantes révélations.

La nouvelle race qui émigra dans la vallée du Nil, après le dernier cataclysme, se fixa dans les environs de Memphis, à la fin de l'ère du Taureau. C'est elle qui imposa à l'Égypte sa géographie sacrée et symbolique.

Le Nil servit alors à établir la frontière qui séparerait l'univers des morts de celui des vivants. Sa rive orientale fut consacrée à la vie, alors que sa rive occidentale servit à l'implantation des nécropoles.

Les Atlantes venaient de l'ouest, leur monde englouti était donc au couchant. *L'HÉRITAGE DU PASSÉ DEVAIT OBLIGATOIREMENT ÊTRE DANS CETTE DIRECTION.*

Ménès, le premier roi de la première dynastie, fut l'unificateur de la Haute et de la Basse-Égypte. Le taureau prit une importance considérable dans les symboles religieux de son temps. Il représentait l'incarnation animale du principe animique par lequel fut caractérisé le début de l'organisation des « Deux Terres ».

Les monuments et les statues datant de cette lointaine époque sont en harmonie avec l'animal sacré ; les pyramides ont le même caractère massif et les représentations humaines se reconnaissent par l'épaisseur du cou et de la nuque.

En 1851, Mariette, le plus grand des égyptologues, découvrit sous le plateau de Saqqara un imposant Sérapeum. Formé d'une série de caveaux en forme de couloirs souterrains larges de 3 m et hauts de 5,50 m, le monument mesure 350 mètres de longueur.

De chaque côté de cet imposant couloir, taillé à l'image d'une station de métro, des chambres ont été creusées dans les parois. Elles contiennent les sarcophages des taureaux sacrés. Ces sarcophages sont en granit, il y en a 24, les monolithes pèsent plus de 70 tonnes chacun.

Mariette rencontra de nombreuses difficultés pour les ouvrir, il viola l'un d'eux à la dynamite.

Ces cuves funéraires abritaient les momies des taureaux-dieux. De la première à la cinquième dynastie, un exemplaire vivant d'Apis fut entretenu dans le temple de Ptah à Memphis. Ce n'est pas sans quelques difficultés, que les prêtres découvraient un taureau sacré. En effet l'animal devait présenter des caractéristiques bien particulières : robe noire lustrée, un triangle noir sur le front, un aigle déployé, ou un croissant blanc sur le dos et sur la langue l'image d'un scarabée !

A sa mort, ses fervents portaient le deuil pendant soixante-dix jours. Des funérailles somptueuses lui étaient réservées, leur coût grevait profondément les ressources des temples.

A tout seigneur, tout honneur, Apis n'était-il pas l'incarnation de Ptah ?

Les sérapeum n'étaient pas seulement des nécropoles réservées aux taureaux momifiés, mais des lieux de haute culture et de culte. Celui d'Alexandrie possédait une importante bibliothèque.

La découverte de Mariette fut accidentelle, et nul ne peut dire combien de cryptes aussi importantes se dissimulent encore dans toute l'Égypte et principalement à Saqqara. Les tombeaux essentiels n'ont pas été trouvés.

Lors de la « lune de miel » soviéto-égyptienne, des archéologues russes équipés de moyens techniques ultramodernes ont pénétré dans certaines cavernes de Saqqara. Ils y ont trouvé des inscriptions qui reculent le calendrier égyptien jusqu'à une date stupéfiante avant J.-C., des momies, des cartes du ciel et un grand nombre d'objets non encore identifiés ou expliqués. Parmi ces objets, figurent des lentilles sphériques admirablement taillées. Il est licite de penser que ces lentilles devaient faire partie d'instruments d'optique et que ce sont ces superbes instruments qui ont permis aux anciens Égyptiens d'observer le ciel, et d'établir leur extraordinaire et mystérieux calendrier. Si l'on sait les difficultés rencontrées pour créer des instruments d'optique, notamment les lentilles, qui demandent pour leur taille un papier abrasif spécial à base d'oxyde de césium, nous devons admettre que ces objets ont été importés à une époque très reculée par des hommes héritiers d'une civilisation très avancée.

En 1954, l'érudit égyptien Zaki y Saad révéla, dans la *Revue du Caire*, que des fouilles effectuées près d'Hélouan avaient permis de retrouver des tissus aussi bons que ceux qu'on fabrique avec les machines les plus modernes, et faits d'un lin d'une incroyable finesse. Zaki y Saad écrivait : « On a peine à croire qu'il ait été filé avec un simple fuseau. A vrai dire, il

semble que le filage soit un autre des mystères des anciens Égyptiens et l'esprit tâtonne encore en vain à la recherche de sa solution. »

LES CYCLES DE SIRIUS ET L'HISTOIRE DE L'ÉGYPTE

Au XIX^e siècle, des rapports adressés à différentes sociétés savantes par Jean-Baptiste Biot, signalaient que les Égyptiens avaient, il y a des dizaines de milliers d'années, observé plus de dix cycles de Sirius.

Biot, physicien et astronome français, auteur de recherches sur l'électromagnétique, la propagation du son et la polarisation de la lumière, fut tourné en dérision.

L'année des Égyptiens commençait le jour de notre 19 juillet. Ce jour-là, Sothis, l'étoile Sirius, se trouve à la même hauteur dans le ciel que le soleil levant.

Jusqu'à la construction du nouveau barrage d'Assouan, ce jour correspondait également au début de la crue annuelle du Nil. L'âme mystique des paysans de la vallée bienheureuse voyait dans ce synchronisme plus qu'un hasard. Il existait pour eux un profond rapport entre Hapi le Nil et Sothis Sirius.

Cette coïncidence fit considérer Sothis comme le grand pourvoyeur d'aliments. C'était lui qui influençait le Nil et apportait l'inondation fécondante. Les Égyptiens fondèrent leur calendrier sur cette rencontre simultanée. Mais ce calendrier présente un décalage : au bout de quatre ans, Sirius se lève le deuxième jour de l'an, le quatrième au bout de douze ans, et ainsi de suite. Les prêtres corrigèrent donc cet écart ; ils ajoutèrent des jours à l'année, comme nous faisons pour nos années bissextiles.

Ces corrections du calendrier avaient lieu toutes les 1 461 années. Au bout de cette période, Sirius se levait en même temps que le soleil, le 19 juillet.

Des inscriptions retrouvées par les Soviétiques dans les sépultures inconnues correspondent à vingt-cinq cycles de ce genre !

Vingt-cinq fois 1 461 ans cela fait 36 525 ans et, comme il faut compter vers le passé à partir de l'an 4241 av. J.-C, origine du calendrier égyptien actuel, voilà qui reculerait l'antiquité de l'Égypte jusqu'à 40000 ans avant l'ère chrétienne !

Des cartes du ciel ont été retrouvées dans les sépultures, sur lesquelles la position des étoiles correspond à peu près à cette fantastique chronologie.

IMHOTEP, FILS DE PTAH

Créateur du monde, père de tous les dieux, Ptah a une origine inconnue. On le représente gainé comme une momie et tenant son sceptre.

Les théologiens de Memphis conçurent Ptah comme Saint-Jean décrit Dieu. Ptah avait créé le monde par la pensée et la parole. C'était un sculpteur et le patron des artistes. Les Grecs l'associèrent à leur Héphaïstos et les Égyptiens finirent par le considérer comme le père d'Imhotep, le glorieux architecte du roi Djeser.

Le grand rêve de Walter Bryon Emery avait été de retrouver la tombe de ce mystérieux personnage d'essence quasi divine. Il y a plus de 45 siècles, Imhotep doué d'un esprit inventif remarquable, traça les plans de la pyramide de Djeser, qui domine le plateau de Saqqara. Mort en 2680 avant notre ère, sa sépulture n'a pas encore été retrouvée. C'est autour du sarcophage de ce savant que les archéologues découvriront la clef de tous les mystères de l'ancienne Égypte.

Imhotep est le maillon manquant à la chaîne historique de la civilisation égyptienne.

Dernièrement, des archéologues ont retrouvé une série de labyrinthes et de murs qui, selon eux, fait partie de la tombe cachée. Se fondant sur les travaux d'Emery, leurs fouilles leur ont permis d'exhumer des ibis embaumés (l'animal sacré d'Imhotep), 18 vaches sacrées et 425 babouins également embaumés.

L'architecte du roi Djeser était un fidèle du dieu Our, dont nous avons déjà parlé, c'est-à-dire un zélateur de la plus ancienne divinité vénérée en Égypte. En effet, il portait le titre de « Régent de la Grande Demeure », régent de « Per-Our ».

La nouvelle race qui, après le grand cataclysme, se fixa en Égypte, apporta avec elle tout le savoir scientifique d'une civilisation disparue. C'est à cette source qu'Imhotep s'abreuva, et c'est ce qui explique l'analogie existant entre les pyramides d'Égypte et celles du Yucatan. Le plan de ces édifices n'a pas été conçu sur la terre où ils s'érigent, mais ailleurs, en Atlantide.

CHAPITRE VI

LE LOGOGRIPHE ÉGYPTIEN

Les maçons bâtisseurs de cathédrales ont transposé au Moyen Age, sur le sol de l'Europe occidentale, la « langue » architecturale des monuments de l'ancienne Égypte.

Les sanctuaires, les colonnes et les statues qui se dressent sur les Deux-Terres, sont autant de messages codés, reflétant dans leur exécution une technique architecturale et graphique apte à nous émerveiller.

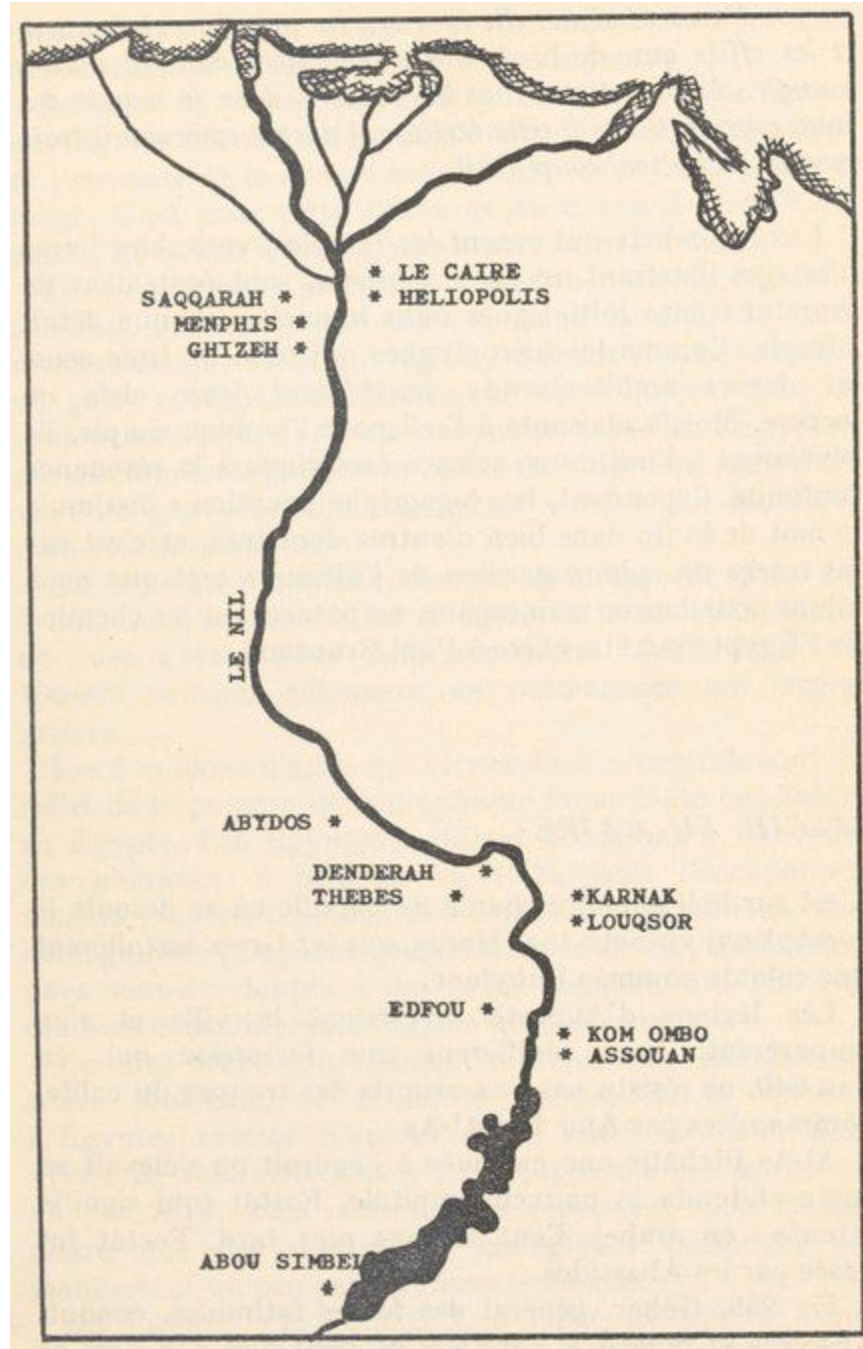
L'Égypte conserve dans ses monuments de l'époque pharaonique l'empreinte d'une connaissance occulte que seule une élite arrivée au plus haut sommet du savoir transcendantal peut transposer dans la pierre, sous la forme d'un « manteau de lumière ».

Comme le fait remarquer Edouard Schuré dans son merveilleux livre *Les Grands Initiés* :

Les prêtres de l'Égypte, nous disent les auteurs grecs, avaient trois manières d'exprimer leur pensée.

La première était simple et claire, la seconde symbolique et figurée, la troisième sacrée et hiéroglyphique. Le même mot prenait à leur gré, le sens propre, figuré ou transcendant. Tel était le génie de leur langue. Héraclite a parfaitement exprimé cette différence en la désignant par les épithètes de parlant, de signifiant et de cachant.

Cette langue, d'une concision prodigieuse, inintelligible au vulgaire, avait une singulière éloquence pour l'adepte ; car au moyen d'un seul signe, elle évoquait les principes, les causes et les effets qui, de la divinité, rayonnent dans la nature aveugle, dans la conscience humaine et dans le monde des purs esprits. Grâce à cette écriture, l'adepte embrassait trois mondes, d'un seul coup d'œil.



Carte des principaux sites archéologiques de l'Égypte

Les bas-reliefs qui ornent les temples, véritables livres d'images illustrant un passé glorieux, sont également de grandes scènes initiatiques dans lesquelles chaque détail compte. Comme les hiéroglyphes qui avaient trois sens, les décors architecturaux possédaient leurs clefs de lecture. Motifs plaisants à l'œil pour l'homme simple, ils révélaient à l'initié une science

ésotérique à la résonance profonde. Cependant, le « logogriphe égyptien » dissimule le mot de la fin dans bien d'autres domaines, et c'est sur les traces du sphinx gardien de l'ultime secret que nous allons nous lancer maintenant, en parcourant les chemins de l'Égypte secrète, chère à Paul Brunton.

MAGIE AU CAIRE

C'est sur le légendaire champ de bataille où se déroula le combat qui vit Seth tuer Horus, que les Grecs installèrent une colonie nommée Babylone.

Les légions d'Auguste investirent la ville et s'en emparèrent. Ils y édifièrent une forteresse qui, en l'an 640, ne résista pas aux assauts des troupes du calife, commandées par Amr Ibn Al-As.

Al-As fit bâtir une mosquée à l'endroit où s'élevait sa tente et fonda la nouvelle capitale, Fostât (qui signifie « tente » en arabe). Cent dix ans plus tard, Fostât fut rasée par les Abassides.

En 969, Gôhar, général des forces fatimides, conquiert l'Égypte et rebâtit la capitale ; on peut dire que c'est ce moment qui marque la fondation du Caire. La ville s'enfla tout autour de la résidence du Calife, lorsque les habitations réservées à l'armée virent le jour.

Le Caire est placée sous l'influence de la planète Mars ; en effet, les astrologues du Calife entreprirent l'édification de l'enceinte de la cité au moment du lever de la planète rouge. C'est pour cette raison qu'on donna à la ville le nom d'El-Qâhirah, qui signifie aussi « la triomphante ».

Ce « baptême » planétaire constitue, selon certains astrologues, une lourde menace pour la cité. Il faut reconnaître que Mars, qui régit les guerres et les combats, n'a guère épargné cette grande métropole et que, dans la conjoncture politique et économique actuelle, l'Égypte, qui a connu trois guerres en moins de vingt ans, risque de voir, un jour prochain, sa capitale victime des horreurs d'un conflit moderne.

La nouvelle Babylone compte actuellement plus de 6 millions d'habitants, les réfugiés de la zone du canal de Suez s'étant fixés dans ses murs. 30000 taxis et 100000 voitures sillonnent en permanence ses larges artères.

Les 6 millions d'âmes qui vivent dans la capitale sont le reflet de la poussée démographique importante constatée en Égypte. Les Égyptiens

étaient 6 millions à l'époque des pharaons, 9 millions en 1930, sous l'occupation anglaise ; ils sont actuellement plus de 36 millions. La démographie galopante constatée dans de très nombreux pays sous-développés a des causes connues, qui ont été étudiées dans différents congrès internationaux.

Certains occultistes estiment toutefois que, derrière ce grave problème, se dissimule un jeu de la nature. L'Égypte, comme d'autres pays, serait devenue une « terre de réincarnations ». Leur jugement est peut-être un peu hâtif, mais nous devons cependant bien reconnaître que des révolutions biologiques profondes se manifestent un peu partout dans le monde.

En Égypte, l'U.N.E.S.C.O. a lancé de vastes campagnes d'information visant à réduire le taux de natalité. Elles sont restées sans écho, les musulmans refusant le plus souvent d'employer les contraceptifs. En Europe, où la « pilule » est en vente libre, le taux des naissances s'abaisse, tout comme aux États-Unis. Dans le même temps, les spécialistes de la médecine constatent un appauvrissement en spermatozoïdes du liquide séminal de l'homme des pays industrialisés.

Ce que nous prenons pour une grande menace, le péril démographique, semble en fait être une « subtilité » de la création. N'a-t-on pas constaté dans le règne végétal que les années d'abondance en fruits annoncent des calamités naturelles, qui, quelques mois plus tard, frappent les arbres ! L'humanité est sans doute à la veille d'un *dur hiver*, la loi de la perpétuation des espèces joue le jeu à fond.

Pour bien comprendre un peuple et les grands événements qui l'ont modelé au cours des âges, il faut connaître son histoire. L'art est le meilleur miroir dans lequel se reflètent les évolutions et les involutions de l'homme.

Au Musée Égyptien du Caire, le visiteur attentif peut, à travers les merveilles produites depuis l'Ancien Empire jusqu'au Nouvel Empire, se faire une idée précise du haut degré de raffinement qu'avaient atteint les artistes des différentes périodes pharaoniques. Leurs statues sont encore nimbées d'une puissance magique, la pierre recèle la vie, mais autre chose aussi, de beaucoup plus subtil. Elles dégagent une « aura vibratoire » qui envoûte l'âme, elles sont « chargées » !

On a beaucoup de mal, devant une telle perfection des lignes, à imaginer que de tels chefs-d'œuvre ont été réalisés à une époque à laquelle une grande partie de l'Europe était encore plongée dans le barbarisme.

On voudrait communier en esprit avec ces artistes du passé, et lorsque la main caresse le calcaire poli ou le granit noir harmonieusement travaillé, la notion de temps s'abolit, l'esprit glisse vers d'autres temps et se dilue fluidiquement dans la masse minérale. Illusion ? Sortilège ? Magie ? Toutes les hypothèses sont permises.

Toutes les manifestations de l'Invisible ne sont pas aussi poétiques. Nous citerons pour mémoire l'épouvantable scène d'horreur qui se déroula au début du siècle dans la salle des momies de ce riche musée.

Par un après-midi étouffant et humide comme en connaît souvent Le Caire, le public nombreux qui visitait la salle Ramsès II entendit un fort craquement suivi d'un bruit de verre brisé. Des dizaines de personnes se tournèrent vers le sarcophage du pharaon pour rechercher l'origine de ce bruit. Ce qu'elles découvrirent alors les glaça d'effroi !

La momie se soulevait, s'asseyait et ouvrait la bouche comme pour hurler. Puis, plus de deux mille ans après sa mort, le pharaon momifié se retourna, la tête vers le nord et, en décroisant les bras, fracassa la vitrine !

La panique s'empara de la foule, quelques personnes s'évanouirent, d'autres tombèrent en fuyant dans l'escalier, certaines sautèrent par les fenêtres.

Le gardien ne réintégra jamais son poste et, pendant plusieurs semaines, le musée resta désert.

Les experts tentèrent d'expliquer cette scène d'épouvante en affirmant que la momie, habituée à l'air sec et frais de son tombeau, avait subi les effets du changement de climat et avait réagi à l'air saturé d'humidité de la capitale.

Depuis que Ramsès II repose la tête tournée vers le nord, comme le proscrit le Livre des Morts, plus jamais sa momie n'a effrayé les visiteurs les jours chauds et humides...

LES SECRETS DU SPHINX

Le Grand Sphinx du plateau de Gizeh n'a pas d'équivalent dans le monde, et il semble avoir servi de modèle à tous ses frères inférieurs ornant les temples égyptiens. Le « Père de la Terreur », c'est ainsi que le nomment les Arabes, a été construit à l'échelle des pyramides ; le fabuleux animal, en effet, n'est pas composé d'un seul bloc.

C'est en partant d'un énorme bloc rocheux que des sculpteurs inconnus ont taillé la tête, le cou et la poitrine du Sphinx. Le reste de l'énorme statue, une partie du corps et les membres fut complété en maçonnerie grossière, que l'on voit maintenant que le revêtement a disparu. Cette surcharge prouve la volonté de ses architectes de donner à l'ensemble cette colossale dimension.

Mariette mesura cette gigantesque statue. Les chiffres qu'il nous a laissés sont impressionnants :

72 mètres de long, 4,15 m de large. Du sol au motif le plus élevé, on compte 19,97 m. La tête est large de 4,15 m et la face haute de 5 mètres. De l'ourlet du pavillon à la base du lobe de l'oreille la distance est de 1,79 m. Sa bouche est large de 2,32 m.

A quelle époque fut construit et sculpté le Sphinx, et par qui ? C'est là une énigme encore plus indéchiffrable que celle de la Grande Pyramide.

Charles Lancelin, s'appuyant sur le récit de l'auteur grec Jamblique, a fait une description détaillée des cérémonies de l'initiation aux Mystères d'Isis, qui se déroulaient dans les cryptes secrètes du plateau de Gizeh.

Le Sphinx, écrit-il, était la seule entrée réservée aux postulants accompagnés. Cette entrée, obstruée de nos jours par les sables et les décombres, se dessine encore entre les jambes antérieures du colosse accroupi.

Elle était autrefois fermée par une porte de bronze dont le ressort secret n'était connu que des prêtres... Dans le Sphinx et sous lui, se creusaient des couloirs communiquant avec la portion souterraine de la grande pyramide et s'entrecoupant de telle façon que, si l'on pénétrait sans être guidé, on était ramené à celle issue.

Nous avons longuement cherché, entre les pattes antérieures du fabuleux symbole, l'entrée dont parle Jamblique ; rien ne la révèle ! Devons-nous nous inscrire en faux contre le grand auteur néo-platonicien, qui connaissait bien l'Égypte, puisqu'il enseigna à Alexandrie ? Certes pas. L'Égypte antique, la terre sur laquelle se fixèrent les Atlantes, sommeille sous des millions de mètres cubes de sable. Il semble certain qu'un important réseau de cryptes et de cavernes s'étend sous le plateau de Gizeh.

Au siècle dernier, le baron d'Espiard de Colonge, un savant passionné par les anciennes civilisations, rapportait dans son livre *L'Égypte et l'Océanie* (Paris, 1882), qu'au midi des grandes Pyramides, et à l'ouest des profondes

ruines de Memphis, existait un sérapéum et les vestiges d'un vieux portique plus ou moins enfouis et difficiles à retrouver dans le dédale du désert.

Le baron poursuivait : « Ce lieu, ajoute la légende, renferme les bouches de longues galeries par lesquelles on peut aller à des labyrinthes et à d'antiques et extraordinaires habitations dont les pyramides ne sont que les épaisses, massives et lourdes flèches étudiées. De vastes rameaux communiquant les uns avec les autres donnaient à ces constructions les apparences d'une cité souterraine enveloppée dans un abîme de substances sèches, au lieu d'être plongée sous un engloutissement par les eaux. »

Le récit de M. de Colonge mérite qu'on s'y arrête, car en faisant creuser sous le Sphinx, Mariette trouva, à une trentaine de mètres de profondeur, des constructions cyclopéennes et un grand temple comprenant un vaste ensemble de chambres et de galeries, en granit et en albâtre, sans nulle inscription ni bas-relief, enseveli depuis tant de milliers d'années qu'aucun historien n'en soupçonnait l'existence.

C'est dans cette cité ensevelie, que des collègues d'initiés tenaient leurs assises. En somme, il existerait en Égypte un royaume souterrain identique à l'Agartha.

Un tel abri secret ne peut avoir une destination locale. Il nous faut admettre, qu'il s'agit là d'une sorte de « capsule du temps » imaginée pour recevoir les archives les plus précieuses d'un monde englouti.

De telles caches sont aménagées aux époques critiques. C'est ce qui se fait actuellement aux États-Unis. La vocation d'un tel sanctuaire protégé est universelle.

En étudiant les blocs monolithiques qui ont été utilisés pour la construction du Temple de la Vallée, ou Temple du Sphinx, qui jouxte le célèbre monument, nous avons été surpris de découvrir une architecture analogue à l'architecture préincaïque. D'énormes pierres parfaitement taillées, sont ajustées avec une précision et un style qui rappellent ceux de Cuzco ou de Sacaayhuaman.

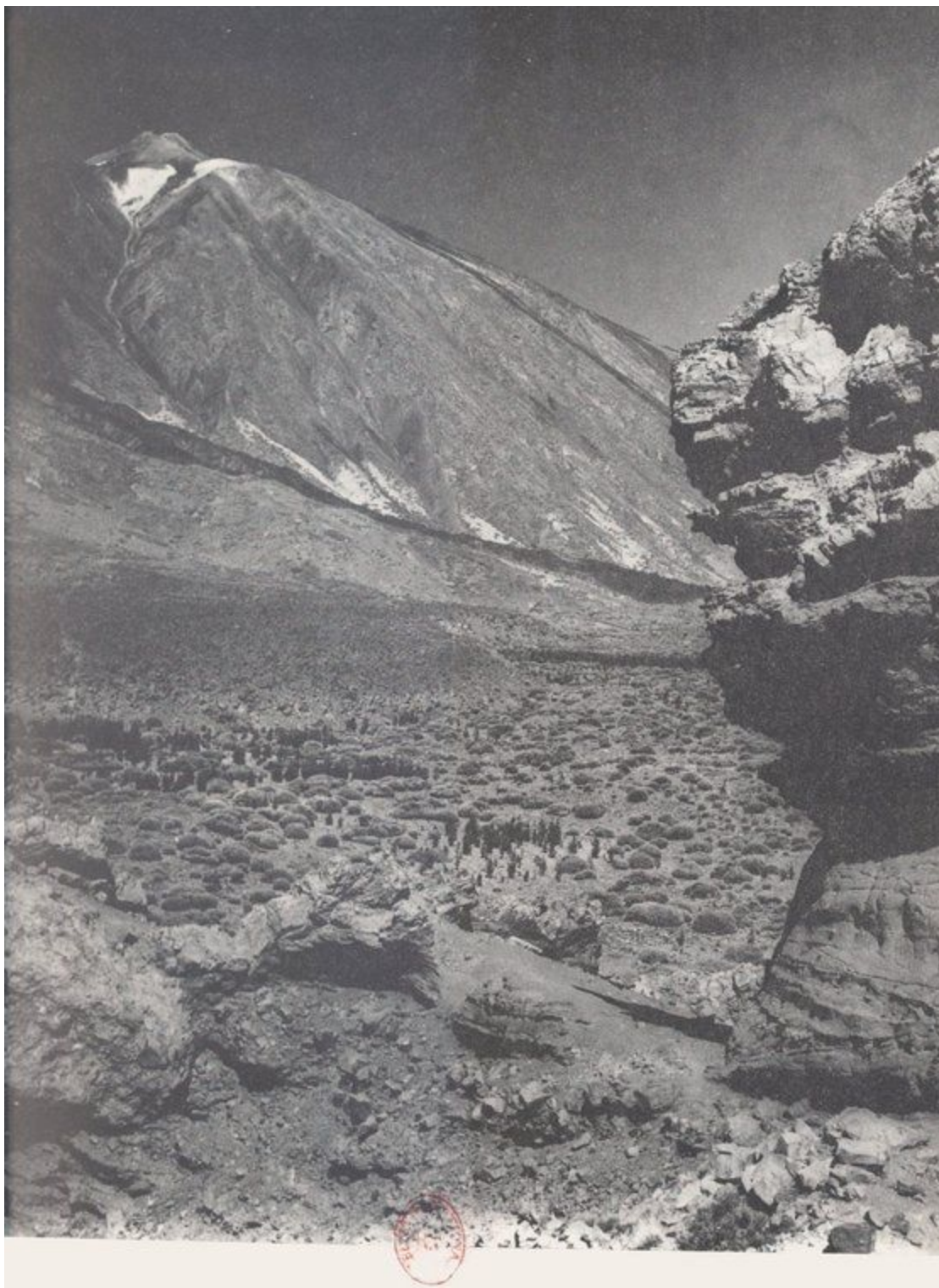
LES PYRAMIDES

On ne saurait parler de la terre d'Égypte, sans faire allusion aux pyramides. Hélas, ces monuments ont inspiré une telle littérature, qu'il semble que plus rien ne puisse être dit sur eux.

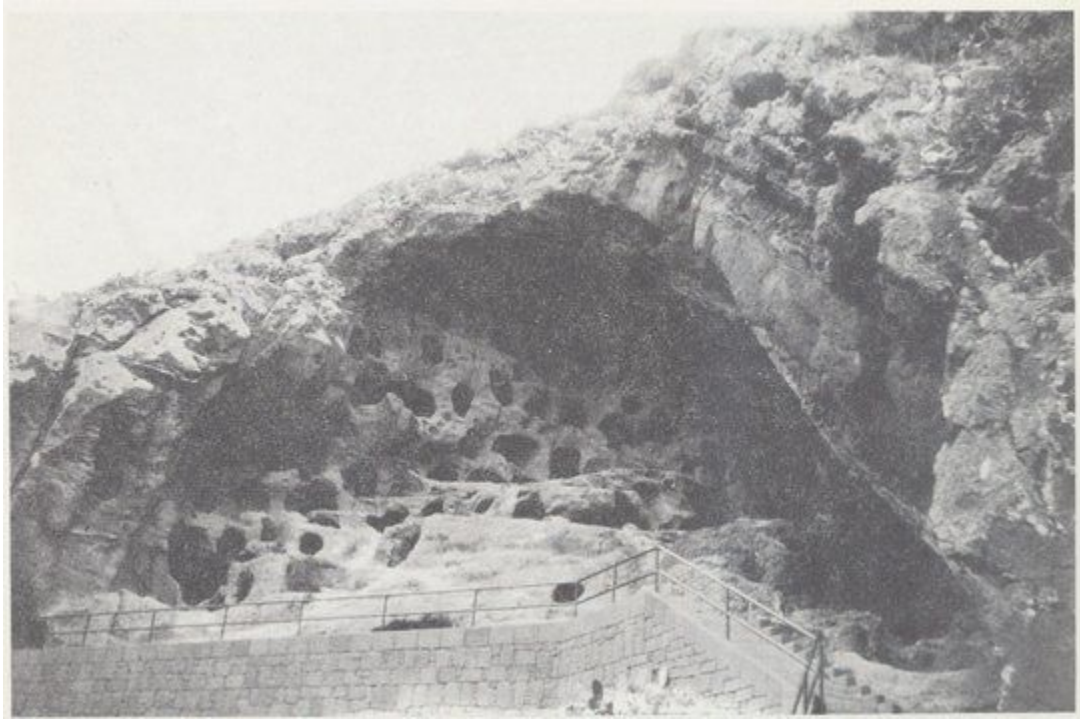
Les hypothèses les plus folles ont été avancées, mais la vérité en ce qui les concerne dépasse sans doute de loin les idées les plus osées.

Le gouvernement égyptien, et à juste titre d'ailleurs, interdit aux égyptologues de pratiquer des fouilles par sapes à l'intérieur des pyramides. Les techniques modernes de l'électronique ont permis depuis quelques années de tourner cette interdiction. C'est ainsi qu'un technicien américain de la science atomique, le professeur Luis Alvarez, a eu l'idée d'ausculter certains édifices du plateau de Gizeh, à l'aide d'une « boîte à étincelles ». L'idée est simple : on mesure, à l'intérieur du monument, la pénétration des rayons cosmiques et, en déterminant leur intensité de propagation suivant les couches de matériaux traversées, il est possible de situer les parties creuses de l'édifice.

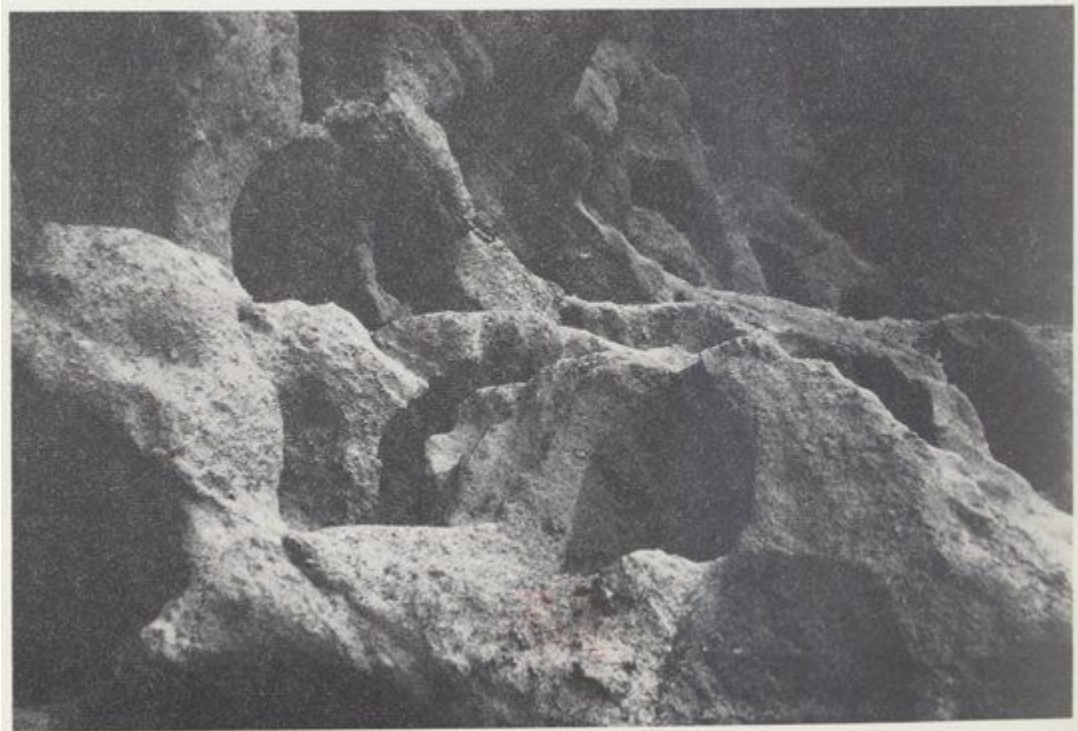
Au mois de septembre 1974, une équipe de chercheurs américains expérimenta, à l'intérieur de la pyramide de Chéphren, un nouveau sondeur portatif. Cet appareil, alimenté par une batterie, est de la grosseur d'un petit poste de télévision. Il émet des ondes à basse fréquence qui pénètrent la pierre, le sable et la terre et qui, après avoir rencontré une zone de densité différente, comme un espace vide, reviennent en partie sous forme d'écho à l'antenne.



Mentionné dans la mythologie et dans les anciennes légendes, le « Pice del Teide » domine du haut de ses 3 716 mètres, l'île de Tenerife C'est certainement le dernier volcan de l'Antlatide. (*Ph. Roger-Viollet.*)



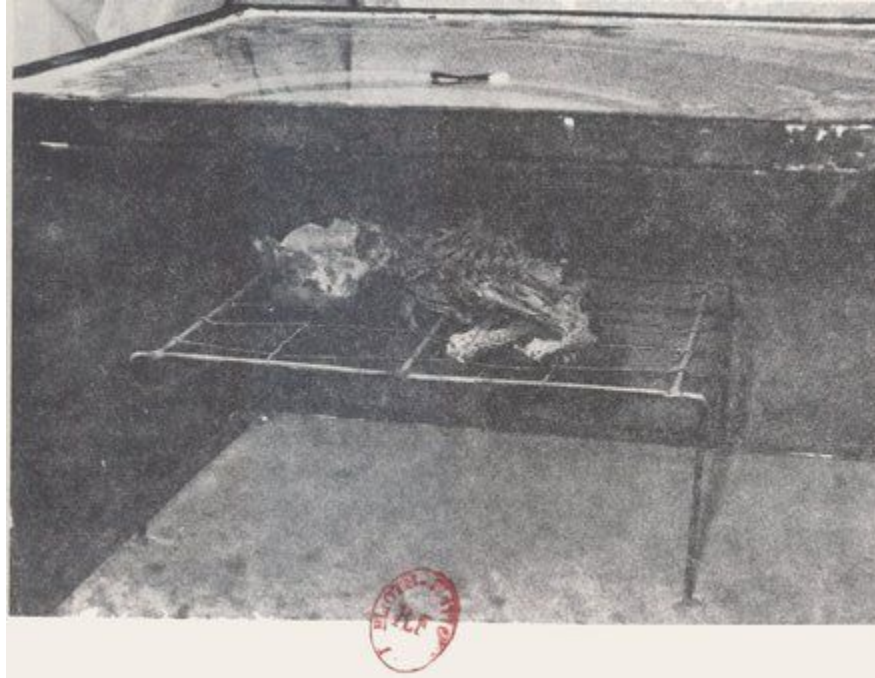
Le Cénobio de Valéron (Gran Canaria). Prêtresses d'une civilisation gynocratique, les « Hari-Maguadas » officiaient au cœur du monde minéral. Aujourd'hui encore, ce lieu sacré est totalement imprégné des effluves psychiques émis voici des siècles par ces magiciennes.



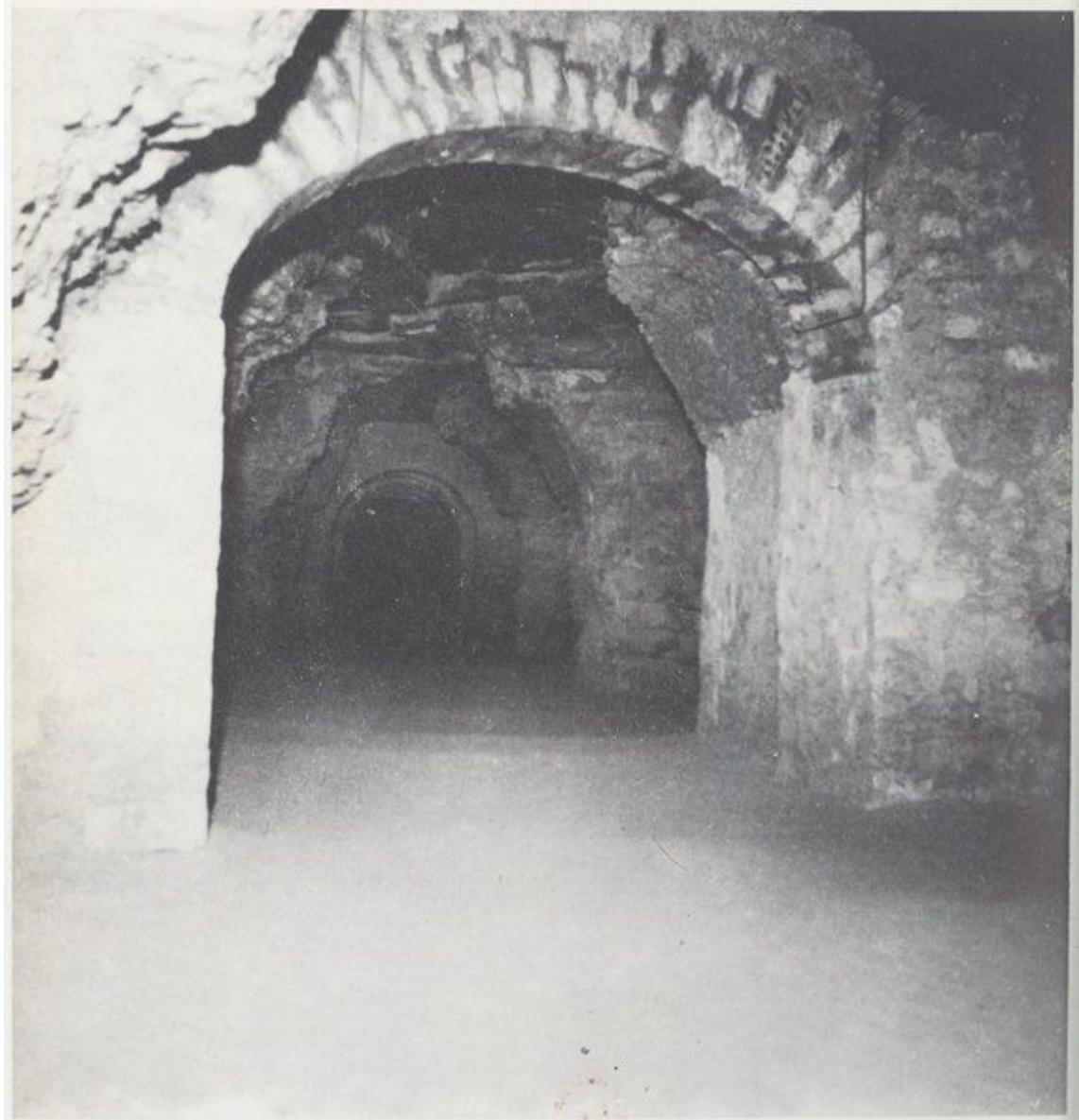
Sur le plan sociologique, il existe une analogie frappante entre les civilisations matriarcales et le « monde des abeilles ». Chez les Amazones comme chez ces insectes, une « reine » gouverne et agit « télépathiquement » sur ses sujets. Les « Hari-Maguadas » poussèrent la ressemblance beaucoup plus loin, en se fixant dans une sorte de « grotte-ruche », dont les différents alvéoles abritaient un élément de leur société.



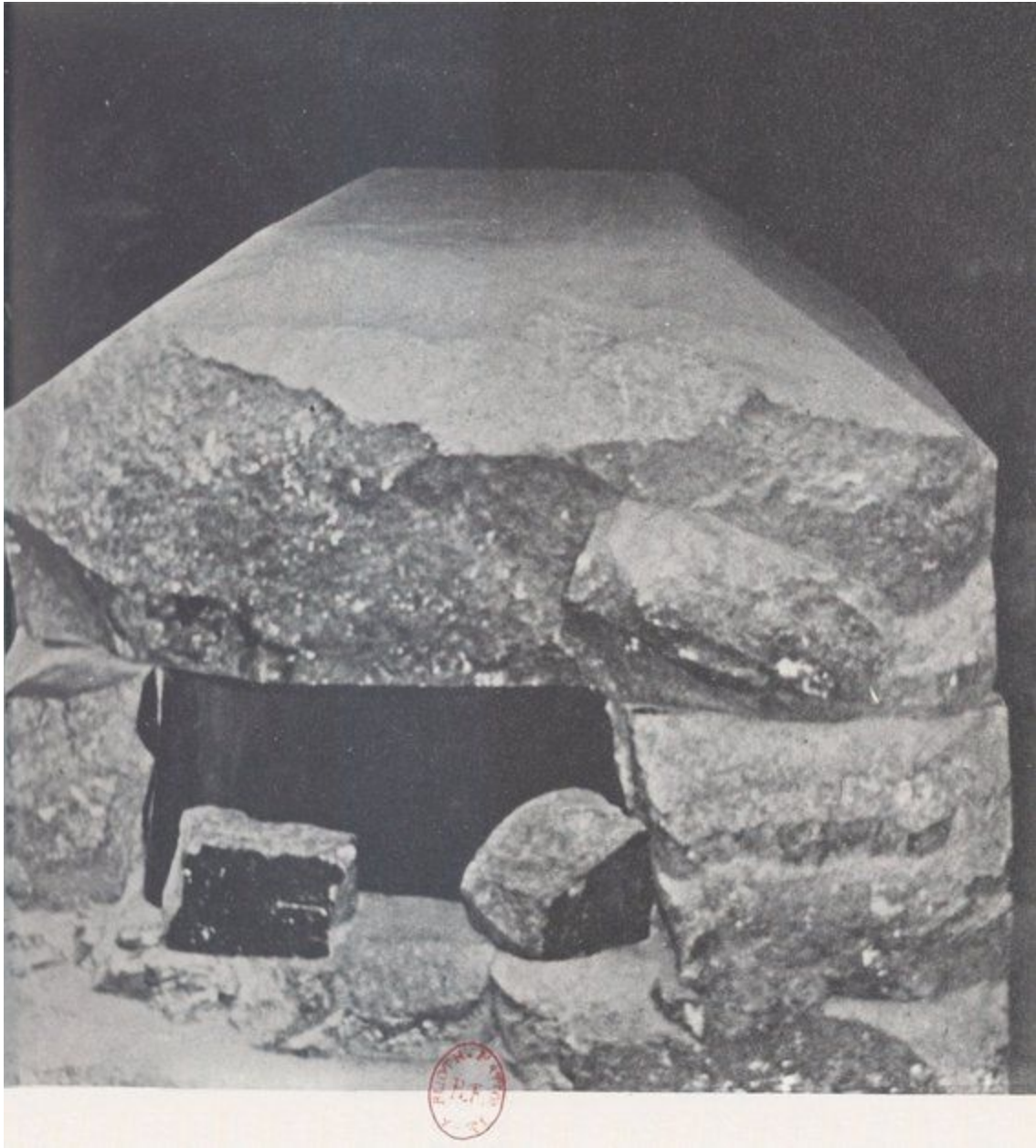
Les Phéniciens, maîtres exclusifs de l'Atlantique, commercèrent avec les Guanches. Un artiste de l'île de Gran Canaria grava l'image de l'une de leurs embarcations sur une pierre plate.



Fœtus ou homonculus ? Les prêtres de l'Égypte ancienne pratiquaient d'incompréhensibles cérémonies magiques, liées au culte de la renaissance. Des fœtus momifiés et spécialement traités ont été retrouvés dans certaines tombes de la Vallée des Rois. Des occultistes prétendent que ces petits êtres sont des homonculus, conçus artificiellement, sans union sexuelle. Ils auraient été fabriqués à l'aide de sperme et de sang par des alchimistes de l'époque.



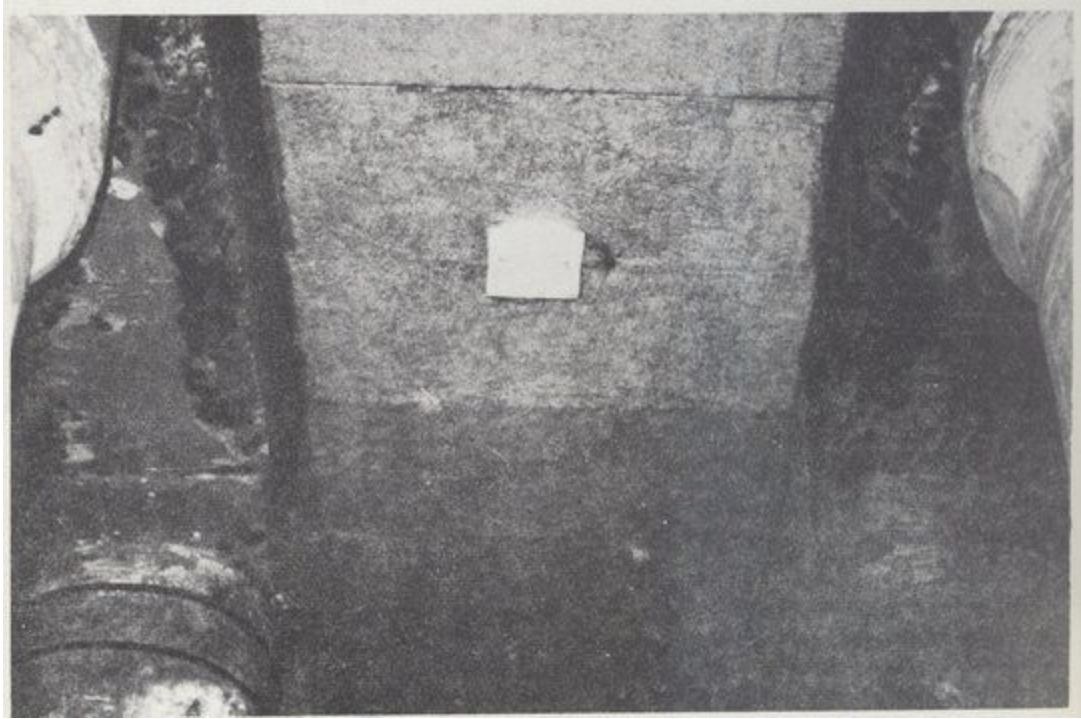
Sous le plateau de Saqqarah, l'égyptologue Mariette découvrit une crypte secrète, recouverte par les sables. Au cœur de cet aménagement étrangement moderne, étaient ensevelis les taureaux sacrés du dieu Rê. Les spécialistes estiment que plus de 40 % des richesses archéologiques de l'Égypte antique dorment encore sous le désert. (*Ph. Roger-Vio/let.*)



Dans le Sérapeum de Saqqarah, Mariette dut utiliser la dynamite pour ouvrir le colossal tombeau d'un taureau voué au dieu de la lumière. Tant à Alexandrie qu'à Memphis (Saqqarah est la nécropole de cette ville), les Serapeum virent affluer dans leur enceinte dieux et hommes pieux de toutes espèces. D'importantes bibliothèques existaient dans ces cryptes protégées.



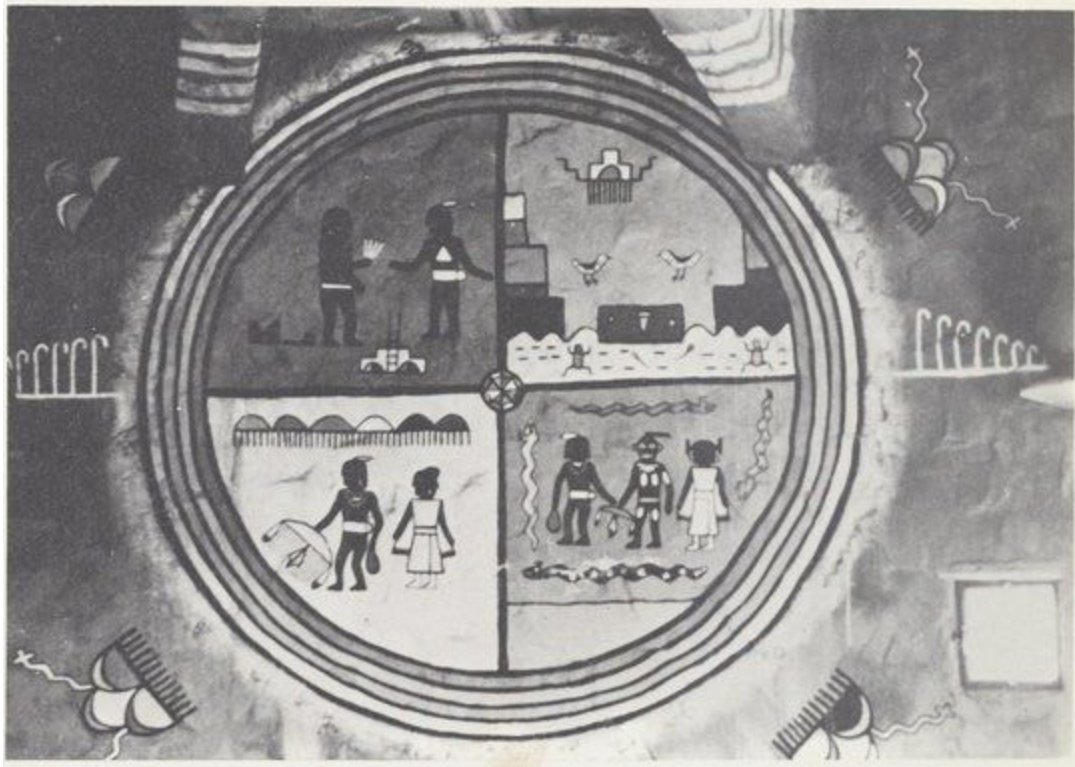
Le Deir El-Bahari, temple de la Déesse Hator. — Le temple funéraire de la reine Hatchepsout est unique en Égypte. Creusé dans le roc, il s'élève en trois terrasses reliées par des rampes centrales. Dédié à Amon, Anubis et Hator, ses murs peints et sculptés sont de véritables livres de pierre. Hator, déesse de la beauté et de l'amour, dissimule dans sa mythologie les clefs du dernier cataclysme qui frappa la terre. (*Ph. Hassia.*)



Temple d'Abydos. — Toute la science ésotérique des prêtres égyptiens était fondée sur l'utilisation des sons et de la lumière. Ici, dans le sanctuaire de Séthi I^{er} alors que le soleil est au zénith, on voit se matérialiser un « obélisque de photons ».



Trois Ptolémées ont contribué à l'édification du temple de Kom-Ombo. Sur les murs d'enceinte de l'édifice doublement dédié au dieu Sebek et au dieu Haroêris, des instruments de chirurgie, hautement élaborés, ont été sculptés dans la pierre.



Grand Canyon, Californie. — Le Déluge : peinture naïve (?) réalisée par un Indien Navajood. Une machine volante descend du ciel et survole l'Arche flottant sur les eaux...



Le Cosmonaute. — Sur le mur d'une de leurs tours dominant le Grand Canyon de Californie, les Indiens Navajood-Tusayan ont représenté au milieu de symboles magiques, un bien curieux personnage. L'image de cet insolite visiteur est associée à celle d'un disque portant un oiseau pour emblème !

Les archéologues américains espèrent ainsi retrouver une chambre funéraire et le sarcophage qu'elle contient, au cœur de l'édifice.

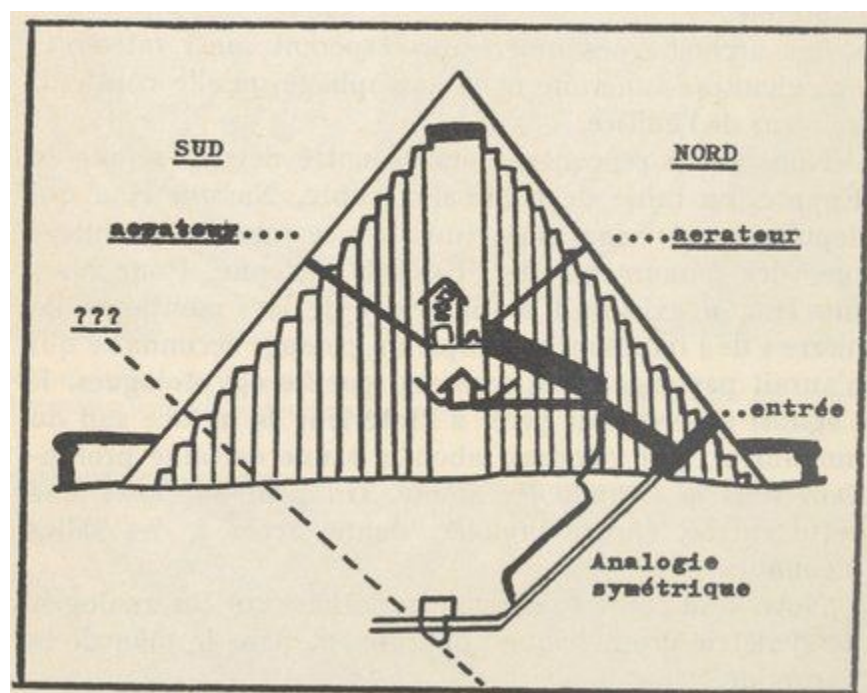
Nous avons rencontré, lors de notre dernier séjour en Égypte, un initié de confession copte, Nassine R..., qui depuis plus de vingt ans étudie les secrets de l'architecture des monuments de l'Égypte ancienne. Pour Nassine R..., il existerait à l'intérieur de la « montagne de pierre » de l'imposante Chéops, un passage secondaire qui n'aurait pas encore été pressenti par les égyptologues. Il s'agirait d'un couloir percé à l'intérieur de la face sud du monument, qui viendrait aboutir à une certaine profondeur sous la Grande Pyramide. On peut supposer que cette entrée, encore inviolée, donne accès à des salles inconnues.

Notre ami copte fonde son hypothèse sur les analogies de symétrie géométrique apparaissant dans le plan de la pyramide.

De même, pour Nassine R..., ce que nous prenons pour la véritable entrée du monument est un leurre. En effet, à l'origine, la pyramide était recouverte de plaques de calcaire, qui en interdisaient tout usage. Cette « porte », qui donne accès au couloir *démesuré* conduisant à la Chambre

dite du Roi (?), n'était donc d'aucune utilité pendant l'édification du monument et après son érection. Et puis, a-t-on souvent vu un architecte construire l'entrée d'un sanctuaire à plus de vingt mètres de la surface du sol ? Il y a derrière tous les « vices » architecturaux relevés dans le plan de la Grande Pyramide, un mystère qui nous dépasse. Rien, dans Chéops, n'est à l'échelle humaine et tout défie les normes actuelles de la pensée. La « programmation » (le mot est à la mode) de cette fausse nécropole pose bien des problèmes et déroute notre curiosité quand elle tente de percer la destination initiale de cette septième merveille du monde.

PLAN ILLUSTRANT L'HYPOTHÈSE DE NASSINE R...



ATLANTES, PYRAMIDES ET MIGRATIONS HUMAINES

La Tradition Rose + Croix rapporte qu'à certaines époques, des groupes d'adeptes ont émigré vers une planète située hors de notre système solaire. Le récit détaillé de ces migrations est conservé dans les livres secrets de l'Ordre. Toutes sortes de traditions convergent vers une certitude : plusieurs migrations interplanétaires se sont effectuées dans le passé, et le dernier départ eut lieu de Gizeh même.

Paul Brunton nous apprend, dans *L'Égypte secrète*, que souvent, dans le désert, près des pyramides, de la plus grande en particulier, des témoins aperçoivent, la nuit, « une flamme mince » devenant soudain une colonne bleuâtre qui tourne autour des monuments. Le Dr. Abbate Pacha, ancien vice-président de l'Institut égyptien, et un autre membre de l'Institut, M. William Grog, virent à plusieurs reprises ce mystérieux objet céleste évoluant près du monument de Chéops.

Edgar Cayce, celui qu'on a appelé « l'Homme du Mystère », le plus grand visionnaire que l'Amérique ait connu, prétendait que les Atlantes connaissaient toutes les techniques scientifiques qui sont actuellement en notre possession. Apprentis sorciers, ils en firent un mauvais usage et leurs découvertes causèrent leur propre perte.

Quelques mois avant sa mort, Cayce assurait, qu'en 1978, un grave tremblement de terre aurait lieu en Égypte. Ce séisme révélera les cryptes cachées sous le plateau de Gizeh, et les hommes découvriront alors les Archives de l'Atlantide.

PYRAMIDES, MONUMENTS FUNÉRAIRES OU REFUGES POUR EXTRA-TERRESTRES ?

Nous admettons difficilement que les pyramides aient eu pour seule et unique destination la charge de recevoir, à leur mort, les dépouilles des pharaons. Les différents rois qui régnèrent sur l'Égypte ne s'embarrassaient pas de scrupules, et c'est sans vergogne qu'ils apposèrent sur certains monuments édifiés des centaines d'années avant leur règne leur propre cartouche, s'arrogeant ainsi l'honneur d'avoir construit un édifice auquel ils étaient totalement étrangers... Si nous n'avions pas peur de faire un vilain jeu de mot, nous n'hésiterions pas à écrire qu'il y a eu une guerre des « cartouches » ! Certains pharaons ont fait inciser leur nom si profondément dans la pierre, que leurs successeurs n'ont pas réussi à les effacer.

Il y a un fait curieux dans l'histoire de l'Égypte ; plus on remonte dans le temps, plus les rois sont identifiés à des dieux, c'est-à-dire à des êtres venus du ciel.

On sait que la date de l'érection de la Grande Pyramide demeure incertaine. Personne n'est vraiment d'accord sur un chiffre. Et si l'histoire classique fait remonter ce monument à 2900 ou 2700 ans avant J.-C.,

Hérodote avance, lui, six mille ans, et d'autres, tel l'historien Abou-Zeyd-el-Balkhy, des dates encore plus lointaines. Le chiffre fabuleux de cinquante mille ans a même été donné par Richard Henning, dans *Les Grandes Énigmes de l'Univers*⁸.

Un fait paraît certain, les pharaons ont utilisé les pyramides comme sépultures. Mais il est facile de constater que sur les soixante-dix pyramides construites en Égypte, trois seulement s'imposent par leur architecture. Les autres ne sont que des copies plus ou moins habiles.

Nous avons appris par le baron d'Espiard de Colonge et par Mariette, qu'il existait, sous le plateau de Gizeh, des cryptes profondes et parfaitement aménagées. Oublions un instant que ces matrices minérales ont servi autrefois au culte d'Isis, et essayons de les placer dans un contexte beaucoup plus scientifique.

Nous pouvons alors imaginer que les faits rapportés par la Tradition Rose + Croix sont authentiques, et que, dans un passé dont il nous est difficile d'apprécier la situation sur l'échelle du temps, des êtres d'un autre monde ont eu des contacts avec les Atlantes fixés en Égypte.

Ces cosmonautes issus d'une autre planète devaient obligatoirement avoir un métabolisme différent du nôtre et une adaptation tout autre au rayonnement cosmique que nous subissons sur terre. Dans ce cas, on peut facilement imaginer que leurs engins se posaient sur le plateau de Gizeh, à la verticale d'un sas et que leurs équipages pénétraient immédiatement dans les labyrinthes souterrains, avant de se rendre dans une salle construite sous les monuments et adaptée à leurs conditions de vie. Les initiations, c'est-à-dire les révélations aux mystères de la création, ont eu lieu pendant des siècles dans des cryptes profondément enfouies sous terre. Est-ce en souvenir de ces rencontres qui eurent lieu entre les hommes de notre planète et leurs initiateurs célestes, que cette tradition se perpétua ? Ce n'est pas impossible et l'altération constatée dans ces cérémonies, nous oblige à envisager d'autres hypothèses en ce qui concerne la momification des pharaons.

La momification telle que nous la connaissons n'est qu'une maladroite tentative de conservation des corps, en vue d'une vie future, que le Livre des Morts situe dans les Régions de l'Amenti. A l'origine, le maintien en « survie » artificielle de l'élite savante devait se pratiquer suivant d'autres méthodes. Nous pouvons deviner en transparence derrière cette coutume, la

volonté de transmettre, par-delà les siècles, aux générations futures le témoignage d'un fabuleux passé.

Les pharaons momifiés sont morts et bien morts, leurs cadavres parvenus jusqu'à nous sont sans sagesse. Ils caractérisent déjà une période de savoir perdu, même si les scènes peintes dans leur tombeau nous projettent au sein des mystères de l'Autre Dimension. Nous sommes persuadés que, protégée par les sables du désert lybique, et à l'abri de déprédateurs encore non préparés à en recevoir le témoignage, il existe une Olympe où dorment de leur avant-dernier sommeil les demi-dieux, ancêtres de l'Égypte.

Lorsque leurs corps seront retrouvés, la Nature, dans sa Grande Sagesse aura donné aux hommes la technique qui leur permettra de les réanimer. Ces surhommes, en léthargie profonde, attendent que le temps soit venu de les réveiller. La loi inflexible de Chronos ne peut être violée, et c'est elle qui fixera, le moment venu, les termes de cette éclatante révélation.

Nous écrivons ces lignes en janvier 1975, et nous avons la certitude que la découverte s'effectuera avant dix ans.

Les prêtres égyptiens étaient avant tout des savants, qui détenaient en héritage la science d'une ancienne civilisation. Sinon comment expliquer que, dès les premières dynasties, on ait vu éclore tout autour de Memphis des constructions et un art témoignant d'un aussi profond raffinement.

La religion et la métaphysique enseignées dans les temples ne peuvent pas non plus être considérées comme le résultat d'une fermentation spontanée, induite dans l'esprit d'un clergé neuf.

Les grands mystères de l'Égypte pré-pharaonique sont ceux de l'Atlantide, intimement liés à ceux d'une civilisation extra-terrestre.

L'ultime mot du logogriphe égyptien est à découvrir ; il est sans doute gravé en fonction d'un temple oublié.

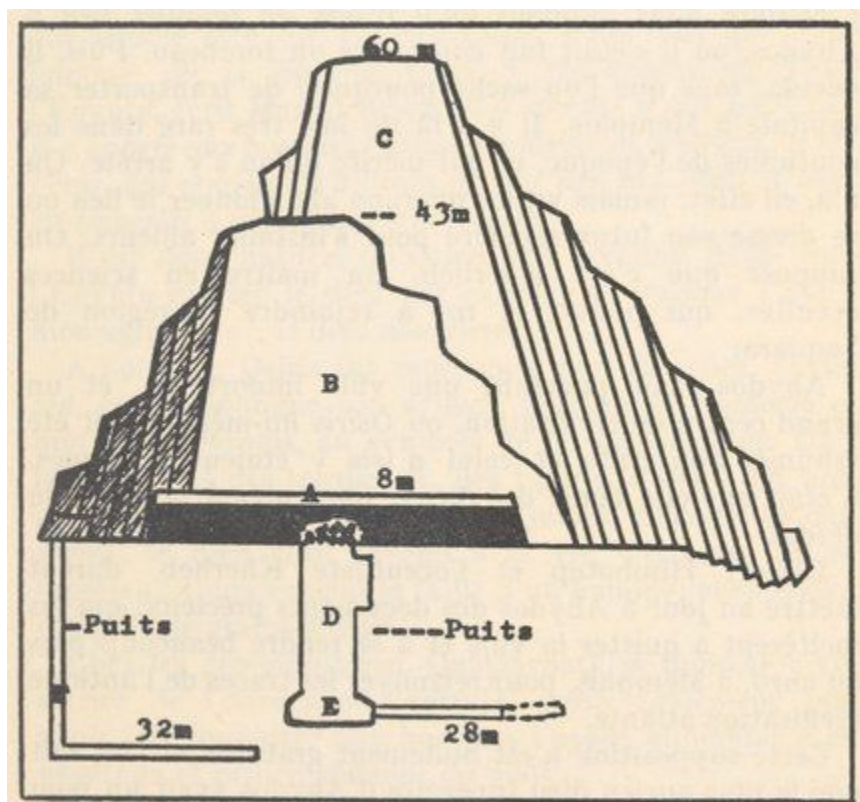
AU FIL DU NIL, SUR LE SENTIER DES CHOSES CACHÉES : ABYDOS

Le roi Djeser apparaît dans l'histoire de l'Égypte à une période de clivage qui marque la fin d'un temps. Il pratique et entretient, grâce à son conseiller Imhotep, une sorte de révolution culturelle dont les incidences marquent de leurs profondes empreintes, l'art et la religion de l'époque.

Les Égyptiens surnommèrent Djoser du titre flatteur de « Nétériekhet », ce qui signifie « plus divin que le corps même des dieux ». Il était, croit-on, fils de Kasekhemoui et de la reine Enmmaathap. C'est au duo Imhotep-Djoser que des initiateurs inconnus confièrent leur fantastique connaissance. La pyramide à degrés édifée sur le plateau de Saqqara, constitue une borne qui marque une importante étape de l'histoire de l'humanité.

L'étude de ce monument nous réserve bien des surprises. La tombe du roi Djoser fut édifée une première fois selon la forme très simple du mastaba carré, haut seulement de huit mètres. A cette construction primitive bien modeste, le génial Imhotep décida de superposer, nous disent les égyptologues, d'autres mastabas dont les quatre gigantesques gradins atteignirent une hauteur cinq fois supérieure. Par la suite, la base de l'édifice fut élargie, les gradins augmentés en nombre et la hauteur atteignit soixante mètres.

PLAN DE LA PYRAMIDE DE SAQQARA
ÉVOLUTION ARCHITECTURALE DU MONUMENT



A : mastaba initial. B : première pyramide à gradins. C : seconde pyramide.

D : accès à la chambre du roi. E : tombe du roi. F : accès à la tombe de la reine

Cette surcharge du mastaba primitif ressemble fort aux travaux effectués par les Mayas sur le temple du Serpent de Tenayuc. Ce haut lieu avait été construit pour obtenir des dieux le sursis à la fin du monde (après un siècle maya de 52 ans). En le prospectant, les archéologues constatèrent qu'édifié en 1299, il avait été « surchargé » en 1351, 1403, 1455, 1507. C'est-à-dire à différentes époques de « soleil critique ».

On peut s'interroger sur les mobiles qui poussèrent le génial architecte du roi Djoser à transformer progressivement la maçonnerie de la pyramide.

A sa renommée de grand roi, Djoser ajouta une réputation de magicien, c'est-à-dire de sage et de savant. L'histoire nous apprend qu'il résida en premier lieu à Abydos, où il s'était fait construire un tombeau. Puis, il décida, sans que l'on sache pourquoi, de transporter sa capitale à Memphis. Il y a là un fait très rare dans les coutumes de l'époque, et qui mérite qu'on s'y arrête. On n'a, en effet, jamais vu un pharaon abandonner le lieu où se dresse son futur sépulcre pour s'installer ailleurs. On suppose que c'est Kherheb, un maître en sciences occultes, qui poussa le roi à rejoindre la région de Saqqara.

Abydos était pourtant une ville importante, et un grand centre de civilisation, où Osiris lui-même avait été inhumé. Son culte et celui d'Isis y étaient pratiqués. C'était une cité bénie des dieux, implantée à la porte du désert.

Djoser, Himhotep et l'occultiste Kherheb, durent mettre au jour à Abydos des documents précieux, qui les incitèrent à quitter la ville et à se rendre beaucoup plus au nord, à Memphis, pour retrouver les traces de l'antique civilisation atlante.

Cette supposition n'est nullement gratuite, si l'on sait que le plus ancien dieu funéraire d'Abydos avait un nom qui le désignait comme l'Être Suprême d'un peuple venu du couchant : Khentamenty — ce qui signifie : *CELUI QUI EST A LA TÊTE DES OCCIDENTAUX*.

Dans le temple de Séthi I^{er} (XIX^e Dynastie) les prêtres nous ont laissé, sur les murs d'un vestibule, les fameuses « Tables d'Abydos ». On y voit le roi Séthi et son fils Ramsès offrant l'encens et récitant des hymnes aux

pharaons qui les ont précédés ; les noms de ces derniers sont inscrits en deux colonnes depuis Menès jusqu'à Séthi. Pour l'égyptologue c'est un texte d'une valeur inestimable.

Cet hommage de Séthi à ses ancêtres, sculpté sur un mur du temple d'Abydos, prouve toute l'importance que ce haut lieu détenait, dans l'esprit des pharaons.

L'académicien Marcel Brion nous apporte, dans son *Histoire de l'Égypte*⁹, des précisions d'une grande valeur sur Osiris, le grand dieu de l'Égypte, vénéré à Abydos, qui semble être *SA CAPITALE* : « En tant que dieu-homme, dit la légende, Osiris a réellement régné sur l'Égypte, écrit Marcel Brion. *Il a succédé à son père, Geb, il a appris aux hommes l'usage des aliments végétaux, le blé, l'orge, qui semblent d'ailleurs ne pas être indigènes et avoir été importés à une époque très reculée.*

Il est donc naturel qu'Osiris soit reconnu dans toute l'Égypte comme le dieu par excellence, puisque c'est le dieu agriculteur, le dieu nourricier. »

A l'origine, Osiris fut représenté par un arbre, l'arbre *zed*, ce qui souligne son origine végétale et l'associe au mythe du Paradis, au symbole de la connaissance. On a trouvé, dans des tombeaux, des figures d'Osiris en terre qu'on ensemençait de grains. Quand ceux-ci avaient germé, le dieu était revenu à la vie. Certaines de ces représentations avaient la taille d'un homme ; elles étaient remplies de grains d'orge.

Chez les précolombiens, Quetzacoatl, la divinité civilisatrice de l'Amérique Centrale, passe également pour avoir fait connaître aux hommes l'usage alimentaire des végétaux et principalement du maïs.

Dans le mythe osirien, la résurrection du dieu symbolise dans l'existence naturelle, la réanimation de la terre et du germe enseveli ; et, dans la vie surnaturelle, la réunion de l'âme au corps osiriaque, indestructible parce que purifié.

En Provence, à Noël (*sol invictus*), on met près des crèches, des soucoupes contenant du blé et des lentilles. Ces graines, qui ont été semées le jour de la Sainte-Barbe (4 décembre), offrent des pousses vigoureuses et verdoyantes le jour anniversaire de la naissance de Jésus. On peut voir dans cette tradition la perpétuation du culte osirien, vieux de 6 000 ans !

Comme dans le symbolisme chrétien, qui est une adaptation des cultes antiques, la résurrection d'Osiris est identique à la résurrection du Christ. C'est la victoire de la lumière sur les ténèbres. Cette palingénésie, les architectes du temple de Séthi à Abydos l'ont illustrée d'une façon

merveilleuse. Ils ont aménagé, dans le toit de l'édifice, des ouvertures pyramidales, qui focalisent les rayons solaires. La lumière céleste semble se matérialiser et, lorsque l'astre est au zénith, les allées obscures voient naître en leur centre de véritables obélisques de lumière.

Une fois dans sa vie au moins, l'Égyptien devait venir en pèlerinage à Abydos ; si des raisons matérielles lui interdisaient ce déplacement, à sa mort, ses familiers accompagnaient sa momie au sanctuaire d'Osiris.

Abdjou — c'est l'ancien nom de la cité — était considéré comme le cœur de l'Égypte, comme un haut lieu magique.

DENDERAH ET LE TEMPLE DES « CHOSES » DU CIEL

Dans un coude du Nil situé au nord de Louxor, non loin de l'actuelle ville de Qena, se dressait autrefois Denderah, la cité de la déesse Hator. Denderah signifie en effet en égyptien, la « déesse ».

Hator est une des figures les plus séduisantes de la mythologie égyptienne. Elle est le symbole de la Grande Mère Céleste, dispensatrice de bonheur et de félicité. Bonne fée, nourrice divine, elle accorde à l'enfant-roi le lait qui en fera l'héritier des dieux. A la Basse Époque son nom était interprété comme signifiant « mère d'Horus ». A Thèbes, elle était la gardienne des nécropoles, c'est en elle que retournaient les morts.

Il semble qu'Hator soit la représentation d'une divinité beaucoup plus ancienne, vénérée jadis dans l'Ancien Monde.

De nos jours, aux Indes, les vaches jouissent d'une protection absolue, car elles ont conservé le caractère sacré que les hommes avaient attribué à cet animal dans la nuit des temps.

Hator, déesse céleste, était vénérée à Denderah, dans un temple consacré aux « choses du ciel ». C'est à Denderah que les prêtres de l'Ancienne Égypte ont matérialisé, dans les bas-reliefs et sur les fresques, leurs connaissances cosmogoniques.

« Jamais, écrit Isha Schwaller de Lubicz, les prêtres ni les rois n'eurent la liberté de choisir les sanctuaires et les capitales. Le cadre de temps et de lieu leur fut strictement imposé¹⁰. »

A Denderah, des considérations astronomiques ont certainement joué en faveur de l'érection du temple. Entouré d'une vaste enceinte construite en

briques crues, édiée en hautes murailles, le sanctuaire est encore en excellent état, comme s'il était protégé par cette illusoire défense.

C'est à l'intérieur de ce temple, qui comprenait douze cryptes servant de tombeaux aux statues des divinités, que se jouaient les mythes cosmiques.

Hator reçut les hommages de plusieurs pharaons, Kéops, Pépi I^{er}, Thoutmosis II, retouchèrent l'organisation générale de son sanctuaire en fonction des cycles solaires et de la précession des équinoxes, afin qu'à des périodes déterminées, les rayons de l'astre du jour, viennent « féconder » certaines parties de l'édifice.

Tout le rythme cosmique fut inscrit avec une précision étonnante sur le célèbre zodiaque scellé, dans un des plafonds du monument. (Conservé au musée du Louvre, les égyptologues le font remonter à l'époque grégoromaine.)

Les coptes, qui succédèrent aux prêtres d'Hator, installèrent dans l'enceinte du temple une basilique et un sanatorium. Ces premiers chrétiens d'Égypte détruisirent, à Dendérah, toutes les traces de la haute connaissance des initiés qui les avaient précédés. Tous les plafonds, toutes les fresques, sommes du savoir cosmogonique des savants du passé, furent martelés et passés au noir de fumée.

Le toit du sanctuaire lui-même n'échappa pas à l'exorcisme en règle effectué dans ces lieux. Les coptes incisèrent sur les dalles qui le composent l'image de leur croix.

C'est sur ce toit, que se déroulait, au début de chaque année, la cérémonie de « l'union au disque ». Après avoir accompli un long rituel, le clergé d'Hator apprêtait la statue en or de la divinité et il la conduisait, en grand apparat, au sommet de l'édifice. Au moment où le soleil éclairait de ses rayons l'aube d'un an nouveau, on dévoilait lentement la statue dont le visage était tourné vers l'ouest, la contrée des ténèbres, la région de la mort. La lumière de l'astre la caressait et lui infusait mystérieusement une vie renouvelée.

Les musiciens sacrés éclataient alors en louanges et en danses, pour vénérer Rê. Ces danses s'effectuaient selon des rythmes bien déterminés, en fonction de la marche des planètes. Le mystère continuait à se jouer, et le peuple, percevant les chants et le son des instruments, célébrait à sa façon ce retour périodique à la vie.

Cette cérémonie illustrant la régénération cosmique du monde, constituait la représentation d'un drame dont l'archétype rappelait le renouvellement

d'un cycle, après un cataclysme dévastateur.

Le temple de Dendérah date de plus de vingt siècles, le message qu'il contenait était, quant à lui, certainement plus ancien, car la ville a une origine fort reculée. Il s'agissait de la transposition de la théorie de la formation de l'univers et de son évolution. Le clergé copte, qui pratiqua l'iconoclasme, n'avait pas reconnu, dans son sectarisme, l'œuvre du Grand Architecte.

MYSTÉRIEUX INCONNU A THÈBES

Thèbes fut la cité la plus importante de l'Antiquité. Aujourd'hui, nul ne peut percevoir l'étymologie de son nom. La Ville aux Cent Portes s'étendait entre Karnak et Louxor, sur la rive droite du Nil ; Amon était son dieu.

Son développement commença à l'aube de la XII^e Dynastie, lorsque Amenemhat I^{er} remit sous son autorité la Haute et la Basse-Égypte. Deux temples imposants témoignent de la magnificence de cette perle de la civilisation pharaonique. Ce sont Louxor et Karnak, situés à trois kilomètres l'un de l'autre. Cette distance nous donne une idée de l'étendue de cette ville imposante.

C'est Aménophis III qui dédia le temple de Louxor à Amon-Rê, à sa femme Mout et à leur fils Khonsou, le dieu de la Lune. Au temps de sa splendeur, deux obélisques se dressaient devant l'édifice sacré. Il n'en reste plus qu'un ; l'autre fut offert à la France par Mehemet-Ali.

Les renseignements historiques puisés à Louxor par les égyptologues sont inestimables. Certains ont vu dans le plan général du temple original l'image d'un homme formant le pentagramme. Rien n'est moins sûr !

A Karnak, le grand temple impérial d'Amon-Rê fut construit par les pharaons de la XII^e Dynastie ; il fut à tel point élargi et embelli par les générations suivantes qu'il comprend une multitude de monuments de grand intérêt.

Le temple de Karnak était la demeure d'Amon-Rê, c'est-à-dire celle du Verbe. L'entrée du sanctuaire était interdite aux profanes, et seuls les prêtres ayant atteint le plus haut degré de l'initiation pouvaient accéder au Saint des Saints, au *naos* du Dieu. On a beaucoup de mal à s'imaginer ce qu'étaient les cérémonies religieuses de l'époque, même lorsque la visite du monument s'effectue sous la conduite d'un excellent guide. Pour

comprendre Karnak, il faut interroger les colonnes ouvragées. Henri-Paul Eydoux écrivit un jour : « L'archéologie, c'est une rencontre entre l'homme et la pierre. » Jamais cette affirmation n'a pris une telle réalité que dans les ruines de Karnak.

Des textes anciens nous rapportent le déroulement des cérémonies qui avaient lieu au cœur de cette forêt minérale. Après tant de siècles, il nous est possible de suivre pas à pas, à travers les 134 colonnes du temple, la marche des prêtres allant vers leur dieu.

Ce déplacement s'effectuait suivant un rite précis. Lorsque le pharaon et son clergé célébraient la naissance de la divinité, ils empruntaient, avant d'accéder au *naos*, une allée de colonnes à chapiteau en forme de bouton fermé, symbole de la vie non manifestée.

Lorsque le dieu était « réveillé », le cortège regagnait la cour du sanctuaire en suivant une allée de colonnes à chapiteau à bulbes ouverts.

Dans le temple, tout est symbole, tout vibre en harmonie avec la grande loi des rythmes universels. Lorsque les prêtres déterminent les changements de cycles, les architectes interviennent et modifient les monuments.

P. Rambach, R. Jahan et F.-H. Stevens évoquent dans leur ouvrage *Du Nil au Gange*¹¹, les points d'interrogation qui se posent aux archéologues qui étudient avec minutie ces vestiges du passé. « Quelqu'un s'est-il jamais amusé, afin d'exhausser sa maison, à la soulever tout entière pour intercaler un soubassement entre le rez-de-chaussée et la cave ? demandent-ils. Il a fallu sans doute à l'Égypte une raison plus impérative que l'esthétique pour entreprendre des travaux analogues. »

Une porte de Karnak, haute de 12 mètres, bâtie sous le Nouvel Empire (1300 av. J.-C.) est relevée par les Ptolémées (250 av. J.-C.). Ceux-ci ajoutent une assise de pierre à la base, sans démonter la construction, mais en la soulevant d'un bloc. Pour rendre cette opération possible sans que les pierres se disloquent, les premiers bâtisseurs assemblent les pierres suivant la technique employée pour le bois, avec tenons et mortaises, en vue d'une transformation qui aura lieu dix siècles plus tard, il y a là une volonté indubitable. Un texte mentionne laconiquement l'opération...

Travail semblable dans le temple d'Aménophis III (XVIII^e Dynastie). Dans une salle de quelque 300 mètres carrés, on a haussé le plafond d'une quarantaine de centimètres. Tous les piliers à une certaine hauteur possèdent une pierre plus récente intercalée entre deux pierres primitives. Les Égyptiens laissent toujours la trace des évolutions successives apportées

aux temples, comme des organismes évolués conservent les organes atrophiés des stades antérieurs.

Une porte de l'enceinte de Karnak possède une fondation étonnante, Robichon¹² l'a étudiée.

Au niveau du sol le seuil de la porte est fait en dalles irrégulières taillées ; sous ces premières dalles, un second dallage analogue, sous ce dallage, on trouve un seuil plus ancien en briques cuites. Robichon les casse et trouve dans l'une de l'or, dans l'autre du fer et du cuivre, sous ce seuil, un autre seuil en briques crues, l'une de ces briques est une pierre taillée à l'imitation d'une brique, d'autres contiennent des fragments de poteries, des morceaux de pierres connues en Égypte, des lignes hiéroglyphiques en bronze. Plus il descend, plus le seuil se rétrécit en surface, pour finir, la fondation ne comporte qu'une seule brique, sous cette dernière et dans l'axe de la porte se trouve une vertèbre de bœuf. L'ensemble reposait dessus comme un cône sur sa pointe.

Il faudra bien admettre un jour que les architectes de l'ancienne Égypte utilisaient des méthodes de construction peu pratiquées dans le monde. Certaines particularités qui déroutent les chercheurs modernes semblent inspirées par des obligations précises. Comme nous venons de le voir, les premiers bâtisseurs SAVAIENT que, dix siècles plus tard, leurs successeurs DEVRAIENT surélever une porte du temple de Karnak. Seule une connaissance hermétique pouvait leur donner cette indication. L'exhaussement successif des monuments constituait une opération impérative, visant à conserver à l'édifice son rôle magique. La résidence de la divinité constituait, à échelle réduite, une image de l'univers. Son orientation, ses dimensions, sa structure intime, étaient autant d'éléments qui permettaient à la construction de rayonner sur le pays.

Cette science de l'analogie, les prêtres la nommaient MER. MER est le principe universel d'attraction. Le temple devenait ainsi l'aimant du ciel pour la terre et l'aimant de la terre pour le ciel. Le Saint des Saints n'était pas une vue de l'esprit, mais le point exact et précis où les forces cosmiques interpénétraient les forces telluriques. A l'intérieur du *naos*, la statue du dieu recevait un bain d'ondes, elle se chargeait d'effluves vitalisants. Notre positivisme juge avec une sorte d'ironie les différentes cérémonies qu'accomplissaient chaque jour, dans un faste sublime, les initiés de l'ancienne Égypte. Le « Réveil du Dieu », notamment, qui constituait un grand symbole de régénération cosmique, n'apparaît plus aujourd'hui pour

notre monde athée, que comme une sorte de comédie jouée par des hommes naïfs et superstitieux. On nomme ésotérisme ce haut savoir qui s'est perpétué jusqu'à nous, mais les bribes qui ont traversé les siècles, ne sont plus que des éléments épars d'une gnose admirable, révélée dans la vallée du Nil par les sages de l'Atlantide.

A Karnak, dans les ruines d'un des plus beaux sanctuaires que le génie humain ait édifié, les dieux sont morts, mais leur présence se manifeste toujours. Lorsque le soleil s'est couché derrière la falaise thébaine, dans un halo de lumière cuivrée, et que l'ombre de la nuit se glisse entre les colonnes millénaires, les bas-reliefs semblent s'animer. C'est alors que les divinités de l'ancienne Égypte ressuscitent. Amon-Rê, Khonsou et Mout viennent se profiler derrière les statues des pharaons que le temps et le vandalisme n'ont pas épargnées. Une théogamie nouvelle unit pour quelques heures les puissances du monde invisible et les monolithes mutilés.

Quand le disque pâle de la lune, maîtresse des mystères sublunaires, monte au firmament, une lumière irréaliste vient baigner le temple de Karnak. Le promeneur attardé sent peser sur lui toute la fragilité de l'orgueil humain et la faiblesse des civilisations dites grandes..

LA VALLEE DES ROIS

*La Vallée des Rois*¹³, le célèbre ouvrage d'Otto Neubert, a levé une partie du voile qui recouvrait les inconnues de la nécropole pharaonique.

« Vallée des Rois » est un terme qui sonne bien à l'oreille, il est presque poétique. Pourtant, lorsque l'on vient de traverser le Nil et qu'on a laissé Louxor aux rues animées et heureuses, il semble qu'un autre univers s'ouvre devant soi en s'engageant dans la vallée encaissée qui donne accès aux tombeaux royaux. La roche ocre et jaune du désert lybique chauffée par un soleil ardent préfigure plus l'enfer que le paradis dans lequel sont supposés vivre les « Ka » des pharaons.

C'est au 25 novembre 1922 que remonte la dernière découverte archéologique réalisée dans ce site, celle de la tombe de Tout-Ankh-Amon. Le trésor abrité dans les différentes chambres funéraires est exposé au Musée du Caire. Pour qui connaît la tombe et les richesses qui en ont été extraites, il est nécessaire de s'interroger sur les valeurs que l'on a pu retirer

d'une sépulture comme celle de Ramsès VI par exemple, dont le volume est environ trois fois supérieur à celui du tombeau du jeune roi. Le sarcophage en or de Tout-Ankh-Amon pesait 1110,400 kg et on a de la peine à imaginer le nombre de tonnes d'or qui, pendant des siècles, dormirent sous la falaise thébaine.

L'Égypte a été riche, très riche. Un papyrus conservé au Musée du Louvre, à Paris, nous apprend que les prêtres de Thèbes offrirent au roi assyrien Assourbanipal, lors du sac de la ville, deux obélisques en électrum pesant chacun 1 250 talents, soit 37 875 kilogrammes.

L'électrum était un alliage composé de : 75 % d'or, 22 % d'argent et 3 % de cuivre.

Ces monuments dressés par le pharaon conquérant Thoutmosis III témoignent d'une importante métallurgie adaptée aux besoins de l'époque. Les historiens supposent que c'est au cours de ses campagnes militaires en Asie, que le roi trouva l'or nécessaire à la fonte des obélisques.

On s'explique mal comment les ouvriers coulèrent en une seule fois, cette masse imposante d'alliage.

De même, on ignore comment furent polis les basaltes et gravées ces rainures que nous découvrons dans le granit. Une étude microscopique de trous percés dans cette pierre dure a révélé que le pas d'avancement était supérieur à celui auquel on parvient aujourd'hui avec nos aciers les plus durs !

Dans la coloration des bas-reliefs, les artistes égyptiens ont fait usage d'un vert émeraude dont une tombe de la Vallée des Rois a livré un pain de 2 kg, avec les pinceaux, près d'une fresque inachevée.

Des chimistes firent l'analyse de ce vert et l'on découvrit la matière à partir de laquelle on pouvait l'obtenir. Il fallut cuire celle-ci à 600° pendant 24 heures et, pour maintenir cette température sans variation, on utilisa un four électrique. Finalement on obtint avec beaucoup de peine quelques grammes de ce vert, dont les Égyptiens usaient si libéralement...

La fameuse malédiction des pharaons pourrait s'expliquer de manière rationnelle, en supposant que la protection des tombes était obtenue à l'aide de poisons subtils, mélangés aux couleurs servant à décorer ses dernières. Tant que la peinture conservait son humidité, les poisons demeuraient inactifs. Dès que les motifs étaient totalement secs, et la sépulture close, ils devenaient dangereux. En brisant le dernier mur qui protégeait le sarcophage, l'air pénétrait dans la tombe, et le poison venait en suspension

dans l'atmosphère. Inhalé par les profanateurs, les substances chimiques nocives agissaient insidieusement et pénétraient dans leur organisme. On peut supposer qu'il s'agissait de psycho-drogues empoisonnant le cerveau, capables de provoquer des troubles mortels ou engendrant la folie. Des toxiques agissant sur l'organisme pouvaient être mélangés à ces poisons et provoquer des morts brutales.

Cette hypothèse n'exclut pas pour autant l'acte magique protégeant la sépulture. Anubis, le gardien du Seuil, le Maître de l'autre monde, monte une garde vigilante près de la momie qui lui a été confiée. Souvenons-nous cependant que ce dieu de la mort porte aussi le nom d'Imy-Out, c'est-à-dire : « Celui qui est dans le placenta. » Symboliquement, Osiris est le dieu de la résurrection, mais c'est Anubis qui, dans le mythe du Livre des Morts, semble condenser les forces de vie.

Ce nom d'Imy-Out prête à réflexion, si l'on sait que, dans l'inventaire de la tombe de Tout-Ankh-Amon, les égyptologues ont eu la surprise de découvrir deux fœtus momifiés. Ces embryons humains avaient subi une préparation magique évidente, liée aux rites de la renaissance.

Dans la Vallée des Reines, nous avons pu voir la momie d'un prématuré (six mois environ), repliée en position fœtale. Là aussi, la momie avait été « travaillée » rituellement.

Quel but final poursuivaient les prêtres en pratiquant de telles opérations, il est impossible de le dire.

Sur le plan moral, de telles découvertes sont bouleversantes, car on imagine mal les sages de l'Égypte ancienne, faisant avorter sous la contrainte des femmes choisies à la suite d'une sélection répondant à certains critères.

Mais ces fœtus partageant pour l'éternité le sort du défunt, sont-ils vraiment des créations humaines ? Cette question pourrait sembler stupide au premier abord, si nous ne savions pas que le grand rêve des alchimistes du Moyen Age, qui se voulaient les héritiers directs de la Tradition égyptienne, était de créer l'Homonculus !

Homme fabriqué artificiellement à base de sperme et de sang, fils du soleil et de la lune, l'Homonculus était conçu sans union sexuelle. Pour les alchimistes, cette création visait à égaler Dieu. Paracelse — l'érudit docteur Théophrast Bombast von Hohenheim — popularisa l'idée selon laquelle il serait possible, sous certaines conditions, de reproduire un être humain sans suivre les voies de la nature.

En hermétisme, cet androïde représente le symbole de Mercure ou de l'Embryon métallique donnant la pierre philosophale.

PARFUMS OU ALCHEMIE A EDFOU ?

Dégagé par l'égyptologue Mariette, le temple d'Edfou est encore en parfait état de conservation. C'est sur les ruines d'un sanctuaire beaucoup plus ancien que le monument a été bâti. Les travaux de construction commencèrent 237 ans avant J.-C. et ils ne se terminèrent que 57 ans avant notre ère. Le temple est dédié au faucon Horus, le fils d'Isis et d'Osiris. Il contient une profusion de textes et de bas-reliefs du plus haut intérêt pour la connaissance de la religion égyptienne. Fait à signaler, Edfou est la ville d'Égypte qui compte le plus de faucons...

Dans l'aile gauche du temple, une salle dite des parfums a retenu notre attention par son aménagement. Cette pièce, dans laquelle la lumière ne pénètre qu'avec parcimonie, a tous les aspects d'un laboratoire alchimique. Sur les murs, des hiéroglyphes donnent la composition des différentes recettes d'arômes agréables au dieu.

Comme les « recettes de confitures » de Nostradamus, il est certain que ces textes cachent un double sens.

L'alchimie est née sur les bords du Nil, où elle fut révélée par Hermès-Thot ; elle est l'application pratique de la philosophie hermétique, qui était enseignée par les initiés égyptiens. Edfou, la cité du dieu Horus, placée sous la protection du soleil ailé, était une étape sur le chemin de la connaissance.

LES CHIRURGIENS DE KOM-OMBO

Le temple de Kom-Ombo est unique dans l'histoire de l'Égypte. Dressé sur une colline qui domine le Nil, à 178 km de Louxor, on y vénérât deux dieux : Haroëris, à tête d'épervier, et Sebek, à tête de crocodile. Ce sanctuaire double présente la particularité unique d'avoir toutes ses portes dédoublées pour servir à la fois ces deux divinités. Le monument possède donc deux axes parallèles.

Les animaux sacrés étaient choisis par les prêtres égyptiens parce qu'ils manifestaient dans leur comportement et leurs caractéristiques

fonctionnelles, les qualités essentielles des puissances animiques dont ils sont typiquement l'incarnation animale. Ainsi, les principes métaphysiques symbolisés par l'animal mythique ont-ils pris corps dans l'animal vivant, et celui-ci porte leur empreinte.

A Kom-Ombo, Sebek le crocodile, animal séthien, est présenté comme une incarnation solaire ! Au fronton du temple, son nom s'écrit Sebek-Rê. Si l'on sait que le crocodile symbolise également le désert, il nous faudra une fois encore revenir à la science solaire dont nous avons déjà longuement parlé, pour comprendre les motifs profonds qui imposèrent cette dénomination exceptionnelle.

Le Sebek-Rê de Kom-Ombo représente le soleil d'une fin de cycle, l'astre parvenu à une période néfaste d'influence destructrice.

Dans le mythe égyptien, le crocodile s'identifie avec Saturne, car il est si vorace qu'il lui arrive de dévorer ses propres enfants. D'après Plutarque et Elien, le crocodile est l'image même de Chronos, dieu du Temps. Sa femelle, selon ces auteurs, porte ses œufs pendant 60 jours, en pond 60, les couve 60 jours, a 60 dents et 60 vertèbres et, enfin, vit 60 ans. 60 est la première unité dont se servent les astronomes.

L'époque séthienne représente la victoire des forces négatives de la création sur les forces positives. Seth, à l'époque tardive, personnifia le désert infécond et le mal. La lutte d'Horus contre Seth est un drame cosmique rappelant les périodes fastes et néfastes de l'humanité. Les évolutions et les involutions du savoir et de la connaissance.

Le temple de Kom-Ombo, outre la particularité d'avoir une double destination, retient notre attention par le couloir de ronde qui l'entoure. Ce couloir sculpté de bas-reliefs nous offre une série d'ex-votos remerciant les dieux locaux, et un superbe panneau sur lequel figurent de nombreux instruments de chirurgie.

Dans de très nombreux tombeaux de la falaise thébaine, les archéologues ont découvert des momies portant des traces de trépanation et des appareils de prothèse dentaire.

L'Égypte a eu ses chirurgiens, comme elle a eu ses docteurs, à une époque où le reste de l'humanité considérait les troubles affectant la santé de l'homme comme résultant de l'action de démons sur l'organisme.

Le bas-relief de Kom-Ombo témoigne de l'existence d'un état avancé de l'art médical, impliquant également des notions d'anesthésie. Là, toutes les suppositions sont permises, car outre les drogues chimiques inventées par

les savants de ce temps, nous sommes persuadés que l'hypnose était couramment utilisée au cours des opérations.

SOUS LE SIGNE DE KHNOUM

L'histoire du monde est composée d'une succession de cycles qui, à des moments déterminés du temps, imposent à l'homme, la répétition analogique de certains événements. Une volonté inconnue se joue des êtres et des choses, les obligeant à se modeler à son désir.

En Égypte, ce sont les dieux qui imposèrent aux humains leurs intentions. L'un d'eux, Khnoum, est toujours présent, il règne sur la région d'Assouan, au niveau de la première cataracte.

Nous allons demander à François Daumas de nous le présenter¹⁴ :

Il est bien difficile de savoir d'où était originaire le dieu Khnoum à tête de bélier. On l'adorait à Éléphantine, mais aussi à Esna et à Hirour, près d'Achmounein. Il se pourrait d'ailleurs fort bien qu'un culte, qui s'imposait de soi à des populations agricoles, ait pris naissance spontanément en plusieurs lieux. Le bélier personnifiait la puissance génératrice, et le dieu était toujours représenté avec la tête de l'animal...

Dans les noms inscrits sur les vases des dynasties thinites, on le trouve déjà. C'est lui qui assurait la naissance des enfants comme la fécondité des troupeaux. Mais aussitôt que nous le connaissons, il est déjà affecté par toute une théologie plus récente. L'eau fertilisante qui jaillit de la première cataracte venait de lui. Aussi cette région lui était-elle consacrée. Il avait son temple dans l'île d'Éléphantine, avec ses béliers sacrés, qu'on enterrait richement à la Basse Époque. On lui avait donné pour parèdre Satis, une déesse résidant à Sehel, une île voisine. Elle devait avoir une personnalité accusée que permet de déceler sa coiffure très particulière : la couronne blanche flanquée de deux cornes pointues qui pourrait bien être celles d'une antilope. Anoukis, qu'on voit toujours derrière le couple, avec son diadème ornée de hautes plumes évasées, était-elle parèdre ou fille de Khnoum ? Nous ne le savons pas exactement.

Toute la zone qui s'étend autour de la première cataracte se trouvait placée sous la responsabilité divine de Khnoum et d'Anoukis, Satis jouant

un rôle qui a encore mal été déterminé. Khnoum faisait jaillir l'eau bienfaitrice et fécondante du Nil, qu'Anoukis répandait, le temps venu, sous la forme de l'inondation nourricière.

Sous le règne du roi Djeser, une terrible famine provoquée par sept années de sécheresse frappa l'Égypte. Le pharaon, accompagné du grand Imhotep se rendit en pèlerinage sur l'île de Sehel pour invoquer Khnoum. Le dieu fut sensible à leurs prières et, quelques semaines plus tard, le Nil recouvrit les terres desséchées.

Les raisons qui poussèrent les deux hommes à quitter leur capitale pour se rendre à Sehel s'expliquent mal. On sait en effet, que Khnoum avait un temple à Esna, à 64 kilomètres au sud de Louxor. Le voyage aurait donc été moins long et le gain de temps appréciable. Ce déplacement fut motivé par d'autres causes, à la suite de la découverte d'un secret important, concernant le grand fleuve.

A la fin du siècle dernier, le géomètre Léon Mayou prétendit que le Nil, tel qu'il existe aujourd'hui, ne coule pas dans son lit primitif. Il emprunte une voie artificielle creusée par les hommes. Ce détournement a entraîné la lente stérilisation du Sahara. Mayou assurait qu'à l'aide d'un barrage établi à Khartoum, on reconstituerait l'ancienne Mer des Gazelles et que, cette mer une fois recrée, les anciens fleuves qui parcouraient le Sahara se rempliraient petit à petit, redonnant rapidement la vie et la fécondité à ce pays désolé.

Le colonel Roudaire vérifia la thèse de Mayou et conclut à l'existence, aux temps historiques, d'une mer intérieure au sud de l'Algérie et de la Tunisie.

Cette mer, d'environ 400 kilomètres de long, aurait débouché par un canal dans le Golfe de Gabès. Son niveau étant supérieur de 50 mètres à celui de la Méditerranée, Roudaire admit qu'elle était alimentée par le Nil.

Dans son livre, *Les Secrets des pyramides de Memphis*¹⁵, Léon Mayou nous dit que le détournement du Nil aurait été effectué quelques kilomètres en aval de Khartoum, là où le Nil Blanc venu de l'Ouganda et du Lac Victoria est rejoint par le Nil Bleu, descendu du Lac Tana. Une montagne aurait été percée et le Nil redressé.

Hérodote, qui passa de longs mois avec les prêtres égyptiens quatre siècles avant notre ère, et découvrit tant de mystères cachés dans les temples, ne put obtenir aucun renseignement sur le Nil.

Cet échec, il médite dessus dans ses écrits : « *Quant à la nature de ce fleuve, je n'ai rien pu apprendre, ni des prêtres, ni d'aucun autre... Je n'en ai rien pu recueillir toutes les fois que je me suis adressé aux Égyptiens et que j'ai voulu savoir d'eux quelle est la nature de ce fleuve si opposé aux autres dans sa marche. Je les ai vainement interrogés sur ces divers objets.* »

Des ingénieurs capables de détourner un fleuve comme le Nil sont à même d'entreprendre des travaux grandioses, facilitant la répartition des eaux. Leurs différentes réalisations ne posent aucun problème à leurs techniques.

Sehel pourrait être un point important du réseau hydrographique de l'Égypte, une sorte de poste de commande, d'où les réalisateurs du projet déviaient le surplus du fleuve dans un réseau souterrain naturel.

La sécheresse de sept ans qui affecta la vallée du Nil sous le règne de Djeser avait certainement été provoquée par un accident survenu au système de délestage du fleuve.

NOTA : Des colorations à la fluorescine effectuées dans le lac Nasser, derrière le nouveau barrage d'Assouan, prouvent que les eaux du Nil disparaissent en quantité importante dans le sous-sol, et vont se perdre dans la Mer Rouge. L'hypothèse présentée ci-dessus mérite qu'on s'y arrête.

LE NOUVEAU « PASSAGE DE LA MER ROUGE »

Juste en face la moderne Assouan, se dresse l'île septentrionale de la première cataracte : l'Éléphantine. Les opinions divergent en ce qui concerne la toponymie de cet oasis de verdure ancrée dans le lit du Nil, comme un radeau de papyrus. On pense qu'elle doit son nom à l'ivoire qu'elle importait du Soudan et dont elle faisait le commerce dès une époque très ancienne. Cependant, les rochers chaotiques et zoomorphes qui la ceignent peuvent avoir, par analogie, déterminé le choix de son appellation. Sombres et luisants comme la peau des pachydermes, ils émergent du fleuve et affrontent les flots.

Khnoum possédait un temple sur l'Éléphantine. Totalemment ruiné, il n'offre plus aux visiteurs que quelques monolithes décorés de bas-reliefs, sur lesquels la représentation du Maître des Eaux a été martelée par les

prêtres coptes. Des symboles magiques surchargent l'effigie du dieu cornu, suspecte aux premiers chrétiens. Dans son paradis, Khnoum doit bien rire de cette inutile profanation, et se réjouir de la bonne farce qu'il vient de jouer aux hommes, inconsciemment assujettis à sa divine volonté.

Dès 1901, sous le protectorat anglais, il fut décidé de construire à Assouan un barrage chargé de régulariser le cours du Nil. Œuvre admirable pour l'époque, il fut dressé dans la zone d'influence de Khnoum. L'archétype primitif, lié au pouvoir du dieu sur les eaux, se perpétuait d'une manière concrète. Le nouveau barrage Sadd-el-Aali, édifié à 7 km au sud du premier, fait totalement oublier celui de 1901, mais maintient la tradition dévolue à cette région de toujours présider à la régularisation des flots du Nil.

Sadd-el-Aali est une merveille de la technique moderne, ses dimensions sont colossales : 5 000 mètres de long et 50 mètres de large. Sa hauteur atteint 110 mètres. La pyramide de Chéops représente 1/17^e de la masse de cet imposant édifice. Lorsqu'il aura atteint son plein fonctionnement, ce barrage aura un débit de 80 milliards de mètres cubes d'eau par an, permettant, on l'espère, d'augmenter d'un tiers la superficie cultivable des terres. Douze turbines développeront 10 milliards de kWh, source d'un important plan d'industrialisation du pays. On prévoit que le réservoir aura 600 km de long, il pénétrera de 250 km dans le territoire du Soudan. Douze techniciens soviétiques et quatre cents ouvriers égyptiens ont trouvé la mort en édifiant ce « monstre » des temps modernes.

Aujourd'hui, Khnoum doit regarder d'un œil curieux cette montagne artificielle de béton qui obstrue son fleuve et qui, selon l'avis de mes amis égyptiens, constitue comme les langues d'Ésope, la meilleure et la pire des choses...

Ce sont les Américains, qui entreprirent les études et les sondages préliminaires de l'ouvrage. Il y a cent ans déjà, les dirigeants de l'Égypte avaient demandé au vicomte Ferdinand de Lesseps d'étudier un tel projet. De Lesseps s'était montré hostile à l'édification d'un barrage sur le grand fleuve, faisant ressortir tous les inconvénients qui en découleraient. Pour des raisons différentes, sous la pression de Foster Dulles, les Américains abandonnèrent l'idée de participer à l'érection du Sadd-el-Aali. Les Soviétiques leur succédèrent et en quelques années, l'œuvre fut achevée.

Ce n'est que maintenant que les Égyptiens se rendent compte que leur barrage ne présente pas que des avantages ; et les paroles pleines de sagesse

de Jean Cocteau, prononcées quelques mois avant sa mort, peuvent illustrer d'une manière marquante l'avertissement que le grand poète lançait à l'humanité : « *La nature se venge toujours de l'homme qui la corrige !* »

Actuellement, le limon fertilisant du Nil reste prisonnier derrière la fantastique muraille d'Assouan et, d'année en année, les cultures s'appauvrissent. Le coton périlite et les vers l'envahissent. Les écoliers, abandonnant leurs cours, sont chargés de détruire ces parasites. Les fellahs continuent à extraire des berges du Nil la terre brunâtre nécessaire à la fabrication des briques employées pour construire leurs maisons. Dans la banlieue du Caire, deux briquetteries ont dû fermer leurs portes par manque de matière première.

La faune et la flore du fleuve se transforment. La plupart des poissons restent derrière le barrage, des pêcheries d'État ont été créées derrière celui-ci, mais avec le climat, il est très difficile de conserver le produit de la pêche.

De nouvelles terres ont été irriguées, mais leur rapport est insignifiant et ne compense pas la carence alimentaire provoquée par une démographie galopante.

Les alluvions n'allant plus se perdre en Méditerranée, on a constaté, à l'orient de l'Égypte, une totale disparition des sardines.

Le climat commence à changer dans la région d'Assouan ; le lac Nasser provoque une importante évaporation et, en 1973, il a plu au nord du barrage. Jamais, de mémoire d'homme, un tel fait ne s'était produit dans cette région.

On ne croit plus maintenant qu'il sera possible de mettre un jour Sadd-el-Aali en pleine eau, car le terrain bouge derrière l'édifice et d'énormes infiltrations ont été constatées. Assouan et son barrage sont devenus une épée de Damoclès pointée au cœur de l'Égypte. Si pour des raisons naturelles (tremblement de terre) ou provoquées (guerre), le barrage venait à se rompre, six heures plus tard, l'Égypte et la Lybie seraient totalement rayées de la carte du monde !

L'Exode nous rapporte la fin des armées de Pharaon, noyées dans les eaux de la Mer Rouge, par une subtile manœuvre de l'ange de l'Éternel, soutenant les Hébreux, qui fuyaient l'Égypte. Souhaitons qu'un tel événement ne se réédite pas. Et espérons qu'un jour, le Khâmsin, le vent brûlant du désert, apporte, par-delà le Sinaï, les chants de paix et de joie des kibboutz. Nous verrons alors les deux peuples frères s'étreindre et oublier

leurs rancunes. La parole de l'Écriture se réalisera : « Et en ce même temps, il y aura un autel à l'Éternel, au milieu du pays d'Égypte... » Ce sera le début d'une ère nouvelle, un retour aux sources de la foi et de la connaissance.

MAGIE SOLAIRE A ABOU-SIMBEL

Lorsque notre siècle passera devant le tribunal de l'Histoire pour y être jugé, peu d'avocats assumeront sa défense. Reflet d'une civilisation hautement industrialisée et sophistiquée, témoin d'une époque décadente, bouleversée par des luttes d'influence économiques et des guerres fratricides, les futures générations, le considéreront comme une borne noire placée par le Temps sur sa spirale évolutive.

C'est alors que la défense sortira de son dossier une chemise poussiéreuse, sur laquelle s'inscrira en larges lettres le nom d'Abou-Simbel.

Le sauvetage des temples nubiens, exécuté par l'U.N.E.S.C.O., constitue un des plus beaux actes de solidarité humaine enregistré au XX^e siècle.

Irrémédiablement condamné à disparaître sous les eaux du Nil, s'élevant de plusieurs dizaines de mètres après l'édification du barrage d'Assouan, ces temples construits sous Ramsès II, auraient été engloutis sous les flots, si M^{me} Suzanne Desroches-Noblecourt et M. André Malraux n'étaient pas intervenus personnellement auprès du grand organisme international, afin de mobiliser toutes les bonnes volontés pour l'arracher à sa perte.

Les deux temples d'Abou-Simbel sont grandioses. Le premier était dédié à Harakhtès, Ramsès lui-même, Amon et Ptah. C'est le plus étonnant. Le second, dédié à la déesse Hator, est celui de la reine Nefertari.

Les plans de ces édifices surprennent et choquent par leur gigantisme. Leur façade est d'une beauté et d'une puissance extraordinaires.

Devant le temple de Ramsès II, quatre socles géants supportent quatre colosses représentant le pharaon coiffé du *nemès* et du *pschent*. Ils mesurent vingt mètres de haut. Le tout a été taillé dans une vaste échancrure de montagne. Les techniciens de l'U.N.E.S.C.O. ont découpé, ces fantastiques statues, lors de la transplantation des monuments, puis les ont replacées, sans que l'œil puisse y déceler la moindre marque.

Ce temple était un édifice solaire, comme l'indique la frise de cynocéphales, qui encadre son fronton. Dans le symbolisme égyptien, cet

animal tient un rôle important. Saluant le soleil à son lever par des cris et des gambades, on l'avait surnommé Benti. Hurlant le soir et courant dans les plaines, il s'appelait alors Hetet, figurant le soleil crépusculaire.

L'historien Creuser explique que sa signification hiéroglyphique prend plusieurs sens :

1° Elle évoque l'écriture.

2° Elle représente la Lune, parce que cet animal, selon les Égyptiens, devenait aveugle, et avait des flux de sang menstruels à la Nouvelle Lune.

3° Elle s'adapte à la caste sacerdotale, car le cynocéphale, comme celle-ci, ne mange pas de poisson.

4° Symbolisant le monde, ce singe, comme lui, est composé de soixante-douze parties.

A cause de ses rapports avec la Lune et le Soleil, cet animal était l'image du Temps. Il est dit qu'aux deux équinoxes de l'année, le cynocéphale urine douze fois par jour, à savoir à chaque heure, et qu'il en fait autant la nuit ! Il a été souvent représenté assis près des clepsydras, desquelles l'eau s'écoule par son pénis.

Le temple d'Harakhtès était orienté de façon que deux fois par an, le 23 février et le 23 octobre, les premiers rayons du soleil levant, éclairant la salle hypostyle soutenue par huit piliers carrés, auxquels sont adossés huit colosses royaux, vinssent éclairer deux statues du *naos*.

Les portes du Saint des Saints étaient ouvertes pour permettre à la lumière de pénétrer au cœur du sanctuaire. Elle caressait les sculptures, taillées dans le grès de la montagne, de Ramsès II et d'Amon, laissant toujours dans l'ombre la statue de Ptah, dieu chthonien.

Les architectes de l'U.N.E.S.C.O. ont conservé aux temples leur orientation astronomique initiale.

La magie solaire était pratiquée à Abou-Simbel, suivant des rites qui nous sont totalement inconnus. On sait pourtant que, pour la fête du Nouvel An, une statue en or était présentée sur un autel, face à l'astre du jour.

Cette tradition était indéniablement liée à la religion pharaonique. Mais ce n'est pas sans raisons valables que les prêtres avaient imaginé le stratagème visant à faire, à des périodes fixes, éclairer les statues de leurs dieux, placées avec précision dans le *naos*. En effet, il s'agissait là d'un contrôle de la marche parfaite de la mécanique universelle. Ce stratagème est identique à celui pratiqué par les prêtres incas, qui dressèrent, dans leurs enceintes sacrées, les « Pierres à Attacher le Soleil ». Ces monolithes

servaient de balise ; leur ombre projetée venait frapper des repères tracés sur le sol et indiquait aux observateurs que les lois cosmiques n'avaient pas subi de perturbations. La même préoccupation se retrouve dans nos cathédrales gothiques. A Chartres par exemple, le 21 juin, chaque année, un rayon solaire vient frapper une plaque métallique incluse dans le sol d'une allée.

Les anciens textes égyptiens nous enseignent qu'à plusieurs reprises le soleil s'est levé contrairement à la normale. Les marques immuables, implantées dans les sanctuaires, sont autant de preuves qui militent en faveur de la crainte qu'inspirait aux hommes un cataclysme céleste.

Grâce à de simples pierres travaillées ou simplement taillées, les savants astronomes du temps passé ont, par des méthodes très faciles, contrôlé la bonne marche de l'astre du jour, donc de l'univers. Tout porte donc à croire que la fin de l'Ancien Monde a été provoquée par un accident cosmique.

L'AUTRE VISAGE D'HATOR

Un peu au nord du temple de Ramsès II, à Abou-Simbel, se dresse celui que la reine Nefertari consacra à la déesse Hator. Le style de cet édifice est remarquable. Il allie la puissance écrasante des statues de la reine et d'Hator à la légèreté des lignes architecturales.

Pour les Égyptiens, Hator représentait toutes les joies de la vie. Déesse de l'amour, de la musique, de la danse et de l'ivresse, ses adorateurs ne devaient jamais pénétrer dans les temples qui lui étaient dédiés lorsqu'ils étaient tristes. Hator, à la Basse Époque, était considérée comme la fille de Rê. On l'appelait « Œil de Rê », en sa qualité de fille du Soleil. *La Tradition égyptienne enseigne que c'est elle que le grand dieu cosmique envoya, sous cette forme, pour détruire les humains, dont il était mécontent.*

Sur le plan occulte, « l'Œil de Rê » représente la Lune. L'Atlantide aurait donc été engloutie dans l'océan à la suite d'un cataclysme sélénique. Par déformation, les hommes en firent une bonne déesse, oubliant son rôle destructeur d'autrefois.

L'histoire secrète de l'humanité est inscrite dans les anciennes légendes ; c'est en les étudiant que nous comprendrons mieux le grand mystère des civilisations disparues.

EN RÉSUMÉ

« L'Égypte est un don du Nil. » Cette constatation faite par Hérodote, il y a vingt-cinq siècles, est encore valable de nos jours. Cependant, dès que l'on s'intéresse à l'Égypte, les questions restées sans réponses deviennent innombrables et, avant tout, celle de la survie de l'Égypte, étroitement liée à son fleuve nourricier, dont une anomalie géologique a vivement frappé les esprits curieux.

Avec un cours de près de 6 000 kilomètres, le Nil est le plus long fleuve du monde, battant d'une courte tête l'Amazone. Et pourtant, contrevenant à toutes les lois qui régissent les cours d'eau, le Nil, dont la largeur varie entre 450 mètres et 3 kilomètres, coule dans une vallée si étroite, qu'elle ne serait même pas digne d'une rivière comme la Marne. C'est un fait acquis en comparaison avec tous les autres grands fleuves de notre planète qui, au cours des millénaires, se sont creusé des vallées atteignant quelquefois des centaines de kilomètres de largeur. C'est au Soudan et en Éthiopie, que le Nil recueille l'appoint de nombreuses rivières. Sur les deux mille derniers kilomètres de son parcours, il ne reçoit aucun affluent !

Comme nous l'avons vu, partant de ces données, le colonel Roudaire, le géologue Mayou et bien d'autres ont avancé l'hypothèse, incroyable au premier abord, selon laquelle le Nil irriguant une partie du Sahara aurait été volontairement détourné vers l'Égypte par la volonté humaine.

Jusqu'à ce jour, les causes de l'aridité relativement récente du Sahara, par suite de l'assèchement de ses lacs immenses et de ses cours d'eau dont le tracé est encore parfaitement repérable, n'ont jamais pu être rationnellement expliqués.

Il y a moins de dix mille ans, ce désert était une région fertilisée par quatre grands fleuves et de nombreuses rivières puisant en partie leur eau dans des lacs, dont les plus importants mesuraient entre 300 et 400 kilomètres de longueur. On trouve de plus en plus de vestiges témoignant d'un habitat humain et animal très dense, et la mission Ténéré, à laquelle participa Frison-Roche, a acquis la certitude qu'en certains lieux, les habitants sont partis en catastrophe, ce qui ne cadre pas du tout avec la théorie d'un assèchement progressif, s'étendant sur des dizaines de générations, et qui aurait laissé le temps d'organiser une migration ordonnée.

Les photographies obtenues par satellites (habités ou non) de cette région du monde, sont venues appuyer les recherches géologiques. Elles semblent corroborer la thèse de Mayou !

Par qui fut décidée la mort géologique et climatique d'une immense partie de l'Afrique, soudain privée d'une eau que l'on avait détournée vers cette étroite bande de terre qui devait devenir l'Égypte ? Personne n'est capable de le dire. L'Histoire elle-même ignorera encore bien longtemps le nom du peuple, et celui du souverain, qui décrétèrent la fin de l'oasis saharienne.

Le capitaine Coche qui avait découvert, en plein Hoggar, des fresques dont la facture est exactement la même que celle qui, en Égypte, date de l'époque pré-dynastique, avançait l'hypothèse suivante : « Installés au Sahara, les futurs Égyptiens en auraient été chassés par des envahisseurs étrangers et se seraient petit à petit trouvés refoulés vers l'Est. Ils auraient alors détourné le cours du Nil, à la fois pour fertiliser une région dans laquelle ils avaient l'intention de s'établir à demeure tout en se vengeant, par la même occasion, de leurs vainqueurs. »

Seuls les rescapés de la race Atlante, arrivés à un stade d'évolution avancée, auraient été capables de mettre en œuvre un tel projet. Ce sont bien les Atlantes qui vinrent se créer une patrie nouvelle aux confins de l'Afrique et de l'Asie.

Bien avant la brutale disparition de l'Atlantide, ses colons s'étaient fixés de part et d'autre de l'Atlantique, apportant avec eux les raffinements d'une civilisation parvenue à son apogée. Après la catastrophe qui engloutit la mère-patrie, les Atlantes coupés de leur source originelle, connurent une lente asphyxie spirituelle et culturelle. La race pure disparut et se mélangea de plus en plus, par le mariage, aux autochtones et aux nouveaux arrivants. Plusieurs faits témoignent en faveur de la grande idée de Coche. En premier lieu, en contradiction avec le processus habituel aux autres civilisations, la civilisation égyptienne connut son apogée culturelle, dès les débuts de son histoire, sans aucune transition. Les sommets de la culture furent atteints d'un seul coup, notamment avec la construction des pyramides, plusieurs millénaires avant notre ère.

Il en va de même sur le plan spirituel. Le Livre des Morts, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, ainsi que toutes les inscriptions antérieures à la IV^e dynastie, font état d'un monothéisme d'une grande élévation morale. Ensuite seulement, on en arrivera, par une lente dégénérescence des dogmes

et leur interprétation erronée, au polythéisme, aux dieux innombrables, à l'adoration des astres et des animaux.

Tous les égyptologues sont d'accord sur ce point. Mais comme ils ne peuvent accepter l'hypothèse atlante, ils en sont réduits à d'affolantes gymnastiques intellectuelles pour tenter d'échafauder des théories logiques. Les plus sincères se contentent d'avouer que, dans l'état actuel des connaissances, l'origine précise de la civilisation égyptienne reste un mystère non encore élucidé. Ce sont tous ces secrets du passé que nous offre le logogriphe égyptien, jeu d'astuces et de recherches trompeuses qui a été inventé par le Sphinx en personne.

Tout est invraisemblable dans la construction et l'histoire des monuments attribués aux pharaons. Prenons un exemple. On attribue à Al-Mamoun le viol de la Grande Pyramide. Rien n'est moins sûr ! Nous avons visité Chéops à plusieurs reprises, avec un Copte initié. Ce dernier nous a conduit vers le passage tortueux appelé le « Puits », conduisant à la « Galerie d'entrée » inclinée. Son tracé traverse une grotte creusée dans le roc naturel. Le point de jonction entre le « Puits » et la « Grande Galerie » est très bouleversé. Il semblerait qu'à l'origine le couloir conduisant à la pseudo-« Chambre de la Reine » avait été masqué, recouvert par des dalles formant le sol de la « Grande Galerie » et qu'une dalle recouvrait également l'orifice du « Puits ». Notre guide nous fit remarquer que toute la partie inférieure de la « Grande Galerie » avait été violemment arrachée et enlevée, laissant à découvert le passage conduisant à la « Chambre de la Reine » et démasquant aussi l'ouverture du « Puits ». *Le « Puits » a été « fracturé » par une explosion venue du bas !*

Avant Al-Mamoun quelqu'un a pénétré dans la Grande Pyramide, en se frayant un chemin à l'explosif, et accédé directement au centre du monument, sans en briser le revêtement, laissant inviolée la montagne de pierre. Ceci implique la présence d'un réseau *extérieur* de galeries souterraines, dont une au moins aboutit sous la pyramide. Mais qui, avant le IX^e siècle, détenait des substances chimiques brisantes aussi puissantes que le T.N.T. ? Seuls des alchimistes seraient capables de répondre à cette interrogation.

CHAPITRE VII

LES COLÈRES DU CIEL : HYPOTHÈSES SUR LA FIN D'UN MONDE

Aucun texte historique égyptien ne relate le dernier déluge. Cette carence est anormale, ce que les scribes ont oublié de transcrire constituant l'essentiel de la somme des connaissances du passé qu'ils nous ont léguée.

En aucun cas, les prêtres ne peuvent avoir passé sous silence cet élément primordial de l'histoire de l'humanité. Nous pouvons donc penser qu'ils ont dissimulé « ailleurs » la relation de ce cataclysme. Dans leur mythologie, par exemple.

Le courroux de Rê envers les humains couvre d'un voile léger la relation ésotérique de la dernière « fin du monde » dans le mythe égyptien.

Prenons un texte classique rapportant la colère du grand dieu ; celui de C. Desroches-Noblecourt, dans son *Histoire générale des religions*¹⁶ est des plus clairs.

... Il (Rê) ne connut pas moins d'ennuis avec les hommes. De tout temps, ceux-ci s'étaient régulièrement révélés ingrats à son égard, et il avait dû les punir à maintes reprises. Cependant, leurs complots devinrent plus dangereux lorsqu'ils s'aperçurent qu'il vieillissait¹⁷, lui « le dieu aux os d'argent, aux membres d'or et aux cheveux de lapis-lazuli ». Ils résolurent de profiter de cette faiblesse pour le renverser définitivement. Mais leurs projets n'échappèrent pas à Rê qui convoqua aussitôt le conseil des dieux les plus importants créés par lui dès qu'il était sorti de Nouou (Chou, Tefnet, Geb et Nout), et Nouou lui-même. Il leur exposa la folie et l'ingratitude de ses créatures inférieures, et sollicita leurs conseils. Et Nouou, l'ancêtre primordial, prononça :

« Mon fils Rê, toi qui es plus grand que ton père et ses créateurs ! Reste assis sur son trône ; la crainte que tu inspires est déjà grande, si ton œil se dirige contre les conspirateurs. » Et Rê, suivant son conseil, envoie contre les hommes son œil divin, sous la forme de la déesse Hator. En vain,

s'enfuient-ils dans le désert, la vengeresse les rejoint et en fait un massacre épouvantable.

Rê la voyant enivrée de carnage et sang, et craignant qu'elle ne laisse pas un homme vivant, fait fabriquer en hâte, un breuvage composé de bière, d'orge, et d'une substance rouge (peut-être des grenades) qui lui donne l'aspect du sang humain. Sept mille cruches de cette boisson sont ainsi préparées, on les répand sur le sol, de façon à inonder les champs jusqu'à la hauteur de quatre palmes. Hator s'imagine qu'elle voit là le sang des hommes, en boit jusqu'à l'ivresse, et cesse de tuer. C'est ainsi que Rê sauva ce qui restait de la race humaine.

Il existe dans ce récit, une analogie avec le VI^e Chapitre de la Genèse, dans lequel l'Éternel sanctionne la Terre à cause de la corruption du genre humain. Le Déluge biblique est décidé pour les mêmes raisons que le « déluge » égyptien. Dans le *Critias*, Platon attribue l'infortune de l'Atlantide à la perversité et à la méchanceté des hommes. Une explication identique est donnée dans le *Popol-Vuh*, la « bible » des Mayas-Quichés, sur la fin d'un soleil. Celui qui dominait la création qui précéda la nôtre fut nommé par les prêtres précolombiens : *Nau Atl* — « Quatre Eaux ». Pour les Mayas, ce monde fut exterminé par le déluge que relatent toutes les traditions. Le mot « ATL » signifiant eau est identique en berbère et en quiché, c'est-à-dire des deux côtés de l'Atlantique ; il constitue la racine du nom de l'océan qui, selon Platon, couvrirait de son manteau liquide l'ATLANTIDE.

D'HÆRBIGER À DENIS SAURAT

Dans son ouvrage. *L'Atlantide et le Règne des Géants*, Denis Saurat citait en abondance Hærbiger et sa troublante théorie scientifique des lunes successives, celle « des mondes perdus ou engloutis du secondaire et du tertiaire ». Denis Saurat constate que « la Lune est la mère d'Israël ». Par une curieuse relation symbolique, les trois grands patriarches qui firent le peuple hébreu représentent les phases de la Lune : Abraham est la Lune croissante, Isaac est la Lune décroissante, alors que Jacob, l'ancêtre favori, est la pleine Lune. De temps en temps, l'astre des nuits est dévoré par un monstre. Les hommes doivent alors offrir des sacrifices (bouc ou homme) à

ce démon qui lâche la Lune pour manger l'offrande, et la déesse nocturne se remet alors à grossir... (Mythe africain).

Cette spéculation symbolique imagée semble en rapport avec la destruction de la Lune tertiaire, assimilée à la disparition mensuelle du satellite, et la crainte atavique de voir s'éteindre pour toujours le Grand Luminaire nocturne !

Toujours d'après Denis Saurat, qui commente le Zohar, on peut découvrir dans ce livre sacré des Juifs, certains passages qui présentent une analogie exagérée avec la théorie d'Hœrbiger concernant la disparition de la Lune du tertiaire : « Les deux autres astres » (chefs) unis en un seul, la Lune tertiaire brillait d'un éclat égal à celui du Soleil, étant si rapprochée de notre globe ; après sa chute, un seul astre éclairait la Terre.

DANS L'INCONSCIENT COLLECTIF

Le calendrier cosmogonique imaginé par les prêtres aztèques, puis utilisé par la suite par leurs descendants. les Mayas, comporte, sur son périmètre le serpent à deux têtes que nous retrouvons dans d'autres mythologies. Il représente la dernière phase de la Lune transformée, ou presque, en anneau qui entoure la Terre. Ce serpent-anneau plonge dans le grand océan, en s'écrasant sur la Terre entourée d'eau.

Le célèbre psychanalyste Gerhard Adler a réussi, en analysant les images, peintures de rêves ou états semihypnotiques, à établir une indéniable correspondance entre le serpent écrasant le monde et l'anneau lunaire qui vient détruire la surface du globe lors de ces cataclysmes.

LA DÉCOUVERTE DE JEAN BARLES

Il y a une trentaine d'années, Jean Barles, un haut fonctionnaire aujourd'hui disparu, présentait à l'Académie des Sciences un mémoire dans lequel ce chercheur démontrait que la Terre serait animée d'un mouvement secondaire de révolution sur elle-même.

C'est en étudiant les migrations de la préhistoire et leurs incidences sur les hommes, que Jean Barles mit en lumière un phénomène physique inconnu jusqu'alors, bien que ses effets aient été très souvent constatés.

Selon ce savant, certains points du globe ont occupé, dans la suite des temps, différentes positions par rapport à l'axe idéal passant par les positions polaires, en entendant par là les deux points de sortie de cet axe autour duquel la Terre accomplit son mouvement journalier de révolution sur elle-même, et non les points de convergences des cercles de longitude (90° de latitude nord et 90° de latitude sud).

Selon Barles, les points de surface considérés auraient été placés tour à tour de façon telle qu'ils recevaient les rayons solaires tantôt perpendiculairement sur l'Équateur, tantôt dans les régions tropicales, tempérées ou glaciales. Ce chercheur calcula même que le déplacement de climats s'effectuait dans une direction nord-est — sud-est.

Les très complexes travaux de Jean Barles, tout en mettant en relief le mouvement oscillatoire de notre planète, qui ressemble à celui d'une toupie désaxée en train de perdre ou de reprendre son équilibre, nous laissent penser qu'il y a des milliers d'années, un énorme bolide donna un gigantesque « crochet » à notre pauvre Terre. Depuis, celle-ci passe par des hauts et des bas, essayant de se remettre lentement, très lentement de cette collision cosmique.

NOTA. D'après les recherches du Dr. Tom Phillips, de l'Université de l'Illinois, l'Équateur coupait en diagonale, il y a 300 millions d'années, ce qui est aujourd'hui le Middle West américain, alors que les États-Unis et l'Union soviétique appartenaient probablement au même continent.

Les preuves de ce qui pouvait être la configuration de la Terre à l'époque sont extraites des mines de charbon, non seulement dans le Middle West, mais aussi et surtout en Union soviétique. C'est en étudiant des blocs de tourbe non carbonisés, mais pétrifiés que ce savant a découvert des restes de plantes fossilisés.

D'après le Dr. Phillips, ces restes de plantes ressemblent aux plantes que l'on trouve aujourd'hui dans les Tropiques, ce qui conduit à penser que l'Équateur de la Terre avait jadis une position différente.

Des blocs de tourbes contenant plusieurs centaines de spécimens de plantes, dont la fougère et la mousse, ont été trouvés aussi bien dans l'Illinois que dans le bassin soviétique du Donetz, en Angleterre, en Allemagne, en Hollande, et en Belgique. Tous ces spécimens présentent les mêmes caractéristiques que les plantes tropicales actuelles.

Cette uniformité confirme la théorie selon laquelle, il y a des millions d'années, les deux grands continents du monde ne faisaient qu'un.

LE JOUR OU LA LUXE HEURTA LA TERRE

En envoyant sur la Lune différentes missions spatiales, la N.A.S.A. n'a pas réussi à percer totalement les secrets de l'astre des nuits.

Parmi toutes les hypothèses proposées pour expliquer la Lune, ce qu'il y a de plus frappant c'est qu'aucune d'elles ne peut à la fois justifier sa présence et son aspect !

Pour Kant, La place et leurs suivants, la Lune était un satellite de la Terre né comme tous les satellites de la protoplanète encore gazeuse.

Les observations scientifiques faites à sa surface par les cosmonautes, contredisent cette affirmation.

La Lune est une étrangère dans le système solaire, son origine est nécessairement anormale. Certains astronomes admettent aujourd'hui que notre satellite, mini-planète errante, serait venu se piéger dans l'attraction terrestre, après avoir pénétré dans notre univers. C'est notamment la théorie de M. Mudler, un astronome amateur, qui estime que la Blanche Sélène nous vient du fin fond de la Galaxie.

Étrangère, originaire d'un monde lointain, la Lune, qui tient une si grande place dans les mythologies, apparaît dans le symbolisme ésotérique et sacré, comme un divin fléau. Les écrits d'Hœrbiger et de Denis Saurat lui attribuent le rôle désastreux que nous lui connaissons. Elle serait la sœur jumelle d'un satellite beaucoup plus ancien qui, à l'époque tertiaire, déclencha le déluge. Cette façon de voir les choses est difficilement admise par les milieux scientifiques, comme bien l'on s'en doute. Ceux-ci, d'ailleurs, ne furent pas beaucoup plus séduits par le mémoire présenté, en 1965, par le colonel d'artillerie Bunel dans une grande revue française¹⁸, traité accompagné de nombreuses planches illustrant une thèse selon laquelle la Lune aurait télescopé la Terre.

Pour le colonel Bunel, notre satellite, fils du cosmos, aurait été attiré par le Soleil ; sa trajectoire s'infléchissant. il aurait été aimanté dans la zone d'attraction de notre globe.

Les hommes de l'époque l'auraient vu grossir chaque jour davantage, provoquant sur notre planète des marées gigantesques et des

bouleversements géologiques aux conséquences terribles.

Petit à petit, la Lune envahit le ciel. Elle est si proche, que les populations s'enfuient, paniquées, frappées de terreur.

Puis, c'est le choc. Arrivée sous un angle négatif, le disque rocheux percute la Terre un peu en dessous de son équateur en direction du nord-ouest. Les pôles basculent, les continents se séparent et les ténèbres envahissent la planète.

C'est dans le Pacifique que cette formidable collision a lieu. L'abordage se traduit par une pénétration de plus en plus importante de la Lune dans le continent. L'écorce terrestre éclate, les répercussions de ce heurt titanesque atteignent les points les plus reculés du globe.

Pendant plusieurs heures, la Lune roule et écrase tout sur son passage, ce contact prolongé provoque une surcompression interne considérable. La croûte terrestre se brise comme une coque de noix et une puissante vague de basalte liquide jaillit des profondeurs, engloutissant les terres.

La vitesse de la Lune diminue et la violente réaction des masses internes terrestres, repousse l'intruse. Le petit astre s'éloigne alors lentement de la Terre et va, après un long temps, graviter autour d'elle à 380 000 kilomètres de distance.

VISITES DANGEREUSES

Des milliers de météorites tombent chaque année sur notre globe. Leur masse varie de quelques grammes à quelques tonnes.

En 1947, une météorite géante d'une centaine de tonnes s'abattit dans l'Extrême-Orient soviétique, près de Sikhote-Aline. D'après l'agence Tass, elle provenait d'un corps céleste ayant la dimension de la Lune. Si cette météorite était tombée sur une ville, l'effet destructeur aurait été identique à celui d'une bombe atomique.

Les cratères creusés par les « pierres du ciel » sont nombreux et, très souvent, les météorites se désintègrent en touchant le sol. Dans le sud-est africain, on a découvert, intact, un rocher céleste de 60 tonnes. Un autre de 36 tonnes a été trouvé à Cap York, au Groenland.

L'astronomie nous apprend que des astéroïdes, résidus d'une planète éclatée, gravitent autour de la Terre. Ce sont dans l'ordre d'importance :

Hermès	= diamètre : 1 200 mètres.
Adonis	= rocher errant en forme de cigare de 400 mètres de long.
Amor	= roc vagabond de quelques centaines de mètres.
Éros	= en forme d'haltère, long de 40 km.

En juin 1968, au moment où l'astéroïde Icare « croisa » l'orbite de la Terre, le Pr. S.T. Butler, de l'Université de Sydney, exprima son inquiétude devant le risque de rencontre possible avec notre planète. Icare n'est pas très gros, mais s'il nous avait télescopé de plein fouet, sa puissance explosive aurait été égale à celle de mille bombes « H ». Incontestablement, il y a eu de nombreux « Icare » dans la vie de notre système solaire. Tous ne firent pas mouche, mais certains provoquèrent de terribles collisions.

Un groupe de savants américains et argentins, dirigés par le Dr. William A. Cassidy, de l'Université de Colombia (New York), ont découvert dans la région de Campo Del Ciclo, dans le nord de l'Argentine, une succession de neuf cratères disposés presque en ligne sur une distance de 16 kilomètres. Après avoir effectué trois expéditions dans les provinces semi-arides de Santiago des Estero et du Chaco, presque à mi-chemin entre Tucuman et Corrientes, et mis au jour, à proximité des cratères, un champ de petites météorites qui s'étend sur 72 kilomètres, ces savants affirment qu'un satellite naturel de la Terre, après s'être désagrégé dans l'atmosphère, a creusé il y a quelque 6000 ans ces « entonnoirs » géants. En effet, des fouilles leur ont permis de recueillir plus de cinq cents fragments d'un poids variant de 500 grammes à 35 kilos. La teneur en carbone 14 du charbon trouvé dans le fond d'un cratère a permis d'évaluer à 5 800 ans l'âge maximum des neufs dépressions.

Si, de nos jours, la planète était menacée par l'arrivée d'une énorme météorite, les moyens techniques détenus par les grandes puissances permettraient d'écarter le danger. Quelques fusées à ogives nucléaires sont capables de faire exploser, avec précision, à des milliers de kilomètres de la Terre, une masse rocheuse de quelques dizaines de tonnes.

La prochaine « visite cosmique » se situera en 1986, avec le passage de la Comète de Halley. Il est à prévoir que cette grande dame du ciel se contentera de nous montrer sa magnifique chevelure, et qu'elle retournera bien vite errer pour des millénaires encore, dans les profondeurs de la Galaxie.

Les techniciens de la N.A.S.A. espèrent bien tirer, un jour prochain, profit de ces pierres folles du cosmos. Ils envisagent de déposer un laboratoire automatique sur une météorite et d'obtenir ainsi des renseignements scientifiques importants, concernant sa trajectoire céleste.

Une telle expérience est réalisable dès maintenant ; seule la restriction des crédits de l'astronautique, risque de la reporter à des temps meilleurs...

EXODE SPATIAL

Si nous acceptons l'enseignement de la Tradition, qui fait état de civilisations supérieures ayant vécu sur des continents aujourd'hui engloutis, il nous faut également admettre que ces organisations humaines détenaient des connaissances techniques qui nous sont encore inconnues.

La catastrophe qui détruisit le monde antédiluvien avait forcément été prévue par les savants de ce temps. Ce qui nous laisse à penser qu'une partie de l'humanité d'alors échappa à la mort, en émigrant vers une autre planète.

Notre génération ayant accédé à la « quête cosmique », c'est avec des yeux neufs, qu'elle peut se pencher sur les anciens textes sanscrits plusieurs fois millénaires et saisir toute l'importance de ces archives historiques. Des écrits comme le *Samarangana Soutradhara* donnent une description pittoresque de machines volantes existant chez les peuples civilisés dans le but d'assurer les communications entre continents et présider au maintien de l'ordre, voire à la réalisation de grandes expéditions interaérales.

Le *Samarangana Soutradhara*, qui est un recueil d'anciens manuscrits, consacre deux cent trente pages au système de construction d'engins volants, ces fabuleux *vimanas*, qui s'élevaient verticalement et pouvaient voler sur des milliers de kilomètres. Leurs possibilités étaient très grandes, ils évoluaient à grande vitesse et à haute altitude, échappant aux regards des gens qui étaient au sol.

Un autre recueil, le *Samar*, affirme que les *vimanas* n'étaient pas le produit de la cogitation poétique des scribes, mais des engins fonctionnant à la puissance latente du mercure chauffé. Lorsqu'ils étaient dans l'espace, les *vimanas* étaient sans ailes, soutenus uniquement par la force qu'ils émettaient.

Dans les livres ésotériques, sont énumérés quarante-neuf types de « feux propulsifs ». Ces derniers étaient liés à des phénomènes électriques et magnétiques. Les véhicules célestes de l'Inde antique échappaient à l'attraction terrestre et transportaient des équipages parfaitement protégés.

Comme nos longs courriers, ou les capsules spatiales américaines et soviétiques actuelles, chaque appareil avait un nom particulier. Sur des tablettes védiques, on parle du « Vimana Agnietra » ayant deux feux propulsifs postérieurs.

Avant le dernier déluge, les habitants de la Terre étaient en rapport permanent avec des êtres issus d'autres mondes. Certains engins construits sur notre planète atteignaient les régions solaires. Leur nom était *Suryamandala*. D'autres entreprenaient des courses encore plus lointaines, vers les étoiles. Leurs proportions étaient énormes, et ils voyageaient au delà du système solaire. On les appelait *Nahasatramandala*.

Le *Tantjoui* et le *Kantjoui* font allusion à ces merveilleuses machines, astronefs fuselés, qui tournaient toujours en orbite autour de la Terre en attendant les grands départs. Ces vaisseaux pouvaient recevoir plus de 1 000 passagers.

Le *Mahabharata*, ouvrage rédigé par les vénérables il y a quelques siècles, prétend que l'art de construire des navires de l'espace était encore connu, il y a trois mille ans, mais les sages durent occulter la science pour des raisons de sécurité.

Les hommes qui dominaient autrefois l'Asie, douze mille ans avant notre ère, disposaient de forces terrifiantes d'origine cosmique. Ils détruisirent des villes entières en utilisant des explosifs nucléaires. Le *Drona Parva* cite des faits curieux, qui nous suggèrent un conflit atomique. Ce livre décrit un énorme projectile flamboyant, brûlant d'un feu sans fumée, faisant flamber les forêts et tuant des milliers d'individus. C'est d'un monstrueux engin volant qu'était lancée cette bombe nommée l'Arma d'Agneya. Volant avec un sifflement déchirant elle traînait derrière elle un éclair aveuglant.

Le *Ramayana*, ou *Stances de Dzyan*, traduit en sanscrit et en vieux chinois, renferme des relations de dizaines de faits semblables rapportés par les historiens de jadis.

UNE NOUVELLE COLONIE DE L'ESPACE

Bien que la conquête de l'espace à l'aide de vecteurs propulsés par fusées soit la forme la plus élémentaire de nos victoires sur la pesanteur, nous avons déjà la certitude que ce mode de transport pourra, avant un siècle, mettre en orbite entre la Terre et la Lune, une « ville cosmique » de 30 km de long et de 7 km de diamètre.

Ce projet fabuleux n'appartient pas à la science-fiction, mais à la très sérieuse Université de Princeton. C'est le physicien G. O'Neill, qui en a imaginé les plans. Cette cité spatiale abriterait 10 000 personnes et constituerait une tête de pont permettant la conquête des autres planètes.

Pour les savants de l'Université de Princeton, la disparition des ressources naturelles de notre globe condamnera l'humanité à coloniser les étoiles. Le coût de cette fantastique entreprise serait du même ordre que celui du programme Apollo : 25 milliards de dollars.

Les spectaculaires changements, de climat enregistrés depuis une décennie sur notre planète, se manifestant par un refroidissement constant des températures, inquiètent les experts agronomes. La baisse des récoltes a retenu l'attention des membres du Congrès de la Faim, qui se tenait à Rome, en octobre 1974. Il se pourrait donc que le projet du physicien G. O'Neill soit réalisé plus rapidement que prévu. Si la France acceptait d'étudier sérieusement et sans ostracisme la théorie de notre ami le Dr. Marcel Pagès sur l'antigravitation, avant dix ans, elle passerait à la première place des pays engagés dans la course à la conquête de l'espace.

UN ENGIN DÉGRAVITÉ POUR 30 MILLIARDS DE FRANCS ANCIENS !

Les savants américains demandent 25 milliards de dollars pour construire leur gigantesque ville spatiale. Beaucoup plus modeste, le Dr. Marcel Pagès se fait fort de réaliser un engin se soustrayant à la gravitation pour 30 milliards de nos francs anciens. Cette somme est bien modique, si l'on considère celles qui ont été englouties dans la mise au point d'une certaine fusée Europa qui, allergique à la lumière solaire, semblait préférer les fonds sous-marins au cosmos...

Pour le « Père de l'antigravitation », la réalisation d'un engin dégravité n'est plus une question matérielle. Il affirme qu'il est possible, par de

nombreux moyens, de vaincre en un point donné la pesanteur, et ceci par la seule utilisation de l'énergie tirée directement de l'espace.

Il ne manque à Marcel Pagès que les moyens de réaliser l'expérience pour prouver ainsi que la France détient l'antériorité dans ce domaine de recherches.

Ce savant admet que ce mode de propulsion est celui utilisé par les O.V.N.I., et qu'il constitue le stratagème à l'aide duquel les Anciens construisirent les Pyramides et manipulèrent d'énormes monolithes.

L'antigravitation, outre son intérêt dans la propulsion d'engins spatiaux aux performances fabuleuses, pourrait s'appliquer à la réserve illimitée d'énergie gratuite et non polluante. L'énergie même de l'espace, auprès de laquelle celle de la fission atomique apparaît comme dérisoire, serait, en cette période de crise, la panacée universelle.

THÉORIE DE MARCEL PAGÈS

1° L'espace n'est pas vide ; il constitue au contraire un concentré formidable d'énergie. Cette masse énergétique peut être calculée. Elle l'a été en 1957 par le Dr. Pagès ; les calculs et les résultats ont été confirmés en 1958 par le prince de Broglie, président de l'Académie des sciences. Cette densité énergétique est prodigieuse : 10 millions de tonnes au cm^3 . De façon plus imagée, c'est l'équivalent de plusieurs bombes à hydrogène dans un dé à coudre !

2° Les lois de la densité matérielle s'appliquent à la densité énergétique. Les effets de gravitation sont dus à des différences de densité énergétique, comme les effets de pression sont dus à des différences de densité matérielle. En termes plus profanes, on retrouve tout simplement les lois d'Archimède dans le domaine de l'énergie : un objet dégravité s'élèvera dans le cosmos pour les mêmes raisons que le bouchon d'Archimède montait à la surface de l'eau de sa baignoire, ou que le ballon des frères Montgolfier s'élevait dans l'air.

3° Il n'existe pas de forces d'attraction dans la nature, mais seulement des forces de répulsion. Les corps tombent vers la terre, non pas parce qu'ils sont attirés par elle, mais parce qu'ils sont repoussés par le cosmos.

Très schématiquement, le problème de l'antigravitation consiste donc à inverser, en un point donné, le sens de ces forces, à créer les conditions d'un

effet archimédien, en donnant à un objet une densité gravitique inférieure à celle du milieu, ou en créant autour de lui un vide énergétique par lequel il sera « aspiré ».

Les applications de ces lois archimédiennes, transposées dans l'espace énergétique, ont toujours été envisagées par le Dr. Marcel Pagès dans l'optique de la réalisation d'engins ou de véhicules cosmiques. De vaisseaux intersidéraux capables de vitesses presque infinies (et sans commune mesure avec la classique et contestable « vitesse de la lumière ») et, par conséquent, d'atteindre des distances à peu près infinies, elles aussi. En un mot, des « soucoupes volantes ». Les théories antigravitationnelles, telles qu'il les a établies, permettent d'ailleurs, et permettent seules, d'expliquer de manière parfaite les observations d'O.V.N.I.

L'utilisation et la mise en œuvre d'une telle énergie par une antique civilisation n'est pas une idée impensable. « Carburant » universel, l'« A-G » née des lois de la Création, peut être puisé n'importe où dans l'univers.

Nul ne peut plus nier aujourd'hui la réalité du phénomène extraterrestre. Les « soucoupes volantes » appartiennent autant aux mystères du temps qu'à ceux de l'espace.

Plus de vingt ans d'enquêtes ufologiques nous ont appris que le phénomène n'avait pas uniquement des incidences scientifiques, bien au contraire !

Ces mystérieux objets célestes se déplacent suivant des axes préférentiels. En fonction de cette constatation, Aimé Michel imagina la théorie de l'orthoténie. Ses détracteurs firent une telle campagne contre cette découverte, que les ufologues l'abandonnèrent très vite, trop vite, sans en avoir compris l'importance.

L'orthoténie a des lacunes, c'est vrai, mais nous considérons cette méthode d'investigation comme le premier fil conducteur susceptible de mener les chercheurs sur la voie de la vérité.

L'analyse du phénomène U.F.O. (déplacement des engins, atterrissages, contacts) est, suivant notre fausse logique, rempli d'aberrations. Deux siècles et demi de cartésianisme ont stratifié l'imagination et, souvent, l'arbre cache la forêt, que certains chercheurs refusent de voir, ou que leurs œillères rendent aveugles !

Indéniablement, il existe un rapport entre les manifestations actuelles des U.F.O. et l'histoire oubliée de la planète. Des centaines de témoignages, pour ne pas dire des dizaines de milliers, prouvent que nos insolites

visiteurs évoluent dans nos cieux, suivant des plans de vol programmés. Les pilotes de « SV » se déplacent en fonction de critères qui nous échappent encore totalement. Comme les équipages des engins « LEM », ils utilisent des cartes précises des lieux étrangers où ils accomplissent leur mission. On se demande cependant si ces documents représentent bien les lieux qu'ils explorent, dans leur état actuel.

De multiples témoignages font état de la présence d'extraterrestres « déphasés » dans le temps ! Ces entités semblent troublées par notre présence sur la planète, surprises d'y découvrir des êtres vivants comparables à elles.

LES ÉGARÉS DU TEMPS

Les ufologues sont unanimes à reconnaître qu'il existe de troublantes contradictions, dans le problème « O.V.N.I. », qu'ils étudient.

Les témoignages actuels ne pouvant être, à eux seuls, décisifs, ils ont eu l'idée de fouiller dans les archives du passé à la recherche de la clé de cet irritant problème. Leurs découvertes sont stupéfiantes : des descriptions très précises de « soucoupes » ont été faites au XIX^e siècle, au Moyen Age et, dans l'Antiquité, les écrits sacrés les plus anciens en font expressément mention ! Or, à ces époques, nulle confusion avec des ballons sondes ou des avions supersoniques n'était possible.

La seule conclusion logique qui s'impose est que les Mystérieux Objets Célestes sont les cosmonautes d'une race inconnue qui surveillent la Terre depuis l'aube des temps.

Outre la capacité de pouvoir se déplacer librement et sans problèmes dans tout le cosmos, les « ambassadeurs » de cette race ont maîtrisé le temps.

Les repères chronologiques, c'est-à-dire les siècles, les années et les mois, sur lesquels nous situons leur présence dans nos cieux, sont totalement subjectifs. Ces échelles de valeur ne sont valables que pour nous. Pour les Maîtres du Temps, elles ne veulent rien dire. Mille ans ou plus n'ont aucune signification pour un voyageur se déplaçant à des vitesses supraluminiques.

Le paradoxe de Langevin est bien connu. S'appuyant sur la théorie de la relativité d'Albert Einstein, il démontre que le temps ne s'écoule pas à la

même vitesse en tous lieux et en toutes circonstances. Le physicien hollandais Lorentz a établi des équations donnant la valeur relative du temps et le physicien français Paul Langevin, disparu en 1946, en a imaginé les incidences.

Le professeur Langevin a supposé qu'un voyageur quittait la Terre à une vitesse proche de celle de la lumière (le vecteur imaginé par le Dr. Marcel Pagès dépasserait cette vitesse), s'en éloignait pendant un an, faisait demi-tour, revenait au bout de deux ans — temps mesuré par l'horloge de son astronef — et trouvait, à son atterrissage, la Terre vieillie de deux siècles et habitée par des générations inconnues à son départ.

Cette conséquence de la théorie de la relativité n'a pas été admise d'emblée, car elle choquait le sens commun, mais lorsque les savants ont le choix entre celui-ci et une équation, ils n'hésitent pas longtemps et choisissent l'équation.

La relativité du temps fut confirmée, ces dernières années, par une observation de physique nucléaire : il fut en effet constaté que des particules, dénommées « mésons mu », qui vivent normalement en moyenne deux millièmes de seconde avant de se désintégrer, sont produites dans la haute atmosphère par les bombardements cosmiques et projetées vers la Terre à une vitesse proche de celle de la lumière. A cette vitesse, elles devraient parcourir environ 600 mètres avant de se désintégrer, or leur trajet est supérieur à 10 kilomètres.

Conclusion tirée par les physiciens : pour le voyageur « méson mu », comme pour le voyageur de Langevin, le temps s'est contracté. Dans son livre, *Les frontières du possible*, Jacques Bergier consacre tout un chapitre à la possibilité du voyage temporel. Il n'hésite pas à écrire :

Imaginons une espèce de capsule ou de vaisseau spatial temporel remontant le cours du temps et animé d'une énorme énergie.

Par rapport à un observateur de l'époque où le vaisseau arriverait, il serait très petit, traverserait tous les obstacles et se manifesterait d'abord par une pluie de rayons cosmiques arrosant tout le voisinage.

De telles gerbes ou « événements » exceptionnels sont connus dans le domaine des rayons cosmiques et ont été étudiés. Il se peut que certains de ces « événements exceptionnels » soient des arrivées de voyageurs venant du futur. Pour le moment, on les interprète comme l'arrivée de particules cosmiques animées par une très grande énergie et venant d'une autre galaxie que la nôtre.

Les mystérieuses « soucoupes volantes » sont peut-être des stratagèmes techniques utilisés pour se déplacer dans le continuum spatio-temporel, explorant aussi bien notre présent, que notre passé, ou notre futur.

L'arrivée d'un voyageur du futur serait-elle perceptible à nos sens et à nos instruments de mesure ? Probablement, ajoute Jacques Bergier. Mais pas sous des formes évidentes. Elle se traduirait comme un bombardement extrêmement puissant de rayons cosmiques ou comme une tempête magnétique sans précédent, ou par quelque manifestation que nous ne rapprocherions pas d'un voyage temporel.

Lors des apparitions d'O.V.N.I., on enregistre de très importantes variations du magnétisme terrestre ; ces engins considérés comme spatiaux, peuvent tout aussi bien être « temporels ».

À LA RECHERCHE DES DERNIERS ATLANTES

Les rescapés de l'Atlantide, exilés du temps et de l'espace ont-ils encore des bases sur notre planète, et des contacts avec les hommes de notre nouveau monde ? La question mérite d'être étudiée ; sa solution serait susceptible de lever bien des voiles sur les civilisations anciennes et les phénomènes que nous pensons être d'origine extraterrestre.

On conçoit mal, que des individus évolués visitent « gratuitement » notre planète, dans le seul but de faire du tourisme. Pour différentes raisons, le refus de contacts officiels est explicable, ne serait-ce que par le danger de contagion mutuelle couru lors de rencontres prolongées entre des êtres issus de milieux différents. Les missions qu'ils accomplissent sur terre sont en rapport avec des besoins qui leur sont particuliers. L'affaire du Gard nous fait penser à une recherche d'eau possédant des caractéristiques minérales spéciales. Ce que beaucoup ont pris pour des coups de chaleur marquant le sol après un atterrissage d'O.V.N.I. peut très bien être un stratagème de camouflage, destiné à masquer un sondage profond.

Même en admettant la présence de « vaisseaux-mères », abritant dans leurs soutes des modules légers d'exploration (les « SV »), le déroulement de certaines vagues comporte bien des mystères. Le nombre des engins observés est souvent très élevé ; il implique la présence de bases terrestres, parfaitement dissimulées, où les appareils peuvent se poser et se ravitailler.

De sources sûres, on sait maintenant que les cosmonautes américains ont filmé sur notre planète des traces de civilisations totalement inconnues des archéologues. La N.A.S.A. détient des documents précis sur ce sujet.

On parle d'une colonie d'Atlantes réfugiés sur les hauteurs du mont Shasta, en Californie. Cet ancien volcan éteint, situé au nord de la chaîne montagneuse du Néveda est le théâtre d'apparitions étranges. Les habitants de cette région prétendent que, de façon régulière, un gros cigare argenté survole le volcan.

Avec des centaines d'autres témoins, le professeur Larkin, astronome au Mont Lowe a vu sur les pentes du Mont Shasta, de curieux édifices rappelant les Temples du Yucatan. Des colonnes de lumières blanches et colorées ont été aperçues de nuit sur les flancs de la montagne.

Un psychiatre californien, le Dr. Doreal, s'attacha à l'étude des énigmes du Shasta. Lors d'une conférence donnée à Los Angeles, deux hommes s'approchèrent de lui et lui proposèrent de visiter leur base installée à l'intérieur de l'ancien volcan. Il s'agissait d'Atlantes implantés en colonie et parfaitement dissimulés sous terre.

Le Dr. Doréal a rapporté dans *Die Andere Welt* son aventure extraordinaire. Certains points sentent la science-fiction, mais la description vestimentaire qu'il nous donne des Atlantes, correspond point par point à la tenue dépeinte par de très nombreux témoins d'atterrissages de soucoupes volantes. Des constantes reviennent en permanence. Elles nous forcent à croire que ce sont toujours les mêmes types d'équipages qui se posent sur des points déterminés.

En comparant certains rapports établis dans le département du Var, la commission ufologique du Centre d'Étude et de Recherche d'Éléments Inconnus de Civilisation (C.E.R.E.I.C.) a constaté que les extraterrestres aperçus près de leurs engins étaient vêtus comme les Atlantes du Dr. Doreal !

CIGARES VOLANTS AU-DESSUS DE L'ANCIENNE ATLANTIDE

Maintes fois décrits dans des rapports d'observations, les « cigares volants » portent également le nom de vaisseaux-mères. C'est à l'intérieur de ces gigantesques nefs que les soucoupes volantes sont entreposées, puis larguées pour accomplir leurs missions sur notre planète.

A l'instar d'un porte-avions, le cigare joue le rôle de base logistique. Immergé au fond d'un océan, ou posé au plus profond de la forêt amazonienne, le fuseau des nuées échappe à toutes les détections. Il constitue une tête de pont, lancée par nos voisins de l'espace, qui suivent avec un intérêt certain toutes les phases de notre évolution.

Ces citadelles du cosmos hantent nos cieux depuis des siècles, et des témoignages exhaustifs et précis les décrivent évoluant un peu partout dans le monde.

Parfois, ils reviennent sur leurs anciennes bases atlantes, aujourd'hui englouties, et inquiètent les spécialistes de l'aviation qui suivent leurs déplacements. C'est ainsi que le 9 juillet 1965, un « Objet Cylindrique » — cigare volant qui se déplaçait lentement à une altitude évaluée entre 8 000 et 10 000 mètres, arrêta toutes les pendules électriques de l'aéroport de Santa-Maria, aux Açores. Elles marquaient 15 h 45 G.M.T., c'est-à-dire l'instant précis où l'O.V.N.I. se trouvait à la verticale de l'aérogare.

Il y a quelques années, un matin, vers 5 heures, un autre cigare volant attira l'attention des techniciens de l'aéroport de Las Palmas, situé près du petit village de Gando, sur l'île de Gran Canaria. L'engin se présenta face à la piste et commença à descendre très doucement dans son alignement. Le personnel de la tour de contrôle alluma le balisage au sol. Stupéfait, il vit le cylindre lumineux suivre l'axe d'atterrissage pendant cinq à six cents mètres, puis bondissant à une vitesse effrayante dans les cieux, se perdre sur le chemin des étoiles.

Des vagues entières de cigares volants ont été vues au-dessus de l'Atlantique, bien avant le début du « phénomène U.F.O. », qui ne date que de 1947, en ce qui concerne les temps modernes.

Le témoignage d'un haut fonctionnaire, M. Marcel Clairac, Conseiller Honoraire à l'ex-Cour d'Appel de Rabat, nous le prouve. Voici ce que nous rapporte M. Clairac :

J'ai été le témoin d'un fait extraordinaire que je n'ai signalé qu'une seule fois à M. Alfred Nahon, qui dirigeait une revue spécialisée dans ces questions de « soucoupes volantes », mais je pense que mon témoignage, aussi tardif soit-il, pourrait apporter une confirmation d'autant plus précieuse de l'existence réelle d'engins extraterrestres, qu'à l'époque où se situent les faits, le mot « Soucoupe Volante » n'avait pas encore été employé ou, du moins, je n'en avais jamais entendu parler.

Cela se passait vers la fin du mois de juillet 1929 ou 1930, je ne saurais préciser. Ce qu'il y a de certain, c'est que c'est l'année où l'Organisme International, la S.D.N. avait décidé d'appliquer des sanctions contre l'Italie en raison de son agression contre l'Éthiopie, ce qui avait créé une tension assez grave dans les rapports entre la France et l'Italie.

C'était également l'époque où le Graaf Zeppelin effectuait ses traversées Allemagne-Amérique du Sud. Il survolait le Maroc à très basse altitude, ce qui constituait pour l'Allemagne un extraordinaire moyen de propagande auprès des masses indigènes et ce qui permettait aussi, à ceux qui avaient la chance de l'apercevoir, d'admirer presque à la toucher, l'énorme masse de ce vaisseau aérien en forme de cigare qui glissait, presque sans bruit, entre ciel et terre.

J'étais jeune magistrat au Tribunal de Casablanca, et célibataire. Il m'arrivait souvent de passer mes soirées soit chez des amis, soit au cinéma ou au spectacle, et de rentrer chez moi à pied, vers le milieu de la nuit. Donc, ce soir-là du mois de juillet 1929 ou 30, j'étais allé au cinéma en compagnie de mon frère Jean, pilote d'avion à la Compagnie Latécoère, future Air-France, et qui faisait la ligne Toulouse-Cap Jubi. Il passait ses soirées avec moi à chacune de ses escales à Casablanca. Il devait être entre 23 h 30 et minuit. Nous regagnions à pied notre hôtel, lorsque arrivés à hauteur du carrefour formé par les rues de Marseille et de Bouskoura, en regardant machinalement le ciel étoilé, notre attention fut attirée par un objet sombre qui se déplaçait très haut dans la nuit claire.

— Tiens, voilà le Zeppelin, dis-je à mon frère.

L'objet en question avait, en effet, la forme et l'allure du Zeppelin, c'est-à-dire la forme et la couleur d'un gros cigare, mais j'ajoutai :

— Pourquoi se déplace-t-il si haut aujourd'hui alors que, d'habitude, il rase le toit des maisons ?

Ce que je prenais pour le Zeppelin, se dirigeait d'est en ouest, et à une allure qui me paraissait assez rapide en raison de l'altitude à laquelle il se trouvait.

Nous suivions donc des yeux ce « Zeppelin » dont on distinguait parfaitement la forme, puisqu'il se détachait en sombre sur un ciel relativement clair, lorsque, soudain, nous vîmes surgir derrière lui, en parfaite ligne de bataille, deux, quatre, dix, puis près de vingt engins, exactement de même structure et de même dimension. Nous étions littéralement stupéfaits et, pendant plus de dix minutes, nous pûmes

contempler les évolutions de cette Armada, qui s'effectuait toujours d'est en ouest, dans un alignement rigoureux avec, en pointe, le premier aéronef qui avait attiré notre attention. Et puis, petit à petit, nous les vîmes s'éloigner, et disparaître dans la nuit.

Le lendemain matin, je racontai ce que nous avions vu à un ami, le Docteur Maurice Roblot, qui nous invita à faire un compte rendu à son frère, qui était alors Chef de Cabinet du Chef de la Région de Casablanca, pour en faire éventuellement part à l'Autorité Militaire, très alertée, comme je l'ai déjà dit, par la tension existant entre la France et l'Italie. Je me rendis donc à la Région Civile où je fis à M. Roblot le récit que vous connaissez. Mon interlocuteur m'écouta avec intérêt mais ne voulut jamais admettre qu'il s'agissait de vingt Zeppelins car, affirmait-il, l'Allemagne, seul constructeur de ces engins, n'en possédait que deux ou trois au plus. Je repartis sans avoir convaincu notre ami, malgré mes véhémentes affirmations et celles de mon frère Jean, tout de même qualifié pour discuter de questions aéronautiques puisqu'il avait fait la guerre de 1914 comme pilote dans l'aviation de chasse et qu'il était présentement pilote à la Compagnie Latécoère. Je classai donc cet événement dans la case aux souvenirs.

Ce n'est que bien plus tard, et plus de vingt ans après, que je tombais par hasard, sur le récit de quelqu'un qui déclarait avoir vu dans le ciel des « cigares volants », qui, d'après l'auteur de l'article de presse qui relatait le fait, ne pouvaient être que des O.V.N.I. Brusquement, ma vision me revint en mémoire et je ne puis douter aujourd'hui, étant donné les innombrables témoignages recueillis sur ces engins extraterrestres, avoir vu réellement évoluer certains d'entre eux, qui posent pour l'humanité le plus angoissant mais aussi le plus merveilleux des problèmes.

1930, c'était hier ! Des chroniques beaucoup plus anciennes rapportent que, lors de la conquête de l'Amérique Centrale par les Espagnols, un mystérieux engin volant ressemblant à une étoile, survola le bateau du conquistador Juan de Grijalva. Cet objet mystérieux s'éloigna en lançant des feux et s'arrêta au-dessus d'un village du Yucatan. Pendant plus de trois heures, cet engin projeta des rayons lumineux vers le sol avant de disparaître.

Les civilisations précolombiennes détenaient dans leurs archives historiques des documents concernant la fin de l'ancien monde. La fureur

iconoclaste de Diego de Landa, le premier évêque espagnol du Yucatan (1549-1579), engendra des pertes irréparables dans cette bibliothèque du passé. Seul le *Popol- Vuh* peut encore nous donner une idée du haut savoir des prêtres aztèques et mayas.

Les codex sont devenus rares, et leur lecture ingrate et difficile ne nous apporte que quelques lumières bien faibles sur les tribulations de ces vieux peuples.

Le codex *Telleriano-Remensis* dépeint, en l'année 4 calli (1509), une immense flamme jaillissant de la terre jusqu'aux étoiles. « Pendant plusieurs nuits, dit Ixtlilxochilt, apparut une grande clarté qui naissait de l'horizon oriental et montait jusqu'au ciel. De forme pyramidale et avec des flammes, elle impressionna tellement le roi de Texcoco que ce dernier décida de mettre fin aux guerres. »

Cette explosion, puisqu'il faut bien l'appeler par son nom, constitue une énigme. La dernière base des rescapés de l'Atlantide a-t-elle été volontairement détruite en l'année 4 calli ?

Nous ne devons pas extrapoler, mais puisque Ixtlilxochilt la situe à l'est du Mexique, c'est dans l'océan qu'elle eut lieu, c'est-à-dire là où il convient de placer les derniers vestiges de l'Atlantide.

DÉLUGE, FUITE DANS LE COSMOS ET PEUPLES SOUS-DÉVELOPPÉS

La brusque transformation des conditions de vie, survenue sur la planète à la suite du cataclysme atlante, obligea les survivants à s'adapter au nouveau milieu, en le modifiant. Platon nous dit que l'apocalypse finale a été de courte durée : un jour et une nuit, c'est peu. Les signes qui l'annonçaient, se manifestèrent sur plusieurs années, ou sur plusieurs siècles. Tout comme notre civilisation actuelle, qui court à sa perte en empoisonnant progressivement, mais sûrement, l'environnement, la civilisation atlante mit en jeu des forces qui déterminèrent son destin. La menace pesant sur elle ne devait pas échapper à la perception d'une élite savante. Comme aujourd'hui, celle-ci prêcha dans le désert. L'incompréhension des masses n'est pas une chose nouvelle ; l'humanité d'alors ignore sa fin prochaine.

Les grandes lois de l'évolution universelle sont immuables. Ce que nous vivons présentement, d'autres l'ont vécu, sous d'autres aspects, il y a

10 000, 50 000, 100 000 ou 500 000 ans.

L'ère adamique touche à sa fin. Il est bien difficile de situer avec précision le point « Alpha », qui la vit naître, sur l'échelle du temps. Sans commettre une erreur d'estimation importante, nous pouvons dire que sa fin aura lieu avant un siècle. La catastrophe future est déjà inscrite dans l'inconscient collectif. Le point « Oméga » est proche. La grande peur de l'an 2000 n'aura rien à envier à la terreur de l'an 1000 !

Si l'homme se perpétue encore cent ans sur la planète sans engendrer un conflit thermo-nucléaire auto-destructeur, une partie de l'humanité sera sauvée, en cas de danger cosmique.

La fuite vers l'espace n'est plus une hypothèse de science-fiction. Mais cet exode sera réservé à certains privilégiés, qui auront aménagé sur un autre monde, ou dans le cosmos, une « oasis salvatrice ».

Toutes nos sciences, toutes nos technicités compliquées et sophistiquées disparaîtront au cours du prochain déluge. Elles ne pourront plus être comprises par les derniers survivants, car ceux-ci appartiendront aux races dites sous-développées. N'ayant pas eu la chance d'être sélectionnés pour fuir vers les étoiles, ils devront lutter, s'ils le peuvent, contre une nature hostile et totalement différente. Dans une telle épreuve, « Malheur aux faibles ! » Seuls les simples, les endurcis, les fils de la terre, pourront survivre. Ce sont les hommes de la brousse et ceux des forêts, qui luttent en permanence pour se perpétuer, qui referont l'humanité nouvelle. Gens sans culture, nés loin des civilisations contaminées par le virus de la connaissance, ils recommenceront une expérience humaine, ils entameront un nouveau cycle.

On ne peut nier a priori qu'une élite atlante ait quitté la Terre pour aller se fixer sur un autre monde. On ne peut réfuter l'hypothèse selon laquelle des êtres de l'ancien monde se sont adaptés à une existence nouvelle, au fond des océans, ou à l'intérieur de notre propre globe. Jules Verne, Edward Bulwer-Lytton et bien d'autres ont imaginé la présence d'une race inconnue vivant sous nos pieds, à l'abri des radiations cosmiques destructrices. Étrangers sur notre propre monde, nos lointains ancêtres ont tenté le lyrisme de différents auteurs inspirés. Rêveries de poètes ou troublante réalité, l'Aggartha tracasse bien des esprits.

Nous avons relevé sur certaines grottes du Fouta-Djalón (ex-Guinée française), des pétroglyphes étranges, dont la structure évoque les signes gravés par une race inconnue aux Canaries, en Bretagne et en Nouvelle-

Calédonie. Les autochtones attachent à ces symboles une valeur sacrée. Ils affirment qu'ils ont été tracés par des « génies » habitant sous terre. La magie noire ne doit en aucun cas être confondue avec la magie des Noirs. Les peuples du continent africain détiennent une science occulte, que l'on retrouve pure et intacte dans le Vaudou. Ce savoir constitue un legs confié de manière ancestrale, pour ne pas dire génétique.

Chez les animistes de la vallée du Konkouré, mal pénétrés par la civilisation blanche et hostile à l'Islam, nous avons découvert des cérémonies initiatiques riches en symboles.

Nos amis du village de Kala, nous ont permis d'assister à une scène magique, au cours de laquelle cinq jeunes gens subirent la circoncision du prépuce. Épreuve haute en couleur, préparée avec minutie, suivant un rite parfaitement établi. Depuis la plus haute antiquité, les Sémites considèrent la circoncision comme une « alliance de sang » établie entre l'adepte et la divinité. A Kala, les néophytes étaient vêtus de bleu et portaient le bonnet phrygien. Une fois le rite accompli, un bâton fut remis à chacun des « opérés ». Ceux-ci durent partir dans la brousse, jusqu'à ce que leur cicatrice soit sèche. A leur retour au village, les cinq bâtons furent jetés dans une mare considérée comme tabou. Un psychiatre découvrirait dans cette façon d'agir les grands symboles de la sexualité. Il n'aurait sans doute pas totalement tort, mais derrière cette cérémonie ancestrale, on devine la perpétuation de rites archaïques destinés à forger l'homme et à le mettre en face de réalités concrètes.

Comment expliquer la présence en Afrique occidentale du bonnet phrygien qui, depuis les temps les plus reculés, constitue la coiffure des initiés ?

D'autre part, le boubou bleu porté par ces adolescents a un sens symbolique indéniable. La remise du bâton peut être interprétée comme une phase d'un drame imagé.

Les adolescents sont drapés dans un vêtement de couleur bleue. Symboliquement, ils sont dans les ténèbres, dans la nuit. Leur coiffure est un emblème d'affranchissement et de liberté. Les grands mystères phrygiens appartenaient à un culte pratiqué dans l'Antiquité en Phrygie, en l'honneur de la déesse Cybèle. La plupart des cérémonies étaient tenues secrètes, seuls les initiés avaient le droit d'y participer.

Cybèle, fille du Ciel, déesse de la Terre et des animaux, épouse de Saturne (Maître du Temps et des cycles), mère de Jupiter, Neptune et

Pluton, personnifie les forces de la nature.

La cérémonie de Kala dissimule, sous son apparente simplicité, l'illustration d'un important mystère cosmique, celui de l'homme se trouvant seul après un terrible cataclysme.

Il faut se souvenir que les anciens textes mayas conservés dans le *Popol Vuh* font état d'une période pendant laquelle le soleil resta absent du ciel. L'homme doit alors compter sur sa seule puissance pour échapper à la destruction. Son intelligence et sa force (le bonnet phrygien et le bâton) serviront d'appui à sa foi, pour vaincre le désastre. Toutes les cérémonies initiatiques font sortir l'homme des ténèbres et le conduisent, à travers les épreuves, vers la Lumière. Deux sens se découvrent derrière ces cérémonies ; le premier et le plus apparent évoque une révélation spirituelle, alors que l'autre représente l'éternel drame de la punition divine, de l'être livré à lui-même après que la Terre ait été livrée au chaos.

ATLANTES ET HYPERBORÉENS

Les Aztèques, ainsi nommés en souvenir d'Aztlan, point de départ de leur migration (à rapprocher d'Atlantide), ne se considéraient eux-mêmes que comme les descendants dégénérés de civilisations brillantes qui les avaient précédés. Pour eux, les pyramides que les savants officiels datent du vie siècle environ avaient été construites par des « dieux », à l'origine du monde. Puisqu'ils ne s'en attribuent pas l'érection, on doit admettre que ces monuments leur sont antérieurs. Les arts, l'architecture, la mosaïque, la ciselure, ainsi que l'invention du calendrier cosmogonique, étaient dus, selon eux, aux anciens habitants de Tula, qui avaient été initiés par le Roi-Dieu Quetzalcoatl, « Le Serpent à Plumes ». C'était lui le Maître du Monde, et les Toltèques qui avaient les premiers pratiqué tous les arts et acquis toutes les sciences dont bénéficiait le Mexique ancien.

Comme d'autres peuples d'Amérique moyenne, les Mexicains pensaient que plusieurs mondes successifs avaient précédé le nôtre. Chacun d'eux s'était effondré dans des cataclysmes au cours desquels l'humanité avait péri. C'est cette idée qui domine le mythe des « Quatre Soleils » du calendrier cosmogonique, ainsi que les récits du *Popol Vuh*. D'après l'ethnologue Raphaël Girard, cet ouvrage est le document le plus ancien de l'humanité. Il est antérieur au *Rig Veda* et au *Zend Avesta*. Ce document fut

découvert au XVIII^e siècle par le Frère Francis Ximenez, qui tenta de le traduire, aidé dans sa tâche par les Lacandons. De tout temps, les Indiens l'avaient conservé ; mais après sa découverte et sa traduction, il resta obscur pour le monde occidental. Écrit à l'origine en langage symbolique, son sens tout entier est ésotérique. Divisé en « âges », il permet de remonter de l'horizon primitif à nos jours. C'est le seul récit connu affirmant que notre planète a déjà subi plusieurs « fins du monde ».

Pour le chercheur averti, cet ensemble de textes sacrés constitue plus qu'un livre théologique, car sa documentation est inestimable.

Les Aztèques avaient des idées bien arrêtées en ce qui concerne l'Autre Monde. Leur tradition s'accorde parfaitement avec celle des Grecs qui fait état des Champs-Élysées, contrée merveilleuse où vivaient d'une vie céleste des hommes justes. C'était l'Eden, le Paradis terrestre. A côté de ce pays enchanteur se trouvait celui des Ombres, selon d'autres le pays de « l'Ombre », c'est-à-dire celui où le soleil ne parvenait jamais.

Les auteurs grecs citent de nombreux voyageurs qui se rendirent dans cette partie du monde, hostile et froide. Par contre, aucun d'eux ne réussit à retrouver les Champs-Élysées.

L'Eden n'était pourtant pas un mythe, mais au moment où la civilisation grecque atteignait son apogée, le Paradis terrestre n'existait déjà plus ! C'était Hyperborée.

R.-M. Gattefosse, dans son petit livre *La vérité sur l'Atlantide*¹⁹ a parfaitement compris ce problème lorsqu'il écrit : « ... Nous sommes arrivés à la conclusion que l'île des Hyperboréens jouissait, au début du pliocène, du climat qui lui fit donner le nom de paradis terrestre, mais qu'à la suite d'un changement de position de l'axe de la Terre, ce pays devint ensuite froid et éclairé pendant six mois de l'année seulement, comme il l'est encore aujourd'hui. »

Nos propres recherches nous donnent à penser que le territoire des Hyperboréens se situait dans la partie septentrionale la plus lointaine de l'Atlantide. Il n'y a donc pas de différence apparente entre les Hyperboréens et les Atlantes. L'Atlantide s'étendant sur une très grande latitude, plusieurs ethnies la peuplaient. Certains Foulhas de Guinée, à la peau quasiment blanche, n'ont pas le faciès négroïde. Ils prétendent être les derniers descendants du continent englouti. Leurs méthodes de culture s'apparentent aux techniques des anciens Guanches des Canaries. Nous le répétons, le cataclysme qui détruisit l'Atlantide fut annoncé par des

perturbations d'origine cosmique. Des modifications d'un caractère profond intervinrent dans les conditions climatiques. Elles déterminèrent des migrations humaines importantes.

Les Hébreux, qui vécurent pendant de longs siècles en Égypte, héritèrent de la relation de ces faits. C'est ainsi que, dans leurs écrits sacrés, nous pouvons retrouver, sous une forme symbolique, cette grande tribulation.

Saint-Paul, dans sa première *Épître aux Corinthiens* (X-1-6), rapporte également l'exode des Anciens : « Je ne veux pas que vous ignoriez que nos pères ont tous été sous *la nuée*, qu'ils ont tous passé la mer, qu'ils ont tous été baptisés dans la nuée et dans la mer, qu'ils ont tous mangé la même nourriture, qu'ils ont tous bu le même breuvage, car ils buvaient l'eau de la pierre (des glaçons) qui les suivait. »

Ce sont les peuples du Nord, frappés par une disparition partielle du soleil, qui firent naître dans tout le bassin méditerranéen les cultes rendus à l'astre du jour. Comment des êtres nés dans ces régions auraient-ils pu imaginer la « mort du soleil » ? En Grèce, en Phénicie, en Égypte ou au Liban, les hivers sont courts, le climat est alors plus supportable qu'en été et, dans le ciel serein, le soleil apparaît comme la source inaltérable de vie. La fête du retour d'Adonis a été créée par des hommes témoins d'un fait surnaturel qui les marqua à jamais.

La migration hyperboréenne en direction des régions européennes tempérées ou chaudes est en rapport avec le mouvement précessionnel qu'accomplit l'axe de la Terre autour du pôle céleste. A un certain moment, la Terre se trouvant presque verticale sur le plan de l'écliptique (ou mouvement de translation qu'elle accomplit autour du soleil) reçoit alors à peu près normalement les rayons solaires d'un pôle à l'autre. Ses nuits et ses jours sont régulièrement de 12 heures pendant toute l'année. Les saisons sont virtuellement supprimées et, par suite de la régularité de l'ensoleillement de toute la surface terrestre, la zone tempérée se trouve reportée considérablement vers le nord. C'est la période équinoxale. A ce moment, les zones torrides s'étendent plus largement des deux côtés de l'équateur.

Des fouilles effectuées à Atanakerdluck, au Groenland, prouvent qu'autrefois cette région vivait sous un climat enchanteur. La végétation était alors la même qu'au Japon actuellement. R.-M. Gattefosse fait remarquer à ce sujet : *Au moment de la plus grande inclinaison de l'axe de la terre sur le plan de l'écliptique, les saisons sont portées à leur maximum.*

L'inclinaison qui dut être de 28° pendant la dernière période solsticiale a pu atteindre, pendant les premières oscillations, 40 à 45°, c'est-à-dire que la nuit polaire s'étendait même sur la France : les plateaux des Alpes et du Massif Central étaient couverts de glaciers qui descendaient dans nos vallées.

Il est difficile de trouver une origine au phénomène cosmique très ancien qui transforma brutalement les conditions climatiques de la planète. On peut cependant imaginer quelles en furent les conséquences. L'Éden hyperboréen fut plongé dans l'obscurité, alors que le refroidissement considérable de la température entraînait des chutes de pluie et de neige abondantes. Les végétaux disparurent en quelques semaines, pendant que les hommes et les animaux s'enfuyaient vers le sud.

Cette terreur venue du ciel, accompagnée de ténèbres, marqua pour toujours l'esprit de ceux qui la vécurent. La Mort du Dieu Soleil constitue l'archétype de toutes les anciennes religions et de tous les cultes archaïques.

L'HYPOTHÈSE DE M. BLANDET SUR LA MUTATION CLIMATIQUE

A la fin de l'ère primaire, pendant la période carbonifère, au moment où la végétation prenait une si extraordinaire expansion, il existait sur le globe une uniformité climatique remarquable ; la végétation était partout la même, de l'Équateur au Spitzberg, dans les Indes orientales, la Chine, l'Afrique australe, l'Amérique du Nord. On retrouve même des coraux carbonifères par 82° de latitude à la pointe Barrow, au nord-ouest de l'Amérique.

Il nous faut presque arriver jusqu'à la moitié des temps secondaires pour voir s'amorcer le rétrécissement progressif de la zone tropicale.

A l'époque médio-jurassique, la flore des pays tempérés monte encore jusqu'au 71^e degré de latitude, et il ne semble pas qu'il y ait eu de différence dans cette flore depuis le 50^e jusqu'au 71^e degré, entre l'Angleterre et la Sibérie. Cependant, ce n'est plus le climat absolument uniforme des temps primaires.

Puis, pendant le crétacé, on voit apparaître les arbres à feuillage caduc, les plantes à fleurs. Ils ne tardent pas à prendre un développement considérable et à refouler vers l'Équateur le monde végétal ancien, à caractère plus primitif.

Au milieu de l'ère tertiaire, on trouve encore au Groenland une végétation semblable à celle qui, de nos jours, caractérise la Louisiane et la Californie, et les mêmes plantes florissaient au Spitzberg, ainsi que dans la presqu'île de l'Alaska. Mais la présence au milieu des palmiers, de lierre, de châtaigniers, de platanes, de peupliers, indique partout que la lumière était vive et les saisons changeantes. Dans diverses régions, on observe des alternatives de chaleur, de froid et d'humidité, suivies par des oscillations de glaciers.

A l'époque primaire, la chaleur n'était pas beaucoup plus élevée qu'aujourd'hui dans les régions équatoriales. Seules les zones tempérées et polaires jouissaient d'une température plus élevée. Par conséquent, nous pouvons dire que le Soleil n'envoyait pas plus de chaleur que maintenant. Autrement dit, pendant la durée des temps géologiques, depuis qu'il existe des êtres vivants sur la Terre, la température du Soleil n'a pas dû varier d'une façon considérable.

D'autre part, il n'est pas vraisemblable que le diamètre solaire ait varié autant que le prétendent certains savants. Les climats actuels proviennent, comme nous l'avons vu, de l'inclinaison de l'axe terrestre et du parallélisme des rayons solaires. En admettant qu'à l'origine le Soleil, au lieu d'être réduit à un diamètre très petit, ait eu un diamètre de plusieurs dizaines de degrés, le faisceau des rayons solaires, au lieu d'être parallèle, comme il l'est actuellement, et limité par un cylindre tangent au globe sur un grand cercle d'illumination, aurait formé un cône venant toucher la Terre le long d'un petit cercle qui, au moment du solstice, serait passé par l'un des pôles et par le parallèle de 43° sur l'hémisphère opposé. Pour aucun point de la planète il n'y aurait de nuits de vingt-quatre heures, et les incidences rasantes seraient devenues une exception. Sans doute, un soleil aussi dilaté serait plus ou moins nébuleux et donnerait, pour chaque unité de surface, une chaleur et une lumière moins intense ; mais, par sa situation plus rapprochée de la périphérie de cette nébuleuse, et se trouvant comme baignée dans son atmosphère, la Terre aurait pu en profiter dans la même mesure qu'aujourd'hui, et, ainsi, pour une valeur convenable du diamètre apparent de l'astre principal, le globe aurait joui d'une complète uniformité de climats.

Cette séduisante théorie émise autrefois par l'érudit M. Blandet n'a pas fait l'unanimité de ses pairs, mais elle mérite pourtant qu'on s'y arrête.

NOTA. Comme nous en avons émis l'hypothèse dans ce chapitre, les Mystérieux Objets Célestes pourraient être pilotés par des êtres qui ont vécu jadis sur notre planète. Les ufologues ont constaté que de nombreux atterrissages avaient lieu à la tombée de la nuit. Il semble que les équipages d'O.V.N.I. craignent la trop vive lumière du Soleil et qu'ils ne soient pas adaptés aux nouvelles conditions de vie post-diluviennes.

CHAPITRE VIII

D'HYPERBORÉE A HELLAS SUR LA TRACE DES DERNIERS ATLANTES

Lorsque les Anciens voulaient communiquer aux civilisations futures les grands secrets de leur histoire, ils imaginaient des contes poétiques, susceptibles d'être transmis d'âge en âge et de conserver jusqu'à la fin des temps leur pureté originelle. Les Grecs furent les maîtres incontestés de ces messages symboliques, voilés par des manteaux de lumière. Le mythe de Phaéton est la plus marquante illustration de cet enseignement caché. Il évoque un cataclysme cosmique, une sorte de fin du monde.

Phaéton était le fils d'Hélios et de Clymène. Autorisé à conduire un jour le char du Soleil, il faillit, par son inexpérience, embraser l'univers. Zeus, irrité, le foudroya, et le précipita dans l'Éridan. La chute de Phaéton engendra des tremblements de terre et des phénomènes électriques dans la haute atmosphère.

Il est maintenant établi que la fin de l'Atlantide a été provoquée par un accident cosmique. La triste histoire de Phaéton aurait pu être inventée par les anciens habitants du Pacifique, si l'on en croit le Professeur Vaz de Melo, un linguiste brésilien, qui affirme avoir décrypté les « Kohau Rongo Rongo », c'est-à-dire les bois parlants conservés par les Pascuans.

Après plus de quinze années de recherches, ce savant a trouvé la clef de ces irritants idéogrammes, qui demeurèrent une énigme pour de multiples spécialistes dont Thompson, Jausse, Houtledge, et de Hevesy.

Selon Vaz de Melo, deux tablettes qui lui furent remises par les autorités chiliennes de Belo Horizonte, relateraient un cataclysme survenu dans les parages de l'Ile de Pâques, il y a des milliers d'années. L'Archipel aurait été détruit par un gigantesque raz de marée dont les vagues atteignaient plus de 30 mètres de haut. Cette muraille d'eau aurait été soulevée par une énorme « boule de feu » qui traversa le ciel et vint s'écraser à une des extrémités de l'île, provoquant une violente secousse tellurique qui engloutit sous les flots tous les îlots environnants.

Au cours des siècles, de monstrueuses pierres venues du ciel se sont écrasées sur terre, et leurs chutes ont eu des conséquences tragiques pour les populations qui se trouvaient à proximité des cratères qu'elles creusèrent.

Au début de ce siècle, le 30 juin 1908, un objet spatial éclata au-dessus de la taïga russe. L'énergie destructrice dégagée par l'explosion aurait rasé une ville comme Paris. Les sismographes du monde entier enregistrèrent cette catastrophe. Aujourd'hui encore, les savants soviétiques tentent de percer l'énigme de ce terrible Phaéton.

L' AUTRE ATLANTIDE

Un océanographe britannique, le Dr. Anthony Laughton, qui participa au mois de juillet 1970, à une expédition dont le but était d'essayer de localiser l'Atlantide, assure qu'aucun des fonds marins de l'Atlantique ne pourrait être constitué par l'affaissement d'une île submergée après l'apparition de la vie humaine sur la Terre.

Toutes les études qu'il a faites, notamment au large du Labrador et de l'Écosse, tendent à prouver, a-t-il indiqué, que l'homme n'existait pas quand se sont formés les dépôts marins de l'Atlantique.

Pour le Dr. Laughton, c'est en Méditerranée, et plus précisément dans l'île de Théra, qu'il faut rechercher la terre citée par Platon. Une explosion s'y produisit, affirme le savant. 1600 ans avant Jésus-Christ. Cette date, totalement différente de celle avancée par la Tradition, semble bien récente. Pourtant, il s'est passé un cataclysme sur l'île de Théra, qui mérite de retenir l'attention de tous ceux qui se passionnent pour les mondes engloutis.

Une mission archéologique américaine de l'Institut océanographique de Wood Hole (Massachusetts), s'inspirant de l'hypothèse du Dr. Laughton et, plus particulièrement de la théorie d'un éminent séismologue grec, le professeur Anghelos Galanopoulos a pu mener à bien de passionnantes explorations dans l'île de Théra.

Le professeur Galanopoulos remarqua que, dans le *Critias* et le *Timée*, Platon, parlant de l'Atlantide, « divisée en dix royaumes de dimensions égales », lui attribuait une superficie telle qu'elle aurait difficilement pu tenir dans le bassin méditerranéen ; Platon l'avait donc située dans l'Atlantique, sur la foi, d'ailleurs, de ce qu'avait déclaré Solon, l'homme

d'État athénien du VII^e siècle avant J.-C., qui fut l'un des plus grands érudits de l'Antiquité.

Anghelos Galanopoulos estima que Solon n'était pas un traducteur auquel on puisse se fier sans réserves. Pour lui, Solon avait confondu le hiéroglyphe égyptien indiquant le chiffre 100 avec celui indiquant le chiffre 1 000.

Partant de cette constatation, il divisa les dimensions du continent disparu par dix. Il ne resta plus alors qu'une terre presque aussi grande que le fabuleux royaume de Minos, qui prospéra en Crète et dans l'archipel de la mer Égée, pour s'effondrer avec la gigantesque éruption volcanique de l'île de Théra, en 1600 avant notre ère.

Les fervents d'une Atlantide située à l'Ouest des Colonnes d'Hercule, admettent avec beaucoup de réticence ce jeu de chiffres.

La théorie du professeur Galanopoulos correspond, en tout cas, aux détails fournis par Platon qui décrit l'Atlantide comme étant composée de deux îles, une petite métropole (qui aurait été Théra, aujourd'hui Santorin) et un grand État royal qui aurait été la Crète.

La plaine de Messara, en Crète, a exactement les dimensions que Platon attribue à la grande plaine royale... si on fait la réduction au dixième.

D'importantes découvertes archéologiques ont permis de mieux connaître les circonstances de l'éruption de Théra qui, selon les savants, aurait été à l'origine de certains épisodes relatés dans la Bible, comme l'éclipse du soleil pendant l'exode des Hébreux et le passage de la mer Rouge à pied sec, puis l'engloutissement des Égyptiens. En effet, cette catastrophe d'une importance exceptionnelle, aurait projeté des nuages de cendres volcaniques jusque sur la rive méridionale de la Méditerranée, et l'effondrement de vastes îles aurait momentanément abaissé le niveau de la mer, le retour brutal des flots étant survenu au moment de l'arrivée des troupes égyptiennes.

La mission océanographique et archéologique de l'Institut de Wood Hole, dirigée par le professeur James W. Mayor, a dégagé de sa prison de cendres une ville entière, qui a dû compter 30 000 habitants. Située sur la côte sud de Théra, on y découvre des maisons de deux et trois étages dont certaines contiennent des fresques.

Les chercheurs se sont trouvés en présence de squelettes d'animaux domestiques, mais pas de squelettes humains ; cette absence, de même que l'absence d'objets de valeur, en or notamment, indique déjà aux savants que

les habitants de cette ville antique pressentaient l'éruption volcanique, et qu'ils avaient eu le temps de prendre la fuite.

Toutes les découvertes faites à Théra ont permis aux savants d'obtenir de précieuses indications sur la vie et la civilisation de l'empire de Minos, et sur son effondrement soudain. La puissance de Minos s'étendit sur toute l'île de Crète 3 000 ans avant J.-C. et se prolongea jusqu'à l'an 1100 de notre ère. Une haute initiation héritée de l'Atlantide était pratiquée en Crète, mais ce n'est que depuis quelques décennies que l'on sait qu'elle fut le berceau de la civilisation européenne, maintenant vieille de cinq mille ans.

ULYSSE, MINOS, ANDROGÉE, ICARE ET... STUDENT !

« Au loin, dans la mer bleu foncé, s'étend une terre appelée Crète, une terre riche et belle, battue de tous côtés par les vagues. Une terre très peuplée, s'enorgueillissant de quatre-vingt-dix cités. L'une d'elles se nomme Cnossos et là, pendant cinq ans, le roi Minos régna, jouissant de l'amitié du tout-puissant dieu Zeus. »

Ainsi parle de la Crète celui que les Romains appelèrent le « divin Homère ». Ce passage est tiré de l'*Odyssée*, lorsque Ulysse tente de faire croire à Pénélope, qu'il est le fils du roi Minos.

On a pu démontrer qu'Homère avait utilisé pour son œuvre des matériaux littéraires beaucoup plus anciens, puisant dans cette masse de mythes, de légendes et de traditions orales, qui constituent la richesse historique de toute civilisation. Comme tous les poètes, Homère n'avait qu'un respect limité pour l'exactitude des faits, mais en attribuant à Minos la paternité du légendaire roi d'Ithaque, c'est un hommage profond qu'il rend au souverain et à la Crète.

Minos, le prestigieux souverain crétois, fondateur de la dynastie et de la civilisation qui porte son nom, serait le fils de Zeus. Les traditions convergent en ce qui concerne son caractère. Il fut un sage législateur, mais également un cruel tyran, exigeant que, chaque année, Athènes lui envoyât douze adolescents destinés à servir de repas au Minotaure, mi-homme, mi-taureau, né des amours coupables de Pasiphaé, son épouse.

Le monstre était retenu prisonnier dans le labyrinthe du palais de Cnossos, labyrinthe imaginé par Dédale, ingénieur, mécanicien et sorte de Léonard de Vinci de son époque. Oublions pour un moment le symbolique

Minotaure, et revoyons le drame qui opposa Athènes à la Crète. Son dénouement fut tragique. Ce récit ne doit pas être pris au pied de la lettre, mais les faits qu'il rapporte sont riches d'enseignement.

Un jour, le fils de Minos, Androgée se rendit aux Olympiades et y récolta tous les prix, ridiculisant les athlètes grecs. Égée, roi d'Athènes, se laissa aller à un mouvement d'humeur et tua Androgée.

En apprenant ce meurtre, Minos jura de venger son enfant. Il arriva à Athènes avec toute sa flotte, prit la ville, la saccagea de fond en comble et exigea comme réparation l'envoi annuel des douze victimes expiatoires dont nous avons parlé plus haut.

C'est là que se place le célèbre épisode de Thésée, fils du roi d'Athènes, s'offrant à se rendre en Crète pour tuer le Minotaure et mettre ainsi fin au massacre de la jeunesse grecque. On connaît la suite. Thésée arrive à Cnossos, où Ariane, la fille de Minos, tombe amoureuse de lui. Elle propose à Thésée de l'aider à vaincre le Minotaure et à sortir du labyrinthe, à condition qu'il l'emmène avec lui et l'épouse après sa victoire. Le jeune homme promet tout ce qu'on veut, pénètre dans le dédale en tenant à la main l'extrémité du fil qu'Ariane déroule à la sortie. Après avoir tué le monstre, il n'a plus qu'à se laisser guider par le fil pour retrouver la sortie.

On pourrait terminer cette histoire comme un conte de fée, en écrivant que Thésée et Ariane se marièrent et eurent beaucoup d'enfants. Malheureusement, ce n'est pas le cas, et tout cela se termina en tragédie. Sur le chemin du retour, Thésée eut le tort de faire escale dans l'île de Naxos. Là vivait Dionysus, qui tomba également amoureux de la belle Ariane, l'enleva au nez et à la barbe de Thésée pour l'enfermer à Limos. Déprimé par la fin brutale de son beau roman d'amour, Thésée reprit la route d'Athènes. Mais prostré, il oublia, comme cela avait été convenu avec son père, de hisser, en cas de victoire sur le Minotaure, des voiles blanches à la place des habituelles voiles sombres. Ainsi le deuil semblait peser sur la nef, lorsqu'on vint avertir le roi d'Athènes du retour du navire de son fils. Égée courut sur les rebords de l'Acropole, vit les voiles noires, crut son fils mort et, de désespoir, se jeta dans la mer qui depuis, porte son nom.

Derrière l'apparente naïveté de ce récit mythologique, transparaît un conte initiatique aux péripéties éternelles et immuables.

L'image du labyrinthe, que l'on découvre encore dans certaines cathédrales gothiques, est un motif qui évoque Cnossos. A Chartres, celui dessiné sur le pavé de la nef se compose de toute une suite de cercles

concentriques qui se replient les uns sur les autres avec une infinie variété. Autrefois, au centre de cette figure, on voyait le combat de Thésée et du Minotaure.

L'infiltration des sujets païens dans l'iconographie chrétienne dénote la présence d'un sens mytho-hermétique indéniable. Dans *La Grande Encyclopédie*, Marcellin Berthelot nous enseigne que le labyrinthe des cathédrales, ou labyrinthe de Salomon, est une figure cabalistique qui se trouve en tête de certains manuscrits alchimiques, et qui fait partie des traditions magiques attachées au nom de Salomon.

De nombreux temples égyptiens possédaient des labyrinthes. Ces chemins bizarres et inextricables constituaient les éléments primordiaux d'une antique initiation.

La légende de Dédale et de son fils Icare s'apparente au mythe de Prométhée. Le labyrinthe représente l'épreuve de vérité que l'homme doit subir après avoir détruit sa nature animale, c'est-à-dire le Minotaure. Il devient alors « l'ange aux ailes fixées par la cire », celui qui voulant trop en savoir risque de se brûler et de se détruire au feu de l'Absolu. Souvenons-nous que le labyrinthe de Cnossos portait le nom d'Absolum...

Sortir du dédale, c'est comprendre les mystères de la création et voir Dieu en face. Moïse affirmait que contempler l'Éternel sans voile, c'était provoquer sa propre mort. Pour ne pas avoir respecté cette loi, Icare fut précipité dans la mer !

En 1941, des hommes qui se prétendaient l'élite de la race hyperboréenne prirent le mythe à contre-pied, et tombant du ciel, ils envahirent la Crète. A leur tête, se trouvait le général Student, créateur des unités parachutistes du III^e Reich.

L'AHNENERBE ET LA QUÊTE HYPERBORÉENNE

« Rechercher l'espace, l'esprit, les actes et l'héritage de la race nordique indo-germanique, et communiquer au peuple les résultats de ces recherches sous une forme intéressante », telle était la mission de l'Ahnenerbe (« Héritage des Ancêtres ») fondé en 1933 et rattaché à la SS en 1935.

Dirigée par le Pr. Wurst, assisté de Wolfran Silvers, cette organisation rayonnait au centre de l'univers de la SS. Elle constituait en fait une

centrale de recherche raciale, composée de cinquante départements scientifiques et d'une quinzaine de commissions de travail.

L'Ahnenerbe axait son action sur trois fronts principaux :

ERBE = l'héritage proprement dit ;
RAUM = l'espace
et
GEIST = l'esprit.

Le but de l'Ahnenerbe était de moderniser et de compléter les hypothèses racistes des siècles précédents. La préhistoire et la géopolitique devenaient les bases d'une philosophie nouvelle. Son action était intimement liée à celle de la Weltanschauung (la conception du monde).

L'Ordre Noir a eu une influence profonde sur la destinée de l'Allemagne nazie et, plus de trente ans après la chute d'Adolf Hitler, bien des points d'ombre cachent la vérité historique.

Comme l'a bien compris Jean Mabire, la SS était à la fois, une armée, une école et une Église. Le Reichsführer Heinrich Himmler définit sa place dans le III^e Reich, lors d'une allocution prononcée à Munich, la capitale du mouvement : « Chaque État a besoin d'une élite. L'élite de l'État national socialiste, c'est la SS. Elle est le lieu où se perpétuent, sur la base de la sélection raciale conjuguée aux exigences du temps présent, la tradition militaire allemande, la dignité de la noblesse allemande et l'efficacité de l'industriel allemand. »

L'histoire est un éternel recommencement et de nombreuses similitudes s'offrent aux chercheurs, lorsqu'ils comparent certains grands traits de la Grèce antique et de l'Allemagne nazie. Munich et Sparte ont des points communs indéniables.

De nos jours, il ne reste plus rien de Lacédémone, plus connue sous le nom de Sparte. C'est pour les hommes une grande leçon d'humilité de constater qu'il ne reste rien d'une imposante cité qui, un temps, gouverna et domina la Grèce entière. Sparte commença son ascension avec l'arrivée des Doriens, dont le seul but dans l'existence était la guerre. Ils profitèrent de la situation stratégique privilégiée de la ville pour en faire leur capitale et c'est de là que leurs armées entreprirent la conquête du Péloponnèse, avant de s'attaquer ensuite à la Crète.

Deux générations plus tard, Sparte était déjà une puissance qui commençait à inquiéter Athènes, dont elle différait totalement par la civilisation, les mœurs et l'idéologie politique. Au sommet de la hiérarchie sociale, les Doriens occupaient tous les postes gouvernementaux et administratifs, tout en constituant le fer de lance de l'armée. Ils étaient les SS de l'époque. Ensuite, venaient les Periègues, habitants libres des centaines de villes et de villages vassaux. Ils acquittaient l'impôt et étaient astreints au service militaire. Au bas de l'échelle sociale, venaient les Ilotes, comparables aux serfs de notre Moyen Age, avec cette différence que l'on trouvait dans leurs rangs des prisonniers de guerre étrangers et des civils transportés d'autres régions, sorte de S.T.O. avant l'heure... Au total, cela formait une masse relativement peu importante.

Au VIII^e siècle avant notre ère, on estime que la population de la Laconie, province mère des Doriens, avec Sparte pour capitale, comptait environ 50 000 Doriens, 100000 Periègues et 200000 Ilotes. Si l'on soustrait de ces chiffres les femmes, les enfants, les vieillards, ainsi que les hommes indispensables au fonctionnement de l'appareil administratif et économique, on voit que Sparte ne pouvait mettre en ligne que des contingents assez réduits. Mais la qualité suppléait à la quantité, et ce n'est pas pour rien que l'on parle encore de nos jours de régime spartiate.

La jeunesse hitlérienne était le creuset de la révolution sociale et de la renaissance populaire. Elle constituait le réservoir de la SS. La Hitler Jugend n'avait qu'un devoir : partager le destin du parti et de la nation. Ses fondateurs semblaient s'être inspirés des méthodes spartiates pour agir sur le corps et l'âme de ces enfants jetés trop tôt dans une vie sans concession.

Que l'on juge plutôt. Les jeunes filles et les femmes de Sparte étaient astreintes, comme les hommes, aux exercices violents, destinés à fortifier la musculature et la résistance physique. Dès l'âge de sept ans, on enlevait le jeune Dorien à sa famille. Pris en charge par l'État, il recevait déjà une formation politico-militaire. On l'endurcissait par d'incessants exercices physiques pratiqués, le plus souvent, dévêtu. Il fallait qu'il puisse résister à la douleur et, chaque année, à partir de l'adolescence, on en fouettait des centaines, choisis au hasard, devant le temple d'Arthémis. Défense était faite de se baigner et de s'oindre, l'eau et l'huile adoucissant la peau. Hiver comme été, il dormait en plein air, couché sur un lit de roseaux coupés. Et cette vie de caserne, sans aucun confort, durait jusqu'à l'âge de trente ans. Il accédait alors au rang de citoyen, mais par une curieuse disposition légale,

il devait, même marié, prendre le repas de midi entre hommes, dans un réfectoire public, et ce jusqu'à l'âge de soixante ans.

La nécessité vitale d'augmenter la population de la classe dirigeante, toujours décimée par des guerres incessantes, avait donné lieu à des lois draconiennes. Pour la femme, la limite du célibat était fixée à 20 ans et pour les hommes à 32 ans. Les célibataires endurcis étaient considérés comme de mauvais citoyens. Ils ne pouvaient pas voter, devaient acquitter des amendes de plus en plus importantes au fur et à mesure que les années s'écoulaient, et devenaient l'objet de la désapprobation générale. Les mœurs de Sparte en matière amoureuse feraient aujourd'hui dresser les cheveux sur la tête du plus large d'idées des moralistes. Il n'y avait aucune contrainte entre membres des deux sexes, aussi bien avant qu'après le mariage. Il était de bon ton de « prêter » sa femme à un frère, un cousin, un ami, à charge, on s'en doute, de réciprocité. Le gouvernement encourageait ouvertement les jeunes gens à « honorer » les épouses n'ayant pas d'enfants ou dont le mari était trop vieux. Deux résultats assez inattendus découlaient de ces mœurs singulières : la prostitution était inconnue à Sparte et le divorce très rare.

Cependant grâce à une éducation entièrement fondée sur le culte de la force, Sparte réussit, malgré la faiblesse numérique de ses armées, à asservir un moment la Grèce entière. Et pendant des siècles, le fer de lance de ses troupes, fut le corps des Hoplites, ces fantassins d'élite, lourdement équipés, bardés de fer et de cuir, invincibles et efficaces, ne connaissant ni la peur, ni le découragement, capables de résister à une armée, même s'ils n'étaient que quelques centaines. Ils furent pratiquement invaincus pendant un demi-millénaire, jusqu'au jour fatal de Leuctres, qui vit Épaminondas, le général thébain, mettre un terme à leur hégémonie militaire. C'était en 371 avant J.-C.

La fuite devant l'ennemi ou l'abandon des armes étaient considérés comme le pire des déshonneurs. Et lorsqu'un fils, un frère ou un époux partait à la guerre, les femmes lui adressaient en guise d'adieu, le rituel et terrible : « Reviens avec ton bouclier ou sur ton bouclier. »

Sparte dédaigna toujours la durée de ses constructions, n'y employant que des matériaux inférieurs, que les siècles ont volatilisés. Il n'y a plus aucun vestige de ses villes. Cependant, la Sparte Dorienne reste, dans l'Histoire, comme le symbole de l'un des plus étranges systèmes politique et social de toute l'Antiquité.

L'austère Sparte a rejoint dans le néant Babylone la Corrompue, Karnak la Religieuse et Cnossos l'Opulente. Elle n'est plus qu'une tombe sans nom dans l'immense cimetière des capitales défuntes.

LA CONQUÊTE DE LA CRÈTE PAR LE GÉNÉRAL STUDENT

Il est étrange de noter que la Crète, lieu où Icare, c'est-à-dire l'homme, tenta, pour la première fois, de voler, fut aussi la première île uniquement conquise par des parachutistes et des troupes aéroportées !

Ce n'est pas un hasard qui motiva cette opération. La participation de l'Arme Magique aux combats de la seconde guerre mondiale est une réalité démontrée.

Nos amis Jean et Michel Angebert l'ont prouvé dans leur livre : *Hitler et la Tradition Cathare*²⁰. Des éléments précis démontrent cette thèse. Ils s'appuient sur trois faits indéniables.

1° La découverte d'une politique spiralée issue de la géopolitique hitlérienne.

2° Le départ de Rudolf Hess en pleine guerre pour la Grande-Bretagne.

3° La conquête de l'Elbrouz, dans le Caucase, que les nazis considéraient comme une montagne sacrée, liée intimement à l'histoire hyperboréenne.

En 1941, les armes allemandes étaient victorieuses sur tous les fronts. Un nouveau Prométhée avait arraché au ciel le feu sacré, et Hitler allait prouver au monde que la malédiction d'Icare n'existait plus. D'autre part, l'Ahnenerbe attachait une grande importance aux fouilles archéologiques, qui avaient été entreprises en Crète, par Evans, dans les ruines de Cnossos.

C'est en se fondant sur les récits d'Homère que l'archéologue entreprit ses travaux. Ils devaient révéler aux historiens les éléments les plus importants de la civilisation crétoise, dans laquelle certains voient une des dernières héritières de l'Atlantide.

En 1941, 32 000 soldats britanniques, 15 000 hommes de l'armée grecque et autant de partisans crétois occupaient l'île, et avaient eu parfaitement le temps de se préparer à une invasion qu'ils pensaient voir arriver de la mer. Une grande partie de la flotte anglaise veillait dans les parages de l'île, gardant ce point stratégique de la Méditerranée.

A l'aube du 18 mai 1941, une flotte de trimoteurs Junker 52 apparut dans le ciel de la Crète. De nombreux avions remorquaient de lourds planeurs

remplis d'hommes et de matériel. Les défenseurs considérèrent cette attaque comme une opération suicide. Ils ignoraient que la flotte d'invasion comptait 23 464 soldats allemands et 3 000 italiens. La totalité fut parachutée ou atterrit dans des planeurs, ce qui excluait tout apport initial d'engins blindés et d'artillerie lourde. Les Allemands avaient pour chef le général Student, créateur de leurs unités de parachutistes, et les troupes alliées étaient placées sous le haut commandement du général Freyberg. Les premières vagues de parachutistes larguées au-dessus de l'île eurent jusqu'à 80 % de pertes. Une semaine après l'offensive, les combats prirent fin. Les Allemands avaient laissé sur le terrain 2 000 morts, 1 800 disparus et près de 1 500 blessés.

Sur le plan matériel, le désastre britannique fut incontestable. En regard des 200 appareils perdus par l'assaillant, la marine anglaise, attaquée sans relâche par les Stukas, perdit quatre croiseurs, six torpilleurs et une vingtaine d'autres bâtiments tandis qu'un porte-avions, trois cuirassés et plusieurs croiseurs étaient plus ou moins gravement endommagés.

Le chiffre des pertes traumatisa l'état-major allemand qui, malgré le succès final de l'opération, n'en tenta jamais plus de cette envergure par la suite.

LA QUESTE HYPERBORÉENNE ET LE III^e REICH

Les dirigeants du III^e Reich nazi se considéraient comme les descendants directs des Hyperboréens. Nouveaux rois de Thulé, ils adoptèrent les symboles magiques, en usage des millénaires auparavant dans la partie septentrionale de l'Atlantide. Ces symboles sont les runes, qui ont toujours captivé l'esprit des intellectuels épris de mystère.

Cette écriture hermétique de la protohistoire du monde a subi, au cours des siècles, l'anathème de toutes les religions, qui voyaient en elle la dernière trace d'un savoir prodigieux, mais inaccessible.

En ressuscitant les runes, l'Ordre Noir renouait un pacte infernal avec les dieux de l'ancienne Germanie. Ces idéogrammes hermétiques nord-atlantidiens étaient les seuls caractères sacrés capables de lutter à armes égales avec les vingt-deux lettres intangibles de l'alphabet hébraïque.

Dietrich Eckart, Alfred Rosenberg, Rudolf Hess et bien d'autres ont été les mages qui ont fait vivre à l'Occident la dernière épopée occulte de

l'humanité.

Le *Mein Kampf* d'Adolf Hitler constituait une arme idéologique importante dans l'arsenal « psychique » de l'Allemagne nazie. Mais il faut relire un ouvrage comme *La Race*, de Richard Walter Darré²¹ pour comprendre la véritable religion germanique.

Neuadel aus Blut und Boden, c'est-à-dire la nouvelle noblesse issue du sang et du sol, faisait suite à *Das Bauerntum als Lebensquelle der Nordischen Rasse* : « La paysannerie en tant que source de vie de la race nordique. » Elle était venue d'un profond génétisme, cette dévotion aux forces vives de la terre, ce paganisme latent, qui sommeille au cœur des peuples les mieux christianisés. En se donnant comme symboles les runes, les maîtres de l'Allemagne désiraient provoquer dans l'âme du peuple un réveil inconscient des grands archétypes endormis.

Chez les païens, le sang et le sol forment une alliance inviolable. Il existe des liens invisibles qui unissent l'homme et la terre ; les Germains, à la fois agriculteurs et guerriers, sentirent revivre en eux la foi de leurs aïeux.

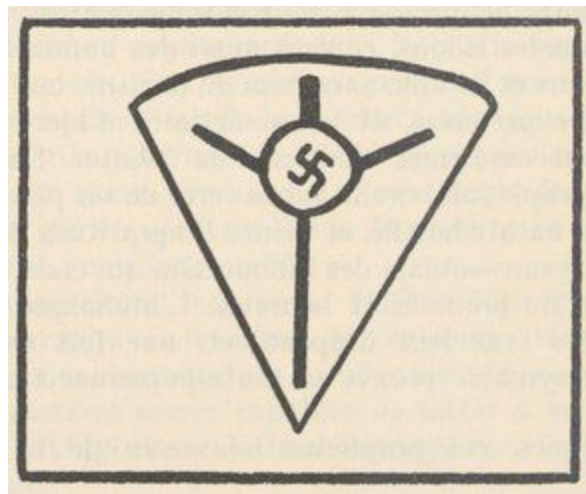
Darré résuma ses idées dans une formule simple, que l'on peut méditer aujourd'hui : « La mort du paysan, c'est la mort de notre peuple. Ce n'est pas seulement du pain qui pousse dans les sillons, ce sont aussi des hommes. »

Les erreurs et les abus sans nom du nazisme ont estompé cette vérité première, et leurs victimes d'hier viennent aujourd'hui confirmer l'axiome de Walter Darré. En Israël, le peuple juif revenu sur la terre de ses pères a lutté contre une nature hostile, et vaincu l'ingratitude du sol. Ce sont les paysans-soldats des kibboutzim qui constituent la force vive du jeune État hébreux. L'archaïque « Étoile de David » orne leur drapeau, et, une fois encore, la valeur du symbole prouve sa toute-puissance sur l'esprit humain.

Les hippies, ces prophètes nouveaux de la fin des temps, ont adopté un « signe » connu de tous, mais ce qu'il exprime demeure un mystère qui n'a encore jamais été dévoilé. Il s'agit d'une rune inversée, d'un idéogramme reproduit en miroir retourné. Agis par on ne sait quelle force obscure, les hippies se sont donné un pavillon qui signifie « Mort dans l'Œuf » : vie détruite depuis la source !



Ce symbole était également celui de nombreuses organisations de l'Allemagne nazie. Mais il était alors tracé dans son véritable sens et signifiait à la fois l'homme victorieux des forces naturelles, et la Grande Mère, source de toutes vies. Il ornait la tombe du SS et avait été adopté par une organisation de femmes allemandes : le B.D.M. (*Bund Deutsche Mädchen*).



SYMBOLES ET CHAÎNE MAGIQUE

Un vieil homme s'éteint lentement dans la prison allemande de Spandau. Il se nomme Rudolf Hess. Dernier survivant de la grande opération magique du III^e Reich, il détient tous les secrets de la funeste aventure nazie.

Dauphin d'Adolf Hitler, le 10 mai 1941, Rudolf Hess, l'initié le plus mystérieux de l'Ordre Noir, se fit parachuter en Grande-Bretagne. C'est à la suite d'une entrevue avec Karl Haushofer, que Rudolf Hess décida de quitter Berlin pour rejoindre à Londres les représentants de la Golden Dawn

(pendant britannique de la Société du Vril allemande). Hess devait rencontrer en Angleterre le duc de Hamilton, le duc de Bedford et sir Kirkpatrick, dignitaires de haut grade de la Golden Dawn. Winston Churchill, le vieux lion, brisa cette entreprise qui visait à établir une paix séparée entre les deux pays en guerre.

La démarche du dauphin du Führer fut un échec. Cependant, à la lumière de cette insolite entreprise, bien des faits s'éclaircissent d'un jour nouveau. L'emprise occulte qu'une poignée d'individus fit subir à l'Allemagne constitua le Grand Œuvre d'une initiation vieille comme le monde.

Le Vril et la Golden Dawn puisaient aux mêmes sources hermétiques. Dans son *Dogme et Rituel de la Haute Magie*, Eliphas Lévi, un ésotériste du siècle dernier qui entretint des relations étroites avec la société secrète anglaise, révèle la technique de la « chaîne magique ».

Former la chaîne magique, écrit-il, c'est faire naître un courant d'idées qui produise la foi et qui entraîne un grand nombre de volontés dans un cercle donné de manifestations par les actes. Une chaîne bien formée est comme un tourbillon qui entraîne et absorbe tout.

On peut établir la chaîne de trois manières : par les signes, par la parole et par le contact. On établit la chaîne par les signes en faisant adopter un signe par l'opinion comme représentant une force. C'est ainsi que les chrétiens communiquent tous ensemble par le signe de la croix, les maçons par celui de l'équerre sous le soleil, les magistes par celui du microcosme qui se fait avec les cinq doigts étendus (etc.).

Les signes une fois reçus et propagés acquièrent de la force par eux-mêmes. La vue et l'imitation du signe de la croix suffisaient, dans les premiers siècles, pour gagner des adeptes au christianisme.

La croix gammée, symbole solaire inversé, fut adopté et dynamisé par des millions d'êtres. Rattaché à un égrégore, ce signe fascinant constitua l'élément essentiel de la chaîne magique du national-socialisme pendant un quart de siècle. Les imposantes cérémonies nocturnes organisées par le Parti, à Munich, à Francfort ou à Berlin, étaient des fêtes occultes pleines d'apparat, nécessaires à l'établissement des grands courants magnétiques, nés de la communion païenne des âmes. Ils entraînaient et exaltaient les esprits les plus pondérés, faisant succomber les plus faibles aux charmes d'un idéal contestable.

Les mages nazis jouèrent aux apprentis sorciers, en manipulant les égrégores astraux des dieux défunts. Des puissances insoupçonnées et des forces terrifiantes s'abattirent sur la planète.

Les Maîtres de l'Ordre Noir rénouvèrent les grandes lois magiques ; l'héritage des ancêtres, qu'ils recherchèrent de l'Elbrouz à la Crète, devait leur apporter les arcanes du Pouvoir Suprême. Leur quête hyperboréenne visait à établir une filiation consanguine entre la race germanique et la race atlante. Cette recherche de l'Impossible, mise en jeu par un profond mysticisme, n'est peut-être pas encore terminée et un proche futur risque de nous réserver bien des surprises dans ce domaine...

ARCHÉOLOGIE ET MAGIE EN CRÈTE

Quelques semaines après l'arrivée du général Student en Crète, Sir Arthur John Evans s'éteignait à Londres, à l'âge de 90 ans. Ce grand archéologue avait retrouvé la civilisation minoenne sous les ruines de l'ancienne Cnossos. C'est en s'appuyant sur les textes d'Homère qu'Evans affronta le mépris et les railleries du monde scientifique, pour mener à bien ses travaux. Lentement, au fur et à mesure de ses découvertes, des êtres considérés jusqu'alors comme mythologiques, se matérialisaient et, surgis des brumes du passé, prenaient forme et consistance.

Les fouilles de John Evans firent reculer l'histoire de la civilisation dans cette partie de l'Europe de plus de deux millénaires, obligeant les historiens à réviser toutes leurs thèses.

Les nombreux monuments de caractère religieux découverts à Cnossos et sur les autres sites crétois explorés par les missions archéologiques nous permettent maintenant de consulter une documentation sur les cultes du Minoen Moyen et du Minoen Récent. Elle est abondante. Mais l'exploration poussée des sites préhelléniques découverts en Crète depuis une cinquantaine d'années permet de constater des signes d'évolution dans la religion minoenne. Des trouvailles faites dans différentes régions de l'île mettent en valeur l'importance des facteurs locaux dans un polythéisme qui semble enraciné au sol.

La Crète n'a pas eu de grand sanctuaire public ni de temple, comme à l'époque hellénique. Le culte était célébré soit dans des grottes réservées à

la divinité soit dans des enclos consacrés, soit à l'intérieur des palais ou des maisons.

A l'époque néolithique, les grottes ont servi d'habitat. Au Minoen Ancien et au début du Minoen Moyen, comme aux îles Canaries, certaines d'entre elles ont été utilisées pour l'ensevelissement des morts.

Les Crétois attachaient une très grande importance à la magie naturelle des lieux sacrés. Leurs grottes culturelles étaient choisies avec soin, en fonction de leur ambiance. On a constaté que c'était seulement celles ornées de concrétions calcaires, stalactites ou stalagmites, affectant des formes animales ou humaines, qui attiraient leur intérêt.

Ces simulacres étranges, ces fétiches pétrifiés apparaissaient aux yeux des Anciens comme une manifestation de la divinité. Les prêtres de l'Antiquité voyaient dans ces formes la concrétisation des grands archétypes telluriques ou cosmiques. Un exemple frappant de ce choix spécifique nous est fourni par la grotte de la *Ratapignata* (la Chauve-Souris) qui s'étend en France, sous la pyramide de Falicon. Par plus d'un côté, cet aven nous fait penser aux cavernes crétoises d'Ida, de Camarès, de Psychro ou d'Amnisos. En son centre, se dresse une colonne de calcaire fuselée, sur laquelle se dessine, magnifique et grandiose, le visage d'un dieu inconnu.

Pour les hommes du passé, les grottes et les cavernes étaient les matrices de Gaéa, mais également les « oreilles » de la terre. Au cœur de ces antres, ils invoquaient la Grande Déesse. A Amnisos, nous dit Homère (*Odyssée*, XIX, 168), on vénérât la déesse Eileithyia.

Notre vieil ami, l'historien Louis Capatti, nous affirmait qu'il existait une ressemblance frappante entre l'aménagement de la grotte de la *Ratapignata*, accrochée, sur les flancs du Mont-Chauve, à quelques kilomètres de Nice la grecque, et la grotte crétoise de Psychro. Comme l'aven de la Chauve-Souris, cette dernière est fort profonde, elle comporte une salle supérieure proche de l'entrée et une salle inférieure qui descend en pente raide vers une rampe d'eau.

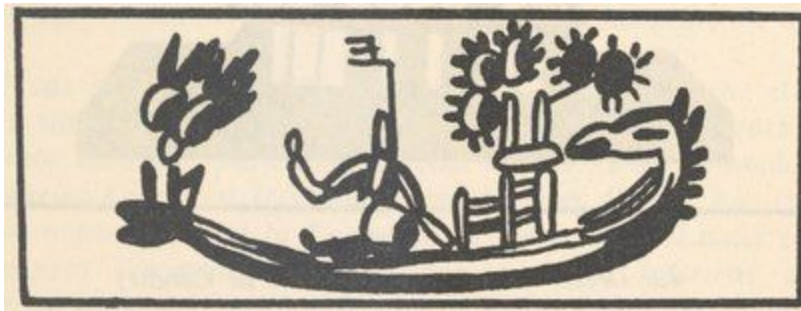
La salle supérieure comporte une sorte d'enclos muré avec un massif rectangulaire, qui a pu servir d'autel. Des fouilles parfaitement organisées ont prouvé que ce sanctuaire avait été fréquenté pendant plusieurs siècles. On suppose que la grotte de Psychro était la caverne légendaire du Dicté, où naquit Zeus. Le masque qui orne le pilier de la *Ratapignata* est peut-être aussi une représentation du grand dieu grec.

Fait curieux, il existe dans ces lieux sacrés une superposition de deux cultes ; l'un s'adressait à une déesse typiquement féminine, souvent patronne des accouchements, l'autre à un dieu mâle, puissant et guerrier.

L'hommage rendu à la déesse paraît être plus ancien que le culte du dieu mâle. Ici encore, nous devons nous interroger et penser à la grande religion matriarcale qui régna dans la nuit des âges sur la terre entière.

BRITOMARTIS

En Crète, on vénérât une déesse de la fécondité et de la nature, qui régnait sur la Terre-Mère. Les idoles primitives la représentent nue, avec de gros seins et des hanches larges. Plus tard, la régente, la « douce vierge », sera toujours vêtue. Elle prendra le nom de Britomartis et, comme dans la religion catholique, elle sera à la fois mère et vierge. Il semble impossible de parler de zoolâtrie en Crète, car tous les animaux divinisés ou sacrés étaient destinés aux sacrifices. Ils étaient les représentants des attributs divins, on les vénérât rarement.



La Grande Déesse en barque, bague d'or de Mochlos

En Crète, comme en Égypte, l'étude du symbolisme nous révèle un savoir ésotérique profond, lié à une connaissance universelle, aujourd'hui perdue. Deux images reviennent en permanence dans cette science oubliée, celle du serpent et celle de la barque.



La Déesse aux serpents (Musée de Candie)

Il existe une analogie entre le serpent et la barque. Cette affirmation, douteuse à première vue, trouve sa démonstration dans une étude qui nous a été fournie par un chercheur belge, Mr. Yann Jeff Berr Jamin. Ce dernier nous dit :

La barque a une importance capitale dans l'étude de l'occultisme ancien. Elle représente le moyen de se déplacer sur l'onde ou sur les ondes. La religion préhistorique a donc trouvé une analogie toute faite et plus vraisemblable que le Serpent, pour figurer le travail cosmique dans l'homme. On trouve, en Gaule, la combinaison d'un Mercure chevauchant un Serpent d'airain. Je dois ajouter que le mot Ar, Aaron, Airain, Iron, Iran, etc., outre son nom de rivière du type Orne ou Marne, a le sens général de Dieu portant le Monde. A partir de nos rivières, et en étudiant leurs noms

comme l'Aa, on constate qu'on a créé Aar. C'était le nom des eaux et des métaux. Aussitôt, on rapproche Caron et sa Barque ! Dans ce domaine, les théories de Maurice Guignard sur l'identité de nom entre le Navire et le Capitaine du Navire est une réalité que je vérifie de multiples manières. Caron est une variante de Garonne et de Kern, le Cerne. Le même sens se retrouve dans ARC, Arche et Barque ou des variantes comme Barge. Le navire Argo est une illustration du double sens du mot.

La Barque de Noé, dont le nom désigne le Serpent, donc l'Océan, Sabaôth, forme de Seeboot, Seaboat ; le nom du Bateau dérivé de Bât, Boat, mot très employé qui a servi à Bâtir, à Eriger (ARC) à élever le Béthel et la ville Abad ou l'abbaye : abbott = Dominer le Bas, le Bes, les ondes ou le sexe.

Sous retrouvons ARC dans Vierge, Vergue, Perche et, bien sûr, dans des dizaines de noms de héros mythologiques. Jacobe est censé parler des ARCS tendus contre Joseph. L'Arc-en-Ciel, c'est Iris mot parent d'Arion, Orion, Airain dont nous voyons et la Forme et la Force de la Lumière, groupant 7 gammes de vibrations. Le « i » intérieur a précédé le « g » et son rival le « t » ; il en reste trace quand on rapproche le « y » espagnol, le « i » slave et le « et » français.

Je dis qu'Iris peut se prononcer Ergès où l'on voit le contenu de la Force, Arc et Erg étant identiques. Ce mot est donc illustré par la Barque et la Vierge qui la commande, ce langage est planétaire, de sorte que si vous voyez une sculpture maya, il n'est pas nécessaire de parler le quiché pour traduire Barque en Force, ou Vierge. Le jeu de tarots montre la Vierge ou Force, coiffée de l'Année, maîtrisant un Lion représentant la Lumière.

Devant le mot ARC, on peut mettre les 7 lettres et les variantes du B, nous obtiendrons toujours un nom de la Barque et de la Force. Le mot Navire est né de Nef. Le mot Nef prête à confusion, car il a conservé plusieurs sens. Son sens originel est : Ef comme la vipère ou la limace d'Égypte ; le Père, c'est l'onde qui descend et vient de l'intérieur, donc Ne-Ev. Ceci a été symbolisé par le serpent à 7 têtes chez les Nagas de l'Inde qui portent le nom de Noé (Noya), donc de Mercure ou de Dieu. A ce nom, que nous découvrons également dans Neptune, est attaché le chiffre 9 et le chiffre 3 : le Trident ou le personnage de Triton, ainsi que le nombre 7.

A la notion de Nef et d'Arc s'attache le 7. C'est Saba, l'ennemi à vaincre. C'est le même que Sabaôth ou Samaël ou Samech, la lettre « S » de bien des peuples (français, hébreu, égyptien : Dj ou Dz). Belzébuth est simplement le seigneur Zebuth = Seeboot. On identifie le Yahweh breton

avec le Sabbat ou Chebat des Hébreux, vénéré le samedi et durant le Verseau : Aquarius étant l'océan cosmique. La Bible elle-même nomme le Chef des Armées tantôt Yahweh, tantôt Sabaôth, ce qui correspond au symbolisme du repos de Mu et de Midi.

Le savoir des Anciens s'appuyait sur la sagesse et l'observation. Le creux de la Barque, c'est Noun, l'intérieur jaillissant vers le dehors, c'est Ne. C'est pourquoi, à la tête de Dragon des Vikings, les Égyptiens, descendants des Celtibères, ont préféré le Ptah-Patèque, le Noum-embryon, le fruit de Noun. Noon en anglais et Noen en flamand signifient le midi, le centre du ciel occupé par la Lumière.

Les termes de la primhistoire, formés de deux mots comme Nef ou Char ou Erg, peuvent être inversés sans en modifier le sens, à une notion près. Le mot KAR, qui désigne tout véhicule, par exemple le traîneau d'Atoum ou la barque des marins fondateurs des civilisations du Levant, peut s'écrire Rak ou Ark, comme dans Arche et Barques. Or ces civilisations sont le fait de gens qui remontent les fleuves en barques. Ces embarcations transportent les chevaux, les bœufs, les ovins et les caprins. De plus, il s'y trouve des corbeaux et des colombes !

L'EMPREINTE CELTIBÈRE ET ATLANTE EN CRÈTE

En Crète comme en Mésopotamie, le principe mâle a été représenté par le taureau. Il existe dans l'art minoen des antécédents nombreux à la légende du Minotaure. Plusieurs intailles représentent le Minotaure lui-même, mi-animal, mi-homme. On a retrouvé à Cnossos une fresque « illustrant » une corrida sacrée. L'utilisation de cet animal dans les corridas, et le fait qu'il était sacrifié, comme la plus belle victime, en l'honneur de la déesse attestent de la déchéance du dieu-taureau et la totale disparition de la zoolâtrie.

La tauromachie, toujours aussi prisée en Espagne, est la déformation d'un culte ancien, importé en Crète par les Celtibères ou les Atlantes.

L'initié Yann Jeff Berr Jamin voit dans cette tradition une très ancienne magie liée au culte du bison. C'est en étudiant le Celtibère, que notre ami belge en est arrivé à cette conclusion.

Pour lui, le Celtibère, comme les autres parlers indoeuropéens, vient de l'Atlantide. Les Blancs sont venus toujours plus à l'Est occuper l'Europe, le

Nord et l'Afrique, ainsi qu'une partie appréciable de l'Asie.

Le celtibère est intéressant parce qu'il est le lien entre les runes nordiques, les lettres grecques et les caractères hébreux. Plusieurs signes sont restés en usage dans ces diverses graphies. L'hébreu nous a conservé certaines significations qui nous permettent de retrouver la base astrologique ou mythologique des signes. Le celtibère a, pour le moins, le mérite d'avoir conservé le Hè.

Cette lettre, dont le celtibère possède de nombreux exemplaires, montre d'où viennent nos caractères E et F. Et, en même temps, il indique que « l'Arbre » toujours vert, entre Adam et Hawwa, est un arbre à aiguilles, c'est un IF.

Personnellement, dit Y.J.B. Jamin, je crois que les trois noms, Adam, Hawwa et If désignent aussi les ondes cosmiques et celles de l'Océan. Le nom d'If était donc Ef et, forcément, une autre prononciation était Hê. De fait, dans nos parlers dérivant du celtibère, le « H » et le « F » se remplacent. Par exemple, l'espagnol ferrocarril = Chemin de fer cache les termes herrero = forgeron, et hernan qui a donné le prénom Fernand.

Je considère que « H » et « F » sont deux des 12 « B » moyennement utilisés partout en Europe, mais également en Perse et aux Indes.

Je néglige absolument les conceptions linguistiques officielles, que je place face au tableau de la Joconde...

Ainsi pour moi, le pays des Parthes de l'Iran est le Farsistan, la Palestine des Palestiniens est la Falestine, le pays des Phallus ou du Phallus. Il est remarquable que la prononciation allemande « Pfalz » réunit le gaulois Pal au celtique Falz (faucille et phallus).

Les Celtes sont venus en Gaule, mais la Gaule ne portait pas ce nom, mais le nom de divers peuples, comme les Ibères et les Ligures, qui sont les Ibères côtiers. Il semble qu'un peuple de géants, établis en Europe occidentale, appelés Bretons ou Belges, soit le résultat d'un croisement entre extra-terrestres et femmes terrestres, ou encore une race humaine perfectionnée par une technique basée sur la chasteté et l'astrologie. Il y a un rapport évident entre la planète Vénus : Ester, et les deux verbes auxiliaires français : avoir et être. Ester donne la notion d'être et celle de la Lumière. Tout ce qui est, est Lumière, Eter ou Ever.

L'augmentation ou capitalisation de la Lumière dans l'homme augmente sa taille et son intelligence. Grâce à l'astrologie, les races anciennes transmettaient, de père en fils, les mêmes caractéristiques zodiacales, qui

influençaient le développement physique et psychique des individus. Chaque tribu voyait ses nouveaux membres venir au monde avec des aptitudes nécessaires à la vie du clan.

Un conseil des Sages composé de quatre chefs (Pever ou Peter = quatre au pouvoir) se réunissait dans des grottes profondes. Ces salles de direction, identiques à celle que l'on a retrouvée sous l'observatoire de Paris, placée sous la protection d'Isis, existent toujours, avec leurs quatre sièges de pierre.

A notre époque, où la magie du passé permet de découvrir une forme nouvelle d'archéologie, de jeunes spéléologues sont attirés par les matrices naturelles de la Terre-Mère. Ils explorent ce monde hermétique et secret, au sein duquel nos Grands Ancêtres pratiquaient leurs cultes initiatiques. Dans un futur proche, de grandes découvertes seront faites dans les avens. Les anciens mystères des rescapés de l'Atlantide renaîtront devant nos yeux. Sous saurons alors comment les jeunes étaient initiés en présence du Bison, animal sacré dont le symbolisme se rattache à celui du Taureau.

Sous comprendrons alors que la science au pouvoir n'est rien auprès de la Sagesse qui verse le nectar des dieux à Héraclès, vainqueur des douze épreuves, héros mythique qui, dans son berceau déjà, nous dit la légende, avait domestiqué en les étouffant, les deux grands serpents, le cosmique et le tellurique !

rites magiques chez les anciens grecs

Chez les peuples dits primitifs, la Terre était la grande pourvoyeuse et la grande receleuse des forces vitales. Prendre contact avec elle, c'était se pénétrer de vie. Le rite, fort commun en Grèce, de l'incubation, avait un caractère magique. On le pratiquait pour obtenir des songes prophétiques. A l'Amphiaräon d'Oropos, deux dortoirs séparés permettaient aux hommes et aux femmes de recevoir des visions oniriques de l'avenir. Couché à même le sol, chacun captait le message que lui destinait Gaéa.

Mais la Terre vivifie et guérit : aussi l'usage de l'incubation servait-il à calmer les souffrances et à rétablir la santé dans le sanctuaire du dieu guérisseur, Asclépios. Avant de vivre sous le même toit que son époux et d'accomplir l'acte charnel, la jeune mariée grecque devait, suivant la tradition, coucher une nuit dans le dortoir d'Artémis pour y subir

l'influence des courants telluriques aptes à fortifier en elle la faculté de faire croître favorablement le germe vital qu'elle recevrait. Il existait, dans l'Artamition de Cyrène, une salle réservée aux nymphes enceintes, la Nymphée. Dans cette pièce, la prêtresse d'Artémis pratiquait des rites favorisant la naissance du futur enfant.

Pausanias rapporte que les habitants de Tithoréa, en Phocide, allaient prendre tous les ans de la terre aux tombeaux de Zéthus et d'Amphion, à Thèbes, en Boétie, pour la rapporter à la tombe d'Antiope, qui était sur leur domaine. Par ce transfert, qui avait lieu entre avril et mai, c'est-à-dire quand le soleil était dans le signe du Taureau, ils rendaient leur sol fertile, tout en appauvrissant celui de Thèbes.

Pausanias nous dit également qu'en période de grande sécheresse, quand les semences et les arbres périssaient, après avoir offert à la source les prières et les sacrifices d'usage, le prêtre de Zeus Lycaios promenait une branche de chêne sur toute la surface de l'eau, sans l'y enfoncer, jusqu'à ce que l'onde ainsi remuée fasse naître une vapeur, une douce buée. Celle-ci, bientôt formant nuage et attirant à soi tous les autres nuages, une pluie bienfaisante tombait sur toute l'Arcadie.

Ces pratiques ressortissent à une espèce de magie des éléments qui était également en usage chez les Druides.

La science païenne de la Terre a été pratiquée depuis la plus haute antiquité et si nous pouvions la dépouiller de tous les tabous qui la compliquent, sous sa forme religieuse, nous découvririons avec surprise la réalité merveilleuse d'une grande connaissance des énergies naturelles.

Dans la religion grecque, le culte des pierres sacrées a joué un très grand rôle. Les pierres étaient vénérées pour leur forme, leur couleur ou leur odeur. Certaines aérolithes, comme les Charites d'Orchomène ou le Zeus Kappôtas de Laconie, étaient considérées comme des créations d'essence divine.

Dressées dans les plaines ou les montagnes, les *Ergatai* (les Efficaces) étaient de vulgaires blocs de cailloux mal travaillés, que le peuple considérait cependant comme magiques. Ces monuments culturels, totalement dépourvus d'apparat, constituaient des canalisateurs de forces telluriques, jouant sur l'homme et sur la nature. Des *Ergatai* aux dolmens et aux menhirs, il existe une identité de destination. Qu'on le veuille ou non, ces primitifs lieux de dévotion avaient le pouvoir de rayonner sur la nature,

mais aussi de rétablir l'équilibre dans les organismes humains touchés par la maladie.

Des recherches archéologiques récentes prouvent que le culte de la pierre, c'est-à-dire de la science du Géon, est né dans le Nord, il vient du froid, d'Hyperborée !

IL ÉTAIT UNE FOIS DANS L'OUEST... UNE AUTRE CIVILISATION

Si, pour des raisons encore inconnues, la « Civilisation des Pierres Dressées », comme on l'appelle quelquefois de manière romanesque, a laissé ses plus nombreux vestiges en Bretagne, elle en a disséminé pratiquement dans le monde entier.

Les monuments mégalithiques appartiennent à un vaste ensemble, dont on retrouve les traces le long d'un immense arc de cercle allant du sud de la Suède jusqu'à la Corse, la Sardaigne, en passant par les îles britanniques, la France, l'Espagne et le Portugal. Certains monuments ont même été érigés le long des côtes d'Afrique et en Asie !

L'Europe possède une cinquantaine de milliers de dolmens et de menhirs, qui ont échappé aux outrages du temps et au vandalisme des hommes.

L'édit du Concile de Nantes de 658 ordonna d'abattre ces pierres qui étaient l'objet d'adoration des populations et d'enfouir ces vestiges du démon au plus profond du sol. Dans les pays christianisés, on peut admettre que le nombre des mégalithes existant était le double de celui connu aujourd'hui.

Il ne se passe pas d'année sans qu'un de ces énormes cailloux soit arraché à la terre. Une des découvertes les plus récentes remonte au mois de février 1975. Il s'agit d'un menhir qui a été retrouvé en Corse, à Torre, près de Porto-Vecchio, dans la propriété de M. Marchetti, par un chauffeur de bulldozer qui se livrait à des travaux de terrassement. Ce monument mesurait 1,80 m environ ; il est étudié à présent par l'Association des recherches dans le sud-est de la Corse.

Jusqu'à ces dernières années, le monde savant estimait que l'implantation des dolmens et des menhirs était due à une sorte de transmission traditionnelle, qui s'était effectuée par un courant civilisateur venu de l'Inde, et qui avait gagné le nord de l'Europe en cheminant le long des côtes

de la Méditerranée, avant de parcourir l'Afrique et la face ouest de notre vieux continent.

Un archéologue britannique, Colin Renfrew, professeur à l'université de Southampton vient de prouver, grâce au carbone 14, que les premiers mégalithes étaient bien antérieurs à tous les monuments de pierre orientaux.

Les Égyptiens et les Babyloniens construisaient encore leurs temples en utilisant des briques d'argile ou de terre crue, quand les hommes de la préhistoire européenne fixés à Hoëdic Gavrinis et tout le long du golfe du Morbihan dressaient leurs fantastiques aiguilles de pierre.

Selon le Pr. Renfrew, les dolmens de l'Ile Longue et de Hoëdic, datent de 40 siècles avant J.-C. L'archéologue est formel : avant les Grecs et les Égyptiens, il y avait « autre chose à l'ouest ».

La rigueur des recherches faites en laboratoire par ce savant prouvent que les mégalithes des îles bretonnes ont été dressés 2000 ans avant les pyramides, si l'on admet que, pour ces dernières, les chiffres établis par les historiens sont justes, ce qui reste encore à démontrer...

L'HYPOTHÈSE DU PROFESSEUR VARAGNAC

Au mois de juin 1974, le professeur Varagnac a présenté aux membres de l'Académie des sciences morales et politiques une thèse expliquant la fonction réelle des menhirs et des dolmens. Il exposa à ses collègues le déroulement de ce qu'il a appelé « l'influence des sources d'énergie sur l'orientation des diverses civilisations ».

Selon ce professeur à l'École des Hautes Études, depuis l'apparition des hommes sur la Terre, il y a plus de 3 millions d'années, il y a eu sept révolutions énergétiques.

Dans la période des 2 millions 500000 années qui précéda la technique de la conservation du feu apporté par la foudre, nos lointains aïeux, que les historiens ont baptisé « hominidés », se distinguaient des animaux en pratiquant des danses collectives rythmiques, à tendance extatique, et en se créant des langages, donc un symbolisme.

A cette lointaine époque, la femme engendrait non par copulation, mais par influx cosmique. C'est pour cette raison que les plus anciennes statuettes, sculptées il y a 20 000 ans, depuis le lac Baïkal (Sibérie) jusqu'aux Pyrénées, sont à peu près toutes féminines : l'homme n'était pas

le facteur de procréation. Telle serait l'origine des déesses-mères et telles furent les assises religieuses de la culture.

Au néolithique, ce féminisme s'accrut encore et, 10000 ans, avant notre ère, on voit apparaître les premières tentatives de l'élevage et de l'agriculture.

C'est alors que se produisit la seconde révolution énergétique de l'humanité, et que l'on vit apparaître les dolmens et les menhirs.

En ce qui les concerne, la théorie de M. Varagnac est des plus séduisantes. Il dit à leur sujet :

Alors qu'on pouvait agir sur le gibier par la fascination magique, comment assurer la régulière fécondité du sol ?

On eut recours aux esprits, parmi lesquels les plus accessibles devaient être les ancêtres défunts, puisqu'ils étaient prêts à se réincarner. Et c'est alors qu'intervint une très vieille notion d'expérience préhistorique. En frappant un silex, il en jaillit une étincelle. C'est donc le feu de l'âme qui réside dans la pierre. Dans un gros bloc de roche, il doit y avoir beaucoup d'âmes. Il suffira donc de planter en plein champ une énorme pierre pour que la terre soit fertilisée : de là naquit le menhir...

On construisit même, pour les anciens chefs bienfaisants et pour leurs descendants défunts, des maisons de grosses pierres : ce furent les dolmens.

Telle fut la première religion suscitant une architecture : le mégalithisme. C'est la plus ancienne, mais on n'en tient pas compte d'ordinaire parce qu'elle n'a jamais eu de « Livre Sacré ».

RYTHMES COSMIQUES, OBSERVATIONS LUNAIRES ET SCIENCE INCONNUE À CARNAC

A maintes reprises, nous avons survolé en avion les alignements de Carnac ; vus du ciel les mégalithes impressionnent, mais il faut les découvrir au sol pour subir l'envoûtement de ces vieilles pierres.

C'est M^{me} Suzanne Le Rouzic, la petite-fille de Zacharie Le Rouzic, qui nous guida dans les larges allées de cet ensemble unique en son genre. On y distingue trois groupes, comprenant au total trente-quatre alignements, constitués par 1991 petits menhirs.

A l'origine, ce site devait s'étendre sur plus de dix kilomètres et, en le contemplant, on est obligé de penser à Renan, qui écrivit : « ... ne dirait-on

pas la base d'innombrables piliers de la nef d'une immense cathédrale disparue, qui n'aurait plus que le ciel pour toiture ».

Une étude des alignements de Carnac a convaincu un ancien professeur de sciences d'Oxford, le docteur Alexander Thom, que les hommes qui érigèrent ces monolithes étaient des observateurs expérimentés de la Lune et du système solaire, capables de se livrer à des calculs astronomiques compliqués avec une précision étonnante.

Selon le docteur Thom, il existait une mesure mégalithique, le « yard mégalithique » (environ 0,829 m) ; ce fait tendrait à prouver l'existence d'une corporation de « maçons » et d'architectes, spécialement affectée à la construction de ces temples en plein air. En effet, l'unité de mesure découverte à Carnac dans les alignements de pierres levées est exactement la même que celle qui avait été mise en relief par le Pr. Gerald S. Hawkins, de l'université de Boston, dans ses travaux sur le site gigantesque de Stonehenge. D'autre part, le docteur Thom a établi que les cromlechs circulaires, sont en fait elliptiques et ont le triangle de Pythagore pour base.

Une technique de la manipulation de la pierre a existé jadis sur toute la terre. Cette connaissance appartenait à une civilisation très évoluée, disposant d'énergies que nous ignorons totalement. Le déplacement des gigantesques monolithes pose de nombreux problèmes difficiles à résoudre. Quelques monuments ont été élevés tout près de leur carrière. D'autres, au contraire, ont dû franchir de longues distances avant d'atteindre leur point d'érection. Dans Belle-Ile-en-Mer, on voit deux menhirs : l'un est en quartz et se nomme Jean de Runello ; et l'autre, qui s'appelle Jeanne de Runello, est en granit. Ce dernier a été renversé et brisé, il avait à l'origine 8 mètres de haut et pesait environ 25000 kilogrammes. Mais il n'y a pas de granit dans l'île. Il a donc été arraché à un gisement du continent. Or la presque-île de Quiberon est à 16 kilomètres de distance.

Le tumulus de l'île de Gavrinis (ou Gavr'Innis) est bien connu des archéologues pour la richesse de ses pierres sculptées et des mystérieux dessins qu'on peut y découvrir. Ce tumulus est remarquable, car quelques-uns des blocs qui le composent sont d'un grain totalement étranger au sol de l'île. Pour se procurer ces énormes pierres, il a donc fallu en chercher le gisement ailleurs, au plus près sur les terrains continentaux de Baden et d'Arradon. Leur déplacement et leur embarquement sur des radeaux solides, tout comme leur traversée sur l'océan, doivent nous donner à réfléchir. Cette constatation est également valable pour le menhir de Derlez-

en-Peumerit, dans le Finistère, qui a été élevé à 3 kilomètres de sa carrière. En passant au peigne fin les carrières proches de Stonehenge, les géologues ont conclu que des chambranles de 40 tonnes avaient dû parcourir 40 kilomètres pour rejoindre le sanctuaire sacré. C'est en effet à Malborough que les monolithes du célèbre ensemble ont été extraits.

Le plus grand menhir du monde, celui de Locmariaquer, à quelques kilomètres de Carnac, est aujourd'hui renversé et brisé en trois morceaux. Il mesurait lors de son érection 21 mètres de hauteur, 4 mètres d'épaisseur à la base, et son poids atteignait 250000 kilogrammes.

A quelques mètres de ce dernier, se profile une butte que l'on croirait naturelle, mais qui, en fait, est artificielle. Il s'agit du tumulus appelé « La Table des Marchands ». On pense que les tumulus étaient des tombes, soit individuelles, lorsque l'on enterrait un chef sur les lieux mêmes du combat où il était tombé, soit familiales ou dynastiques, devenant alors de véritables nécropoles aux dimensions imposantes. Cette hypothèse n'est pas totalement confirmée, car ces monuments ont très bien pu être utilisés comme sépultures par des peuples qui n'avaient rien à voir avec les premiers architectes.

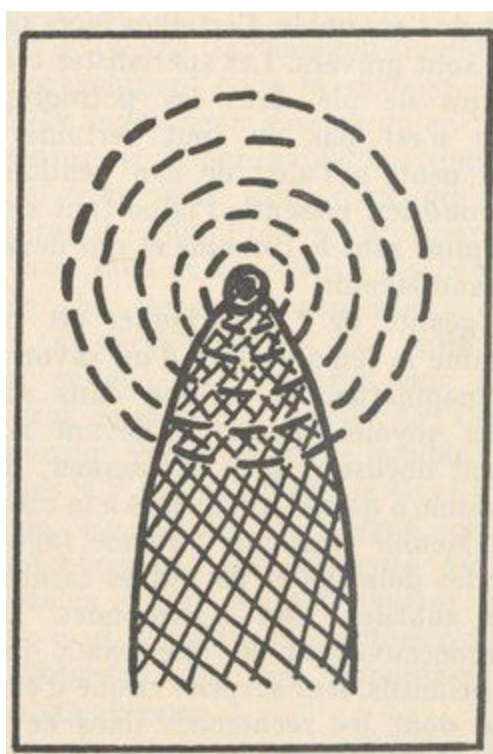
A plusieurs reprises, « La Table des Marchands » a dû être consolidée par des travaux de maçonnerie pour éviter l'écroulement de l'ensemble. Certaines faces des blocs qui la composent sont gravées. Les spécialistes croient reconnaître des épis de blé dans les pétroglyphes. Cette interprétation n'est pas du tout certaine. Tout bon radiesthésiste peut, à l'aide de son pendule ou de sa baguette de coudrier, ressentir l'important courant tellurique qui chemine sous le tumulus et qui devait autrefois irradier le Grand Menhir.

La pierre géante de Locmariaquer gît sur la lande bretonne comme le témoin muet d'un savoir perdu. Dès que notre imagination la replace dans son contexte primitif, nous voyons apparaître devant nos yeux un impressionnant obélisque dont le sommet, dans ce plat pays, était visible à quinze kilomètres à la ronde !

Le Grand Menhir était une antenne rayonnante, qui diffusait sur les dolmens et les autres menhirs alentour, des énergies subtiles : des micro-ondes. Lorsque nos physiciens redécouvriront le rôle exact joué par ces monuments primitifs, leur surprise risque d'être de taille.

Un druide dont les recherches dans ce domaine se rapprochent des hypothèses du Professeur Varagnac, nous écrivait dernièrement :

La lumière dite normale émet des vibrations dans toutes les directions, contrairement à la lumière polarisée qui ne voyage que linéairement. La pierre peut avoir deux rôles selon l'usage qui en est fait. La pierre taillée à l'abri des rayons solaires projette un faisceau d'ondes qui, dans une idéation métaphysique, fait se joindre les bords parallèles en un point que nous nommerons « OMÉGA ». De ce point focalisé, repartira, à l'échelle microcosmique, une onde de lumière à ondes circulaires. Cette dernière onde surgira alors du FUTUR, c'est-à-dire, en ce qui nous concerne plus précisément, d'un atome du Soleil, lequel projettera « l'intention » du préparateur à la date calculée par celui-ci. Cette opération de haute magie programme l'univers, qui n'est qu'un instrument, un ordinateur entre les mains de ceux qui, peut-être, sans argent et sans « pouvoir » détiennent ce qu'il est convenu d'appeler la Puissance.



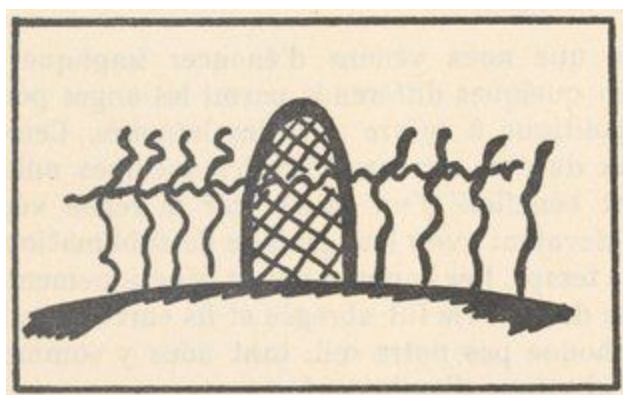
Je ne saurais mieux schématiser le mouvement de cette opération qu'en dessinant sur l'échelle métaphysique ce mouvement d'ondes, et ce dessin fait songer à une ogive gothique ornée de sa rosace.

Ce procédé fut combattu, et je le conçois fort bien, par une partie des initiés (Concile de Nantes) et par des anges réincarnés (archanges), car

durant une période, certains étaient partisans de redonner au cours du même cycle une nouvelle chance aux âmes exclues d'elles-mêmes du monde de la lumière, celui de la relativité. Or cette opération présente un « sacrifice » à la cause des âmes errantes en quête de réincarnation, car elles payent un tribut à « l'eau mère » qui se recharge de sa substance immanifestée, non incluse dans le substratum luminique.

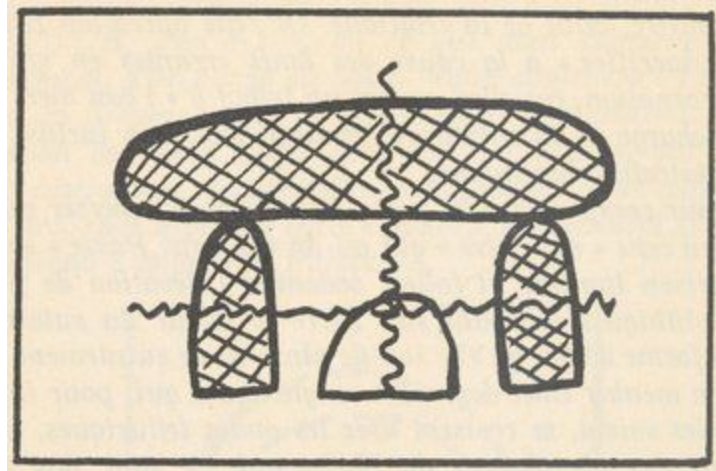
Pour compenser cette perte d'équilibre et reverser dans le circuit cette « eau mère » qui est du « Temps Passé » sorti de la prison lumière, il fallait ordonner l'élévation de pierres monolithiques amenant sur Terre le retour du substratum sous forme d'eau, qu'elle soit de pluie ou de suintement.

Un menhir émet des ondes magnétiques qui, pour infimes qu'elles soient, se croisent avec les ondes telluriques, provoquant des abondances de pluie, qui ne sont pas toutes d'origine purement météorologique.



Dans certains cas, pour accélérer et localiser ce phénomène de transmutation non radioactive, une pierre plate était posée sur deux socles écartés et, de cette pierre couchée, partait une nouvelle onde magnétique qui, se croisant sur des ossements alors enterrés sous le monument, faisait suinter de ces corps calcaires, à la texture capillaire, de l'eau comme d'une fontaine.

Nous devons nous souvenir à ce propos que l'eau, dans une texture capillaire, n'est plus soumise à l'effet de gravitation, du fait de l'adhésion entre les molécules d'eau et celles du tube. La capillarité est la seule force qui s'oppose naturellement à la gravitation.



HAUTE MAGIE

Tout ce que nous venons d'énoncer implique qu'il y aurait eu quelques différends parmi les anges pour opter sur la politique à suivre avec les hommes. Ceux-ci ont d'ailleurs dû être condamnés voici quelques millénaires, mais ont bénéficié d'un sursis, car le règne végétal et minéral devaient avoir leur période de sublimation, avant la fin des temps. Les hommes furent génétiquement mutés. La durée de leur vie fut abrégée et ils eurent ce physique qui ne choque pas notre œil, tant nous y sommes habitués, ce physique d'embryon !

Inconscient, l'homme se fit l'esclave de la plante qu'il soigna, transplanta, améliora, tout en devinant parfois que celle-ci détenait la potentialité d'un monde sans temps, ce que lui révéla par exemple l'absorption de champignons hallucinogènes.

Le minéral, lui, est un Moloch qui se nourrit des corps éthériques de ses victimes. Jadis, on lui sacrifiait par le feu de jeunes innocents. De nos jours, les hommes lui ont édifié un fantastique autel, sous la forme de millions de kilomètres d'asphalte, sur laquelle se déversent chaque année des centaines de milliers de litres de sang. Le monstre est insatiable.

L'invention de l'automobile a obligé les savants à exploiter de plus en plus les gisements pétrolifères. La planète vidée de ses ressources naturelles s'épuise, et de béantes cavernes s'ouvrent en son sein, supprimant les bains d'huile des mécaniques telluriques. Les secousses du Géon sont de moins en moins matelassées. Les tremblements de terre seront de plus en plus

meurtriers, Moloch, exploitant la folie déambulatoire de l'homme, lui a fait oublier que les initiés avaient interdit l'usage de la roue...

CHAPITRE IX

QUAND LE SPHINX LIVRE LES SECRETS DE L'HISTOIRE ATLANTE

Chacune des colonnes du temple funéraire de Ramsès III à Médinet Habou est un livre d'histoire. En les interrogeant, le Pasteur Spanuth y découvrit la relation des terribles combats qui opposèrent, sur mer, Atlantes et Égyptiens. Au cours des âges, de nombreux historiens se sont penchés sur l'énigme du continent englouti, recherchant dans les vestiges archéologiques la trace des hommes qui peuplèrent ces terres fabuleuses. Leur démarche ne fut pas toujours couronnée de succès, mais elle permit cependant de rassembler une importante série d'éléments disparates qui, aujourd'hui, s'emboîtent les uns dans les autres, comme les pièces d'un puzzle dont l'image finale commence à se révéler.

Nombreux sont ceux qui, après Platon, ont rêvé de l'Atlantide. La localisation du royaume de Poséidon est incertaine et, suivant les aspirations particulières de chaque auteur, l'île infortunée apparaît ici ou là sur les cartes du monde.

Sénèque le Tragique y fait allusion dans la *Médée* lorsqu'il écrit : « Des siècles viendront, dans la vieillesse du monde, où l'Océan rendra la liberté aux choses, où la terre s'étendra immense, où Tethys découvrira des continents nouveaux, où Thulé ne terminera plus le monde. »

Le philosophe de Cordoue dont la mort tragique (Néron lui ordonna de s'ouvrir les veines) inspira Rubens, paraît nous avoir laissé en quelques lignes un message prophétique concernant la résurgence de l'Atlantide à la fin du présent cycle. Notre planète, évoluant dans le cosmos suivant des rythmes déterminés, subit à certaines périodes des bouleversements géologiques provoqués par les forces gravitationnelles.

Un savant japonais, M. Minoru Takahashi, directeur de l'Institut de recherche sur l'électricité dépendant du collège d'ingénieurs de l'université de Tokyo, avance d'ailleurs l'hypothèse suivante : *Le déluge et divers autres phénomènes météorologiques qui ont eu des conséquences*

importantes sur la vie terrestre, sont le résultat de l'attraction gravitationnelle de la Terre qui a servi en quelque sorte de « pipe-line » à divers reprises au cours des âges, pour attirer sur notre planète l'eau qui se trouvait dans un état ou un autre, sur un corps céleste dont l'orbite a croisé celle de notre globe à certaines périodes au cours des millénaires.

La Terre est une exception dans notre univers ; en effet, elle possède une fantastique réserve d'eau, alors que des planètes telles que Vénus, Mars et Mercure, ses sœurs et proches voisines, sont des corps absolument secs.

LE CORPS « M »

Selon M. Takahashi, la période de rotation du « corps M » autour de l'orbite du Soleil est d'environ 3000 ans et son orbite elliptique croise partiellement, de temps à autre, celle de la Terre depuis la naissance du Soleil ; ces orbites se sont croisées une douzaine de fois au cours des derniers milliards d'années. Leur dernière rencontre aurait été à l'origine du déluge et de la disparition de l'Atlantide.

Le savant japonais explique aussi la découverte de pétrole à proximité des déserts par l'« importation », par le même moyen, sur la Terre, de la bactérie qui servirait à la fabrication des hydrocarbures. D'après M. Takahashi, la formation du charbon et de la houille serait le résultat de la brutale arrivée de « l'eau extérieure » dans les vastes régions forestières du globe terrestre. Arrivée qui a déraciné les arbres et les a engloutis.

En provoquant des distorsions de l'écorce terrestre lors d'un passage dans l'orbite de notre planète, le « corps M » fit disparaître l'Atlantide. La fera-t-il resurgir à l'occasion d'une nouvelle rencontre ? Le futur nous l'apprendra.

DANS LES ARCHIVES DE LA SAINTE ÉGLISE NORMANDE

John Mac Culloch, Olaf Godier et Maurice Guignard, de la Hin Heilaga Normanniska Kirkja, expliquent, dans une de leurs remarquables études monographiques²², comment les Vikings et les Hyperboréens colonisèrent l'Océanie :

En pénétrant pour la première fois dans l'Océan Pacifique au milieu du XVI^e siècle, les navigateurs espagnols furent sidérés de découvrir sur les îles des hommes et des femmes de grande taille (1,92 m pour les hommes et 1,95 m pour les femmes). Ces Polynésiens avaient des cheveux blonds et bouclés et possédaient de hautes connaissances sur l'art nautique. Plus tard, les explorateurs anglais, puis français, signalèrent encore ces faits et nous expliquerons rationnellement pourquoi Cook fut accueilli comme un dieu aux îles Hawaï.

Tous ces rapports établis par les navigateurs du XVI^e et XIX^e siècles sont d'un intérêt scientifique considérable, d'abord parce qu'ils ont été rédigés par des gens de formation mathématicienne et d'un grand sens pragmatique, aiguë par les dangers de la mer, et ensuite, parce qu'ils traitent d'archéologie.

Les critiques nous diront pourtant que leurs descriptions ethniques ne coïncident pas entre le XVI^e et le XIX^e, sur certains points. Par exemple, les Espagnols recensèrent sur l'Ile de Pâques une race de haute stature, composée d'individus aux cheveux blonds, alors que les explorateurs britanniques du XIX^e y découvrirent une population dégénérée, et de type mélanésien. Cette contradiction s'explique par les puissants séismes qui ont eu lieu dans l'Océan Pacifique. Ainsi, vers 1798-1800, l'Ile de Pâques a dû, en partie, être submergée, d'où disparition des dolicocephales blonds qui vivaient près des rivages.

Vers cette époque, toutes les planètes du système solaire furent en conjonction, c'est-à-dire alignées avec le Soleil, ce qui provoqua des séismes terrifiants. Des naufragés réfugiés aux îles Kerguelen, dans une anfractuosité de la falaise surplombant de 100 mètres, virent arriver une vague qui déferla dans leur caverne !

Cette origine nordique des Polynésiens a été longtemps occultée par les universitaires des siècles passés, parce que ceux-ci étaient paralysés dans leurs recherches par le mythe biblique inventé par les deux nombrils du monde : Rome et Jérusalem. Pourtant, la vérité commençait à frayer son chemin, et des ethnologues comme Percy Smith, J. Danes, R. Sullivan et A. de Quatrefages faisaient ressortir que trois races venant de l'ouest, donc de l'Afrique, avaient peuplé l'Océan ie :

- 1° les Négritos,
- 2° les Mélanésiens,
- 3° les Blancs caucasiens.

L'éminent linguiste allemand Bopp tentait alors de rattacher les langues polynésiennes au rameau indo-européen.

Les Négritos seraient venus d'Afrique en suivant le continent austral, l'actuel pôle sud, non encore soumis au climat glaciaire, et encore rattaché à l'Afrique.

Quant aux Mélanésiens, ils émigrèrent par mer vers l'Océanie, donc à travers le Pacifique. Fait difficilement acceptable, car les Mélanésiens auraient commencé à peupler d'abord le continent australien, pratiquement vide à l'arrivée des premiers navigateurs hollandais et anglais.

Par contre, affirmer que les Blancs caucasiques sont également arrivés par le Cap de Bonne Espérance, à une époque plus récente, relève d'un manque d'information sur les conditions de navigabilité. Tout marin sait que la rencontre des eaux de l'Atlantique avec celles de l'Océan Indien et de l'Océan Austral provoque des lames gigantesques avec des creux de 13 à 15 mètres, c'est pourquoi les Hollandais avaient baptisé le Cap de Bonne Espérance, le Cap des Tempêtes.

Les snekja ou drakkars vikings ont pu sans doute affronter cet océan, mais sans les émigrants et avec seulement quelques unités, car les naufrages étaient fréquents. D'ailleurs si, comme le prétend de Quatrefages, les Blancs étaient venus par cette route, ils auraient en premier lieu peuplé l'Australie et la Nouvelle Zélande.

Aujourd'hui, il est reconnu que les Maoris sont constitués de deux éléments ethniques : l'un petit et trapu : les Mélanésiens, l'autre grand, dolicocephale et au nez saillant : les Polynésiens. Les Maoris sont venus des îles Hawaï. En effet, ils sont originaires d'une région chaude, dans une région froide, car Dumont d'Urville, dans ses deux gros volumes Voyage autour du Monde, relate qu'ils ne se couvrent que de deux nattes de phormium. Ils ont donc conservé l'habillement léger de leurs ancêtres.

Il est maintenant admis que les Vikings sont venus en Amérique du Sud dès le début du XII^e siècle, comme l'attestent des inscriptions runiques découvertes dernièrement, et comme le prouve la présence de momies à la chevelure blonde.

LA COLONISATION VIKING DE HAWAÏ PAR LE DÉTROIT DE BEHRING

Il aura fallu près de cinq siècles pour faire admettre que nos ancêtres les Vikings avaient découvert l'Amérique en partant du Groenland et de Terre-Neuve. Pourtant, de vieux textes norvégiens révèlent que, dès le xe siècle, les chasseurs norvégiens de phoques, de baleines et de morses s'aventuraient toujours plus loin le long du littoral des toundras sibériennes pour traquer leurs proies. Car s'il y faisait un froid rude, les tempêtes n'y étaient pas aussi terribles que dans les mers australes, puisque la profondeur de l'Océan Arctique ne dépasse pas 50 mètres à 200 kilomètres des côtes sibériennes. Plus tard, vers le XI^e siècle, ces mêmes Vikings ont atteint le détroit de Behring et ils ont alors cinglé vers le sud, vers les îles Hawaiï. Revenus dans leur pays, ils vantèrent les beautés de ce paradis, et un courant migratoire important commença le long des côtes sibériennes.

Les preuves matérielles de ces migrations sont innombrables, mais on les a volontairement occultées pendant des siècles.

LES ILES HAWAII

Dans les îles Hawaii, écrit Dumont d'Urville, les Chefs, hauts de six pieds (1,92 m) constituent une classe distincte supérieure aux autres par la grandeur, la force et l'intelligence. Ils ont une force proportionnée à leur stature. Les femmes surtout sont colossales (7 pieds = 1,95 m), elles ont une vigueur musculaire dont on ne peut se faire une idée. Les jeunes filles même, plus sveltes, plus gracieuses dans leurs contours, étonnent par la puissance de leurs muscles.

Les nombreux croquis exécutés par les explorateurs, révèlent des visages affinés et les indigènes paraissent être de souche européenne nordique, ceci plus spécialement chez les femmes géantes.

Suivant l'antique tradition norvégienne, les premiers habitants étaient d'origine céleste et descendaient de la Vierge-déesse Haumea, en vieux norvégien Hâ-Maor = Vierge élevée, ou Hju-Maer = Vierge de la famille.

Une chronique citée par tous les explorateurs dit ceci : *Sous le règne de Kahou-Kapou (Monu-hju-Kappi = Champion de la Confrérie de la Vierge) arriva des contrées lointaines, un groupe d'hommes blancs accompagné de deux dieux. L'un grand, l'autre petit : Odin et son fils Baldor. On leur éleva le temple de Mokini dont Pao (l'homme blanc) fut le desservant. Dans Pao, on reconnaît le nom d'un godi viking ; Bar-ha = Requin puissant. Le village*

où fut construit le temple odinique s'appelle encore Pau-Épou : le Temple de la Fortune.

RECHERCHES DE L'HISTORIEN OLAF GODIER SUR HYPERBORÉE

Membre éminent de l'Hin Heilaga Normanniska Kirkja, Olaf Godier assure qu'en Normandie, après l'annexion à la France, et malgré les persécutions d'un clergé aberrant, les forgerons des ateliers odinistes continuèrent à se confédérer dans une coopérative à vocation technique et nationaliste, qui se nommait Thors-hamar-lag : Compagnonnage du marteau de Thor. Ils s'appelaient également Hamar-sinnar : Compagnons du marteau. Dans toutes les églises du Perche, les initiés peuvent retrouver leurs signatures gravées dans les pierres du portail d'entrée.

En Islande et en Norvège des confédérations existaient également mais comme les persécutions étaient inexistantes, elles perdirent leur cohésion et leur occultisme. Toutefois, leur survivance eut un résultat bénéfique pour l'Europe celtico-nordique. En effet, au XV^e et au XVI^e siècle, de nombreux mineurs allemands des Sudètes vinrent émigrer en Basse-Normandie pour perfectionner les galeries d'exploitation (outillage, forage, pompage d'eau...) des mines de fer normandes. Certains restèrent dans le Perche, et leurs descendants ont aujourd'hui pour noms : Clin (Klein), Hamelin (Hameln), Tuchin (Teutschen) etc., etc. Mais d'autres retournèrent dans leur Sudetenland. Ceux qui restèrent chez nous furent initiés à ces confédérations odino-syndicalistes percheronnes. Plus tard, ils envoyèrent des Maîtres dans leur pays d'origine pour former des Hamar-lag occultes, qui se perpétuèrent à travers les siècles, et qui contribuèrent à fonder cette fameuse société secrète allemande, la Thulegesellschaft, dont le créateur officiel fut von Sebottendorf (1912). En réalité, von Sebottendorf était parvenu au sommet des Thors-hamar-lag.

La Thulegesellschaft eut une section allemande, une section suédoise (Uppsala) et une section norvégienne, ainsi qu'une sous-section normande. Olaf Godier constate : *Nous, Normands, qui avons au cours des temps conservé le plus pieusement les traditions qui nous faisaient venir, voici quelque six millénaires, d'Hyperborée, nous étions devenus les parents pauvres de cette organisation secrète, qui publia une revue : Ostara.*

Des savants appartenant à cette société occulte firent d'importantes découvertes dans le domaine de l'astrophysique, mais aussi en biologie et en génétique, spécialement en créant une race d'hommes reproduisant partiellement les Hyperboréens doués de pouvoirs surnaturels.

Le but principal poursuivi par cette société était à la fois historique et archéologique. Il visait à localiser et à redécouvrir Hyperborée, berceau de tous les Celtes et des Germains. Sur ce terrain d'investigation, la Deutsche Abteilung (section allemande de la Thulé) n'a rien apporté de nouveau ; elle s'est contentée de procéder à des affirmations a priori, à savoir que le lieu d'origine de notre race se situait dans la région arctique, sous l'inlandsis ou calotte glaciaire du Groenland.

C'est aux sections norvégiennes, suédoises, islandaises et normandes que revient l'honneur d'avoir fait progresser la connaissance sur l'ancienne Thulé celtico-nordique. Avant de localiser exactement la civilisation hyperboréenne dans les régions polaires, nous allons en premier lieu, démontrer, par des preuves matérielles, son existence entre le 60° et le 80° de latitude nord. Ces preuves sont déjà connues, mais aucun savant officiel n'a osé les ordonnancer et les confronter pour en déduire logiquement et scientifiquement l'existence préhistorique de notre patrie originelle.

Posons d'abord bien le problème. Le Groenland est séparé de la Terre de Baffin par la mer de Baffin, d'une largeur moyenne de 300 km, toujours enveloppée de brumes épaisses, et qui charrie d'énormes glaces flottantes. Au nord, cette mer est obstruée par l'archipel polaire, composé d'îles, comme la Terre de Devon ou celle de Grant.

En 891, à l'arrivée des Normands au Groenland, ce subcontinent était encore peuplé d'ours blancs, de renards bleus, mais surtout de troupeaux de rennes (*rangifer articus*) et de bœufs-musqués (*ovibos moschatus*), ainsi que de gros lièvres. On peut expliquer la présence de ces animaux de plusieurs façons. Les renards et les ours blancs sont arrivés sur des icebergs, de même que les lièvres. Lors de la débâcle du Pak, les Islandais voient les ours blancs atterrir en différents points de leur pays, portés par des glaçons.

Les bœufs-musqués vivent entre 60° et 80° de latitude nord. Rien ne nous interdit de croire aussi que leur migration eut lieu par les îles de l'archipel polaire. C'est une explication admissible. Le bœuf-musqué groenlandais était semblable au bœuf-musqué canadien. Mais le Spitzberg ou Svalbard est situé à 600 km du Cap Nord, donc à 400 km du Groenland. Mais

comment expliquer la présence au XIX^e siècle d'immenses troupeaux de rennes au Spitzberg, qui est situé au 80° de latitude nord, donc dans une zone où le climat est encore plus froid qu'au Groenland, l'hiver. Signalons qu'en 1848, 1 500 à 2 000 rennes sauvages furent massacrés par les chasseurs russes et norvégiens. Les rennes du Spitzberg ne sont venus ni du ciel, ni par mer, car les Esquimaux n'avaient que des kayaks et les Lapons n'ont aucune embarcation. A noter que le renne n'est pas indigène en Islande ; il a été importé dans les temps modernes. Au Groenland, les bœufs-musqués ont disparu.

1° Dédution, il faudrait dire première induction. Le Spitzberg, le Groenland, la Terre de Baffin, le Labrador faisaient partie dans les temps préhistoriques d'un seul continent : Hyperborée, disparu à la suite d'un cataclysme d'origine volcanique.

2° Induction : Cette induction est confortée par le fait qu'en 1783, à 77° de latitude nord, un volcan était encore en activité au Groenland, que l'île Jean Mayen possède encore un volcan endormi, ainsi que le Spitzberg ; ce qui est démontré par le jaillissement de plusieurs sources d'eau chaude à 82° Fahrenheit. Il en est de même dans le sud du Groenland.

Ainsi, grâce à un sol chaud, l'herbe a poussé pendant des millénaires, permettant aux bœufs-musqués et aux rennes de survivre.

3° Induction : Les paléontologues, examinant les estomacs des mammouths de Sibérie, ont constaté qu'ils étaient remplis de fleurs. La glaciation de la Sibérie et de toutes les régions polaires s'est produite brusquement. Sous quel effet ? Certainement sous celui des éruptions volcaniques, qui ont projeté vers le ciel d'énormes nuages de cendres opaques qui ont obscurci l'atmosphère en s'interposant entre le sol et le soleil.

Pour le Groenland et le Spitzberg, la glaciation n'a pas été aussi brutale, comme le prouve la présence de bovidés et de cervidés jusqu'en l'an 1700. C'est au Groenland qu'il faut localiser le berceau originel des Hyperboréens. Si, un jour, la calotte polaire vient à fondre, les archéologues retrouveront intactes, comme à Pompéi, les ruines gigantesques des « Cités Hyperboréennes », attestées par les écrits de Saemund Sigfusson, conservés à Seez et à Chartres. Les géologues admettent maintenant que la baie d'Hudson s'est formée à la suite de la chute d'un énorme bolide céleste.

LES PRIMITIFS ET LES LÉGENDES DU DÉLUGE

Les légendes concernant le déluge sont unanimement répandues à la surface du globe. On en compte plus de quatre cents. Certaines proviennent des peuples les plus anciens répertoriés par les historiens. Ce drame de l'histoire de l'humanité a donc été universel, et il a frappé d'une manière indélébile l'esprit des ethnies les moins civilisées.

Les grands symboles liés à ce cataclysme sont inscrits génétiquement dans l'âme des individus. Dans tous les récits se rapportant à cette fin du monde, un ou plusieurs archétypes demeurent invariables, quel que soit le lieu où ils sont énoncés. Le déluge n'a donc pas une localisation précise mais, bien au contraire, son déroulement paraît avoir affecté toute la planète. Il s'agit donc d'un accident cosmique ayant été perceptible par tous et s'étant déroulé sur un laps de temps assez long. La catastrophe ne fut pas brutale comme on l'imagine, à tort sans doute. Les légendes du déluge les plus pures sont celles que l'on recueille chez les groupements humains qui sont restés imperméables aux apports extérieurs. Là, aucune altération n'est venue modifier les éléments oraux transmis verbalement d'âge en âge par les patriarches du clan.

En Micronésie par exemple, aux îles Palaos, les Anciens rapportent que le déluge a été provoqué par l'irritation des dieux, car un homme avait volé une étoile : un œil de la divinité. Rappelons que, dans la légende juive, l'Éternel fait couler la pluie destructrice en enlevant les étoiles comme des bouchons. En Égypte, c'est l'œil de Rê qui descend du ciel et punit les hommes.

Les habitants des îles Palaos font état d'une marée titanesque qui submergea leurs terres. L'accident céleste se répercute sur la planète.

Les Chibcha de Colombie, qui avaient atteint un niveau de culture développé avant l'arrivée des Espagnols, connaissent la légende d'un déluge dû à un accident topographique. Les deux grands fleuves qui arrosent la région de Bogota auraient vu leur cours modifié à la suite d'un tremblement de terre. Cette légende fait intervenir le grand dieu Bochica. Sans qu'il y ait eu interpénétration judaïque, le récit mentionne l'apparition salvatrice de l'arc-en-ciel !

Les Indiens d'Amérique du Nord détiennent bien des secrets concernant l'histoire du monde et tous leurs récits mythiques, liés au dernier grand cataclysme, mériteraient une étude approfondie. Les Huichol rapportent

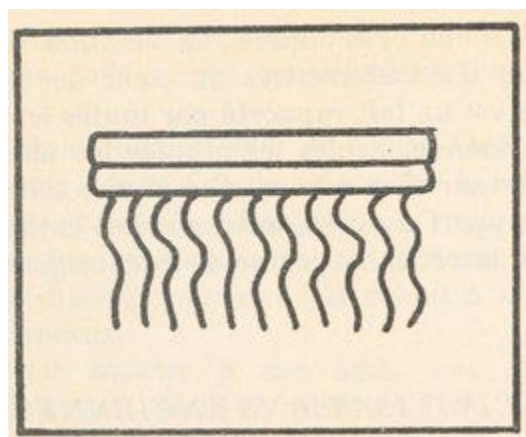
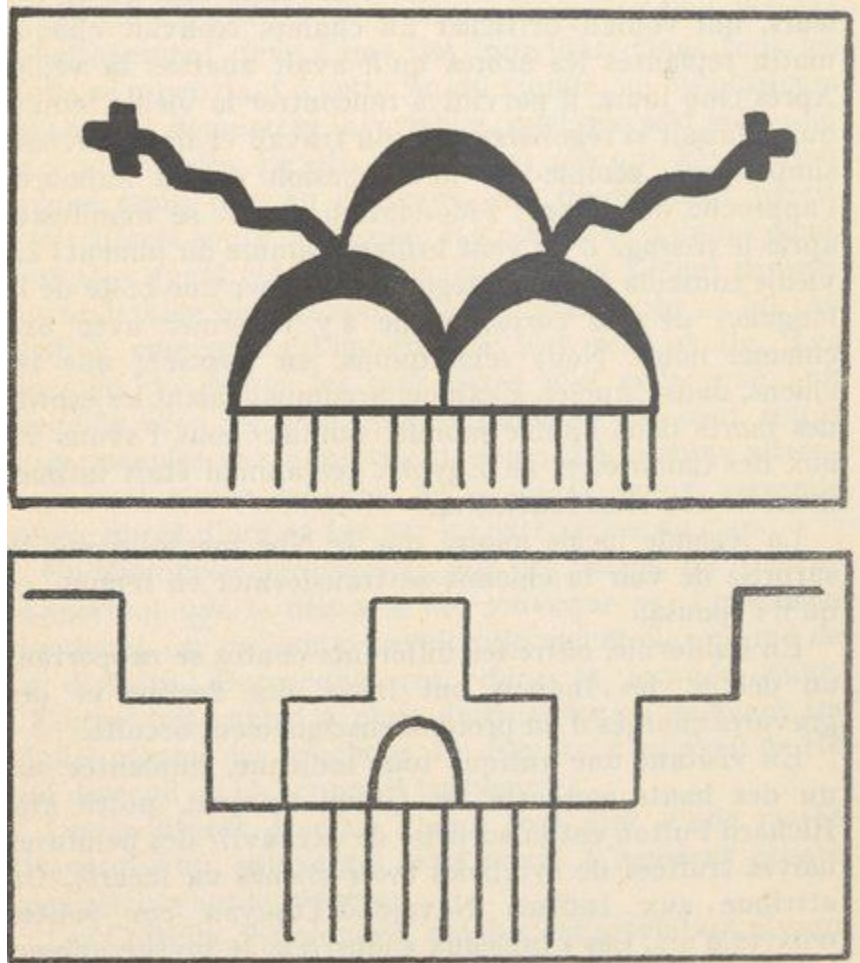
qu'un des leurs, qui voulait défricher un champ, trouvait chaque matin replantés les arbres qu'il avait abattus la veille. Après cinq jours, il parvint à rencontrer la vieille femme qui défaisait si régulièrement son travail et qui cherchait simplement, semble-t-il, une occasion de lui annoncer l'approche du déluge ; l'inondation devait se manifester après le passage d'un vent brûlant comme du piment ! La vieille conseilla à son protégé de fabriquer une boîte de la longueur de son corps, et de s'y enfermer avec une chienne noire. Nous remarquons, en passant, que les chiens, dans l'Ancien Mexique, accompagnaient les esprits des morts dans l'autre monde. Comme nous l'avons vu aux îles Canaries et en Égypte, cet animal était intimement lié aux rites funéraires.

La légende locale assure que le Noé mexicain eut la surprise de voir la chienne se transformer en femme, et qu'il l'épousa.

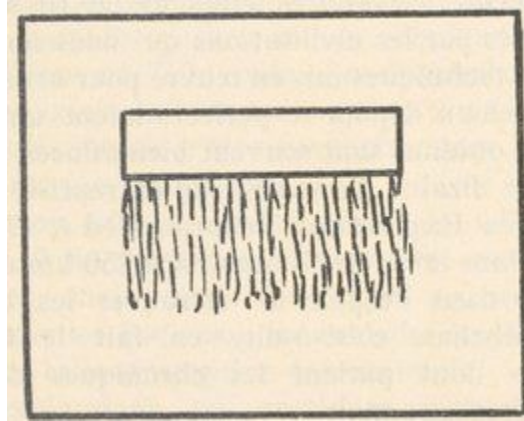
En Californie, outre les différents contes se rapportant au déluge, les Indiens ont laissé des dessins et des gravures chargés d'un profond enseignement occulte.

En visitant une antique tour indienne, implantée sur un des hauts sommets du Grand Canyon, notre ami Richard Fulton eut la surprise de découvrir des peintures naïves truffées de symboles (voir clichés en incart). On attribue aux Indiens Navajood-Tusayan ces petites œuvres d'art. Ces « tableaux » illustrent le mythe universel de la destruction et c'est avec surprise que l'on découvre dans la composition, la stylisation d'une machine volante descendant du ciel !

L'interprétation de ces dessins pourrait n'être qu'une fiction de l'esprit, un peu de l'imagination, s'ils n'étaient pas accompagnés, sur une peinture voisine, de l'image d'un cosmonaute vêtu d'une combinaison de vol spatial ! Fait à remarquer, l'engin volant émet une énergie verticale. Des représentations identiques ont été découvertes un peu partout sur la planète et la « poussée » est toujours représentée sous la forme d'ondulations.



Symbole de l'énergie : Singapour, Indes.



*Symbole de l'énergie : traits fins et nombreux.
Suse, Sibérie orientale.*

La tour de Desert Point View était utilisée par les Indiens pour transmettre des messages optiques, à l'aide de miroirs. Sa position topographique et les mystérieux dessins qui la décorent, donnent à penser que ce monument, à l'instar de l'« Escalibur » du Gard, servait de repère à des êtres venus d'un autre monde — de « phare cosmique ».

Les Iroquois affirment que leur plus ancienne aïeule était tombée du ciel après la création du monde. L'immixtion d'extraterrestres au cœur des plus vieilles civilisations est un fait rapporté par toutes les chroniques de l'ancien monde. Seules les ethnies les plus farouchement repliées sur elles-mêmes, c'est-à-dire celles qui n'ont eu aucun rapport avec les missionnaires catholiques, ont su préserver la véritable genèse de leurs origines.

L'OR DES CIVILISATIONS ANCIENNES

L'Eldorado a fait rêver des dizaines et des dizaines de générations d'aventuriers assoiffés de métal précieux. De nos jours encore, certains espèrent découvrir de fabuleux trésors cachés par les civilisations qui nous ont précédés. Les moyens techniques mis en œuvre pour arracher à leur sort ces précieux dépôts se perfectionnent sans cesse, et les résultats obtenus sont souvent bien minces.

Il y a une dizaine d'années, une entreprise de Floride, la « Colombia Exploration Incorporated », effectua des recherches dans le lac de Guatativa, à 250 km au nord-est de Bogota, dans l'espoir de retrouver les

trésors des Indiens Chibchas, c'est-à-dire en fait le fantastique « Eldorado » dont parlent les chroniques des anciens conquistadores espagnols.

Selon une très vieille légende, c'est dans le lac de Guatativa que les caciques chibchas accomplissaient leurs rites religieux et faisaient des offrandes à leurs divinités : couverts de bijoux et de pierres précieuses, ils se baignaient dans les eaux glacées.

Ce trésor, qui a fait l'objet de nombreuses recherches depuis la conquête espagnole, est estimé à plus de sept milliards de dollars et se composerait en grande partie de *tunjos*, statuettes d'or qui étaient jetées au fond des eaux.

Après plusieurs mois de sondages et de recherches conduites dans une eau glaciale, troublée par la boue et les algues, la « Colombia Exploration Incorporated » abandonna son projet et perdit dans l'affaire un nombre important de dollars, qui constituaient, eux, un petit trésor...

Au mois de décembre 1970, le comte Stellan Moerner prétendit avoir trouvé l'or du trésor des Incas, dans une caverne de la chaîne du Lianganati. L'explorateur assurait avoir toutes les chances de son côté, car il possédait les cartes inédites qui avaient fait défaut à ses prédécesseurs malchanceux.

Après avoir montré à des amis une centaine de grammes d'or qui, disait-il, provenait du trésor inca, Stellan Moerner disparut mystérieusement. Depuis, nul ne l'a jamais revu, et le gouvernement équatorien reste très discret sur la vraisemblance de cette aventure.

Vieux renard de la jungle, l'explorateur américain Gene Savoy, qui possède du sang indien cherokee, a tenté lui aussi de découvrir l'Eldorado. Sa démarche est restée infructueuse, mais la trouvaille qu'il fit au cœur d'une région hostile, mérite d'être rapportée dans cet ouvrage voué aux antiques civilisations.

Gene Savoy affirme avoir trouvé la « Fontaine de Jouvence », il ne s'agit pas d'une source aux propriétés miraculeuses, mais d'une technique naturelle qu'emploient encore les Indiens pour retarder le vieillissement et parvenir à la contraception volontaire.

Pour l'explorateur, ces pratiques sont des vestiges d'une science très poussée ou d'une ancienne religion. Il estime qu'un ordre de prêtres et de prêtresses d'Amérique du Sud était parvenu à des techniques semblables à celles des yogis de l'Himalaya.

Gene Savoy assure qu'il ne s'agissait pas d'exercices, mais du contrôle de points nerveux par des pressions, qui leur permettaient de pratiquer la contraception et de régénérer le système nerveux ainsi que de vivre très

vieux en pleine santé et en pleine vitalité. Cette discipline, selon lui, consiste à insuffler de l'énergie de la nature dans le système nerveux et elle permet à l'homme de vivre en harmonie avec la nature. Jusqu'ici les anthropologues avaient attribué la longévité des Indiens à l'absorption de certaines herbes.

Gene Savoy, dont le but était à l'origine d'étudier l'anthropologie des Indiens, affirme en outre avoir découvert Vilcabamba, la ville perdue des Incas, les restes d'une quarantaine d'autres villes, une race indigène blanche et la preuve de l'existence des Amazones.

LE TEMPLE D'OR DE GISEH

Si l'on en croit Edgar Cayce « l'homme du mystère », en 1978, un violent tremblement de terre éprouvera le bassin méditerranéen et la topographie de l'Égypte sera modifiée. Lors de ce séisme, les temples cachés sous les sables du plateau de Giseh surgiront et apporteront aux hommes les grands secrets d'une civilisation disparue : l'Atlantide.

La découverte d'un édifice souterrain, sous le Sphinx, par Mariette ne contredit pas cette vision du futur²³.

Edgar Cayce, un simple photographe de campagne, avait le don de voyager hors de notre continuum espace-temps, lorsqu'il était plongé en état d'hypnose. Son cas n'est sans doute pas exceptionnel, et il se rapproche de celui de M^{me} Rose de Nîmes, une de nos correspondantes, qui revit en état second l'histoire fabuleuse de l'Égypte pré-pharaonique. Cette personne, qui n'a rien d'une névropathe ou d'une mystique, subit depuis des années une sorte d'initiation onirique, qui la conduit au sein des mystères de l'Égypte ancienne et, par plus d'un côté, son cas rappelle celui de Gabrielle Carmi, dont les rêves prémonitoires hors du temps ont permis des découvertes matérielles en rapport avec l'Ordre du Temple.

Rose de Nîmes n'est pas Madame Soleil, et rien, dans la vie, ne la prédisposait à subir cette aventure dont les péripéties se déroulent dans un univers parallèle.

C'est entre l'état de veille et de sommeil qu'elle rencontre, au-delà de notre dimension, dans le décor grandiose des monuments de Giseh, son guide et initiateur. Il l'attend devant le Sphinx et, dans sa vision, le monstre

de pierre a le visage intact, alors que la Grande Pyramide possède son revêtement de calcaire blanc recouvert d'inscriptions.

Sous la conduite de hiérophante, qu'elle décrit comme un homme grand et jeune, vêtu comme les anciens Égyptiens, Rose pénètre dans une crypte profonde dont l'entrée est indiquée par un rayon lumineux partant du sommet de la pyramide de Chéops.

Après avoir descendu plusieurs marches, tous deux entrent à l'intérieur d'une sorte de cloche de cristal, qui semble être un sas favorisant la communication entre deux lieux soumis à des pressions ambiantes différentes. Des sons impressionnants se font alors entendre, et la cloche s'enfonce sous terre comme un ascenseur. La nef s'arrête au niveau d'une porte énorme, dotée d'un anneau gigantesque qu'il faut tourner pour pénétrer dans une salle où tous les murs et le plafond sont en or !

Rose de Nîmes dialogue avec son guide :

— Est-ce que tout ceci est en or ?

— Oui, et du meilleur qu'il soit, c'est de l'or transmuté, répond-il.

A l'intérieur de ce sanctuaire, tout semble être voué à l'alchimie et des instruments étranges se dressent le long des parois de métal précieux.

— Et ça, qu'est-ce ? interroge la visiteuse.

— C'est ce que, depuis toujours, les hommes recherchent sous le nom d'Elixir de longue vie, cela se nomme le Grand Séparateur, répond l'initié.

J'ai remarqué, dit le témoin de cet incroyable transfert temporel, que le mot GRAND est employé chaque fois pour désigner une chose. Comme tout le monde, j'avais entendu parler de la pierre philosophale et du Grand Œuvre ; je ne sais pas pourquoi, je m'étais imaginée qu'il s'agissait d'un joyau, d'une sorte de pierre précieuse, j'ai demandé à voir ce que c'était. Mon ami égyptien, ce fantôme d'un autre siècle, a ouvert un coffre en or et m'a montré des sortes de granulés ressemblant à du chocolat pour petit déjeuner...

Toujours dans cette pièce se trouve un grand orgue, ou du moins un instrument qui ressemble comme un jumeau à ceux que l'on voit dans nos cathédrales ou dans nos églises. Il est composé d'un enchevêtrement de tuyaux, quelques-uns sont droits, d'autres enroulés, une fois ou plusieurs fois, formant des spirales. Cet engin n'a jamais servi à accompagner des chants, mais à provoquer la pluie sur le pays d'Égypte !

Tout le savoir d'un monde disparu a été rassemblé dans cette profonde caverne artificielle, où se trouve également une bibliothèque dans laquelle

figurent le Livre de la Connaissance, le Livre du Vri (Vril ?) et le Grand Livre Akasique, qui contient les réponses à toutes les questions qui peuvent être posées. Dans une autre salle jouxtant la première, se dresse le Grand Comparateur. Différents écrans donnent des images qui défilent à des vitesses variables. Certaines ne bougent pratiquement pas, alors que d'autres se présentent sous l'aspect de traits blancs et noirs. Le Grand Comparateur mesure le temps dans différents points de la galaxie et sur d'autres mondes identiques au nôtre, sur lesquels vivent des êtres qui nous sont semblables.

C'est sous le plateau de Giseh que se déroulaient les initiations au dieu de la science Thot. Les épreuves duraient soixante-douze heures et l'adepte subissait de nombreux tests de psychologie expérimentale, avant d'affronter le « mur des énergies », qui sépare notre dimension du monde invisible, au sein duquel résident les vrais maîtres de l'Univers. Dans de nombreux sanctuaires de la vallée du Nil, des fresques murales des époques pharaoniques illustrent le voyage de la barque d'Amon. Ces peintures sont une déformation des rites primitifs dédiés à Thot, qui s'effectuaient selon des pratiques très éloignées du mysticisme et de la théologie. La nef de Thot était une sorte de capsule spatio-temporelle à l'intérieur de laquelle l'initié parcourait les différents plans de l'univers et se trouvait confronté avec le Grand Tout. Bien qu'altérée, la représentation de la barque d'Amon a conservé les symboles immuables de ce voyage vers AILLEURS.

Les archéologues reconnaissent que plus de 40 % des vestiges préhistoriques de l'Égypte gisent encore sous les sables du désert. Rose de Nîmes, dans ses dédoublements, voit tous les secrets que nous n'avons pas encore percés. Quand son guide la reconduit au seuil de notre dimension, tous deux suivent un chemin différent de celui emprunté pour pénétrer dans ce royaume souterrain. C'est alors que l'angoisse la saisit, car la Voyageuse de l'Impossible, passant par un sas identique à celui qui lui avait permis d'accéder dans la Citadelle des Temps Perdus, se retrouve dans un lieu terrifiant, où se dressent en cercle d'immenses pierres tombales. C'est la Nécropole des Géants. Étouffant de peur, elle quitte subitement la Dimension Interdite et bascule dans notre monde routinier mais rassurant.

NOTE DE L'AUTEUR

Rose sait qu'elle pourrait ramener de ses incursions dans le passé la preuve concrète de l'existence de cet Aggartha oublié. Le guide lui en a fourni la possibilité, en lui offrant un objet précieux, conservé dans une des salles d'or. Pour une raison qu'elle n'arrive pas à s'expliquer à l'état de veille, elle a toujours refusé ce don vieux de plusieurs millénaires, comme si une malédiction était attachée à lui.

Le cas de Rose de Nîmes est particulièrement intéressant et mériterait une étude approfondie de la part de parapsychologues qualifiés. Cette personne, plus matérialiste que spiritualiste, ne possède aucune connaissance de l'ésotérisme ou de l'occultisme et elle subit, plus qu'elle ne s'y prête, ces incroyables épreuves trans-temporelles.

Nous avons la certitude que le sujet, qui désire garder le plus complet anonymat, évolue aussi bien dans le futur que dans le passé. A l'occasion de conférences données sous l'égide du Centre d'Études et de Recherches d'Éléments Inconnus de Civilisation, nous avons annoncé à des centaines d'auditeurs des faits vus dans le futur proche par Rose de Nîmes. Chaque fois, ceux-ci se sont réalisés d'une manière rigoureuse. Le simple phénomène de voyance ne suffit pas pour expliquer ce cas, il s'agit d'un état de conscience sublimé, qui ouvre les frontières de l'espace-temps.

De ses voyages dans les cryptes précieuses de Giseh, Rose de Nîmes a rapporté un symbole qui figure sur les portes de la Cité Interdite. Il s'agirait d'un emblème atlante.

LA N.A.S.A. SUR LES TRACES D'UNE CIVILISATION COSMIQUE

Le lundi 20 août 1973, l'équipage de Skylab s'est penché sur l'histoire des hommes de l'espace en observant et photographiant l'aérodrome pour les astronautes des temps anciens du plateau de Nazca, dans les Andes péruviennes.

Si certains savants peuvent donner un sens aux statues géantes de l'Ile de Pâques, ou expliquer la construction des pyramides, par des théories « acrobatiques », la clef des lignes géométriques qui sillonnent le sol de Nazca demeure introuvable pour eux.

Alan Bean, Owen Gariott et Jack Lousma ont pris de nombreux clichés du site qui, pour certains historiens, avait été conçu pour permettre

l'atterrissage de véhicules venus de l'espace. On le sait, Nazca est une sorte de plateau désertique et aride sur lequel ont été matérialisées des lignes. Certaines sont étroites (quelques mètres seulement) ; d'autres sont larges comme une piste d'atterrissage (50 mètres sur 1 800 de long). Les tracés les plus grands atteignent 8 kilomètres. Toutes ces lignes se suivent parallèlement, se coupent ou zigzaguent suivant un plan qui échappe totalement aux observateurs. En de nombreux endroits, il y a même des représentations géantes d'insectes, d'oiseaux ou de poissons.

Évoluant comme un chat sur un tapis persan, le visiteur à pied ne voit rien ou pratiquement rien, sinon quelques excroissances ou une différence légère dans la coloration du sol. Mais vu d'avion ou d'une capsule spatiale, tout s'éclaire et on se trouve en présence d'une décoration extraordinaire, riche en figures géométriques. Il est évident qu'elle a été exécutée intentionnellement, car les dessins sont parfaitement réguliers et leur « symbolique » est indiscutable.

Les historiens ont tenté de dater les impossibles repères de Nazca, ils dateraient du V^e siècle de notre ère et correspondraient à la culture nazca, que l'on situe mille ans avant l'empire inca.

Les « pistes » de Nazca sont plongées dans un mystère qui demeure entier. On s'interroge sur l'identité des êtres qui, à cette époque, pouvaient voir ces dessins et les interpréter. Une « explication » de science-fiction voudrait qu'il s'agisse de pistes d'atterrissage destinées à des véhicules extra-terrestres, mais rien ne vient étayer cette thèse. Des chercheurs américains ont fait sur ce site, des relevés très précis, qui ont été traités par ordinateur. Aucune explication valable n'est sorti du cerveau électronique car, apparemment, de nos jours, il n'y a aucun lien entre la position des astres et la géométrie préincaïque.

Si nous admettons que notre planète a basculé d'un quart de tour sur son axe de rotation, le problème est à revoir totalement.

Comme nous l'avons déjà décrit dans *Les Dossiers de l'Étrange*²⁴, la clef du problème de Nazca se situe dans la baie de Pisco, quelque 150 kilomètres au sud-ouest. Il s'agit du « Chandelier des Andes » ou « Triangle des Andes », qui dresse sa structure imposante sur une haute colline péruvienne. Son symbole serait celui de l'Étoile de Procyon ou « Canis minor », qui agit dans le troisième décan des Gémaux (à 25 degrés des Gémaux).

Le Trident a eu les mêmes architectes que Nazca, et ces entrepreneurs inconnus possédaient des engins volants pour conduire leurs travaux. Nous admettons fort bien qu'ils aient été d'origine extraterrestre, cependant nous ne pensons pas que les canevas qui attirèrent l'intérêt des spécialistes de la N.A.S.A. constituent des alignements utilisés par des vaisseaux interplanétaires, l'atterrissage et le décollage vertical étant la caractéristique essentielle des Mystérieux Objets Célestes observés sur le sol de notre planète.

La destination première des dessins de Nazca n'est pas évidente. Cet ensemble, surprenant à première vue, n'est sans doute pas unique dans le monde. Robert Charroux déplore dans son livre *L'Énigme des Andes*, les déprédations et les destructions irréversibles qui ont été accomplies sur les dessins de Nazca. Dans quelques années, ceux-ci seront méconnaissables, car des véhicules sillonnent journellement ces figures à la constitution précaire. La constatation de Charroux ouvre une voie susceptible de nous en donner l'intérêt essentiel, si nous admettons qu'ils ont été tracés par des êtres d'un autre monde, ou par des terriens opérant sous la direction de guides célestes.

En effet, ces symboles matérialisés dans cette zone sauvage à faible densité de population, avaient depuis des siècles conservé leur structure originelle. La mécanisation liée à l'évolution a permis aux hommes de fréquenter assidûment cette région hier déserte. Leurs déplacements à travers les multiples réseaux de schémas tracés sur le sol a altéré leur pureté et surchargé certains d'entre eux. Cette modification est perceptible à très haute altitude et elle fournit à des observateurs lointains la preuve que l'homme de la planète Terre a franchi une étape capitale de son évolution. Nous ignorons combien de sites identiques ont pu être édifiés, un peu partout sur chaque continent, au cours des temps passés. L'invention des machines volantes remonte à moins d'un siècle et seul le hasard a permis de découvrir les « images » de Nazca.

Le mystère des O.V.N.I. est lié à l'évolution de notre race. Certains de ces engins sont habités par des humanoïdes, alors que d'autres semblent être des cerveaux électroniques ultra-perfectionnés ; programmés, ils explorent la surface de la planète, accomplissant des missions de renseignements identiques à celles que nous avons dévolues à nos satellites espions.

La grande aventure humaine est suivie par un peuple de l'espace, et l'altération des signes du plateau péruvien constitue pour celui-ci un facteur important propre à l'avertir que l'homme a franchi une frontière du progrès.

LES ANOMALIES DES ANDES

Les décors de Nazca sont irrationnels. Pour les interpréter, il faut sans doute raisonner par l'absurde ! Depuis le dernier cataclysme, les conditions de vie se sont modifiées sur le globe. Si, comme nous le pensons, les Sages de l'Atlantide ont émigré sur une autre terre, sur laquelle ils ont retrouvé un milieu semblable à celui qu'ils furent obligés d'abandonner, notre monde est devenu pour eux invivable, et ils gardent le contact avec lui par vecteurs interposés. Engins d'exploration automatique et « poupées cybernétiques » viennent chercher ici-bas une partie des informations qu'ils recueillent dans tout notre système solaire. Les anciens Maîtres de Poséidon sont concernés par la vie du Géon, qui est en interdépendance avec le reste du cosmos. Les dessins du plateau péruvien peuvent être liés à un système scientifique de prospection magnétique que nous sommes incapables de comprendre. Cette hypothèse en vaut une autre, surtout si l'on sait que toute la Cordillère des Andes est soumise, depuis la Terre de feu jusqu'à l'isthme de Panama, à des variations amples et déconcertantes du magnétisme terrestre. Depuis dix ans, des savants américains et péruviens étudient avec les moyens les plus modernes de l'Institut Carnegie de Washington, les phénomènes électromagnétiques qui déroutent les techniciens les plus avertis.

La Cordillère des Andes est la plus jeune chaîne de montagnes du monde, et sa croissance n'est pas terminée, puisqu'elle continue à pousser de plusieurs centimètres par an, comme on s'en est aperçu dernièrement, grâce à des sondages au laser. Elle est née lors du dernier grand bouleversement géologique qui a vu s'effondrer l'Atlantide. La planète a été remodelée. Tiahuanaco, port de mer, s'est trouvé exhaussé à plus de 3 000 mètres d'altitude !

C'est dans la région s'étendant entre Huanuco, au centre du Pérou, et El Desaguadero, dans la zone de Puno, sur la frontière péruano-bolivienne, là où se dressent les vestiges archéologiques les plus étranges du continent sud-américain, que les géophysiciens ont détecté à une profondeur d'une soixantaine de kilomètres une espèce de bloc de matières dotées d'une

conductivité électrique très élevée, immiscé entre l'écorce terrestre proprement dite et les couches plus profondes de la masse planétaire.

Ces observations ont pu être réalisées en utilisant des appareils extrêmement sensibles du type « sismique », des « variomètres » qui ont permis de détecter les plus infimes modifications du champ magnétique terrestre, depuis la côte péruvienne jusqu'au massif andin.

On connaît mieux maintenant le « mécanisme orologique », non seulement des Andes et des nombreux tremblements de terre qui se produisent dans cette région, l'une des plus sismiquement agitées du monde, mais également de la formation des chaînes montagneuses en général.

Actuellement, des études se poursuivent systématiquement, non seulement en Bolivie et au Pérou, mais aussi au Chili, en Équateur et en Colombie, pays à travers lesquels s'étire également la longue chaîne de la Cordillère, ainsi qu'au Brésil, où on a également enregistré des variations extrêmement amples et imprévisibles du même magnétisme terrestre.

Tous les ufologues le savent, c'est dans ces régions du monde que les Mystérieux Objets Célestes se manifestent avec le plus d'intensité. Il serait utile d'établir un parallèle entre les apparitions massives de ces engins et les variations importantes de la déclinaison magnétique locale.

NOTA

La commission ufologique du C.E.R.E.I.C. a constaté, en s'appuyant sur les informations fournies par l'observatoire de Bochum, que la recrudescence des apparitions d'O.V.N.I. est en corrélation directe avec les colères du Soleil. Les taches et les éruptions solaires qui éjectent dans l'univers des particules ionisées à haute énergie, engendrent des tempêtes magnétiques dont les répercussions se font sentir sur notre planète par des tremblements de terre et des éruptions volcaniques. Elles provoquent également des troubles profonds dans le psychisme humain.

Voir dans ces particules à haute énergie une sorte de carburant utilisé par les Mystérieux Objets Célestes n'est sans doute pas une utopie ; certains physiciens admettent en effet que ces engins puisent dans le milieu ambiant le potentiel nécessaire à leur propulsion.

VÉHICULES COSMIQUES ET TECTITES

Personne ne sait exactement d'où viennent les tectites, ces petits morceaux de matière vitreuse, de forme arrondie, répandus dans de vastes régions du monde entier, véritables pierres de l'enfer.

Ces dernières années, des recherches scientifiques très poussées n'ont fait que rendre plus épais le mystère qui les entoure. Or, si tout le monde s'accorde à penser qu'il s'agit de fragments de matière fondue, puis rapidement refroidie, les avis sont partagés quant à leur origine. Alors que certains savants estiment que les tectites se seraient formées sur la terre, d'autres optent volontiers pour une origine extra-terrestre. C'est cette seconde hypothèse, d'ailleurs, qui l'emporte actuellement : la nature vitreuse et la forme arrondie des tectites s'expliqueraient en effet très bien par le fait qu'elles auraient été formées par l'explosion et la fusion d'énormes météorites entrant en collision avec la Terre ou avec la Lune.

Suivant l'emplacement où elles sont découvertes, les tectites sont d'un âge différent. Identifiées avec précision, on les classe en cinq catégories différentes :

- 34 millions d'années à l'est de l'Amérique du Nord ;
- 15 millions d'années pour la Tchécoslovaquie ;
- 1,3 millions d'années en Côte d'Ivoire ;
- 700 000 ans pour le nord de l'Australie et l'Asie du Sud-Est ;
- 400 000 pour le sud de l'Australie.

Dans le sud de l'Australie, les savants ont remarqué que la composition chimique des tectites était particulière. Elle est très riche en sodium, ce qui d'ordinaire n'apparaît pas.

Les zones bien délimitées dans lesquelles on trouve ces matériaux correspondraient à des points d'impact des météorites. Il faut cependant reconnaître qu'aucune tectite n'a été repérée aux alentours des grands cratères creusés par ces bolides célestes.

Après la découverte de ces curieuses pierres noires sur les ruines du temple du Soleil, à Balbek, l'ancienne Héliopolis, le soviétique Kazantsev émit l'hypothèse que les tectites seraient produites par la propulsion de vaisseaux cosmiques appartenant à une humanité qui visite notre monde depuis des millions d'années. Le fait reste à prouver.

LE RELAIS DE PHARAMOND

La géographie sacrée des peuples anciens s'appuyait sur des considérations cosmogoniques précises. Toutes les constructions terrestres étaient liées à la projection sur le sol de figures célestes. Les villes, les villages, les routes et les monuments sacrés étaient construits suivant des données bien précises. Les siècles et le vandalisme des hommes se sont souvent ligués pour effacer les vestiges du passé.

Combien de traces évidentes d'une haute connaissance ont-elles ainsi été totalement détruites ? Il est bien difficile de le dire, et le chercheur passionné par les énigmes du temps révolu ne peut que s'efforcer de réunir les pièces éparses et dépareillées d'un puzzle incomplet. Parfois apparaît en filigrane l'image révélatrice qui le guidera vers un monde enchanteur, chargé de souvenirs et de mystères.

C'est en consultant de nombreux textes idéographiques d'origine protohistorique, écrits en caractères runiques antiques, confirmés par les textes hiéroglyphiques pharaoniques, de même que les légendes islandaises, scandinaves et basques, que le Professeur Rameau de Saint-Sauveur et son distingué élève, Jean-Claude Duteil, découvrirent le relais de Pharamond. Ces écrits montraient en effet qu'il existait jadis une ligne partant d'Égypte et se dirigeant vers la côte ouest du continent hyperboréen, qui se trouvait, à cette lointaine époque, couvrir la Scandinavie et une partie ouest de la mer du Nord. Ces textes, de même que ces légendes, mentionnent un relais dit de « Pharamond », dont la position se situe à Saint-Amand-Montrond (département du Cher), en France.

Le Professeur Rameau de Saint-Sauveur fait remarquer que la ligne tracée du nord de l'Égypte à Thulé ne représente pas une droite, mais paraît être une courbe à concavité nord-est. Il précise d'autre part²⁵, que d'après les anciennes légendes, la disposition des lieux de cette région représenterait l'image d'une constellation appelée à cette époque « Sît » et connue actuellement sous le nom de « Grand Chien ».

Nous avons donc recherché, dit-il, d'après les textes et les légendes, la disposition de ces lieux : ces lieux étant la butte de Montrond représentant la Pyramide (Pyrm) de Pharamond qui a donné son nom à toute la région. Celle-ci, à quatre faces, devait en avoir une dirigée vers le nord (Polaris). Polaris désignant l'Étoile Polaire, quelle que soit celle occupant cette position lors de la construction de cette Pyrm de Pharamond. A cette

époque, il est vraisemblable qu'il s'agissait d'Alpha du Dragon et non de l'Étoile Polaire actuelle. Les autres lieux sont le Grand Tertre, le Petit Tertre, les côteaux de la Roche et enfin Bouzais (dénommé à cette époque « Bysh »).

Des études faites sur place par le Professeur Rameau de Saint-Sauveur et Jean-Claude Duteil ont permis de découvrir à Saint-Amand-Montrond une figure sculptée dans la pierre qui est la représentation typique de Quetzalcoatl, à tel point qu'elle semble copiée sur la figure située au centre de la Pierre du Soleil (Calendrier Aztèque découvert au Mexique). Cette pierre se trouve sous la chaire de l'église paroissiale de Saint-Amand-Montrond. Nous avons fait également une autre trouvaille sur les murs de l'église de Chateloy (Allier), située à une vingtaine de kilomètres de Pharamond. Il s'agit d'un idéogramme aztèque, commun aux Incas, aux Mayas et aux Toltèques dont la signification est le « Hé » que l'on retrouve, plus stylisé, dans les idéogrammes coptes pharaoniques. Sa signification d'après les travaux de Marylène de Saint-Sauveur serait : « Élévation spirituelle de l'Homme... »

Les deux chercheurs se proposent de vérifier certaines pierres découvertes à Touzel, par M. Magnard, dans un champ lui appartenant. Celles-ci semblent avoir été ramenées à la surface par des soulèvements postérieurs à cette date, après avoir été affaissées avec le sol et avoir séjourné au fond de la mer qui couvrait partiellement la partie ouest de la Uighurie, devenue la Gaule puis la France.

Ces pierres paraissent être des tectites contenant du béryllium.

LES DERNIERS ATLANTES

Les Corses sont les derniers descendants des Atlantes ! Cette affirmation, nous la devons à l'érudit abbé René Mattei d'Ajaccio, auteur d'un ouvrage remarquable *L'Énigme Corse*.

Cette étude, parfaitement documentée et d'une stricte concision, s'appuie sur une science nouvelle, l'hématologie géographique, dont nous avons déjà parlé.

En comparant les différents groupes sanguins des ethnies qu'il considère comme « atlantéennes », l'abbé Mattei a découvert que les Corses sont sérologiquement liés aux anciens sujets du roi de Poséidon.

Selon lui, les Atlantes avaient fait de l’Ile de Beauté une plaque commerciale tournante en Méditerranée. De multiples comptoirs jalonnaient les côtes ouest et est.

Lors de la submersion de l’Atlantide, les colons qui se trouvaient loin de leur patrie restèrent en Corse et y firent souche.

Les Guanches des Canaries, les Basques et les Bretons appartiendraient également à cette race ancienne. C’est à elle que nous devons le premier courant civilisateur qui fit sentir ses bienfaits en Méditerranée occidentale.

Des érudits comme Xavier Poli et L.L. Bonaparte ont mis en évidence les analogies existant entre certains noms locaux corses et la dénomination de localités espagnoles peuplées, pense-t-on, par les Atlantes. En voici quelques exemples :

CORSE		ESPAGNE	
Lama	(Village)	Lama	(Oppidum)
Nebbio	(Région)	Nebbio	(Rivière)
Asso	(Col)	Asso	(Oppidum)
Tavera	(Village)	Tavera	(Rivière)

Ces cas ne constituent pas des exceptions, et le rapprochement s’établit d’une manière beaucoup plus marquante lorsque les comparaisons s’établissent entre les dénominations topographiques corses et basques :

BASQUE		CORSE	
Arro	(Mont)	Arro	(Village)
Bastida	(Village)	Bastia	(Ville)
Olette	(Village)	Oletta	(Village)
Sary	(Village)	Sari	(Village)
Urculu	(Col)	Urcula	(Mont)

L’immixtion d’une race atlante en Corse a laissé des traces évidentes, dans le nord et dans la partie occidentale de l’Ile, où de nombreux monuments mégalithiques ont été érigés ; les pierres levées corses sont les sœurs jumelles de celles de Carnac.

Dans son folklore, la Corse conserve de puissantes empreintes magiques, que de jeunes chercheurs insulaires explorent actuellement avec beaucoup

d'attention. Et là, nous devons rendre un hommage particulier à notre confrère bastiais Jean-Claude Rogliano, dont le livre, *Le Mauvais Conseiller*, publié sous l'égide de la Maison de la Culture de la Corse, est un chef-d'œuvre de la littérature fantastique, teintée de tous les mystères du maquis.

Jean-Claude Rogliano appartient à cette équipe de la M.C.C.²⁶, qui, depuis de longs mois, bénévolement, poussée par l'amour de son terroir et attachée aux traditions ancestrales, sillonne tous les petits villages et enregistre sur magnétophone, de la bouche des anciens, toutes les chroniques et vieilles légendes de la fière Cynros.

Parmi ces légendes, figure celle de la chapelle Saint-Georges de l'Olivèse, qui constitue un véritable délice pour les amateurs d'insolite. Comme tous les contes extraordinaires, elle s'est transmise le soir à la veillée et a fait rêver plusieurs générations de braves gens.

Nous en donnerons la version que nous a racontée un amateur de vieilles pierres et de mystérieux inconnu, le sympathique Jean Levy.

La chapelle Saint-Georges s'accroche sur le flanc ensoleillé d'une montagne, dominant tout le village. Rivée dans la roche, elle est fréquentée en permanence par une population pieuse qui l'entretient comme un bijou dans son écrin. Pour le touriste, l'implantation de ce monument si loin du bourg a quelque chose d'anormal. Ce dernier ignore qu'à l'origine, les habitants d'Olivèse avaient décidé de construire leur chapelle juste au-dessus du village. Pendant des semaines, ils taillèrent les pierres et les transportèrent péniblement à l'endroit choisi.

Le jour où la construction allait commencer, les ouvriers constatèrent avec stupeur que tous leurs matériaux avaient disparu !

Outrés, les villageois crièrent au sacrilège, et tous proposèrent de faire un mauvais parti aux profanateurs. Ils se rassemblèrent et, fouillant le terrain alentour, ils recherchèrent leurs pierres, si difficilement accumulées au cours des semaines passées. Quelle ne fut pas leur surprise de les découvrir à près d'un kilomètre plus haut que l'endroit élu primitivement.

Les paysans corses ne goûtaient pas particulièrement ce genre de farce. En grognant, ils redescendirent, une à une, les pierres là où ils désiraient construire leur lieu du culte.

Le lendemain, toutes avaient disparu ! Elles étaient retournées à l'endroit précis où on les avait retrouvées après leur première fugue !

Pour la seconde fois, on redescendit les pierres voyageuses, et une escouade d'hommes bien armés se dissimula dans le maquis, bien décidée à châtier les coupables.

En plein milieu de la nuit, les plus courageux furent saisis de frayeur et de stupéfaction, en voyant arriver un immense chariot lumineux, semblant attelé de bœufs d'un blanc irréel. Personne n'osa bouger.

Des êtres tout de lumière vêtus apparurent et, en quelques secondes, les pierres se trouvèrent chargées et transportées à l'emplacement choisi par ces « anges » venus d'AILLEURS.

Le chariot de feu cessa de briller dans la nuit, les ténèbres redevinrent épaisses ; les hommes se précipitèrent vers le village pour raconter le fantastique spectacle que le ciel leur avait offert.

Quelques jours plus tard, l'évêque en personne, accompagné des autorités civiles et de tous les villageois, se rendit sur le lieu déterminé par les visiteurs célestes. Là, tous admirent que l'emplacement était bien meilleur que le premier. Et c'est à cet endroit que fut élevée la chapelle Saint-Georges.

Naturellement, tout ceci n'est peut-être qu'une légende, mais à la lueur de certains faits récents, ne peut-on pas découvrir dans cette surnaturelle intervention, la présence d'êtres issus d'un autre monde ou d'une autre dimension ?

Nous avons perdu, en nous enfonçant dans un matérialisme profond, les clefs de la prière, puissance psychique incontestable. Lors de la construction de la cathédrale de Chartres et de Notre-Dame-du-Puy, des « anges » de lumière se manifestèrent au-dessus des deux sanctuaires. Ces apparitions sont liés à la présence d'un monde invisible, peuplé d'entités que nous considérons à tort comme appartenant au domaine de l'illusion. Les hommes ont toujours eu soif de merveilleux, mais derrière les légendes et les contes extraordinaires, une grande vérité se dissimule. La magie fut une science dont les effets, nous enseigne la Genèse, provoquèrent la fin d'un monde.

Le drame atlante est intimement lié à l'abus d'une connaissance supra-humaine. Le continent englouti dans le néant ne gît peut-être pas sous les eaux de l'Atlantique, mais dans une autre dimension !

La loi régissant la progression scientifique des civilisations est immuable. Après avoir maîtrisé la roue, le processus de découverte des moyens mécaniques susceptibles de l'entraîner évolue suivant un rythme accéléré.

La traction animale, le moteur à vapeur, puis électrique et à carburant, nous ont conduits à la création de fusées interplanétaires. Demain, l'antigravitation propulsera l'homme à la vitesse de la lumière. Après avoir franchi le mur du son, nous atteindrons la barrière photonique, derrière elle, un univers inconnu s'ouvrira ; il bouleversera totalement notre compréhension de la création.

Dès maintenant, il est indéniable que, dans les laboratoires secrets des U.S.A., d'U.R.S.S. et de Chine, des savants convaincus de l'existence d'un monde parallèle, dépensent des sommes fabuleuses pour percer le mystère de la Quatrième Dimension et en démontrer le mécanisme, afin de s'approprier un stratagème qui leur permettrait de devenir, à leur tour, les Maîtres du Monde. Le problème des Mystérieux Objets Célestes est lié à la Quatrième Dimension. Le silence prudent observé par les scientifiques en ce qui concerne les O.V.N.I. est imposé par cette réalité. Les « soucoupes volantes » qui viennent nous visiter ne sont pas pilotées par des extra-terrestres, mais par des ultra-terrestres, affirme le respectable Docteur Bryan Jeffery, de l'Université de Cambridge, c'est-à-dire par des êtres qui vivent hors du temps et de l'espace !

Pour concevoir cette théorie aux prolongements incroyables, il nous faut bien admettre que les pilotes d'U.F.O. ont maîtrisé le temps et l'espace et qu'ils se déplacent en dehors des trois dimensions qui nous sont familières.

Ceux qui rencontrent ces entités mutent physiquement et psychiquement. Ils deviennent les canaux par lesquels certaines vérités et beaucoup de mensonges peuvent nous être communiqués. Uri Geller, Jean Miguères, Rose de Nîmes appartiennent à une cohorte d'individus qui ont subi l'action de ces créatures, que nous serions tentés de qualifier de lucifériennes, si cet adjectif n'avait pas perdu, pour beaucoup, son sens premier.

Ces « contactés » ont subi les radiations émises par des êtres issus de nulle part. Doués depuis de facultés et de dons hors de la normale, ils troublent le monde savant, et semblent être manipulés mentalement à distance par ceux qu'ils rencontrèrent. La plupart des contacts entre « EUX » et les gens de notre monde sont accidentels ; provoqués par des causes qui nous échappent. Dans le n° 547 de *Science et Vie* (« Cinquante ans de découvertes qui vont transformer notre vie »), Michel Vives évoquait la présence de ce monde fantomatique. Il écrivait à l'époque :

A la suite des derniers travaux d'Einstein, de Dirac et Heisenberg, les chercheurs s'évertuent à approfondir les idées que ces derniers savants ont

lancées : à savoir, l'antigravitation, l'inversion de rotation des spins. Se libérer de la force qui nous cloue au sol est le vieux rêve d'Icare. En Amérique, le prix Newton a été institué pour récompenser le travail qui se rapprocherait le plus de la solution antigravitative. Des sociétés privées ont créé des bureaux spéciaux de recherche et l'on assiste ces derniers temps à des expériences pour percer le secret de l'onde gravitaire. Heim, en Allemagne, étudie les variations de mésons et leur interaction sur la constante de Newton. Il espère tirer de ces constatations un processus capable de briser l'inertie. Au-delà de cette préoccupation majeure, on arrive à l'extrapolation pure et simple de la matière, c'est-à-dire à la transformation de la masse en un état fantomatique. Nous retrouvons Wells et son homme invisible...

Des astronomes américains, en 1956, observèrent des étoiles soumises à des champs fantastiques de 7 000 gauss, la fusion hélium hydrogène déviait du cycle de Bethe. Un an plus tard, le physicien Gnolls, du C.E.R.N., constata dans la chambre de Wilson la formation de particules cubiques et non sphériques sous une tension de 700 gauss mètre carré. Le rapprochement entre les 7 000 gauss astronomiques et les 700 gauss de Gnolls tenta un mathématicien qui se rendit compte que la formation aberrante correspondait à une masse parallépipédique dont les côtés étaient imaginaires. C'est-à-dire dépendant de l'ordre de :

$$3\sqrt{-1}$$

A la limite de sa formation la masse serait irréaliste SURGISSANT D'UN ESPACE INCONNU.

Mais plutôt que de pénétrer dans une éventualité tant souhaitée par nos physiciens modernes, la masse nous mettrait en présence d'un univers dont le fait n'est pas d'être créé ou incréé, mais d'être rattaché à une propriété essentielle tout autre. L'esprit renoncerait à la notion de genèse, se débarrassant de cette énigme qui pèse sur l'homme depuis toujours, pour saisir une notion plus fonctionnelle et plus fondamentale de l'univers.

TRAPPES SUR L'INVISIBLE

Deux zones de notre planète sont soumises à des forces redoutables autant qu'inexplicables. La première se situe aux larges des Açores, sur le 35e parallèle, l'autre entre la Floride, les Bermudes et la Jamaïque, forme un triangle sur le 30e parallèle.

A la verticale de la première, des bateaux et des équipages entiers se sont volatilisés et jamais aucune trace des uns ou des autres n'a été retrouvée !

Sur le second point, 200 navires et un nombre impressionnant d'avions se sont évanouis lors du dernier quart de siècle. Qu'ils volent en solitaire ou en formation, les avions s'estompent brusquement des radarscopes et toutes les recherches faites pour leur porter secours restent sans résultat. Des bombardiers géants semblent avoir été escamotés par un tour de passe-passe, comme de vulgaires dés à jouer.

Constatation surprenante, ces trappes sur l'Invisible s'ouvrent sur l'ancien emplacement de l'Atlantide.

Tout se passe comme si des générateurs d'énergie, immergés avec l'ancien continent, continuaient à fonctionner à certains moments, ouvrant une brèche temporaire dans une autre dimension. Happés par un monstrueux vortex magnétique, navires et avions basculeraient dans un univers parallèle.

Les rationalistes les plus acharnés reconnaissent qu'il se passe « quelque chose » autour de ces lieux maudits, mais bien entendu, l'hypothèse atlantéenne constitue pour eux une élucubration sans fondement. Pourtant, des preuves archéologiques sont venues étayer la présence, dans les eaux des Bahamas, d'une vaste enceinte appartenant à une cité engloutie, au large de l'île de Bimini. Un ensemble mural de plusieurs centaines de mètres de long a été photographié par l'explorateur sous-marin Dimitri Rebikoff et l'archéologue J. Manson Valentine.

Les blocs qui composent ce site mesurent six mètres de côté. Une équipe de l'Université américaine de Miami (Floride), conduite par le Dr. Cesare E. Miliani, a estimé que ces fortifications remontaient à 10000 ans.

C'est en survolant certains plans d'eau dans l'archipel des Bahamas, qui compte 700 îles, que Dimitri Rebikoff, fut frappé d'apercevoir, dans la transparence de l'océan, par une vingtaine de mètres de fond, une forme géométrique étonnante. Il s'agissait d'une construction rectangulaire aux contours très nets, au cœur de laquelle se trouvait une sorte de chambre. En un autre point, par la suite, le pilote repéra une rigole de 550 mètres de longueur, bordée de murailles taillées à même la roche. Immédiatement,

l'approche de ces constructions fut décidée. Des plongeurs sous-marins descendirent à proximité de ces blocs immergés. Ils apparurent énormes. Ceux de l'île de Bimini, orientés vers le nord-est s'étendent sur plusieurs centaines de mètres de longueur. Leur épaisseur est incroyable, car ils sont formés de monolithes de 5 x 5 mètres et de 50 cm de hauteur. Leur poids calculé s'établit à 25 tonnes pour un bloc. Un ciment sec avait servi à lier ces éléments entre eux. Une étude plus poussée prouva que ces éléments s'élevaient autrefois sur la terre ferme. L'analyse montre qu'il s'agit, pour le ciment, de grès greffé de bryozoaires, dans une matrice de sable et de calcites. La roche est en grès très perforé, composé de fragments de coquillages cimentés par de la calcite et de l'aragonite. Les techniques et les matériaux évoquent ce qu'on a observé dans les temples mexicains anciens. La datation, quoique très incertaine, leur attribue un âge de 8000 ans. Les murailles seraient donc plus vieilles que la civilisation olmèque, la plus ancienne du Mexique précolombien.

Devant de telles découvertes, comment ne pas penser au témoignage des anciens prophètes, et à Ézéchiél en particulier, qui rappelle, dans son jugement contre Tyr et Sidon, le destin d'un monde englouti, monde analogue à l'Atlantide :

*Dans leur douleur, ils diront une complainte sur toi,
Ils se lamenteront sur toi :
Qui était comme Tyr,
Comme cette ville détruite au milieu de la mer
Quand tes produits sortaient des mers,
Tu rassasiais un grand nombre de peuples ;
Par l'abondance de tes biens et de tes marchandises,
Tu enrichissais les rois de la terre,
Et quand tu as été brisée par les mers,
Quand tu as disparu dans les profondeurs des eaux.
Tes marchandises et toute la multitude
Sont tombées avec toi.
Tous les habitants des îles sont dans la stupeur à cause de
toi,
Leurs rois sont saisis d'épouvante,
Leur visage est bouleversé.*

*Les marchands parmi les peuples sifflent sur toi ;
Tu es réduite au néant, tu ne seras plus jamais !*

Ézéchiél, 27 (32 à 36).

SCHLIEMANN ET « LES PORTES DE L'ATLANTIDE »

Quelques numéros d'un vieux journal jauni par les ans sont encore conservés précieusement par les « fanatiques » du problème atlante. En effet, le 20 octobre 1912, le *New York American* publiait un article du docteur Paul Schliemann intitulé : « COMMENT J'AI RETROUVÉ L'ATLANTIDE, SOURCE DE TOUTE CIVILISATION. »

Paul Schliemann, petit-fils du célèbre archéologue affirmait avoir découvert dans les papiers secrets laissés par son grand-père, un précieux document, concernant la localisation du continent englouti.

A l'époque, l'affaire fit grand bruit, surtout en Allemagne, où la presse s'empara de l'affaire et la « gonfla » au maximum. Henri Schliemann aurait, quelques jours avant sa mort, confié la garde d'une enveloppe cachetée à un de ses meilleurs amis. Le pli portait en caractères gras l'obligation suivante :

« Ceci ne doit être ouvert que par un membre de ma famille qui s'engagera sur l'honneur à consacrer sa vie aux recherches qu'il y trouvera sommairement indiquées. »

Paul Schliemann ajoute :

Une heure avant sa mort, mon grand-père demanda un crayon et du papier. D'une main tremblante, il écrivit : « Addition secrète à ce que renferme l'enveloppe cachetée. Brise le vase à tête de chouette. Examine le contenu. Il concerne l'Atlantide. Tombeau à l'est des ruines du temple de Saïs et sur le champ funéraire de la vallée de Chacuna. Important. Tu prouveras l'exactitude de ma théorie. La nuit approche. Adieu. »

Il fit remettre cette lettre à son ami. Les lettres furent mises en dépôt dans une banque française. Après que j'eus poursuivi mes études plusieurs années en Russie, en Allemagne et en Orient, je me décidai à continuer les recherches de mon illustre grand-père. En 1906, je pris l'engagement qui m'était imposé et je brisai le cachet de l'enveloppe. Elle renfermait des photographies et de nombreux documents. Le premier était un texte ainsi conçu :

« Quiconque ouvre cette enveloppe doit aussi formellement jurer de continuer l'œuvre que j'ai laissée inachevée. Je suis arrivé à la conclusion que l'Atlantide n'a pas été seulement un grand territoire entre l'Amérique et les côtes occidentales de l'Afrique et de l'Europe, mais qu'elle a été aussi le berceau de toute notre civilisation. Sur ce point on a déjà beaucoup discuté parmi les spécialistes. Selon l'opinion des uns, la tradition relative à l'Atlantide est une simple invention poétique, ayant pour bases des données fragmentaires sur un déluge arrivé quelques milliers de millénaires avant notre ère. D'autres considèrent cette tradition comme étant réellement historique, mais sans pouvoir donner de preuves de sa véracité.

« Parmi les matériaux réunis ici on trouvera des documents, des notes, des articles et toutes les preuves qui, à mon avis, concernent la question. Quiconque examine plus en avant les pièces en question est engagé d'honneur à continuer mes recherches et à faire tout ce qui lui sera possible pour arriver au résultat décisif. En quoi, il pourra d'abord utiliser les moyens que je remets entre ses mains et, secondement, il ne doit pas omettre de dire que je suis le véritable promoteur de ces découvertes. La Banque de France possède en dépôt une somme qui sera remise à celui qui en donnera la quittance et ce dépôt pourrait suffire à couvrir les frais des recherches. Daigne le Tout-Puissant favoriser cet important travail !

Henri Schliemann.

L'un des manuscrits de mon grand-père est ainsi conçu :

En 1873, au cours de mes fouilles sur les ruines de Troie à Hissarlik, lorsque je découvris dans la seconde couche le fameux « trésor de Priam », je découvris, sous ce trésor, un vase de bronze d'un aspect particulier. Ce vase renfermait quelques tessons d'argile ; divers petits objets de métal, des objets en os pétrifié. Plusieurs de ces objets et le vase de bronze portaient une inscription en hiéroglyphes phéniciens. L'inscription signifiait : « Du roi Chronos d'Atlantide.

Un autre document, marqué de la lettre « B », s'exprimait ainsi :

En l'année 1883, je vis au Louvre une collection d'objets provenant de fouilles faites au Tihuanaku, dans l'Amérique Centrale²⁷. J'y découvris des tessons de poterie exactement de la même forme et de la même matière, et aussi des objets en os pétrifié, qui étaient identiques, trait pour trait, à ceux que j'avais trouvés dans le vase de bronze du trésor de Priam. La ressemblance des deux séries d'objets ne pouvait être fortuite.

Les vases de l'Amérique centrale ne comportaient pas de caractères phéniciens ni d'inscription. Je m'empressai d'examiner à nouveau mes propres spécimens et je pus me convaincre que les inscriptions étaient d'une main étrangère et plus récentes que les objets eux-mêmes.

Je me procurai quelques fragments semblables, provenant de Tihuanaku, et je les soumis à un examen chimique et microscopique. Cet examen établit manifestement que les deux séries de vases, aussi bien ceux de l'Amérique centrale que ceux de Troie, étaient de la même sorte particulière d'argile, qui ne se trouve ni dans l'ancienne Phénicie ni dans l'Amérique Centrale.

Je fis analyser les objets métalliques et l'analyse établit que le métal était composé de platine, d'aluminium et de cuivre, alliage qui n'a été trouvé nulle part ailleurs parmi les vestiges antiques du passé et qui n'est pas connu actuellement.

On arrivait donc à la conclusion que ces objets, provenant de deux pays si distants l'un de l'autre, étaient absolument semblables substantiellement et, sans doute, avaient la même origine. Mais les objets eux-mêmes ne sont ni phéniciens, ni mycéniens, ni central-américains. Que faut-il donc conclure ? Qu'ils sont arrivés, partis d'un même point d'origine, aux deux endroits où on les a trouvés. L'inscription sur les objets trouvés par moi indiquait le point d'origine : l'Atlantide ! Cette extraordinaire découverte m'incita à poursuivre mes recherches avec une énergie nouvelle. Je trouvai au musée de Saint-Pétersbourg un très ancien rouleau de papyrus. Il date du règne du pharaon Seneferu, de la deuxième dynastie, 4371 avant J.-C. Ce papyrus décrit comment ce pharaon envoya une expédition vers l'occident pour trouver les traces du « pays d'Atlantide » d'où étaient venus, 3 350 ans auparavant, les prédécesseurs des Égyptiens, apportant avec eux toute la sagesse de leur patrie. L'expédition revint six ans après, avec la nouvelle qu'on n'avait pu trouver ni ce peuple, ni survivants en état de les renseigner sur la terre disparue. Un autre manuscrit du même musée, écrit par Manéthon, l'historien de l'Égypte, attribue une durée de 13 900 ans au règne des Sages de l'Atlantide. Le papyrus place cette période au commencement de l'histoire de l'Égypte, qui ainsi remonte à peu près à 16 000 ans...

Une inscription que j'ai trouvée dans une fouille près de la Porte des Lions de Mycène nous apprend que Misor, dont les Égyptiens descendaient, selon l'inscription, était le fils du dieu égyptien Thot, et que celui-ci était le fils émigré d'un prêtre atlante qui s'était fiancé à une fille du roi Chronos.

Pour cette raison, il dut s'enfuir et, après de longues pérégrinations, il arriva en Égypte. Il construisit le premier temple à Sais et enseigna la sagesse de sa patrie d'origine. Cette inscription est très importante et je l'ai tenue secrète. Tu la trouveras parmi les papiers, marquée de la lettre « D ».

Une tablette provenant de mes fouilles de Troie, renferme un traité médical d'un prêtre égyptien sur le traitement de la cataracte et des abcès des viscères par des moyens chirurgicaux. Il y avait en effet, depuis des siècles, des relations entre la Crète et l'Égypte. J'ai trouvé l'indication des mêmes procédés dans un manuscrit espagnol conservé à Berlin, et dont l'auteur tenait ces procédés d'un prêtre aztèque du Mexique. Ce prêtre lui-même les avait trouvés dans un ancien manuscrit maya.

Je dois, pour finir, faire remarquer que, ni les Égyptiens, ni les Mayas, créateurs avant les Aztèques de la civilisation de l'Amérique Centrale, n'étaient de grands navigateurs. Ils n'ont jamais eu dans aucun de leurs ports de vaisseaux pouvant traverser l'Atlantique. Nous pouvons de même éliminer les Phéniciens en tant qu'ayant pu être les intermédiaires entre les deux continents. Cependant, l'analogie entre la civilisation maya et celle de l'Égypte est si grande qu'on ne peut la considérer comme un fait fortuit. Il n'y a pas de faits fortuits de ce genre. La seule solution est que, conformément à la légende, il y a eu autrefois un grand continent établissant un lien entre ce que nous nommons l'ancien monde et le nouveau monde. C'était l'Atlantide, et de l'Atlantide partirent des colonies vers l'Égypte comme vers l'Amérique Centrale.

LES ATLANTES ET LA CIVILISATION MATRIARCALE : LE RETOUR DES MÈRES...

Schliemann, l'inventeur de Troie, s'était appuyé sur les récits d'Homère pour conduire à bien ses fouilles. Le résultat fut spectaculaire. Il constitua un véritable camouflet pour les détracteurs du grand archéologue à l'intuition prodigieuse. Un esprit comme celui de Schliemann ne pouvait rester indifférent devant le mystère atlante. Les affirmations de son petit-fils, Paul, pourraient être prises pour les éléments d'une vaste affaire publicitaire si certaines données du document ne revêtaient pas un caractère troublant. C'est dans un vase à tête de chouette qu'auraient été cachés les documents relatifs à l'Atlantide. Or, la chouette symbolisait dans toutes les

anciennes civilisations, la Mère. Le mot égyptien mère (*mout*) commence par un « M » comme dans la plupart des langues indo-européennes. L'image qui, en Égypte, représentait le « M » était la chouette. La Minerve antique était représentée sur les vases du néolithique avec une tête de chouette ! Patronne des Troyens, elle fut aussi reproduite sur les monuments du mégalithique d'un âge non évaluable. En Amérique du Sud, les précolombiens gravèrent à des milliers d'exemplaires « la tête de chouette » qui, pour eux, représentait Vénus.

Nous voyons dans ce symbole la marque absolue du matriarcat ! Les kabbalistes hébreux, gouverneurs d'un culte patriarcal, vouent la chouette à l'anathème. Pour eux, cette illustration vivante du « M » féminin, ils en ont fait l'épouse du Prince des Ténèbres. Dans la langue hébraïque, chouette s'écrit d'ailleurs comme « Lilith »...

La nature est soumise à des cycles. En accord avec la Grande Tradition, nous pouvons admettre que « homme » et « femme » sont issus d'un être hermaphrodite qui était à la fois mâle et femelle. Les attributs inutiles qui restent encore à l'un ou l'autre sexe seraient une preuve en cette faveur. Depuis une dizaine d'années, Dame Nature, qui prévoit tout, nous achemine insensiblement vers la réalisation d'un nouvel être hermaphrodite, identique à celui qui servit de base à notre évolution. La grande mutation est en route, et la prochaine phase par laquelle l'humanité va passer, sera matriarcale. Déjà les grands traits de sa manifestation ne peuvent plus être niés.

Il nous suffit d'observer les jeunes filles d'aujourd'hui pour s'apercevoir que, déjà, un grand nombre de celles-ci ont la poitrine plate et les hanches droites des garçons. Ce qu'elles considèrent d'ailleurs avec une grande fierté, comme le témoignage d'un but atteint, pour ne pas dire acquis ! Du reste, porter un pantalon d'homme sans qu'il soit nécessaire de le retoucher est considéré par certaines comme une véritable consécration ! Pour bien des psychologues, la simple émancipation féminine, dont il est tant question et dont le M.L.F. se fait le champion, ne peut expliquer un mouvement aussi profond. Mouvement que souligne, par ailleurs, la jeune femme d'aujourd'hui qui n'est, dans la majorité des cas, plus en mesure d'apporter par son lait toute la nourriture que réclame un nouveau-né !

Grâce à l'apport de la civilisation, cette situation est loin, en ce cas précis, de se montrer alarmante. Mais elle se révélerait catastrophique s'il nous fallait revenir aux temps de la préhistoire, ou à une période de famine engendrée par un grand cataclysme terrestre.

D'un autre côté, la barbe se perd chez les hommes et d'une manière générale, la virilité. La puberté est devenue une lutte ouverte entre les deux tendances sexuelles, lutte qui pousse l'un ou l'autre sexe vers des inversions de plus en plus nombreuses.

L'adolescent de 1975 ne dispose plus, aidé en cela par notre mode de vie, de la carrure et de la musculature qu'il découvre encore chez ses aînés. Carrure et muscles ne se goûtent plus, d'ailleurs, chez la majorité des jeunes femmes d'aujourd'hui ! Nous devons admettre que, parallèlement, les goûts ont changé, et inversement, la femme opulente, aux hanches larges et à la poitrine lourde ne séduit plus les hommes, comme hier les nourrices de vaudevilles.

Les sexes ont tendance à se fondre l'un dans l'autre, c'est une constellation, et demain l'aspect physique de notre race se confondra dans un modèle unique. L'érotisme et la pornographie qui envahissent les pages de revues et les écrans, paraissent être deux stimulations nées dans l'inconscient collectif, et qui poussent les êtres à retrouver leur identité sexuelle !

Depuis quelques années, la mode unisexe est la preuve évidente que « féminin » et « masculin » peuvent se conjuguer sur un unique mannequin ! Voilà, avouons-le, qui en dit long sur notre époque et que souligne d'un trait lourd et épais les goûts vestimentaires et la tenue en général d'une certaine jeunesse qui sera de plus en plus la jeunesse certaine de demain, ceci même si, pour un temps passager, la mode revient à ce qu'elle était autrefois, tant il est vrai que toute mode est quelque chose de superficiel qui ne peut très longtemps ignorer la réalité.

Des facteurs chimiques, mécaniques ou, pourquoi pas, atomiques plus ou moins démoniaques, sont utilisés par l'homme de notre temps. Ils modifient insensiblement le physique et le psychique des êtres. N'a-t-on pas déjà constaté que les hommes qui travaillaient en laboratoire sur les hormones voyaient à la longue leurs seins gonfler et leur voix s'éclaircir ! Il apparaît alors que le cycle ne se boucle pas toujours dans des conditions voulues par la nature et l'évolution ; nous nous plaisons tellement à bouleverser ses lois ! Aussi, au lieu de fermer la ronde sur le « Jodchéva » primitif, l'androgynie de l'humanité naissante, la route dévie. Une des particularités de la sagesse cosmique, et sans doute de la création, veut qu'il existe un équilibre par opposition entre le + et le —, le mâle et la femelle, la matière et l'anti-matière. Le viol répété des lois de l'univers par notre civilisation va

conduire la Nature à réagir contre l'Homme. On constate que, depuis une dizaine d'années, la femme reprend une place prépondérante dans notre société ; son rôle actif ne fait que commencer. Lorsque l'avenir de la race est menacé dans son essence, seule la Mère, c'est-à-dire l'épouse du Créateur, est capable de modifier le destin fatal de l'humanité. Nous pouvons affirmer sans crainte que le retour au matriarcat est pour demain car, comme l'enseigne le Livre de la Genèse, c'est sur Ève, la création du septième jour, que repose toute l'Œuvre. Les grandes épreuves que nous traversons annoncent déjà l'Ère du Verseau. Tout enfantement est douloureux, mais il témoigne d'un grand acte d'amour, donc de promesse.

Notes

1

Depuis le début de 1976, on constate que *L'Effet Jupiter* se fait sentir dans la même zone atlantique que voici 12 000 ans. Mais ce n'est qu'en 1982 que se produira dans le ciel la conjonction supposée néfaste. Les grandes planètes de notre système s'aligneront. Il y aura synergie, c'est-à-dire combinaison des forces attractives.

Plusieurs géologues et sismologues ont cru prévoir que ces séismes pourraient disloquer l'Isthme de Panama et donc provoquer un déversement de l'océan Pacifique dans l'Atlantique. D'autres, moins pessimistes assurent que les États-Unis et principalement la Californie, traversée par la faille de San Andreas, subiront seuls les effets du « canon cosmique

2

Remarquons que la coudée étant de 0,45 m, le squelette d'Antée aurait donc mesuré 27 mètres de long, ce qui paraît un peu gros ! L'historien romain Pline l'Ancien, plus modeste se contente de donner cette longueur au tombeau.

3

Éditions Robert Laffont.

4

Éditions Robert Laffont.

5

Éditions Robert Laffont.

6

Stock.

7

Éditions Robert Laffont.

8

Éd. Robert Laffont.

9

Librairie Arthème Fayard.

10

HER-BAK « disciple ». Éd. Flammarion.

11

Sélection des Amis du Livre-Strasbourg.

12

Archéologue membre de l'équipe Schwaller de Lubicz et Warille.

13

Robert Laffont.

14

La civilisation de l'Égypte pharaonique. Arthaud.

15

Édit. Chamuel.

16

Librairie Aristide Quillet.

17

Conforme à notre thèse sur le vieillissement du soleil, exposée dans *Les Archives du Savoir Perdu* (Éd. Robert Laffont).

18

Science et Vie, n° 573, juin 1965.

19

Édit. Paul Derain, Lyon.

20

Éditions Robert Laffont.

21

Titre allemand : *Neuadel aus Blut und Boden*.

22

H.H.N.K. 1^{er} juin 1964 — Editor : H. Dubosc Saint-Helier, chez Maurice Guignard, à Bonneval 28800.

23

Le véritable secret du Sphinx n'a jamais été percé. Les occultistes voient dans l'animal fabuleux, la représentation des quatre grandes forces de la nature. Un détail leur a échappé. Le visage énigmatique et mutilé de ce monstre paraît doté d'une coiffe. En réalité, il s'agit de la stylisation du cobra sacré à tête humaine !

Le Sphinx est l'ultime détenteur de la SCIENCE DU SERPENT ; science que l'on retrouve illustrée avec un luxe de détails dans les tombes de la Vallée des Bois. Elle constitue l'héritage d'un monde disparu.

24

Robert Laffont.

25

Club Marylen, B.P. 33 — Neuilly-Plaisance, 93360.

26

Maison de la Culture de la Corse.

27

Tihuanaku est Tiahuanaco ; ce site des Andes était presque totalement inconnu des contemporains de Schliemann, cette simple citation confirme que ledit testament a été rédigé par un spécialiste de l'archéologie.

Si vous désirez être tenu au courant des publications de l'éditeur de cet ouvrage, il vous suffit d'adresser votre carte de visite aux Éditions Robert Laffont, Service « Bulletin », 6, place Saint-Sulpice, 75279 Paris Cedex 06. Vous recevrez régulièrement, et sans aucun engagement de votre part, leur bulletin illustré, où, chaque mois, sont présentées toutes les nouveautés que vous trouverez chez votre libraire.

© Éditions Robert Laffont, S.A., 1976

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été initialement fabriquée par la société FeniXX au format ePub (ISBN 9782221229958) le 29 janvier 2019.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.



Sommaire

Couverture

Présentation

Page de titre

Dédicace

Épigraphe

CHAPITRE PREMIER - A LA RECHERCHE D'UN MONDE
ENGLOUTI

LES DÉCOUVERTES DE LA DOCTORESSE ASHER

ZONE INTERDITE

*L'ATLANTIDE, UNE SÉRIE DE TERRES NÉES DU GONDWANA
ET DU LAURASIA*

LA DÉRIVE DES CONTINENTS

HISTOIRE DU GÉON

*PAR LE FEU ET L'EAU : DEMAIN UNE NOUVELLE
ATLANTIDE ?*

CHAPITRE II - CANARIES, PORTES DE L'ATLANTIDE

UNE ÉTRANGE DÉCOUVERTE

CANARIES, PORTES DE L'ATLANTIDE, ILES OUBLIÉES

LES MARINS DE LA MER DES INDES

LES PHÉNICIENS AUX CANARIES

LES PHÉNICIENS ET LE CULTES D'ASTARTÉ

LES CIVILISATIONS DU CHIEN

PROCYON, LE CHIEN DU COSMOS

ÉNIGMES AUX CANARIES

« SILBO », LE LANGAGE DES OISEAUX

UNE PISTE POUR RETROUVER LES DERNIERS ATLANTES :

L'HÉMATOLOGIE GÉOGRAPHIQUE

LES CANARIES ET LA REVALORISATION GÉNÉTIQUE

CHAPITRE III - DIEUX BLANCS ET CONTINENT PERDU

LES AVENTURIERS DE L'ATLANTIDE

LE DIEU BLANC DE CAPRARIA

L'ORACLE DE LA Déesse IONE

LE RETOUR DES DIEUX À LA PEAU CLAIRE

LE CONTINENT PERDU

*CHRISTOPHE COLOMB : DES POLÉMIQUES ET UNE GRANDE
ÉNIGME*

LES INVESTIGATIONS DE SIMON WIESENTHAL

COLOMB CONTESTÉ

LES VIKINGS

ENQUÊTE SUR CHRISTOPHE COLOMB

COLOMB ET L'ORDRE DES « CHRISTOPHORES »

MESSAGER DE LA LUMIÈRE : LE PORTEUR DU CHRIST

SUR LES TRACES DE COLOMB AUX ILES CANARIES

COLOMB FRANC-MAÇON ?

CHAPITRE IV - LE TEMPS DES AMAZONES

LES HARI MAGUADAS

MATRIARCAT ET VIERGES NOIRES

NUESTRA SEÑORA DEL PINO ET LA VIRGEN DE CANDALERIA

MATRIARCAT AUX CANARIES

L'ÉNIGME DE TIN-HINAN

NOTA

TIN-HINAN DANS LA MYTHOLOGIE ET LA TRADITION

CHAPITRE V - LES ATLANTES EN ÉGYPTÉ

L'HYPOTHÈSE DE WALTER BRYON EMERY

LES ARABES ET LE SECRET DU DÉLUGE

UNE DÉCOUVERTE FORTUITE D'UN ÉGYPTOLOGUE

AMATEUR

LA NEW-RACE EN ÉGYPTÉ

DISQUE AILÉ ET GÉOGRAPHIE SACRÉE

SAQQARA ET LES ÉNIGMES DE LA « NOUVELLE RACE ».

LES CYCLES DE SIRIUS ET L'HISTOIRE DE L'ÉGYPTE

IMHOTEP, FILS DE PTAH

CHAPITRE VI - LE LOGOGRIPE ÉGYPTIEN

MAGIE AU CAIRE

LES SECRETS DU SPHINX

LES PYRAMIDES

ATLANTES, PYRAMIDES ET MIGRATIONS HUMAINES

*PYRAMIDES, MONUMENTS FUNÉRAIRES OU REFUGES POUR
EXTRA-TERRESTRES ?*

AU FIL DU NIL, SUR LE SENTIER DES CHOSES CACHÉES :

ABYDOS

DENDERAH ET LE TEMPLE DES « CHOSES » DU CIEL

MYSTÉRIEUX INCONNU A THÈBES

LA VALLEE DES ROIS

PARFUMS OU ALCIMIE A EDFOU ?

LES CHIRURGIENS DE KOM-OMBO

SOUS LE SIGNE DE KHNOUM

LE NOUVEAU « PASSAGE DE LA MER ROUGE »

MAGIE SOLAIRE A ABOU-SIMBEL

L'AUTRE VISAGE D'HATOR

EN RÉSUMÉ

CHAPITRE VII - LES COLÈRES DU CIEL : HYPOTHÈSES SUR LA
FIN D'UN MONDE

D'HÆRBIGER À DENIS SAURAT

DANS L'INCONSCIENT COLLECTIF

LA DÉCOUVERTE DE JEAN BARLES

LE JOUR OU LA LUXE HEURTA LA TERRE

VISITES DANGEREUSES

EXODE SPATIAL

UNE NOUVELLE COLONIE DE L'ESPACE

UN ENGIN DÉGRAVITÉ POUR 30 MILLIARDS DE FRANCS

ANCIENS !

THÉORIE DE MARCEL PAGÈS

LES ÉGARÉS DU TEMPS

À LA RECHERCHE DES DERNIERS ATLANTES

CIGARES VOLANTS AU-DESSUS DE L'ANCIENNE ATLANTIDE

DÉLUGE, FUITE DANS LE COSMOS ET PEUPLES SOUS-

DÉVELOPPÉS

ATLANTES ET HYPERBORÉENS

*L'HYPOTHÈSE DE M. BLANDET SUR LA MUTATION
CLIMATIQUE*

*CHAPITRE VIII - D'HYPERBORÉE A HELLAS SUR LA TRACE
DES DERNIERS ATLANTES*

L' AUTRE ATLANTIDE

ULYSSE, MINOS, ANDROGÉE, ICARE ET... STUDENT !

L'AHNENERBE ET LA QUÊTE HYPERBORÉENNE

LA CONQUÊTE DE LA CRÈTE PAR LE GÉNÉRAL STUDENT

LA QUESTE HYPERBORÉENNE ET LE III^e REICH

SYMBOLES ET CHAÎNE MAGIQUE

ARCHÉOLOGIE ET MAGIE EN CRÈTE

BRITOMARTIS

L'EMPREINTE CELTIBÈRE ET ATLANTE EN CRÈTE

RITES MAGIQUES CHEZ LES ANCIENS GRECS

IL ÉTAIT UNE FOIS DANS L'OUEST... UNE AUTRE

CIVILISATION

L'HYPOTHÈSE DU PROFESSEUR VARAGNAC

RYTHMES COSMIQUES, OBSERVATIONS LUNAIRES ET

SCIENCE INCONNUE À CARNAC

HAUTE MAGIE

CHAPITRE IX - QUAND LE SPHINX LIVRE LES SECRETS DE L'HISTOIRE ATLANTE

LE CORPS « M »

DANS LES ARCHIVES DE LA SAINTE ÉGLISE NORMANDE

*LA COLONISATION VIKING DE HAWAÏ PAR LE DÉTROIT DE
BEHRING*

LES ILES HAWAII

*RECHERCHES DE L'HISTORIEN OLAF GODIER SUR
HYPERBORÉE*

LES PRIMITIFS ET LES LÉGENDES DU DÉLUGE

L'OR DES CIVILISATIONS ANCIENNES

LE TEMPLE D'OR DE GISEH

NOTE DE L'AUTEUR

*LA N.A.S.A. SUR LES TRACES D'UNE CIVILISATION
COSMIQUE*

LES ANOMALIES DES ANDES

NOTA

VÉHICULES COSMIQUES ET TECTITES

LE RELAIS DE PHARAMOND

LES DERNIERS ATLANTES

TRAPPES SUR L'INVISIBLE

SCHLIEMANN ET « LES PORTES DE L'ATLANTIDE »
LES ATLANTES ET LA CIVILISATION MATRIARCALE : LE
RETOUR DES MÈRES...

Notes

Copyright d'origine

Achevé de numériser

les énigmes de l'univers

Platon n'a pas menti. Les "colonnes d'Hercule" étaient bien autrefois "les portes de l'Atlantide". En plein océan, au large des côtes africaines et européennes existait, il y a 12 000 ans, une série d'îles fabuleuses que la Tradition considère comme le royaume de Poséidon. Pour Guy Tarade, il ne fait aucun doute que les Atlantes avaient des liens étroits avec des civilisations cosmiques : le continent englouti était le dernier pont reliant l'humanité déchue à ses Ancêtres Supérieurs.

Après une longue série de voyages d'études, aux Canaries, aux Açores, en Afrique, dans la Vallée du Nil et sur les antiques terres celtiques, Guy Tarade a retrouvé les traces des derniers Atlantes. Il assure qu'une gigantesque migration a précédé la disparition de l'île Infortunée et qu'il est possible de découvrir, un peu partout dans le monde, les vestiges d'une Autre science, détenue jadis par des hommes que l'Histoire assimila à des demi-dieux.

Les portes de l'Atlantide s'ouvrent sur des horizons fantastiques mais réels, que des preuves archéologiques viennent concrétiser. Cet ouvrage serait cependant incomplet s'il ne tentait pas de percer l'énigme de ces cosmonaves interplanétaires inconnus, dont la présence est signalée très souvent sur les terres de l'Ancien Monde.

L'Eternel retour n'est pas un mythe, l'Atlantide c'était hier, l'Âge d'or est peut-être pour demain.





Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.



z-library.se

singlelogin.re

go-to-zlibrary.se

single-login.ru



[Official Telegram channel](#)



[Z-Access](#)



<https://wikipedia.org/wiki/Z-Library>